UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00904974 3

4+21

17

VICTOR HUGO

APRÈS 1852

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Victor Hugo et la Restauration. *Etude historique et littéraire*. 1869, 1 vol. in-8. — *Épuisé*.

Dialogues des vivants et des morts. 1872, 1 vol. in-18. — *Epuisé*.

La Légende des Girondins. 1882, 1 vol. in-18, 3e édition.

Victor Hugo avant 1830. 1883, 1 vol. in-18, 2e édition.

Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur. 1884, 1 vol. in-18. — *Épuisé*.

Victor de Laprade, sa vie et ses œuvres, 1885, 1 vol. in-18, 2e édition.

Paris en 1793. 1888. 1 vol. in-18. Ouvrage couronné par l'Académie française (*Second prix Gobert*).

Portraits littéraires. 1888, 1 vol. in-18, 2e édition.

Paris pendant la Terreur. 1889, 1 vol. in-12, 2e édition.

Causeries littéraires. 1890, 1 vol. in-8, 2e édition.

Victor Hugo après 1830. 1891, 2 vol. in-12, 2e édition.

Portraits historiques et littéraires. 1892, 1 vol. in-8, 2e édition.

Légendes révolutionnaires. 1893, 1 vol. in-8.

Etudes et Portraits. 1893, 1 vol. in-8.

Lbirvi
Lbirvi

EDMOND BIRÉ

VICTOR HUGO

APRÈS 1852

L'EXIL, LES DERNIÈRES ANNÉES ET LA MORT
DU POÈTE

34480
12/7/94

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1894
Tous droits réservés

PQ
2243
B513

PRÉFACE

Ce volume est le complément de ceux que j'ai précédemment publiés sur *Victor Hugo avant 1830*[1] et *Victor Hugo après 1830*[2]. Au moment où je termine cette longue étude biographique et littéraire sur le poète des *Odes et Ballades* et des *Châtiments*, le lecteur me permettra de faire ici, en quelques pages, l'histoire de mon livre : les plus modestes ont aussi leur histoire.

C'était, il y a douze ans, dans le salon de M. de Falloux, au Bourg-d'Iré. On venait de parler de Lamartine. Je parlai de Victor Hugo avec un enthousiasme, exagéré peut-être, mais sincère à coup sûr. L'ami le plus cher du maître de la maison, M. Albert de Rességuier, me dit tout à coup : « Puisque vous aimez Victor Hugo, je vous com-

1. Un volume in-18, 1883.
2. Deux volumes in-18, 1891.

muniquerai les lettres qu'il écrivait à mon père à l'époque de la Restauration, alors que les unissait une étroite amitié. Ces lettres vous intéresseront, et je vous autorise à les publier ; elles sont d'ailleurs tout à l'honneur du poète. » J'acceptai avec reconnaissance la proposition qui m'était faite. A quelques jours de là je recevais les lettres. Une autre communication d'un intérêt plus considérable encore allait suivre bientôt. Il s'agissait, cette fois, des lettres de Victor Hugo à son ami Adolphe de Saint-Valry, accompagnées d'autres lettres d'Alfred de Vigny, Charles Nodier, Alexandre Soumet, Sainte-Beuve. A la demande de M. de Rességuier, Mme Gaston de Saint-Valry, qui possédait ces précieux autographes, avait bien voulu les mettre à ma disposition.

Il y avait là tous les éléments d'un curieux chapitre d'histoire littéraire, sur la jeunesse de Victor Hugo, sur les débuts du romantisme et le premier Cénacle, le Cénacle de 1824, celui de la *Muse française*. J'en avais déjà écrit quelques pages, lorsque le Bénédictin du Sénat, M. de la Sicotière, collectionneur aussi obligeant qu'érudit, me confia son exemplaire du *Conservateur littéraire*, exemplaire unique, ou peu s'en faut. *Le Conservateur littéraire*, dont le premier numéro

est du mois de décembre 1819 et le dernier du mois de mars 1821, paraissait deux fois par mois, en une livraison de 40 pages in-8°. Chaque livraison commence par une ou plusieurs pièces de vers; viennent ensuite des articles de critique littéraire, un article sur les spectacles, et des Variétés et nouvelles littéraires. Or, il est telle livraison dont tous les articles sont de Victor Hugo, depuis l'ode qui brille à la première page jusqu'aux *nouvelles littéraires* qui se cachent modestement à la dernière. Il y avait là tout un Victor Hugo inédit, entièrement inconnu, et qu'il importait de mettre en lumière. Cette fois, il ne pouvait plus être question d'un simple chapitre; c'était un livre qu'il fallait faire, et qui ne pouvait manquer d'être favorable à Victor Hugo, puisque aussi bien sa jeunesse avait été pure, généreuse, vaillante, tout entière vouée au culte de la poésie et des lettres, en même temps qu'à la défense des plus nobles causes. J'étais d'ailleurs décidé à ne pas dépasser la date de 1830, et jusqu'à cette date bien évidemment je ne rencontrerais rien dont pût avoir à souffrir la mémoire du poète.

Hélas! j'avais compté sans mon hôte, c'est-à-dire sans le poète lui-même.

Du moment que je voulais écrire une biogra-

phie complète de ses premières années, mon premier soin devait être de consulter ce qu'il en avait dit lui-même dans son autobiographie, dans les deux volumes de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*.

Et voilà que, dès la première page, je rencontrais la généalogie du poète, dressée par lui-même, et le faisant descendre d'une « famille de vieille noblesse », d'une des plus grandes maisons de Lorraine. Il en avait du reste pris les armes; son écusson portait : *d'azur, au chef d'argent chargé de deux merlettes de sable*. Comment le soupçonner d'une usurpation qui eût été, de sa part, sans motif comme sans excuse? Je voulus vérifier cependant, non que je fusse en défiance, mais parce que j'ai cette infirmité (c'en est une assurément) de ne vouloir rien avancer que je n'aie vérifié. Je me renseignai en Lorraine même; je fis faire des recherches dans les registres de l'état civil de Nancy, à Baudricourt, à Domvallier et en divers autres lieux. Les actes étaient formels. Victor Hugo s'était forgé une fausse généalogie; il avait renié son grand-père le menuisier, un brave homme pourtant et qui avait été couronné à Nancy, le 10 floréal an V (29 avril 1797), le jour de la fête des Époux.

Et maintenant les découvertes allaient se succéder rapidement. Le poète avait dit dans une de ses préfaces : « La mère de l'auteur, pauvre fille de quinze ans, en fuite à travers le Bocage, a été une *brigande*, comme Mme de Bonchamps et Mme de la Rochejaquelein. » Avoir été une *brigande* en 93 ; avoir suivi, à travers le Bocage de la Vendée, la veuve de Bonchamps et la veuve de Lescure, cela n'était pas une moindre gloire que d'avoir été aux croisades. Victor Hugo le savait bien, et c'est pourquoi il voulait se créer, du côté maternel, une noblesse au moins égale à celle qu'il s'était si libéralement octroyée du côté paternel. D'un côté comme de l'autre, le fait était faux. La mère de Victor Hugo n'avait pas un seul instant quitté Nantes en 93 ; ni elle ni aucun des siens n'avaient pris part aux luttes héroïques de la Vendée.

Cependant Victor Hugo est né, il a grandi ; il a fait son éducation classique aux Feuillantines, sous l'œil de sa mère et sous la direction d'un vieux maître, M. Larivière. Devenu républicain, le poète avait trouvé bon de faire de son professeur un émule du P. Loriquet, afin de bien montrer que, s'il avait été, sous la Restauration, catholique et royaliste, il en fallait rendre responsable l'*éducation cléricale* dont son enfance avait

été victime, l'*étroite éducation de caste et de clergé* qui avait déformé son intelligence. Et il se trouvait que ce *prêtre précepteur* était un prêtre jureur qui avait épousé sa cuisinière, laquelle au besoin le remplaçait auprès de ses élèves pendant qu'il déjeunait !

Victor Hugo a dix-huit ans ; il rédige presque à lui seul cet étonnant *Conservateur littéraire*, où son précoce génie s'essaye déjà dans toutes les directions. Quinze ans plus tard, en 1834, il publie deux volumes intitulés : *Littérature et Philosophie mêlées*, « *reproduction complète*, » d'après lui, de ses articles de jeunesse. Il affirme les avoir réimprimés *sans y rien changer, absolument tels qu'il les avait recueillis dans les publications du temps*. Lorsque Victor Hugo écrivait ces lignes, il avait sur sa table les bonnes feuilles de son livre. « J'ai *tout reproduit*, disait-il, sans exception, sans réserve. » Et il ne reproduisait pas la vingtième partie de ses articles d'autrefois. *Je n'y ai rien changé*, disait-il encore, — et il y avait fait des changements sans nombre, tantôt ajoutant, tantôt retranchant, modifiant ici son style, là sa pensée. *Je les ai réimprimés*, ajoutait-il, *tels que je les ai recueillis dans les publications du temps;* — et en les réimprimant, il leur avait fait

subir des altérations qui en dénaturent complètement le sens et la portée. Il insistait, dans sa préface, sur les dates qu'il avait *soigneusement placées en tête de tous les fragments*. Que *le lecteur ne perde pas un seul instant ces dates de vue!* Et ces dates étaient presque toutes fausses. Il lui arrivait de donner quelquefois, avec la date de l'année, celle du mois et du jour; et tout était inexact, le jour, le mois et l'année. Il allait jusqu'à dater d'*avril 1820* et de *décembre 1820* des morceaux écrits *après 1830*. Il appelait cela agir *en toute franchise*, fournir une *base sincère* aux études *des personnes qui veulent bien suivre le développement de son esprit*.

Cette fois, je ne le cache pas, le charme était rompu. Nulle illusion n'était possible. Si rayonnante qu'eût été la jeunesse de Victor Hugo, des ombres singulières s'épaississaient autour d'elle; mais qui les avait amassées, sinon le poète lui-même? Je rétablis les textes, je publiai les documents inédits qui m'avaient été communiqués. A peine les ai-je commentés, respectueux du génie, même au milieu de ses erreurs, de ses égarements et de ses mensonges.

Lorsque parut ce premier volume, *Victor Hugo avant 1830*, un critique éminent, au-dessus des

coteries par son caractère comme par son talent, M. Ferdinand Brunetière, lui consacra dans la *Revue des Deux-Mondes* un article qui se terminait ainsi : « Sainte-Beuve écrivait dans son livre sur *Chateaubriand et son groupe littéraire* : « Je « voudrais avant tout donner simplement des « chapitres d'histoire littéraire, les donner vrais, « neufs, s'il se peut, nourris de toute sorte d'in- « formations sur la vie et l'esprit d'un temps en- « core voisin de date et déjà lointain de souve- « nir. » Ces chapitres d'histoire littéraire, M. Biré nous les a donnés, — et en même temps le légitime désir d'en voir quelque jour la suite[1] ? »

Ce désir exprimé par M. Brunetière en termes si honorables pour moi, d'autres me l'adressaient également, et plusieurs l'accompagnaient même d'intéressantes communications. Sept années se passèrent cependant sans que je pusse me décider à donner une suite à *Victor Hugo avant 1830*. Cette suite ne pouvait être que défavorable à la mémoire du poète, et il n'entrait nullement dans mes intentions de la desservir. Au commencement de 1890, un dossier d'une importance exceptionnelle arrivait en mes mains. Il comprenait un

1. *Revue des Deux-Mondes* du 1er mai 1883.

nombre considérable de lettres de Victor Hugo, de Mme Victor Hugo, de Sainte-Beuve, de plusieurs membres du *Cénacle* de 1829 et de celui de de 1836. Cette correspondance allait de 1830 à 1852. Elle fournissait, selon le mot de Sainte-Beuve, *toute sorte d'informations*, non seulement sur Victor Hugo, mais sur le milieu, le temps où il avait vécu. En possession de ces documents, pouvais-je me soustraire encore à la tâche devant laquelle j'avais jusqu'alors reculé? Je ne l'ai pas cru. Un autre motif contribua d'ailleurs à me décider. L'autobiographie de Victor Hugo va jusqu'en 1841, et dans cette seconde période, de 1830 à 1841, les erreurs, voulues ou non, ne sont pas moins nombreuses que dans la première partie, celle qui va de la naissance du poète à 1830. De plus, pendant les dernières années de sa vie, il s'était entouré d'un certain nombre d'historiographes, chargés de transmettre à la postérité un Victor Hugo sublime, énorme, immense, surhumain. De tout cela il devait se former une *légende de Victor Hugo*. Rien n'a la vie plus dure qu'une légende, pour peu qu'on la laisse grandir. Ne convenait-il pas d'arrêter celle-ci, avant qu'elle eût le temps de prendre son essor? Les deux volumes de *Victor Hugo après 1830* n'ont pas eu

d'autre objet. L'ont ils atteint? c'est une autre affaire. La chose, en tout cas, valait la peine d'être tentée.

A la fin du second volume de *Victor Hugo après 1830*, j'annonçais mon intention de ne pas pousser plus loin la Biographie du poète. Si je me suis départi de cette résolution, il le faut attribuer à la bienveillance d'un grand nombre de lecteurs et aussi — pourquoi le taire ? — à l'hostilité de quelques autres. D'après ces derniers, si je m'arrêtais à cette date de 1852, si je faisais le silence sur les années qui allaient suivre, c'était pour ne pas avoir à raconter les pages les plus glorieuses de la vie de Victor Hugo, qui jamais ne s'était montré plus grand poète et plus grand PATRIOTE ! Ce qu'a été, au juste et au vrai, le PATRIOTISME de Victor Hugo, dans les années qui ont suivi 1852, le lecteur le verra dans le présent volume. Il prononcera lui-même, après avoir eu sous les yeux toutes les pièces, les *Actes* et les *Paroles*. Dans ce dernier volume comme dans les précédents, mon rôle a été celui d'un simple *collecteur*. Cette Biographie de Victor Hugo n'a jamais visé à autre chose qu'à être, dans l'humble mesure où mes forces me permettaient de la tenter, une application du programme

VICTOR HUGO

APRÈS 1852

CHAPITRE PREMIER

BRUXELLES. « HISTOIRE D'UN CRIME »

Arrivée à Bruxelles. La Grand'Place de l'Hôtel-de-Ville. Alexandre Dumas et Victor Hugo ou *Luxe et Indigence*. Restaurants et cafés. — Le Théâtre de Victor Hugo. Le chapitre des recettes. — L'*Histoire d'un Crime*. Choses noires et choses gaies. Le batelier de *Lucrèce Borgia*.

I

Victor Hugo arriva, le 12 décembre 1851, à Bruxelles[1], et logea d'abord dans un petit hôtel de la rue d'Assaut, l'*hôtel du Limbourg*. Après avoir changé deux fois de domicile, il se fixa définitivement, le 22 janvier 1852, sur la Grand'Place de l'Hôtel-de-Ville, dans la maison portant le n° 27 [2]. Le logis était modeste : un bureau de tabac occupait le rez-de-chaussée. Mais l'humble demeure que le poète avait choisie pour être la première étape de son exil avait cela pour elle d'être gothique,

1. Victor Hugo, *Pendant l'exil*, p. 446.
2. *Les Proscrits du coup d'Etat en Belgique*, par P. Wauwermans, p. 47. — Un volume in-16. Bruxelles, 1892.

— ce qui n'était pas pour déplaire à l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, — d'être entourée par les hôtels des corporations ouvrières, de faire face à ce merveilleux Hôtel de Ville, qui est l'un des plus beaux monuments de la Belgique et qui dresse si fièrement vers le ciel sa flèche percée à jour. Des pavés de cette place avait surgi un jour l'échafaud sur lequel étaient montés le comte d'Egmont et le comte de Hornes, victimes de leur attachement à la cause nationale. Le poète, l'artiste ne pouvait rêver un plus noble cadre à son exil, un lieu plus propice pour y asseoir un moment sa vie. Aussi, plus tard, à Jersey, quand il sera installé dans sa maison de Marine-Terrace, aimera-t-il à reporter sa pensée vers le vieux logis de la Grand'Place ; il en évoquera le souvenir dans ses *Contemplations :*

J'habitais au milieu des hauts pignons flamands ;
Tout le jour, dans l'azur, sur les vieux toits fumants,
Je regardais voler les grands nuages ivres ;
Tandis que je songeais, le coude sur mes livres,
De moments en moments, ce noir passant ailé,
Le temps, ce sourd tonnerre à nos rumeurs mêlé,
D'où les heures s'en vont en sombres étincelles,
Ébranlait sur mon front le beffroi de Bruxelles.
Tout ce qui peut tenter un cœur ambitieux
Était là, devant moi, sur terre et dans les cieux ;
Sous mes yeux, dans l'austère et gigantesque place,
J'avais les quatre points cardinaux de l'espace,
Qui font songer à l'aigle, à l'astre, au flot, au mont,
Et les quatre pavés de l'échafaud d'Egmont [1].

Au moment où Victor Hugo prenait possession de son nouveau logement, il n'avait auprès de lui aucun des membres de sa famille. Mme Hugo était restée à Paris avec sa fille. Ses deux fils, Charles et François-Victor, étaient à la Conciergerie, ayant été condamnés par la cour d'assises de la Seine, Charles, le 11 juin 1851, à

1. *Les Contemplations*, livre V, VIII, *à Jules J.* (Jules Janin).

six mois de prison pour un article publié dans *l'Événement* et intitulé : *l'Exécution de Montcharmont* [1] ; François-Victor, le 15 septembre, à neuf mois de prison pour un article inséré dans le même journal et où le parquet avait relevé le délit d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement. Charles Hugo, sa peine terminée, accourut aussitôt à Bruxelles, et il venait d'y rejoindre son père, lorsque celui-ci, le 25 janvier, écrivit à son ami Victor Pavie [2] :

Cher ami, cher poète, merci. Votre lettre m'arrrive et me touche au cœur. Je suis banni, proscrit, exilé, expulsé, chassé, que sais-je? Tout cela est bon, pour moi d'abord, qui sens mieux en moi la grande joie de la conscience contente, pour mon pays ensuite, qui regarde et qui juge. Les choses vont comme il faut qu'elles aillent ; j'ai une foi profonde, vous savez. Je souffre d'être loin de ma femme si noble et si bonne, loin de ma fille, loin de mon fils Victor (Charles m'est revenu), — loin de ma maison, loin de ma ville, loin de ma patrie ; mais je me sens près du juste et du vrai. Je bénis le ciel; tout ce que Dieu fait est bien fait.

Je vous serre la main, cher vieil ami.

Victor H. [3].

Le poète n'était pas aussi calme, aussi résigné *à la volonté de Dieu*, qu'il affectait de le paraître. Il avait renié son passé, il avait changé de camp ; sans ménagement, sans transition, il était allé de la droite à l'extrême gauche, gravissant le plus haut sommet de la montagne, jetant de là l'outrage, avec une violence inouïe, à ceux près desquels il siégeait la veille encore. Il avait fait tout cela pour arriver, en 1852, à la présidence de la Répu-

1. Sur le procès de Charles Hugo, voyez *Victor Hugo après 1830*, t. II, pp. 215-216.
2. Sur Victor Pavie et ses relations avec Victor Hugo, voir *Victor Hugo après 1830*, t. Ier, page 7.
3. Cartons de Victor Pavie : Correspondance de Victor Hugo.

blique[1]. Il avait mis sur ce numéro, non seulement toute sa fortune politique, non seulement son avenir, mais son passé lui-même et l'honneur de son nom. Et voilà que tout s'écroulait à la fois, que toutes ses ambitions s'effondraient, qu'il était battu par le misérable homme, par le pauvre sire qu'il avait couvert de ses injures et de ses mépris,— battu par *Augustule* et *Napoléon le Petit*[2]! Après avoir rêvé de coucher à l'Élysée, à défaut des Tuileries, il était confiné dans une petite chambre de la Grand'-Place de Bruxelles, au-dessus d'un bureau de tabac !

Et ce serait à ce moment qu'il aurait *béni le ciel*, qu'il aurait dit, non du bout des lèvres, mais du fond du cœur : *Tout ce que Dieu fait est bien fait!* Bien loin qu'il en ait été ainsi, il n'a pas attendu un jour, une heure, pour accuser le destin, pour jeter aux quatre vents du ciel les cris de sa colère, pour commencer contre Louis Bonaparte cette guerre furieuse, implacable, sans trêve et sans merci, qui devait durer dix-huit ans. C'est le 12 décembre qu'il arrive à Bruxelles, et le jour même, dans la chambre d'auberge où il est descendu, il écrit les stances intitulées : *Toulon*.

. . . . . .

Là, quand l'heure a sonné, cette heure nécessaire,
Toujours, quoi qu'il ait fait pour fuir, quoi qu'il ait dit,
Le pirate hideux, le voleur, le faussaire,
Le parricide, le bandit,

Qu'il sorte d'un palais, ou qu'il sorte d'un bouge,
Vient, et trouve une main froide comme un verrou,
Qui sur le dos lui met une casaque rouge,
Et lui met un carcan au cou!

. . . . . .

Ville que l'infamie et la gloire ensemencent,
Où du forçat pensif le fer tond les cheveux,

1. Voir, à cet égard, *Victor Hugo après 1830*, t. II, ch. x.
2. Discours du 17 juillet 1851, sur la *Revision de la Constitution*. — Victor Hugo, *Avant l'exil*, p. 362.

O Toulon ! c'est par toi que les oncles commencent
Et que finissent les neveux !

Va, maudit ! ce boulet que, dans des temps stoïques,
Le grand soldat, sur qui ton opprobre s'assied,
Mettait dans les canons de ses mains héroïques,
Tu le traîneras à ton pied [1] !

Après les vers, la prose. Le lendemain, 13 décembre, Victor Hugo jette sur le papier les premières pages d'un livre auquel il donne pour titre : *le Crime du Deux Décembre*[2]. Il y compare Louis Bonaparte à Mandrin, à Cartouche, à Schinderhannes, à Poulailler, à Poulmann, à Trestaillon, à Castaing, à Papavoine et à Lacenaire. C'était peut-être un peu vif, de la part d'un homme si plein de pardon et de mansuétude, dont le cœur débordait de bénédictions et qui *sentait en lui la grande joie de la conscience contente !*

II

Presque en même temps que Victor Hugo, mais pour d'autres motifs, Alexandre Dumas arrivait à Bruxelles. Il n'était pas exilé, mais il ne lui eût pas déplu de passer pour l'être. Comme il était parti de Paris avec la très ferme résolution d'étonner la Belgique et le monde par des prodiges d'économie, il commença par prendre un appartement dans l'un des plus beaux hôtels de la ville, l'*hôtel de l'Europe*. Si luxueuse qu'elle fût, une installation à l'auberge ne pouvait convenir longtemps au célèbre romancier, et il eut vite fait de louer l'hôtel de

1. *Les Châtiments*, livre I. La pièce est ainsi datée : *Ecrit en arrivant à Bruxelles*, 12 décembre 1851.
2. Voir la *Note* de Victor Hugo en tête de l'*Histoire d'un Crime*, titre sous lequel a été publié l'ouvrage destiné d'abord à s'appeler *le Crime du Deux-Décembre*.

M. Meeus, 73, boulevard de Waterloo, de le bouleverser des caves aux combles, métamorphosant les cours en serres, agrandissant les antichambres, transformant les escaliers, décorant les salons de fresques, de lambris, de tentures. Un jour, au cours de ces travaux, il crut s'apercevoir que l'hôtel était bien petit, qu'il y serait fort à l'étroit. Heureusement, cette difficulté était de celles qu'il est aisé de résoudre. Le lendemain, il s'annexait la maison voisine, et bientôt les deux hôtels réunis faisaient à l'auteur de *Monte-Cristo* une habitation décente.

Le grand salon était une merveille. Du plafond semé d'étoiles descendait le lustre de bohême avec ses feuillages d'émail vert et ses fleurs d'opale aux tiges d'or. Aux fenêtres, en guise de rideaux, des flots de cachemires des Indes ou des capes espagnoles aux tons soyeux, aux couleurs ardentes. Sur le parquet, des tapis d'Orient, des fourrures d'ours blancs, des nattes de Java. Le long des murs, des tentures grenat à clous d'or, des meubles de chêne, des toiles de Decamps et de Delacroix. Et partout des bronzes, des porcelaines, des bibelots de tout âge et de tous styles, des lampes de toutes formes, arabes, grecques, romaines, une profusion de candélabres, jetant mille lueurs répercutées par les cristaux et les glaces.

La salle envoie au ciel une rumeur de fête [1].

Grande surtout fut la rumeur, le soir où le maître du logis, avec l'aide de Séchan, le décorateur du *Théâtre de la Monnaie*, donna une fête à la Petra Camara et aux danseuses espagnoles, en représentation au Vaudeville [2], et où il couronna ses largesses en distribuant à

1. *Noces et festins*, dans *les Chants du Crépuscule*.
2. Le théâtre du Vaudeville, à Bruxelles, situé rue de l'Évêque.

ses invitées les cachemires des Indes qui ornaient les fenêtres [1].

Pendant ce temps-là, Victor Hugo vivait en reclus dans l'humble maison de la Grand'Place, où il occupait, au premier étage, une seule chambre, ayant pour tous meubles un divan qui servait de lit, une table de travail et un vieux miroir au-dessus de la cheminée.

Il y a quarante ans, la vie était à très bon marché à Bruxelles. Aux abords des galeries Saint-Hubert, il existait alors un grand nombre de petits restaurants et de pensions bourgeoises, où, pour un franc, l'on servait aux réfugiés un potage, trois plats de viande, trois plats de légumes, un dessert, pain et bière à discrétion. C'était presque l'hospitalité écossaise. Citons au moins quelques-unes de ces pensions de l'âge d'or : le *Chasseur de Chasteleer*, le *Lion Belge*, les cabines de la rue des Harengs, la *Mort subite*, rue des Bouchers, enfin, rue des Éperonniers, le *Grand-Café*.

C'est à la table d'hôte de la rue des Éperonniers que Victor Hugo prit d'abord ses repas, en compagnie d'autres proscrits, dont les plus connus étaient Émile de Girardin, Edgar Quinet, Émile Deschanel et l'éditeur Jules Hetzel.

La vogue du *Grand-Café* dura peu ; ses clients l'abandonnèrent l'un après l'autre, et Victor Hugo transporta son couvert à l'enseigne de l'*Aigle*. Comment ce nom, symbole de l'empire, n'avait-il pas suffi à éloigner le poète ? Un jour que l'un des convives en marquait son étonnement : « Bah ! répliqua Charras, tandis que Victor Hugo esquissait un sourire approbateur, — l'aigle est l'emblème de tous les grands hommes, et, à ce titre, il appartient à M. Hugo autant qu'à Napoléon. »

1. *P. Wauwermans*, p. 129.

Le seul luxe que l'auteur de *Ruy Blas* se permettait parfois était celui d'un second verre de bière, ce qui portait l'addition au chiffre babylonien d'un franc vingt-quatre centimes.

— « Si je buvais un second verre de faro, qu'en diriez-vous? » demandait-il un jour à ses compagnons de table.

— « Monsieur Hugo, reprit l'un des réfugiés, je dirais que vous vous êtes déjà fait à la boisson de l'exil, ce qui est quelque chose.

— « Allons, « Lucullus dîne chez Lucullus, » garçon, un second verre de bière... [1] »

Tel était le genre de vie du poète, et il ne ressemblait guère, on le voit, à celui d'Alexandre Dumas. Mais comme on était habitué à associer leurs deux noms; comme ils étaient tous les deux hommes de lettres, romanciers, auteurs dramatiques ; comme on les croyait tous les deux également millionnaires, on ne pouvait croire qu'ils n'eussent pas mêmes goûts et mêmes habitudes. On concluait donc du luxe public et bruyant de l'auteur de *la Tour de Nesle* au luxe... caché de l'auteur de *Lucrèce Borgia*. Ne savait-on pas d'ailleurs que ce dernier avait été pair de France, et qu'il était vicomte, — un grand seigneur, par conséquent, et un grand seigneur riche? — Or, à quoi servirait d'être riche et grand seigneur, si l'on ne faisait pas la fête? Alexandre Dumas la faisait avec fracas, toutes portes ouvertes. Victor Hugo la faisait discrètement, les fenêtres closes. C'était là la seule différence. Ainsi pensait le petit peuple de Bruxelles. Et n'étaient pas éloignés de penser de même, parmi les réfugiés, tous ceux, — et le nombre en était grand, — qui n'avaient pas même de quoi payer leur écot à la

1. *P. Wauwermans*, p. 41.

Mort subite et au *Chasseur de Chasteleer*. Beaucoup tenaient pour vraie cette légende, rapportée par M. Wauwermans dans son livre sur *les Proscrits du coup d'État* : la légende de « Victor Hugo ayant un appartement somptueux au quartier Léopold, et réservant son modeste logis de la Grand'Place pour recevoir les proscrits qui venaient faire appel à sa bourse ou à son influence [1] ».

III

Dans l'*Introduction* à son volume *Pendant l'exil*, Victor Hugo a cru nécessaire de nous dire quel était, en 1852, le chiffre de sa fortune :

En décembre 1851, quand celui qui écrit ces lignes arriva chez l'étranger, la vie eut d'abord quelque dureté. » C'est en exil surtout que se fait sentir le *res angusta domi*.

Cette esquisse sommaire de « ce que c'est que l'exil » ne serait pas complète si ce côté matériel de l'existence du proscrit n'était pas indiqué, en passant, et, du reste, avec la sobriété convenable.

De tout ce que cet exilé avait possédé il lui restait sept mille cinq cents francs de revenu annuel. Son théâtre, qui lui rapportait soixante mille francs par an, était supprimé. La hâtive vente à l'encan de son mobilier avait produit un peu moins de treize mille francs. Il avait neuf personnes à nourrir.

Il avait à pourvoir aux déplacements, aux voyages, aux emménagements nouveaux, aux mouvements d'un groupe dont il était le centre, à tout l'inattendu d'une existence désormais arrachée de terre et maniable à tous les vents ; un proscrit, c'est un déraciné. Il fallait conserver la dignité de la vie et faire en sorte qu'autour de lui personne ne souffrît [2].

Des chiffres donnés par le poète, il en est un tout

1. *P. Wauwermans*, p. 134.
2. *Pendant l'exil*, introduction, p. XXXIV.

d'abord qui s'écarte singulièrement de la vérité. Les droits touchés par les auteurs dramatiques étaient loin d'être alors ce qu'ils sont aujourd'hui. A la Comédie-Française, par exemple, la part d'auteur, pour une pièce en quatre ou cinq actes, était du *huitième* de la recette, non de la recette brute, mais de celle-ci diminuée du tiers pour les frais. Sur une recette de 1.200 francs, les droits d'auteur étaient de 100 francs seulement ; et encore arrivait-il souvent que l'auteur de la pièce principale avait à partager avec l'auteur du lever de rideau qui accompagnait son drame ou sa comédie. Ces conditions étant données, est-il exact que Victor Hugo ait gagné au théâtre « soixante mille francs par an » dans les années qui ont précédé le coup d'État, soit, pour nous en tenir aux cinq années écoulées du commencement de 1847 à la fin de 1851, une somme ronde de trois cent mille francs ? Il ne sera pas sans intérêt de le rechercher, d'abord pour savoir si Victor Hugo a dit vrai, ensuite, — ce qui est plus important, — pour juger du degré de popularité dont jouissait alors son théâtre.

Hernani a eu quatre représentations en 1847, quatre en 1848, quatre en 1849 ; pas une seule en 1850 et 1851. En 1847, les droits d'auteur du poète furent de 342 fr. 42. En 1848 et 1849, ils s'élevèrent à 359 fr. 01 pour les deux années. Total des droits touchés en cinq années sur *Hernani*, 701 fr. 43. On voit, par ces chiffres, que les drames de Victor Hugo ne faisaient pas précisément salle comble. Telle de ces représentations d'*Hernani* ne produisit que 179 fr. 40 de recette ; la part de l'auteur fut de *quatorze francs soixante-dix-neuf centimes* [1].

1. Je dois ce renseignement et ceux qui vont suivre à une obligeante communication de M. Georges Monval, l'érudit Archiviste de la Comédie-Française.

Marion de Lorme a eu vingt-sept représentations de 1847 à 1852, treize en 1847, sept en 1848, quatre en 1849, trois en 1851. La représentation du 1er août 1847 produisit 255 fr. 85, soit pour l'auteur 19 fr. 86 de droits. Dans leur ensemble, ces vingt-sept représentations rapportèrent à Victor Hugo 1.896 fr. 66 [1].

Angelo, qui ne fut pas joué de 1847 à 1849, eut quatorze représentations en 1850 et cinq en 1851. Grâce à Mlle Rachel, qui remplissait le rôle de la Tisbe, les recettes furent plus fructueuses que celles de *Marion de Lorme* et d'*Hernani*. Les quatorze représentations de 1850 donnèrent à l'auteur 3.618 fr. 45. Les cinq représentations de 1851 lui donnèrent 1.262 fr. 07 [2].

Victor Hugo a donc touché, en cinq ans, à la Comédie-Française, pour *Hernani*, *Marion de Lorme* et *Angelo*, 7.478 fr. seulement. *Lucrèce Borgia* et *Ruy Blas*, à la Porte-Saint-Martin, lui rapportèrent davantage. Les registres de ce dernier théâtre ayant péri dans les incendies de mai 1871, il ne m'est pas possible de procéder comme pour la Comédie-Française et de calculer par livres, sous et deniers. Dans la nécessité où je suis de donner ici des chiffres approximatifs, j'aurai soin de les majorer.

En 1847, *Lucrèce Borgia* fut jouée vingt-huit fois et *Ruy Blas* dix fois, presque toujours avec une autre pièce. Il est de toute évidence que ces *trente-huit* représentations ont dû rapporter beaucoup moins à l'auteur que les *cinquante-huit* représentations d'*Hernani*, de *Marion Delorme* et d'*Angelo* dont je viens de parler. Admettons cependant qu'elles lui ont donné autant, et inscrivons de ce chef une somme égale, soit 7.500 francs.

1. Archives de la Comédie-Française.
2. *Ibid.*

La révolution de Février porta aux théâtres un coup dont ils furent longtemps à se remettre. Le spectacle n'était plus au théâtre, il était dans la rue. Les vrais comédiens n'étaient pas à la Porte-Saint-Martin, ils étaient à l'Hôtel-de-Ville. *Ceci tuait cela.* Théophile Gautier écrivait bien, avec une sérénité olympienne, dans *la Presse* du 1er mai 1848 : « Chaque soir, *Ruy Blas* et *Robert Macaire* attirent une *foule* qui, tant que durent le drame sublime et la mordante comédie, ne pense aucunement aux difficultés de la situation politique. » Mais cette foule, qui s'écrasait dans le feuilleton du bon *Théo,* ne brillait dans la salle que par son absence. Après cinq ou six représentations, dont les recettes furent des plus minces, *Ruy Blas* disparut de l'affiche. Il fut joué en tout une dizaine de fois au cours de l'année 1848. *Lucrèce Borgia* le fut sept fois. C'est aller certainement au delà de la vérité que de porter à 3.000 fr. les droits d'auteur touchés par le poète pour ces dix-sept représentations, données dans les conditions les plus défavorables, à un moment où les théâtres périssaient d'inanition et où Victor Hugo lui-même, plaidant leur cause dans un des bureaux de l'Assemblée constituante, s'exprimait en ces termes : « Ce que je veux, ce n'est pas du bruit, comme vous dites, c'est du pain! du pain pour les artistes, du pain pour les ouvriers, du pain pour les vingt mille familles que les théâtres alimentent ! »

Plus encore que 1848, 1849 fut une année maigre pour Victor Hugo. Deux représentations de *Lucrèce Borgia,* deux de *Ruy Blas*, et c'est tout. Mettons ici 1.000 fr. pour faire bonne mesure.

1. 17 juillet 1848. — *Avant l'exil,* p. 443.

En 1850, *Lucrèce Borgia* ne fut pas reprise. Heureusement pour le poète, Frédérick Lemaître, qui venait de quitter la Porte-Saint-Martin pour la Gaîté, était arrivé au nouveau théâtre portant avec lui ses dieux : *Ruy Blas* et *Robert Macaire*. Il joua *Ruy Blas* une vingtaine de fois, ce qui permit à l'auteur de toucher peut-être trois ou quatre mille francs, mettons cinq mille. En revanche, nous ne pourrons rien inscrire à l'actif de 1851 ; ni *Ruy Blas*, ni *Lucrèce Borgia* ne furent représentés, pas plus à la Gaîté qu'à la Porte-Saint-Martin.

Si nous récapitulons les chiffres qui précèdent, nous trouvons pour droits perçus :

A la Comédie-Française.	Fr.	7.478
A la Porte-Saint-Martin.	—	11.500
A la Gaîté.	—	5.000
Total. . . .	—	23.978

Pour continuer à faire bonne mesure, majorons encore ce total et mettons 30.000 francs. *Trente mille francs*, au grand maximum, voilà donc ce que le théâtre de Victor Hugo lui avait rapporté, *en cinq ans !* Cela ne ressemble guère à son affirmation de tout à l'heure. « Son théâtre qui lui rapportait *soixante mille francs par an...* [1] »

Mais voici qu'après avoir enflé considérablement ses revenus, Victor Hugo les réduit presque à rien, dans la même page, à une ligne de distance. « Il lui restait seulement, écrit-il, sept mille cinq cents francs de revenu annuel [2]. » C'est que, tout à l'heure, il s'agissait de faire croire que, le jour où le poète avait engagé la lutte contre Louis Bonaparte, au risque de voir supprimer son théâtre,

1. *Pendant l'exil*, p. XXXV.
2. *Ibidem*, p. XXXV.

il avait fait un sacrifice qui n'allait pas à moins de soixante mille francs par an. Maintenant, au contraire, il s'agit de couper court à des bruits fâcheux, de faire taire les petites gens qui l'accusaient d'être venu en aide un peu trop parcimonieusement peut-être à ceux de ses compagnons d'exil que pressait le besoin. Cette parcimonie, qui oserait lui en faire un grief, quand on saura qu'il était condamné tout le premier, au *res angusta domi*, que son budget était le plus modeste du monde, et qu'il avait « neuf personnes à nourrir » ? Dieu me garde d'y contredire! J'accorde au poète que s'il n'a pas secouru plus largement ses compagnons, c'est parce qu'il lui était impossible de le faire; et je me borne à constater, à la suite de M. Wauwermans, l'historien des réfugiés du coup d'État en Belgique, « le peu de popularité de Victor Hugo » parmi les proscrits [1].

IV

Après tout, Victor Hugo avait autre chose à faire, à Bruxelles, que d'être le banquier de l'émigration. Il lui fallait tout d'abord écrire le récit du coup d'État, raconter, pendant que l'impression en était toute vive et toute brûlante, les scènes dont il avait été le témoin, les épisodes auxquels il avait été mêlé. Dès le lendemain de son arrivée, on l'a vu, il se mettait à l'œuvre. En cinq mois, le livre était fait et il n'avait pas moins de deux volumes. L'auteur en différa la publication pendant vingt-cinq ans. Les deux volumes n'ont paru qu'en 1877. Ce long retard ne laisse pas d'être assez étrange. Dans sa préface, en date du 1er octobre 1877, Victor Hugo l'explique

1. *P. Wauwermans*, p. 134.

ainsi : « C'est le *hasard* qui, par un enchevêtrement de travaux, de soucis et de deuils, a retardé jusqu'à cette étrange année 1877 la publication de cette histoire. » Le hasard, je le crois bien, n'est pour rien dans l'affaire. Si Victor Hugo avait écrit, avec une hâte fiévreuse, *le Crime du Deux-Décembre*, s'il avait forgé cette arme contre Louis Bonaparte, c'était pour s'en servir contre lui, pour l'en frapper au cœur ; ce n'était pas pour la laisser dormir au fond d'une malle, pour l'y oublier pendant un quart de siècle, quitte à la sortir du fourreau alors que, depuis longtemps déjà, l'Empire serait mort, et qu'elle-même, l'arme terrible, ne serait plus qu'une épée de parade, bonne à suspendre dans une panoplie ! Lisez ce qu'il écrivait en 1854, dans son livre même :

J'engage donc le combat. Avec qui ? Avec le dominateur actuel de l'Europe. Il est bon que ce spectacle soit donné au monde... Louis Bonaparte tient la France ; et qui tient la France tient le monde... Il peut tout et il rêve tout. Eh bien ! ce maître, ce triomphateur, ce dictateur, cet empereur, ce tout-puissant, un homme seul, errant, dépouillé, ruiné, terrassé, proscrit, se lève devant lui et l'attaque... Pour cette lutte à outrance, pour ce duel redoutable, la Providence aurait pu choisir un champion plus illustre, un plus grand athlète, mais qu'importent les hommes, là où c'est l'idée qui combat ! Tel qu'il est, il est bon, disons-le, que ce spectacle soit donné au monde...

J'attaque Louis Bonaparte à cette heure où il est debout, à cette heure où il est maître. Il est à son apogée, tant mieux, c'est ce qui me convient.

Oui, j'attaque Louis Bonaparte, je l'attaque à la face du monde, je l'attaque en présence de Dieu et des hommes, je l'attaque résolûment, éperdument, pour l'amour du peuple et de la France ! Il va être empereur, soit. Que du moins il y ait un front qui résiste ; que Louis Bonaparte sache qu'on prend un empire, mais qu'on ne prend pas une conscience [1].

1. *Histoire d'un Crime*, t. II, p. 264.

Donc, point de doute possible; le texte est formel, le dessein hautement déclaré. Le poète convie le monde au spectacle qu'il lui veut donner : un écrivain qui n'a que sa plume et son encrier se mesurant avec un empereur qui a dix mille canons et cinq cent mille soldats ; Victor Hugo attaquant Louis Bonaparte à la face du soleil, en présence de Dieu et des hommes, l'attaquant à l'heure où il est le maître, à l'heure où il est à son apogée!... — Et cela dit, l'athlète se dérobe, David remise sa fronde; il attendra, pour lancer sa pierre, que Goliath soit par terre, étendu dans le sillon. D'où vient ce changement de front ? Pourquoi cette retraite ? — Certes, ce n'est pas une reculade, et nous le verrons bien tout à l'heure quand David reparaîtra avec sa fronde et lancera *Napoléon le Petit* au front du Philistin. S'il se retire en ce moment, s'il se décide à ne pas faire usage de la pierre qu'il a, pendant cinq mois, si artistement et si furieusement travaillée, c'est parce qu'il vient de s'apercevoir que *le Crime du Deux-Décembre* n'est pas une « bonne pierre ».

Le Crime du Deux-Décembre est le récit de la lutte soutenue contre le coup d'État par les représentants de la Montagne et en particulier par Victor Hugo. Il s'y est taillé un rôle énorme, démesuré, surhumain, un rôle de Titan. Auprès de ses hauts faits pâlissent les exploits mêmes de ces paladins dont il a dit dans la *Légende des Siècles :*

Ils flamboyaient ainsi que des éclairs soudains,
Puis s'évanouissaient, laissant sur les visages
La crainte et la lueur de leurs brusques passages ;
Ils étaient, dans des temps d'oppression, de deuil,
De honte, où l'infamie étalait son orgueil,
Les spectres de l'honneur, du droit, de la justice...
Contre le genre humain et devant la nature,
De l'équité suprême ils tentaient l'aventure ;

Prêts à toute besogne, à toute heure, en tout lieu,
Farouches, ils étaient les chevaliers de Dieu [1].

Les exploits du poète avaient d'ailleurs sur ceux des chevaliers cet avantage, qu'ils ne se perdaient pas dans les brumes du passé : ils étaient d'hier, on les pouvait toucher du doigt...—Et voilà justement pourquoi Victor Hugo ne pouvait pas publier son livre. Les prouesses qu'il avait accomplies étaient superbes, mais elles étaient bien invraisemblables [2] ! Qu'arriverait-il si quelque malappris se livrait à une contre-enquête ? Les témoins étaient encore là : était-il prudent de les provoquer à parler ? Qui pouvait savoir quels commentaires ils écriraient en marge de l'Épopée dont le poète est le héros ? Et puis, n'y avait-il pas, dans *le Crime du Deux-Décembre*, tel ou tel chapitre, celui, par exemple, intitulé : *Autres choses noires*, dont la rédaction avait été chose facile, mais dont la publication présentait plus d'un inconvénient ?

Rien de plus curieux que ce chapitre, et le lecteur ne sera sans doute pas fâché d'en trouver ici quelques extraits. Ils se rapportent à la nuit du 5 au 6 décembre.

On arrêta tous ceux qu'on trouva dans les rues cernées, combattants ou non, on fit ouvrir les cabarets et les cafés, on fouilla force maisons ; on prit tous les hommes qu'on y trouva... Deux régiments, formés en carré, emmenèrent pêle-mêle tous ces prisonniers. On les conduisit aux Tuileries, et on les enferma dans la vaste cave située sous la terrasse du bord de l'eau...

... A une heure après minuit un grand bruit se fit au dehors, des soldats portant des torches parurent dans les caves, les prisonniers qui dormaient se réveillèrent en sursaut, un officier leur cria de se lever.

1. La Légendes des Siècle. 1re série, t. I : *les Chevaliers errants*.
2. Voir, dans *Victor Hugo après 1830*, t. I, pp. 222-232.

On les fit sortir pêle-mêle comme ils étaient entrés. A mesure qu'ils sortaient, on les accouplait deux par deux au hasard, et un sergent les comptait à haute voix. On ne leur demandait ni leurs noms, ni leurs professions, ni leurs familles, ni qui ils étaient, ni d'où ils venaient; on se contentait du chiffre. Le chiffre suffisait pour ce qu'on allait faire.

On en compta ainsi trois cent trente-six. Une fois comptés, on les fit ranger en colonne serrée, toujours deux par deux et se tenant par le bras. Ils n'étaient pas liés, mais des deux côtés de la colonne, à droite et à gauche, ils avaient trois files de soldats emboîtant le pas, et fusils chargés, un bataillon en tête, un bataillon en queue. Ils se mirent en marche serrés et enveloppés par cet encadrement mouvant de bayonnettes...

Sortis des Tuileries, ils tournèrent à droite et suivirent le pont de la Concorde. Ils traversèrent le pont de la Concorde et prirent encore à droite. Ils passèrent ainsi devant l'esplanade des Invalides et atteignirent le quai désert du Gros-Caillou...

Arrivés au pont d'Iéna, on tourna à gauche, et l'on entra dans le Champ-de-Mars...

Là on les fusilla tous [1].

Ces *choses noires* se continuèrent presque toutes les nuits pendant plus d'une semaine :

Au reste, disons-le tout de suite, les exécutions en masse, à partir du 3, se renouvelèrent presque toutes les nuits. C'était parfois au Champ-de-Mars, parfois à la préfecture de police, quelquefois dans les deux endroits à la fois.

Quand les prisons étaient pleines, M. de Maupas disait : Fusillez-les ! Les fusillades de la préfecture se faisaient tantôt dans la cour, tantôt rue de Jérusalem. Les malheureux qu'on fusillait étaient adossés au mur qui porte les affiches de spectacles. On avait choisi cet endroit parce qu'il touche à l'égout et que le sang y coulait tout de suite, et laissait moins de traces. Le vendredi 5, on fusilla près de cet égout de la rue de Jérusalem cent cinquante prisonniers...

Le 13, les massacres n'étaient pas encore finis. Le matin de

1. *Histoire d'un Crime*, par Victor Hugo, t. II, p. 165.

ce jour-là, au crépuscule, un passant solitaire qui longeait la rue Saint-Honoré vit cheminer entre deux haies de cavaliers trois fourgons pesamment chargés. On pouvait suivre ces fourgons à la trace du sang qui en tombait. Ils venaient du Champ-de-Mars et allaient au cimetière Montmartre. Ils étaient pleins de cadavres [1].

En annonçant, en 1852, la *prochaine* publication de son livre sur le Deux-Décembre, Victor Hugo écrivait : « Ce récit contiendra, outre les faits généraux que personne n'ignore, un très grand nombre de faits inconnus qui y sont mis au jour pour la première fois... L'auteur a procédé à une véritable information judiciaire; il s'est fait pour ainsi dire le juge d'instruction de l'histoire; chaque acteur du drame, chaque combattant, chaque victime, chaque témoin est venu déposer devant lui; pour tous les faits douteux, il a confronté les dires et au besoin les personnes... Tous les détails du Deux-Décembre ont de la sorte passé sous ses yeux; il les a enregistrés tous, aucun ne lui a échappé. L'histoire pourra compléter ce récit, mais non l'infirmer... Quand les témoignages directs et de vive voix lui faisaient défaut, il a envoyé sur les lieux ce qu'on pourrait appeler de réelles commissions rogatoires. Il pourrait citer tel fait pour lequel il a dressé de véritables questionnaires auxquels il a été minutieusement répondu. Il le répète, il a soumis le Deux-Décembre à un long et sévère interrogatoire. Il a porté le flambeau aussi loin et aussi en avant qu'il a pu. Il a, grâce à cette enquête, en sa possession près de deux cents dossiers dont ce livre sortira. Il n'est pas un fait de ce récit derrière lequel, quand l'ouvrage sera terminé, l'auteur ne puisse mettre un nom [2]. »

1. Tome II, pp. 168-170.
2. *Napoléon le Petit*, livre IV, au chapitre qui a pour titre : *Extrait d'un livre intitulé « le Crime du Deux-Décembre »*.

Nul doute, dès lors, que Victor Hugo n'ait recueilli sur ces fusillades nocturnes les témoignages les plus irrécusables. Aussi bien, rien n'était plus facile à ce « juge d'instruction de l'histoire » que de dresser sur ce point un formidable dossier. Pendant dix jours, du 3 au 13 décembre, on avait fusillé des prisonniers par centaines. On avait fusillé au Champ-de-Mars, dans la cour de la préfecture de police, dans la rue de Jérusalem. Ces crimes abominables avaient eu des milliers de témoins, puisqu'à la seule fusillade des trois cent trente-six, au Champ-de-Mars, dans la nuit du 5 au 6 décembre, assistaient deux bataillons, et que deux bataillons, sur le pied de guerre, ne comptent pas ensemble moins de deux mille hommes. Sur ces deux mille hommes, il ne se pouvait pas que quelques-uns au moins ne fussent républicains. Ceux-là auront parlé. Les victimes laissaient des familles, des pères, des femmes, des enfants. Ces pères, ces femmes, ces enfants auront parlé. Chose incroyable! personne n'a rien dit. Aucun témoin ne s'est levé. Le seul témoin que Victor Hugo ait pu produire, c'est un passant inconnu

Qui ne dit point son nom et qu'on n'a pas revu ;

c'est ce « passant solitaire qui longeait la rue Saint-Honoré, le matin du 13, au crépuscule, et vit cheminer, entre deux haies de cavaliers, trois fourgons pesamment chargés [1] ». Ce « passant » de l'*Histoire d'un Crime* ressemble vraiment un peu trop au batelier de *Lucrèce Borgia :* « Cette nuit donc, un batelier du Tibre, qui s'était couché dans son bateau, le long du bord, pour garder ses marchandises, vit quelque chose d'effrayant.

1. *Histoire d'un Crime*, t. II, p. 170.

C'était un peu au-dessous de l'église Santo-Hieronimo. Il pouvait être cinq heures après minuit... Il faisait nuit assez noire. Dans toutes les maisons qui regardent le Tibre, il n'y avait plus qu'une seule fenêtre éclairée. Les sept hommes s'approchèrent du bord de l'eau. Celui qui était monté tourna la croupe de son cheval du côté du Tibre, et alors le batelier vit distinctement sur cette croupe des jambes qui pendaient d'un côté, une tête et des bras de l'autre, — le cadavre d'un homme... Voilà ce que vit le batelier [1]. »

Quoi qu'il en soit, après avoir écrit, en 1852, le récit de ces prétendues exécutions nocturnes de 1851 [2], Victor Hugo prit le parti de ne pas le publier. Il a attendu vingt-cinq ans avant de le mettre au jour. On était alors en 1877. L'Empire avait disparu depuis sept ans. Les officiers, les soldats, qui avaient assisté aux fusillades du Champ-de-Mars, de la préfecture de police et de la rue de Jérusalem avaient recouvré, depuis sept ans, leur entière liberté de langage. Cette fois, du moins, ils auront parlé. Non, pas plus sous la République que sous l'Empire, pas un n'élève la voix. Victor Hugo, qui avait

1. *Lucrèce Borgia*, acte Ier, scène Ire.

2. Voir, au tome I des *Mémoires sur le second Empire*, par M. de Maupas, le chapitre intitulé : *les Fusillades imaginaires*, pp. 504-527. — La démonstration de M. de Maupas est décisive. Je me permettrai cependant d'ajouter un argument à ceux qu'il a fournis. Victor Hugo, même s'il ne voulait nommer personne, était au moins tenu de nous faire connaître à quel régiment appartenaient les *deux bataillons* qu'il accuse d'avoir massacré, au Champ-de-Mars, dans la nuit du 5 au 6 décembre, *trois cent trente-six prisonniers*. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il savait bien quelle protestation indignée eût aussitôt réduit à néant son audacieuse invention. — Un écrivain républicain, M. Eugène Ténot, a publié, en 1868, sous ce titre : *Paris en décembre 1851*, une *Etude historique sur le coup d'Etat*, étude très complète et très hostile aux auteurs du coup d'Etat : il n'y est pas même fait allusion aux prétendues fusillades du Champ-de-Mars, de la cour de la préfecture de police et de la rue de Jérusalem.

promis de « mettre un nom derrière chacun de ces récits », ne peut pas en trouver un seul pour appuyer son accusation. Cette accusation est la plus monstrueuse qui se puisse imaginer. Elle n'atteint pas seulement Louis-Napoléon et son préfet de police, M. de Maupas ; elle est pour nos officiers, pour nos soldats, une flétrissure ineffaçable. Elle couvre d'une boue sanglante l'uniforme de notre armée. Qu'importe tout cela à Victor Hugo ?

Il n'a plus l'excuse qu'il aurait pu avoir en 1852, quand il était vaincu, enfiévré par l'exil, aveuglé par la colère. Il est vainqueur maintenant, il a vu se rouvrir pour lui les portes de la patrie, il savoure en paix à son foyer les joies du triomphe. Mais il est de ceux qui ne pardonnent pas, et, froidement, l'âme tranquille, il publie sans y rien changer son récit d'autrefois, ce récit invraisemblable, impossible, auquel il ne lui est plus permis de croire. Des preuves, il n'en a pas, il ne peut pas en avoir. Encore une fois, qu'importe? Il ne met pas en doute que ses paroles aient une beauté irréparable, que ceux qu'il a flétris resteront flétris, — et il n'hésite pas à jeter à l'armée de la France la plus mortelle injure, à la couvrir, il le croit du moins, d'un opprobre immortel. Si le récit de Victor Hugo devait rester, s'il devait vivre à jamais, rassurons-nous, ce ne serait pas pour la honte de notre armée.

CHAPITRE II

NAPOLÉON LE PETIT

Napoléon le Petit. — Vente aux enchères. — Le *Ronsard* de 1828. Un feuilleton de Jules Janin. — La légende de la loi Faider. — Le *Bulletin Français.* — M. M. d'Haussonville et Alexandre Thomas. — Départ de Belgique. — Le discours d'Anvers. — Victor Hugo et Chateaubriand.

I

Commencée le 13 décembre 1851, l'*Histoire d'un Crime* fut terminée le 5 mai suivant, « comme si le hasard voulait faire contre-signer l'anniversaire de la mort du premier Bonaparte par la condamnation du second [1] ». S'étant décidé à ne pas publier son livre, Victor Hugo résolut d'en entreprendre un autre, qui paraîtrait, celui-là, aussitôt que le poète aurait mis le mot « fin » au bas de la dernière page. En un mois, du 12 juin au 14 juillet 1852, il écrivit *Napoléon le Petit.* Le hasard, toujours malin, faisait contre-signer, cette fois, l'anniversaire de la prise de la Bastille par cet autre grand événement, l'achèvement du pamphlet destiné, dans la pensée de Victor Hugo, à démolir la Bastille napoléonienne.

Le pamphlet est admirable. Ce qui manque à la plupart des œuvres du poète, — j'ai eu souvent, au cours de ces études, occasion d'en faire la remarque, — c'est cette qualité que rien ne remplace et hors de laquelle il

1. *Note* placée en tête de l'*Histoire d'un Crime.*

n'est pas de vraie grandeur, la *sincérité*. Dans *Napoléon le Petit*, dans ces pages enflammées, furieuses, frénétiques, Victor Hugo a été sincère. Le poète n'est plus un écho ; sa passion est une vraie passion ; sa colère, une vraie colère ; sa haine, une vraie haine. Aussi le livre est-il violent jusqu'à la rage, brutal jusqu'au cynisme, injuste jusqu'à la folie, mais violent, brutal et fou, il est vivant! Cette fois, ce n'est plus un auteur qui écrit, c'est un homme qui se venge!

Et voyez quelle est la puissance de la sincérité, comment elle sait relever, fortifier, sauver tout ce qu'elle touche! Il y a un défaut remarquable dans tous les ouvrages de Victor Hugo, c'est le *trop*, l'excès, l'exagération de la pensée et de la phrase. On le retrouve, agrandi encore, dans *Napoléon le Petit ;* mais, cette fois, comment le condamner? L'exagération, l'excès, n'est plus l'effet d'un parti pris, c'est la conséquence naturelle du sentiment qui anime l'auteur. Il écrit ainsi, non plus parce qu'il cherche à étonner, à éblouir le lecteur, mais parce qu'il ne saurait écrire autrement sous l'empire de la passion qui l'entraîne.

De même en est-il pour un autre défaut, très fréquent également chez le poète. Par amour de l'antithèse ; parce que, d'après lui, c'est une nécessité et une convenance que le grotesque coudoie le sublime, que le nain marche à côté du géant, que l'hysope pousse à l'ombre du cèdre, il se donne souvent beaucoup de mal pour être puéril. Les puérilités ne manquent pas dans *Napoléon le Petit,* mais elles ne font pas tache, elles ne nous choquent point. Ce sont les puérilités de la passion, et à celles-là encore comment ne pas pardonner?

Victor Hugo a mis de tout dans son pamphlet, même de l'esprit. De l'esprit, il en avait, certes, d'une qualité

fort inférieure à celui de La Fontaine ou de Racine, de Voltaire ou de Henri Heine, mais réel pourtant, bariolé, fantasque, d'un tour inattendu et d'une imagination bouffonne. Seulement, dans ses livres, sinon dans sa conversation, sa plaisanterie était presque toujours lourde, pesante. Il n'arrivait presque jamais qu'elle fût naturelle, agile, gaie, prime-sautière : elle était voulue, cherchée, laborieuse. Dans *Napoléon le Petit*, au contraire, il plaisante comme cela lui vient. Ses traits partent tout seuls. Entre deux accès de fureur et d'éloquence, il se repose, il se détend. Sa colère tombe, son visage irrité s'apaise ; le sourire a reparu sur ses lèvres. Cela ne durera qu'un instant, assez pour que lui vienne un trait heureux, un mot charmant, une plaisanterie ailée, — pas assez pour qu'il ait le temps d'y insister, d'y revenir et d'ajouter du plomb à ses ailes.

A la tribune, Victor Hugo n'improvisait pas. Il récitait des discours longuement préparés, tout pleins de métaphores et d'antithèses, tout remplis de belles périodes d'une coupe savante, d'une symétrie parfaite, d'une correction absolue. C'était très beau, sans doute,— mais c'était de la littérature, ce n'était pas de l'éloquence. L'éloquence, il la poursuivait autrefois sans pouvoir l'atteindre. Il la trouve aujourd'hui qu'il ne la cherche plus. Il est éloquent parce qu'il souffre, parce qu'il saigne au plus profond de son ambition et de son orgueil, parce qu'il est altéré de vengeance, parce qu'aujourd'hui enfin il est de ceux qui, suivant le mot d'un poète castillan qu'il cite quelque part [1], parlent par la bouche de leur blessure, *por la boca de su herida*.

Les deux Bonaparte n'ont pas eu de chance. Ils ont

1. Préface de *Cromwell*, p. 52.

eu affaire, l'un et l'autre, à deux grands poètes. A quarante ans de distance, le pamphlet de Victor Hugo fait écho à celui de Chateaubriand. Après *Buonaparte et les Bourbons*, *Napoléon le Petit*. Pamphlets excessifs assurément, mais pamphlets immortels. Qu'il y eût, dans le réquisitoire de Chateaubriand, des allégations erronées, des attaques sans fondement, des invectives sans justice, cela ne fait doute pour personne; mais ces exagérations, ces erreurs n'étaient-elles pas inévitables après tant d'années de compression, de silence, et, il faut bien le dire, de mensonge? Chateaubriand lui-même les a désavouées; elles ne subsistent plus: le corps principal de l'accusation reste debout. Lorsque le moment sera venu pour la postérité de prononcer sur Napoléon Ier un arrêt impartial et définitif, elle devra tenir compte de ces pages impérissables, où retentit quelque chose de plus éloquent que la voix d'un homme de génie, où l'on entend le cri de tout un peuple échappé aux étreintes du despotisme.

De même on peut reprocher à Victor Hugo d'avoir, dans *Napoléon le Petit*,

> Poussé jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole,

de ne s'être pas même arrêté là où finissait avant lui le monde de l'injure et de l'outrage, d'avoir découvert, en ce genre, des mondes nouveaux, des terres vierges. Le livre vivra pourtant. Si, en 1852, ceux-là même qui étaient le plus hostiles à Louis Bonaparte étaient tentés d'accuser le poète d'avoir été trop loin, d'avoir pris vraiment trop au tragique le *Crime* du Deux-Décembre, 1870, hélas! lui a presque donné raison. Comment trouver trop sévères ces pages impitoyables, depuis que planent sur

elles l'ombre sanglante de Metz et de Sedan, l'ombre en deuil de la Lorraine perdue et de l'Alsace conquise ?

II

A l'heure où Victor Hugo commençait d'écrire, à Bruxelles, *Napoléon le Petit*, on distribuait à Paris une mince brochure bleue dont voici le titre :

Catalogue sommaire d'un bon mobilier, d'objets d'art et de curiosité, meubles anciens en bois de chêne sculpté, bois doré et laque du Japon, pendules en marqueterie de Boule, bronzes, porcelaines de Saxe, de Chine, du Japon, faïences anciennes, verreries de Venise, terres cuites, bustes en marbre, médaillons en bronze, tableaux, dessins, livres, *Voyage en Egypte*, armes anciennes, rideaux, tentures, tapis et tapisseries, couchers, porcelaines, batterie de cuisine, etc., dont la vente aux enchères publiques aura lieu *pour cause du départ de M. Victor Hugo*, rue de la Tour-d'Auvergne [1], no 37, par le ministère de Me Ridel, commissaire-priseur, rue Saint-Honoré, 335, assisté de M. Manheim, marchand de curiosités, rue de la Paix, 8, chez lesquels se distribue le présent catalogue.

Quand ce catalogue fut distribué aux *amateurs*, quand l'affiche fut placardée aux murailles, et que le bruit se fit, dans Paris, que les meubles de Victor Hugo allaient être vendus à l'encan, livrés « au plus offrant et dernier enchérisseur », l'émotion fut grande parmi les amis et les admirateurs du poète, chez ceux qui s'étaient assis à son foyer, et aussi chez ceux qui n'avaient entrevu que dans ses livres les merveilles de son logis.

1. Rue ainsi baptisée en l'honneur de Louise-Émilie de la Tour-d'Auvergne, abbesse de Montmartre, et non en mémoire du soldat de ce nom, en dépit d'un tableau célèbre qui représentait, placé à l'angle de la rue Rodier, la mort du *premier grenadier de France*. — Jules Claretie, *la Vie à Paris, 1881*, p. 163.

Ceux-là relisaient avec tristesse, dans *les Voix intérieures*, la pièce : *A des oiseaux envolés :*

Et qu'aviez-vous donc fait, bandits aux lèvres roses?
Quel crime? quel exploit? quel forfait insensé?
Quel vase du Japon en mille éclats brisé?
Quel vieux portrait crevé, quel beau missel gothique?

En ces riantes années, ce n'était pas le marteau d'ivoire du commissaire-priseur qui menaçait les vieux Sèvres et les faïences du poète, c'étaient les jeux de ses enfants. A quoi bon se fâcher? disait-il.

A quoi bon? — Emaux bleus ou blancs, céladons verts,
Sphère qui fait tourner tout le ciel sur son axe,
Les beaux insectes peints sur mes tasses de Saxe...

Tout cela ne vaut pas le bruit joyeux que font les enfants,

L'éclat de rire franc, sincère, épanoui,
Qui met subitement des perles sur les lèvres.

Qu'ils reviennent donc, puisque aussi bien ils sont les maîtres et que tout est à eux.

Tenez, crayons, papiers, mon vieux compas sans pointes,
Mes laques et mes grès qu'une vitre défend,
Tous ces hochets de l'homme enviés par l'enfant,
Mes gros Chinois ventrus faits comme des concombres,
Mon vieux tableau, trouvé sous d'antiques décombres,
Je vous livrerai tout, vous toucherez à tout!
Vous pourrez sur ma table être assis ou debout,
Et chanter, et traîner, sans que je me récrie,
Mon grand fauteuil de chêne et de tapisserie,
Et sur mon banc sculpté jeter tous à la fois
Vos jouets anguleux qui déchirent le bois!
Je vous laisserai même, et gaîment et sans crainte,
O prodige! en vos mains tenir ma Bible peinte,
Que vous n'avez touchée encor qu'avec terreur,
Où l'on voit Dieu le père en habit d'empereur [1]!

La vente eut lieu les mardi 8 et mercredi 9 juin. Pour

1. *Les Voix intérieures*. XXII.

disperser ces trésors, il avait suffi de deux *vacations* : un affreux mot, dont Racine, l'heureux poète, a fait un mot de comédie :

Et mes vacations, qui les paiera ? Personne [1] ?

Tout le mobilier de Victor Hugo fut vendu, tout, depuis la vieille Bible peinte jusqu'au dessin du poète représentant les bords du Rhin, depuis la grande tapisserie à sujets tirés de *Télémaque*, jusqu'à cette glace à cadre de terre cuite où se déroulaient, à travers les arabesques de l'ornementation, les principales scènes du roman de *Notre-Dame de Paris ;* depuis la grande pendule en marqueterie, en écaille et en cuivre, jusqu'au réveille-matin qui servait au jeune Victor, quand il habitait au numéro 18 de la rue des Vieux-Augustins et qu'il écrivait *Moïse sur le Nil* ou l'*Ode sur le Rétablissement de la statue d'Henri IV*. On mit aux enchères le bahut où le poète renfermait ses manuscrits, et aussi le beau *Ronsard* in-folio, dans sa première reliure en vélin [2], dont Sainte-Beuve, en 1828, avait fait hommage au chef de la pléïade romantique, avec cette dédicace :

Au plus grand inventeur lyrique que la poésie française ait eu depuis Ronsard, le très humble commentateur de Ronsard,

S.-B.

Sur cet exemplaire à grandes marges, Alfred de Vigny, Fontaney, Sainte-Beuve, Ulric Guttinguer, Alexandre Dumas, Mme Tastu, d'autres encore, avaient inscrit pieusement quelque strophe, quelque marque de souvenir [3]. Vive fut la dispute, et violente fut l'enchère autour

1. *Les Plaideurs*, acte II, scène XIII.
2. Paris, 1663, 2 vol. in-folio.
3. Sainte-Beuve, *Tableau de la Poésie française au* XVIe *siècle*,

de ce livre [1], et quand le marteau du commissaire-priseur retomba, il sembla à plus d'un que ces glorieux volumes, en sortant des mains de leur véritable maître, emportaient avec eux les beaux rêves d'autrefois; que c'en était fait pour toujours des fêtes de la poésie et des grandes batailles du Romantisme; que tout cela était mort maintenant, comme était morte depuis longtemps déjà

Cette amitié si grande et dont tous parleront [2],

cette amitié de Sainte-Beuve et de Victor Hugo, dont il ne restait plus d'autre vestige que les lignes écrites à la première page du *Ronsard* de 1828 !

Mme Victor Hugo et sa fille Adèle étaient à Paris. Elles avaient assisté, le cœur brisé, à cet horrible encan, et, après que tout fut fini, elles étaient restées seules dans la maison vide. La nuit était venue. Un ami des jours heureux — c'était Jules Janin — croyant la maison déserte, voulut y faire un dernier pèlerinage. Le récit qu'il en a laissé est une de ses meilleures pages, une de celles qui lui font le plus d'honneur. On me saura gré de la reproduire, au moins en partie :

L'heure était propice; il était près de minuit ; les étoiles brillaient dans le ciel limpide et clair... J'allais donc rêvant à la poésie, à ses destinées, à la misère inévitable... J'arrive enfin, par des sentiers connus, à cette maison que l'orage a frappée. La maison domine la colline, elle a la ville à ses

tome II, p. 89 : « Ce *Ronsard* était devenu une sorte d'*Album* où chaque poète de 1828 et des années suivantes laissait en passant quelque strophe... Il renferme, il enserre, hélas ! bien des noms qui ne sont plus que là rapprochés et réunis : *hic jacent.* »

1 Jules Janin, *Histoire de la littérature dramatique*, t. IV, p. 419. — Voir aussi, dans l'*Histoire du Romantisme*, par Théophile Gautier, le chapitre sur *la Vente du mobilier de Victor Hugo* en 1852.

2. Sainte-Beuve, *les Pensées d'août.*

pieds [1]. Par une ruelle ouverte, on longe le jardin qui va en pente, et de là vous pouvez voir les fenêtres où tant de fois nous nous étions assis, en contemplant la fumée et le bruit de là-bas !

O miracle ! ô bonheur ! cette maison, que nous pensions déserte, était encore habitée !

Poète, ta fenêtre était ouverte au vent !

A cette fenêtre ouverte, une jeune fille, en robe blanche, ses deux bras repliés sur la poitrine, ses cheveux noirs que contient à peine un filet à la façon de la Camille de Corneille, regardait en silence la ville endormie à ses pieds. O chaste et naïve apparition d'une honnête et sincère douleur ! A quoi donc pensait cette enfant, à quels rêves s'abandonnait ce jeune cœur, que disait cette âme attentive aux douleurs de son père exilé ? A quoi répondait ce silence, et quelles prières s'exhalaient vers le ciel de la patrie absente, vers ce beau ciel que ces beaux yeux ne doivent plus revoir ?

... Elle avait vu, stoïque et sans verser une larme, le désastre de cette journée, et maintenant que rien ne restait dans ces murailles dévastées, pas un lit, pas un fauteuil, pas un livre et pas un miroir, elle était semblable à ces femmes grecques que nous montre Sophocle après Troie en flammes, cherchant de quel côté la voile hostile va venir ! Elle se tenait silencieuse, immobile et calme à la fenêtre ouverte, pendant que sa mère, assise à l'autre fenêtre, qui était fermée, et sans rideaux (les rideaux avaient été vendus comme tout le reste), attendait, elle aussi, que vînt le jour suprême...

Elles étaient seules dans ce désert ! De temps à autre, la mère à la fille (et de cette voix charmante) disait une bonne parole, et la fille, tournant à demi cette tête que l'étoile éclaire de ses plus douces clartés, répondait, à demi, par un sourire ! De ce luxe intérieur, de cet amas de belles choses, de ces tentures faites pour des reines, faites pour elles, de ces tapis à leurs pieds, de ces voûtes dorées à leur tête, il leur restait... deux chaises de paille empruntées au portier de la maison.

1. La maison de la rue La Tour-d'Auvergne, auprès de la cité Fénelon, existe toujours. Elle a gardé la porte cochère et la cour vaste et profonde d'autrefois. Seulement, la cité Fénelon s'appelle aujourd'hui cité Milton. — Lettre de M. Anatole Cerfberr au *Rappel* du 24 juillet 1890.

Et moi, l'espion attendri et respectueux de ces misères presque royales, je ne pouvais détacher ma vue et mon cœur de cette mère et de cette enfant réservées à de si glorieux et tristes destins ; songeant aux enchantements passés, au réveil de tant de choses, au signal donné, par cet homme, à tant de beaux arts, je remplissais, de nouveau, ces salons dévastés, de l'admiration, des respects, des élégies, de la causerie intarissable ! De nouveau j'appelais, à ce rendez-vous de chaque jour, les poètes, les musiciens, les peintres renommés, les belles personnes, les grands noms de toute l'Europe ; j'entendais, de la place où j'étais, le murmure animé de tous ces beaux esprits, jeunes gens et vieillards, qui se réunissaient autour de cette gloire de notre siècle ! Ah ! misère ! Ah ! deuil immense ! *Acre fumée de la gloire*, et comme il avait raison de s'écrier, le poète :

L'homme, fantôme errant, passe, sans laisser même
Son ombre sur la mer !

Du fond de mon âme et du fond de mon cœur, j'envoyai mes adieux à ces deux femmes, à ce grand poète, à tant et tant de souvenirs de notre jeunesse envolée, et je revins enfin, les yeux pleins de larmes... De temps à autre, je me retournais pour revoir une dernière fois cette blanche apparition...

Sa fenêtre est pourtant pleine de lune et d'ombre [1] !

Le lendemain, avant de quitter Paris, Mme Victor Hugo se présentait au n° 11 de la rue Mont-Parnasse, chez Sainte-Beuve. Elle venait lui demander de ne rien écrire contre son mari, tant que celui-ci serait en exil. Cette demande fut faite en toute simplicité et toute noblesse, sans allusion au passé, sans un reproche, sans une plainte. Sainte-Beuve fut ému, il promit, et il a tenu sa promesse.

Pendant ce temps, voici ce qui se passait à Bruxelles. Ce sont les familiers de Victor Hugo, ses historiogra-

1. Jules Janin, *Histoire de la littérature dramatique*, t. IV, p. 421.

phes attitrés, qui ont tenu à nous l'apprendre. M. Gustave Rivet, dans un livre publié du vivant même du poète, écrit ces lignes : « Mme Drouet avait le dévouement de partager l'exil du poète. Ce fut elle qui copia le manuscrit de *Napoléon le Petit*[1]. » Dans ses *Propos de table de Victor Hugo*, M. Richard Lesclide dit, de son côté : « Mme Drouet nous a raconté, avec quelques corrections du Maître, une très jolie histoire. Il venait d'échapper aux griffes de coup d'État, et respirait enfin à Bruxelles, mais avec la colère légitime que les événements de décembre avaient mise en lui. Dans le feu de l'indignation, il écrivit, dans l'espace de quelques mois, plusieurs des vigoureuses pièces des *Châtiments* et toute l'*Histoire d'un Crime*... Il reprit la plume pour écrire *Napoléon le Petit*... Il s'aperçut qu'il avait épuisé la bouteille d'encre qu'il avait employée à ce travail, et il écrivit sur l'étiquette de la fiole :

La bouteille d'où sortit
Napoléon le Petit.

« Mme Drouet, présente, s'écria :

— Ah! par exemple, voilà un cadeau que vous devriez me faire.

— Prenez, répondit le poète ; c'est le moins que je puisse payer la copie que vous avez faite de l'ouvrage.

« La bouteille obtint naturellement une place d'honneur sur l'étagère de la dame, où beaucoup d'amis l'admirèrent, et résistèrent à la tentation de l'emporter[2]. »

1. Gustave Rivet, *Victor Hugo chez lui*, p. 90.
2. *Propos de table de Victor Hugo*, recueillis par *Richard Lesclide*, son secrétaire, p. 251. — La bouteille fut donnée par Mme Drouet au docteur Yvan, ancien représentant des Basses-Alpes à l'Assemblée législative, et offerte par lui au prince Napoléon, qui l'a gardée.

Lorsque parvint à Bruxelles le feuilleton de Jules Janin sur la vente du mobilier du poète, Victor Hugo lui écrivit pour le remercier. « Il fait triste ici, disait-il..., il pleut, c'est comme s'il tombait des pleurs. » Dans cette lettre, il annonce au critique des *Débats* que son livre de *Napoléon le Petit* ne tardera pas à paraître, et qu'il le lui fera parvenir dans un panier de poisson ou dans un casseau de fonte, et il ajoute : « On dit qu'après le Bonaparte me rayera de l'Académie... Je vous laisse mon fauteuil [1]. »

III

Napoléon le Petit fut publié à Bruxelles au mois d'août 1852. Le poète a dit, à cette occasion, en tête de son volume *Pendant l'exil* : « Victor Hugo alla à Bruxelles. Là il écrivit *Napoléon le Petit*. Ceci fit faire au gouvernement belge une loi, la *loi Faider*. Cette loi, *faite exprès pour Victor Hugo*, décrétait des pénalités contre la pensée libre et déclarait sacrés et inviolables en Belgique tous les princes, crimes compris. Elle s'appela du nom de son inventeur, un nommé Faider. Ce Faider était, à ce qu'il paraît, magistrat. Victor Hugo dut chercher un autre asile. Le 1er août, il s'embarqua à Anvers pour l'Angleterre [2]. »

L'auteur de *Victor Hugo et son temps*, M. Barbou, qui déclare avoir recueilli ses récits et ses anecdotes dans les conversations mêmes du poète, écrit de son côté : « *Napoléon le Petit* produisit une telle impression dans le monde entier et se répandit à un si grand nombre d'exemplaires que le gouvernement belge s'effraya. Il

1. *Journal des Goncourt*, t. I, p. 26.
2. *Pendant l'exil*, p. 3.

eut peur de Napoléon III et n'hésita pas à exiler Victor Hugo exilé. Il fallait une loi pour se permettre cette violation du droit d'asile dans un pays de liberté ; la Chambre belge fit cette loi, qui porte encore le nom de son inventeur : c'est la loi Faider, l'œuvre d'un magistrat retors qui, en 1852, eût obtenu à Paris un avancement rapide. Armé de cette loi, le gouvernement belge expulsa Victor Hugo, qui dut chercher un autre refuge. Il alla à Anvers, d'où il s'embarqua pour l'Angleterre [1]. »

Les souvenirs de Victor Hugo l'ont mal servi, et, comme lui, ses historiographes se trompent. La loi Faider ne visait pas le poète; elle n'avait nullement pour objet de permettre au gouvernement belge de l'expulser. Il a quitté la Belgique, il s'est embarqué à Anvers pour l'Angletere le 1er août 1852. A ce moment, la loi Faider n'existait pas encore ; elle ne fut votée que le 20 décembre suivant. M. Faider n'était même pas ministre, quand Victor Hugo prit le parti d'abandonner la Belgique : il ne le devint qu'au mois de novembre 1852. Il n'y a donc rien d'exact, — les dates le démontrent, — dans la légende que le poète se plaisait à accréditer sur la loi Faider, sur cette loi qui aurait été faite, à l'en croire, contre lui seul, et à la suite de laquelle il aurait été brutalement expulsé par le gouvernement belge, docile exécuteur des ordres du gouvernement français.

Victor Hugo n'avait pas encore écrit une ligne de *Napoléon le Petit*, lorsque, le 1er janvier 1852, parut à Bruxelles le premier numéro du *Bulletin Français*, rédigé par les monarchistes réfugiés en Belgique. Le

1. *Victor Hugo et son temps*, par Alfred Barbou, p. 248. — M. Gustave Rivet, dans *Victor Hugo chez lui*, p. 97, dit également : « Après *Napoléon le Petit*, la Belgique ayant fait une loi speciale, la loi Faider, chassa notre grand poète pour outrages à un souverain étranger. »

tirage de ce pamphlet hebdomadaire atteignit bientôt sept à huit mille exemplaires [1]. Il était rédigé, avec un très grand talent, par le comte d'Haussonville et par M. Alexandre Thomas, l'un des plus brillants écrivains de la *Revue des Deux-Mondes*, où il avait même publié, sous ce titre : *la Carmagnole d'Olympio* [2], un article extrêmement vif contre Victor Hugo devenu montagnard. Le gouvernement français demanda la suppression du *Bulletin* « par voie administrative ». Elle lui fut refusée ; mais, le 3 mars 1852, un arrêt de renvoi, basé sur la loi du 29 septembre 1816, traduisait devant la cour d'assises du Brabant Alexandre Thomas, le comte d'Haussonville, « résidant en dernier lieu à Bruxelles » ; Armand Tardieu, sténographe, Auguste Decq, libraire, et Briard, imprimeur. Quelques jours plus tard, le 17 mars, le procès venait devant le jury. Une foule énorme se pressait dans la salle, où l'on remarquait, à côté des chargés d'affaires de Prusse, de Danemarck, de Bavière, du consul général de Russie, le duc Victor de Broglie et ses fils, le général de Lamoricière, MM. Creton, Pascal Duprat, Edgar Quinet, et, avec eux, presque tous les proscrits du coup d'État [3]. Victor Hugo n'était pas venu : *Olympio* n'avait pas pardonné à Alexandre Thomas son article de la *Revue des Deux-Mondes*. Berryer et Odilon Barrot, qui devaient présenter la défense des accusés, n'étaient pas à la barre. Le comte d'Haussonville fit connaître en ces termes au jury le motif pour lequel ils s'étaient abstenus de paraître : « En même temps, dit il, que je recevais de leur part les assurances les plus posi-

1. Chaque numéro formait une petite brochure de 16 pages in-12 sous couverture verte.
2. *Revue des Deux-Mondes*, 1er juin 1850.
3. *P. Wauwermans*, p. 101.

tives de leur persévérant concours, j'étais averti par des voies trop certaines qu'en venant à Bruxelles nous prêter l'appui de leur talent, ils s'exposaient à ne plus pouvoir rentrer en France... Pénétré de la gravité des intérêts auxquels MM. Barrot et Berryer se doivent, je leur ai écrit avant-hier pour les prier de renoncer à leur généreuse résolution. »

MM. d'Haussonville et Thomas présentèrent eux-mêmes leur défense et furent acquittés. Les autres prévenus avaient été mis « hors de cause par un verdict et un arrêt de désignation d'auteur [1] ».

L'acquittement du *Bulletin Français* produisit en France et en Europe un effet considérable. Il ne se pouvait pas que le gouvernement français restât sous le coup de cet échec. A la rentrée des Chambres, en novembre, le ministère Faider-Piercot dut présenter un projet de loi réprimant les offenses envers les chefs des États étrangers. On lisait dans l'exposé des motifs :

La loi de 1816 a récemment servi de base à des poursuites judiciaires. Le jury a prononcé l'acquittement des prévenus. Sans devoir rechercher les causes de ces déclarations, nous constatons que, devant la cour d'assises, l'existence et l'applicabilité de cette loi ont été chaque fois fortement contestées ; le dissentiment s'est en outre manifesté dans la presse et parmi les jurisconsultes. Une loi ainsi contestée dans son essence est nécessairement compromise dans ses effets [2].

La loi Faider fut votée, le 20 décembre, à la majorité de 68 voix contre 21. Cette loi a eu pour origine et pour point de départ, non la publication de *Napoléon le Petit*, mais l'acquittement du *Bulletin Français*, le verdict du 17 mars. Elle n'a pas eu pour but d'armer

1. *P. Wauwermans*, p. 105.
2. *Documents parlementaires*, séance du 4 novembre 1852.

le gouvernement belge contre Victor Hugo et de permettre son renvoi, puisque ce renvoi a précédé de plusieurs mois la présentation et le vote de la loi.

Si la loi Faider n'a pas été dirigée contre Victor Hugo, si elle n'a pas été *faite exprès pour lui*, comme il essaie de le faire croire, il n'en reste pas moins que, le 1er août 1852, il a dû quitter la Belgique. Dans quelles conditions? c'est ce que nous devons maintenant rechercher.

IV

Le bourgmestre de Bruxelles, M. Charles de Brouckère, était l'un des chefs du parti libéral. Il accueillit avec le plus cordial empressement le grand poète, qui, onze ans plus tard, rendait ce témoignage à sa mémoire :

Quand j'arrivai à Bruxelles, le 12 décembre 1851, la première visite que je reçus fut celle du bourgmestre, M. Charles de Brouckère. Celui-là aussi était une haute et pénétrante intelligence, un esprit ferme et bon, un cœur généreux. J'habitais la Grand'Place de Bruxelles qui, soit dit en passant, avec son magnifique hôtel de ville encadré de maisons magnifiques, est tout entière un monument. Presque tous les jours, M. Charles de Brouckère, en allant à l'hôtel de ville, poussait ma porte et entrait. Tout ce que je lui demandais pour mes vaillants compagnons d'exil était immédiatement accordé. Il était lui-même un vaillant, il avait combattu dans les barricades de Bruxelles. Il m'apportait de la cordialité, de la fraternité, de la gaieté et, en présence des maux de ma patrie, de la consolation. L'amertume de Dante était de monter l'escalier de l'étranger; la joie de Charles de Brouckère était de monter l'escalier du proscrit. C'était là un homme brave, noble et bon [1].

1. V. Hugo, *Pendant l'exil*, p. 446.

Ami du poète, Charles de Brouckère était aussi l'ami des ministres, qui appartenaient comme lui au parti libéral. Dans les derniers jours de juillet, pendant que s'imprimait *Napoléon le Petit*, le cabinet belge ne laissa pas de s'émouvoir du bruit qui se faisait autour du livre, avant même son apparition, et de la nécessité où il serait peut-être bientôt d'en poursuivre l'auteur, comme il avait poursuivi les rédacteurs du *Bulletin Français*. La question de l'expulsion de Victor Hugo ne fut point agitée en conseil; mais on lui fit comprendre — et ce fut le bourgmestre qui se chargea de ce soin — « qu'il allait devenir gênant, embarrassant ». Sans attendre qu'on prît contre lui quelque mesure de rigueur, il se résolut à quitter la Belgique [1].

Dans la matinée du 1er août, il s'embarqua à Anvers pour l'Angleterre. Les proscrits français, et à leur tête Madier de Montjau, Charras, Gaston Dussoubs, Agricol Perdiguier, Émile Deschanel, l'avaient accompagné jusqu'au navire qui devait l'emporter; des Belges, en assez grand nombre, s'étaient joints à eux. Aux paroles d'adieu qui lui furent adressées, il répondit par un discours dont le dernier mot était : « Peuples ! il n'y a qu'un peuple ! » dont le dernier cri était : « Vive la République universelle [2]. » Dans la seconde partie de ce discours, s'adressant plus spécialement à ceux qu'il appelait ses « amis belges », il leur disait :

Oui, si M. Bonaparte arrive, si M. Bonaparte vous envahit, s'il vient une nuit, — c'est son heure, — heurter vos frontières, traînant à sa suite, ou pour mieux dire poussant devant lui, — marcher en tête n'est pas sa manière, — poussant devant lui ce qu'il appelle aujourd'hui la France, cette *armee*

1. *P. Wauwermans*, p. 53.
2. *Pendant l'Exil*, p. 10.

maintenant *dénationalisée*, ces *régiments* dont il a fait des *hordes*, ces *prétoriens* qui ont violé l'Assemblée nationale, ces *janissaires* qui ont sabré la Constitution, ces soldats du boulevard Montmartre, qui auraient pu être des héros et dont il a fait des *BRIGANDS* ; s'il arrive à vos frontières, cet homme, déclarant la Belgique pachalik, vous apportant la honte à vous qui êtes l'honneur, vous apportant l'esclavage à vous qui êtes la liberté, vous apportant le vol à vous qui êtes la probité, oh ! levez-vous, Belges, levez-vous tous ! Recevez Louis Bonaparte comme vos aïeux les Verviens ont reçu Caligula ! *Courez aux fourches, aux pierres, aux faux*, aux socs de vos charrues ; *prenez vos couteaux*, prenez vos fusils, prenez vos carabines ; sautez sur le vieille épée d'Artevelde, sautez sur le vieux bâton ferré de Coppenole, remettez, s'il le faut, des boulets de marbre dans la grosse couleuvrine de Gand ; vous en trouverez à Notre-Dame de Hal ; criez aux armes ! Ce n'est pas Annibal qui est aux portes, c'est *Schinderhannes* [1] ! Sonnez le tocsin, battez le rappel ; faites la guerre des plaines, faites la guerre des murailles, faites la guerre des buissons, luttez pied à pied, défendez-vous, frappez, mourez ; souvenez-vous de vos enfants auxquels vous devez léguer la liberté ! Empruntez à Waterloo son cri funèbre : la Belgique meurt et ne se rend pas !

Si le Bonaparte vient, faites cela [2] !

Proscrit, dépouillé, mourant de faim dans les rues de Londres, réduit parfois, dans son grenier de Holborn, à sucer des morceaux de linge qu'il trempait dans de l'eau, à mâcher de l'herbe et du papier [3], Chateaubriand

1. *Jean Buckler*, dit *SCHINDERHANNES* (surnom qui signifie, en idiome vulgaire, *Jean l'écorcheur*), chef de brigands, qui désola les bords du Rhin à la fin du siècle dernier et au commencement de celui ci. Il fut exécuté à Mayence avec dix-neuf de ses complices, le 21 novembre 1803. La *Vie de Schinderhannes et autres brigands dits garotteurs ou chauffeurs*, rédigée d'après les actes juridiques, a été publiée en 2 vol. in-12 par Charles-Louis de Sevelinges. — Le nom de *Schinderhannes* reparaîtra maintenant jusqu'à la fin dans presque tous les écrits de Victor Hugo.

2. *Pendant l'exil* p. 7.

3. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 70.

ne trouvait que des paroles d'admiration pour les soldats de la France, qui étaient pourtant, à ce moment, les soldats du Comité de salut public ou du Directoire. Il saluait en eux des « héros ». Il disait d'eux : « Les Français se précipitent sur les lignes ennemies avec cette volubilité qui distingue leur première charge de celle de tous les autres peuples. Fossés, canons, baïonnettes, montagnes, fleuves, marais, rien ne les arrête. Ils se trouvent en mille lieux à la fois. Ils se multiplient comme les soldats de la terre. Ils grimpent, ils sautent, ils courent. Vous les avez vus dans la plaine, et ils sont au haut du retranchement emporté [1]. »

Victor Hugo est proscrit à son tour, — et pour lui désormais les soldats de France ne sont plus que des *prétoriens* et des *janissaires*, une *horde* de *brigands*, conduits par *Shinderhannes !* Il prêche contre eux la *guerre aux fourches, aux pierres, aux faulx*, la guerre *au couteau :* toutes les armes sont bonnes contre ces bandits !

Le discours d'Anvers n'avait pas pénétré en France ; aucun journal ne l'avait reproduit. Nul ne le connaissait. C'est Victor Hugo lui-même qui a tenu à le tirer de l'oubli. En 1875, il l'a placé au frontispice de son volume : *Pendant l'exil.* Ces cris de haine et de colère, ces injures frénétiques à nos soldats, cet anathème jeté par un Français à l'armée française, ces paroles inexpiables, tout cela, Victor Hugo a pris soin de le recueillir dans l'*édition définitive* de ses *Œuvres complètes*, — NE VARIETUR.

1. *Essai historique, politique et moral sur les Révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la Révolution française.* — Londres, 1797, p. 77.

CHAPITRE III

JERSEY. — « LES CHATIMENTS »

Arrivée à Jersey. — Marine-Terrace. — *Les Châtiments*. — Juvénal, Vadius et Trissotin. — Le 2 Décembre et le 18 Brumaire. — Victor Hugo et André Chénier. — La vie à Marine-Terrace. — Le *Journal de l'exil*.

I

Victor Hugo ne fit que traverser l'Angleterre. Le 5 août 1852, il débarqua à Jersey. Il fut reçu à son arrivée par le groupe des proscrits français, qui l'attendaient sur le quai de Saint-Hélier. De tous les proscrits du coup d'État, ceux qui s'étaient réfugiés à Jersey étaient les plus ardents, les militants du parti, non pas seulement des démocrates, mais des socialistes, qui abritaient leurs revendications sous les plis du drapeau rouge. Du premier coup et dès le premier jour, Victor Hugo se mit à leur unisson. En les remerciant de leurs paroles de bienvenue, il leur disait : « Abjurons toute dissidence et tout désaccord ! *Puisque nous n'avons plus qu'une couleur à notre drapeau, la pourpre*, n'ayons plus qu'un sentiment dans nos âmes, la fraternité [1] ! »

L'homme qui écartait ainsi de la main le drapeau tricolore et s'inclinait devant le drapeau rouge était le même qui avait dit, quatre ans auparavant :

Deux républiques sont possibles, l'une abattra le drapeau

1. *Pendant l'exil*, par Victor Hugo, p. 14.

tricolore sous le *drapeau rouge*, fera des gros sous avec la colonne, jettera bas la statue de Napoléon et redressera la statue de Marat ;... fera banqueroute, ruinera les riches sans enrichir les pauvres, anéantira le crédit qui est la fortune de tous, et le travail, qui est le pain de chacun, abolira la propriété et la famille, promènera des têtes sur des piques, remplira les prisons par le soupçon et les videra par le massacre, mettra l'Europe en feu et la civilisation en cendres, fera de la France la patrie des ténèbres, égorgera la liberté, étouffera les arts, décapitera la pensée, niera Dieu ; remettra en mouvement ces deux machines fatales qui ne vont pas l'une sans l'autre : la planche aux assignats et la bascule de la guillotine ; en un mot fera froidement ce que les hommes de 93 ont fait ardemment et, après l'horrible dans le grand que nos pères ont vu, nous montrera le monstrueux dans le petit [1].

Au moment où Victor Hugo arrivait à Jersey, le nom seul de la République subsistait encore. Le 21 décembre 1851, le peuple, par 7.439.216 suffrages, contre 640.733, avait donné au prince Louis-Napoléon, avec les pouvoirs constituants qu'il demandait, la présidence pour dix ans. La Constitution du 14 janvier 1852 et les élections législatives du 25 février avaient marqué deux étapes nouvelles dans la voie qui conduisait à l'Empire. En réalité, l'Empire était fait. Il ne s'agissait plus que d'en rétablir le nom. Le peuple allait être convoqué à cet effet, lorsque, le 31 octobre, Victor Hugo rédigea une *Déclaration*, qui commençait par ces mots : « Citoyens, l'Empire va se faire. Faut-il voter ? Faut-il continuer de s'abstenir ? Telle est la question qu'on nous adresse ; » — et qui se terminait par ceux-ci : « En présence de M. Bonaparte et de son gouvernement, le citoyen digne de ce nom ne fait qu'une chose et n'a qu'une chose à

1. *Victor Hugo à ses concitoyens*, 26 mai 1848. — *Avant l'exil*, p. 117.

faire : charger son fusil et attendre l'heure [1]. » L'abstention armée, conseillée par le poète, n'eut pas grand succès. Le scrutin du 22 novembre donna les résultats suivants :

Pour le rétablissement de l'Empire. . . .	7.824.189
Contre	253.145

Nul doute que, parmi ceux qui venaient de voter *oui*, il ne s'en trouvât plusieurs, anciens lecteurs de *l'Événement*, qui se rappelaient encore les articles du journal de Victor Hugo en faveur du prince Louis-Napoléon, et en particulier celui-ci, paru le matin du 10 décembre 1848 :

Que le peuple de Paris, que le peuple des campagnes vote avec le calme qui convient à la force !... Il est un nom qui résume tous les souvenirs du passé, *toutes les espérances de l'avenir* ; c'est le nom *de l'homme que le peuple a le plus aimé et qui a le plus aimé le peuple* : c'est le nom de NAPOLÉON. Quand le peuple écrit ce nom, il fait plus que d'écrire, il signe !

Il signe son bonheur, son bien-être, sa grandeur ! Napoléon disait à ses soldats en face des Pyramides : « Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent ! »

Nous disons au peuple, en face de la colonne : « Du haut de ce monument, la gloire vous conseille ! »

Écoutez-la !

Appuyé sur près de huit millions de suffrages, l'Empire était assuré de vivre, au moins pendant quelques années. Tant qu'il serait debout, l'auteur de *Napoléon le Petit* ne pouvait rentrer en France. Il dut songer à faire son établissement à Jersey.

Jersey est un lieu charmant. Il était dans sa destinée d'avoir pour hôtes les deux plus grands poètes de ce siè-

1. *Déclaration à propos de l'Empire*, 31 octobre 1852. — *Pendant l'exil*, p. 15.

cle, Chateaubriand et Victor Hugo. Tous deux y ont connu les amertumes de l'exil. Il semblait pourtant à tous deux qu'ils retrouvaient dans son climat, dans son ciel, dans ses champs et sur ses plages, quelque chose de la « douce France ». — « Le printemps, dit Chateaubriand, conserve à Jersey toute sa jeunesse ; il pourrait encore s'appeler *primevère* comme autrefois, nom qu'en devenant vieux il a laissé à sa fille, la première fleur dont il se couronne. » Jersey est pour Victor Hugo « une idylle en pleine mer », — un « bouquet grand comme la ville de Londres, où tout est parfum, rayon et sourire ». Il dira d'elle :

Jersey dort dans les flots, ces éternels grondeurs,
Et dans sa petitesse elle a les deux grandeurs.
Ile, elle a l'Océan ; roche, elle est la montagne.
Par le sud Normandie et par le nord Bretagne.
Elle est pour nous la France ; et, dans son lit de fleurs,
Elle en a le sourire et quelquefois les pleurs [2].

Le 12 août 1852, quittant l'hôtel de la *Pomme d'Or*, où il était descendu à son arrivée, Victor Hugo s'installa dans une maison isolée appelée Marine-Terrace, située sur la plage de George-Town, à l'extrémité de la ville de Saint-Hélier, capitale de l'île. C'était un cottage à toit plat, que le poète décrivait ainsi, quelques années plus tard, dans son livre sur *William Shakespeare* :

Cette maison, lourd cube blanc à angles droits, avait la forme d'un tombeau... La façade sud donnait sur le jardin, la façade nord sur une route déserte. Un corridor pour entrée ; au rez-de-chaussée, une cuisine, une serre et une basse-cour, ayant vue sur le chemin sans passants, et un assez grand cabinet à peine éclairé ; au premier et au second étage, des chambres propres, froides, meublées sommairement, repeintes à neuf avec des linceuls blancs aux fenêtres [3].

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 56.
2. *Les Quatre Vents de l'esprit*, livre III, XIV.
3. *William Shakespeare*, p. 11.

Rien de plus morne et de plus banal, au premier abord, que ce logis aux murailles peintes en gris foncé et aux volets peints en vert cru [1]. La poésie pourtant n'en était pas absente. Elle s'était réfugiée dans le jardin en terrasse qui domine la baie du côté du midi, et d'où on a une merveilleuse vue de mer. Planté de tamaris et fleuri de roses, il est bordé d'un long mur où sautent les lames ; au pied du mur, la grève [2].

Un jour, à l'heure où tout était autour de lui aurore, rayon, bonheur et joie, le poète s'était écrié :

> Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
> Frères, parents, amis, et mes ennemis même
> Dans le mal triomphants,
> De jamais voir, Seigneur ! l'été sans fleurs vermeilles,
> La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
> La maison sans enfants [3] !

Le malheur avait franchi le seuil du poète ; sa maison du moins n'était pas sans enfants. Il avait près de lui ses deux fils et sa fille Adèle, et, à côté d'eux, un ami fidèle, presque un autre fils, le frère du gendre qu'il avait perdu. M. Auguste Vacquerie était venu, dès le premier jour, s'asseoir à son foyer, partager son exil, trouvant juste d'être à la peine, puisque, pendant longtemps, aux beaux jours de la place Royale, il avait été à l'honneur.

Une lettre de Mme Victor Hugo, en date du 13 octobre 1852, presque au début de l'installation à Marine-Terrace, contient d'intéressants détails ; elle est adressée à M. Asseline, oncle de Mme Hugo.

1. *De Marine-Terrace à Hauteville-House*, par Henry Houssaye. *Journal des Débats*, du 15 septembre 1885.
2. Auguste Vacquerie, *Profils et Grimaces*, p. 420.
3. Mai 1830. *Les Feuilles d'automne*, XIX.

Jersey, 13 octobre 1852.
A Marine-Terrace, Saint-Hélier
(île anglaise).

Bien cher oncle, je ne veux pas que Victor [1] parte sans emporter de moi un souvenir pour toi.

Le hasard a fait que tu étais absent quand j'ai été dire adieu à ma tante. J'ai été presque contente que tu n'y fusses pas. L'adieu entre êtres qui s'aiment est douloureux. Ne t'ayant pas embrassé la veille de mon départ, il me semble que ma disparition n'est que momentanée et que je ne suis pas éloignée de grimper les marches du conseil de guerre, de ces conseils de guerre qui m'ont vue toute petite, qui ont été témoins de mes joies et qui ont assisté à mes douleurs [2]. Une partie de moi est là près de vous, cher oncle et chère tante. Je me reporte en pensée à cette grande chambre à coucher où des cœurs si honnêtes ont vécu et vivent [3]; je fais habiter mon âme dans cette chambre pour la purifier.

Notre vie ici est régulière, tranquille et consacrée en partie au travail. Le pays est superbe, la vie matérielle abondante, facile, un peu moins chère qu'à Paris.

C'est le pays libre par excellence. Nul contrôle n'est exercé. Le gendarme, le sergent de ville sont inconnus. Les passeports sont des papiers dont on ne comprend pas la signification. Chacun va, vient, à sa fantaisie.

Voici quelle est la constitution du pays : il y a douze pa-

1. Son fils *François-Victor*, qui allait passer quelques semaines à Paris.

2. L'hôtel Toulouse, où siégeaient les conseils de guerre, situé au numéro 30 de la rue du Cherche-Midi. Le père de Mme Hugo, M. Foucher, chef de bureau au ministère de la guerre, après avoir été longtemps greffier des conseils de guerre, avait conservé à l'hôtel Toulouse l'appartement qu'il y avait occupé en qualité de greffier et qu'il partageait avec son beau-frère, M. Asseline, à qui il avait cédé son greffe.

3. « Après son dîner, Mme Hugo avait l'habitude d'aller chez Mme Foucher. Quand ses fils sortirent de pension, ils y allèrent avec elle. Presque tous les soirs de l'hiver 1819-1820, le portier de l'hôtel Toulouse vit entrer Eugène et Victor se donnant le bras, et derrière eux leur mère, son sac à la main et vêtue d'une robe de mérinos amaranthe, que recouvrait un cachemire jaune à palmes. Mme Foucher occupait sa chambre à coucher, grande pièce à alcôve profonde. La visiteuse trouvait à l'un des coins de la cheminée son

roisses [1], c'est-à-dire douze arrondissements. Chaque arrondissement élit, en vertu du suffrage universel en vigueur ici, un maire, un curé et un juge, — ou du moins ce qui correspond chez nous au maire, au curé et au juge. Les maires s'appellent ici connétables, les curés, recteurs ; je ne sais plus quelle dénomination l'on donne aux juges [2]. Trois représentants par paroisse ; ces trente-six délégués forment ce qu'on appelle les États.

C'est un pays, ainsi que tu le vois, qui se gouverne lui-même, et, quoiqu'île anglaise, ne permet pas à l'Angleterre d'intervenir dans ses affaires. La reine d'Angleterre est ici fort adorée ; et quand je demande pourquoi une reine est ainsi adorée dans un pays républicain de sentiment et républicain dans la forme, on me répond que : c'est que la reine *ne se mêle de rien*, et que les Communes seules gouvernent.

Te voilà, cher oncle, très édifié sur le mode d'organisation de Jersey. Toto (*François-Victor*) te dira comment nous gouvernons, nous, notre vie et de quelle manière nous sommes installés.

Je suis très contente de Charles. Il prend la vie en vrai philosophe, il porte de gros souliers, de gros drap, engraisse, pêche, se fait suivre par un chien, lequel s'est attaché à lui par amour, — est fort gai, et apporte par cela même beaucoup de mouvement dans notre intérieur ; il a commencé un ouvrage qui est maintenant aux trois quarts fait, mais qu'il a interrompu à cause de l'arrivée de M... et de sa femme... Le séjour de Toto a ensuite empêché le jeune Charles de reprendre son volume. Charles travaille douze heures de suite, puis le moindre incident le dérange. Du reste, il a absolument renoncé à la toilette et à toute dépense futile. La proscription a été salutaire à mon cher enfant...

fauteuil tout prêt... » — *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. I.

1. Rien n'était changé à Jersey depuis le temps où Chateaubriand écrivait : « L'île est féconde ; elle a deux villes et douze paroisses ; elle est couverte de maisons de campagne et de troupeaux. Le vent de l'Océan, qui semble démentir sa rudesse, donne à Jersey du miel exquis, de la crème d'une douceur extraordinaire et du beurre d'un jaune foncé, qui sent la violette. » — *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 56.

2. Les juges, au nombre de douze, comme les connétables et les recteurs, s'appellent jurés-justiciers.

L'exil ne convient pas si bien à ma fille, dont la santé morale n'a pas besoin de ce remède héroïque. Mais l'hiver va venir. Ici l'on danse beaucoup, bêtement, mais l'on danse. Fais raconter à Victor ce que sont les ráouts dansants de Jersey, il te dira cela tout au long, quand tu lui donneras place à ta table hospitalière. Ce n'est pas sur cette table, hélas ! qu'il mangera de la vache enragée.

Adieu, cher oncle [1].

Au mois de décembre, Mme Hugo vint à Paris pour chercher son fils [2]. Elle était de retour à Marine-Terrace au commencement de 1853, et, le 9 janvier, Victor Hugo écrivait à Mme Émile de Girardin :

Ma femme m'est revenue parlant de vous avec tout son cœur que vous connaissez. Vous allez avoir un immense succès, et j'en suis joyeux dans mon trou noir. *Lady Tartuffe* ira aux nues [3]. Vous voyez que je suis plus à Paris que je n'en ai l'air.

Ma femme me conte que mon manifeste [4] vous a un peu effarouchée. Il ne dit rien pourtant que ce qui est à chaque page de *Napoléon le Petit*. L'insurrection contre cet homme est de droit et de devoir. Et puis, je veux sauver sa tête, et par conséquent toutes les autres têtes; je ne vois pas bien clairement ma férocité. Expliquez-la moi... »

Dans la seconde partie de sa lettre, il recommande à Mme de Girardin une jeune pianiste, Mlle D...

1. *Victor Hugo intime*, par Alfred Asseline, p. 143.

2. Jules Janin (*Correspondance*, p. 121) écrit à M. Charles de Lacretelle, le 30 décembre 1852 : « J'ai vu cette semaine, et ce m'a été une fête, Mme Victor Hugo et M. de Remusat... Mme Victor Hugo m'a semblé un peu trop courageuse, un peu trop sereine : on voyait quelque bravade au fond de cette gaieté. Elle venait pour chercher son jeune fils... Il y avait chez Mme Victor Hugo notre poète Béranger, gros, graud, frais, fleuri et bien portant. Il voudrait bien n'avoir pas fait une douzaine de chansons qui n'ont pas mal contribué à la restauration impériale. »

3. La première représentation de *Lady Tartuffe*, comédie en cinq actes et en prose, par Mme Emile de Girardin, eut lieu au Théâtre-Français, le 10 février 1853.

4. Manifeste du 31 octobre 1852. Voir ci-dessus, page 43.

Elle donne au piano, cette bête de bois, une âme magnifique. Elle vous aime et vous admire. Recevez-la, je vous prie, comme vous me recevriez moi-même. Elle n'ose pas vous approcher sans un mot de moi. Vous ne feriez pas peur à un homme, mais vous faites peur à une femme, et c'est tout simple. Il y a dans les êtres comme vous quelque chose des dieux. Les auréoles sont pleines d'éclairs.

Hélas! je ne serai pas à *Lady Tartuffe!* L'exil est lourd, vous le voyez; je serais féroce que j'en aurais le droit, convenez-en.

Je vous baise tendrement les mains. Ma femme et ma fille vous embrassent [1].

Écrire à ses amis de France, en recevoir des lettres, c'était une grande joie pour le proscrit ; mais égalait-elle la joie qu'il éprouvait à écrire *les Châtiments*, à voir se former peu à peu, pièce à pièce, ce livre implacable, registre immortel de ses colères et de ses vengeances ?

II

Les Châtiments parurent à la fin d'octobre 1853. Les frais de la première édition, imprimée à Jersey sous les yeux de Victor Hugo et par les soins de l'éditeur Hetzel, alors exilé, furent faits par l'auteur pour la plus grande partie, et, pour le reste, par Hetzel, Victor Schœlcher et le colonel Charras [2].

Les Châtiments, c'est *Napoléon le Petit* mis en vers. Autant la poésie est au-dessus de la prose, autant le pamphlet de Jersey est au-dessus du pamphlet de Bruxelles. C'est le chef-d'œuvre de Victor Hugo.

Dans ses *Études littéraires sur le XIXe siècle*, un éminent critique, M. Émile Faguet, en porte ce juge-

1. Lettre inédite, datée : *Marine-Terrace, 9 janvier.*
2. *Les Châtiments*, édition de 1871, *Avertissement de l'éditeur* (J. Hetzel).

ment : « *Les Châtiments* ont des parties merveilleuses, où Hugo dépasse tout, où il recule les limites connues de la poésie éloquente, où il invente presque (je dis presque, songeant à d'*Aubigné*) un nouveau genre : la *Satire lyrique*, l'imprécation sacrée, la vraie *Némésis* [1]. » Si grand que soit cet éloge, je le crois mérité. Dans l'œuvre entière de Victor Hugo, rien n'égale ces grandes pièces des *Châtiments*, ces puissants poèmes, dont le souffle ardent, l'élan farouche et la course furieuse font songer à ce cheval, *nourri d'herbes marines*, qui entraînait Mazeppa à travers les sables de l'Ukraine :

> Un cri part, et soudain voilà que par la plaine
> Et l'homme et le cheval, emportés, hors d'haleine,
> Sur les sables mouvants,
> Seuls, emplissant de bruit un tourbillon de poudre
> Pareil au noir nuage où serpente la foudre,
> Volent avec les vents [2].

Prenez les plus belles pièces des *Voix intérieures* et des *Rayons et les Ombres*, des *Contemplations* et de la *Légende des siècles*, dans toutes vous trouverez des énumérations sans fin, des répétitions, des hors-d'œuvre, des airs de bravoure, où brille le prodigieux talent de l'incomparable virtuose, — morceaux superbes, mais où le *procédé* est visible, le placage évident. Vous les pourriez détacher, sans rien faire perdre au poème, qui gagnerait même à ces suppressions. Dans *les Châtiments*, au contraire, dans les pièces les plus longues, — *Nox*, *l'Expiation*, *A l'Obéissance passive*, *la Caravane*, *Lux*, — rien à retrancher. Tout se tient, tout est d'une même venue, d'un seul souffle, qui jamais ne se lasse et jamais ne faiblit. C'est qu'ici, comme dans

1. Emile Faguet, p. 171. — 1887.
2. *Les Orientales*, XXXIV.

Napoléon le Petit, Victor Hugo est soutenu par sa haine, — une haine féroce, effrénée, inextinguible :

C'est sa force et sa joie et son pilier d'airain.

Sans doute, cette haine est excessive, elle va jusqu'à la frénésie. Mais s'ensuit-il qu'au point de vue littéraire, le seul qui me préoccupe en ce moment, elle ait mal inspiré le poète? M. Émile Faguet n'hésite pas à le croire. Après les éloges que je rappelais tout à l'heure, il ajoute : « L'injure, qui est une chose parfaitement belle et très artistique quand elle est à la fois sincère et maîtresse sûre de ses effets, parfois ici, ne se contient plus, se prodigue, se répète, piétine furieusement sur elle-même, s'étrangle et s'étouffe, bégaie dans une grimace. Il est trop furieux ; la tension terrible des nerfs s'achève en pâmoison... La moitié des *Châtiments* n'est que fureurs haletantes et vocabulaire d'injures à la Vadius [1]. »

Je ne saurais souscrire sans réserves à ce jugement. « Fureurs haletantes, » colère qui « s'achève en pâmoison », injure qui « piétine furieusement sur elle-même, s'étrangle et s'étouffe », — oui, tout cela est vrai. Mais ce qui est vrai aussi, c'est que ces « fureurs haletantes », l'auteur les éprouve. Ces fièvres, ces rages, ces frénésies sont monstrueuses, mais elles sont sincères. Ces expressions qui épuisent et renouvellent le vocabulaire de l'injure, il était nécessaire que le poète s'en servît, qu'il les prodiguât, qu'il les répétât; car sans cela il n'aurait pas rendu dans toute sa vérité ce sentiment dont il était plein, cette colère dont il était possédé et qui n'avait pas de bornes, parce que son orgueil n'en avait pas.

1. Émile Faguet, p. 171.

Et puis, ce qui est merveilleux, c'est que le grand artiste qu'il y a dans Hugo, même au milieu des transports de la passion et de la fureur, ne cesse pas un instant d'être maître de lui : il sait toujours où il va ; il aborde toujours où il veut. Après une explosion de violences et d'injures, quand il vous semble que la pièce va finir par un dernier et plus sanglant outrage, le poète, avec un art admirable, vous transporte, en un instant, là où vous ne vous attendiez pas à le suivre :

Oh ! laissez ! laissez-moi m'enfuir sur le rivage !
Laissez-moi respirer l'odeur du flot sauvage !
Jersey rit, terre libre, au sein des sombres mers ;
Les genêts sont en fleur, l'agneau paît les prés verts ;
L'écume jette aux rocs ses blanches mousselines ;
Par moments apparaît, au sommet des collines,
Livrant ses crins épars au vent âpre et joyeux,
Un cheval effaré qui hennit dans les cieux [1] !

D'autres fois, au contraire, il lui arrive de commencer par des vers charmants, pleins de fraîcheur et d'ombre. L'air est doux, le ciel est bleu; à peine un nuage blanc à l'horizon lointain, — et la pièce sereine et pure se termine par un coup de tonnerre :

O soleil, ô face divine,
Fleurs sauvages de la ravine,
Grottes où l'on entend des voix,
Parfums que sous l'herbe on devine,
O ronces farouches des bois,

Monts sacrés, hauts comme l'exemple,
Blancs comme le fronton d'un temple,
Vieux rocs, chêne des ans vainqueur,
Dont je sens, quand je vous contemple,
L'âme éparse entrer dans mon cœur,

O vierge forêt, source pure,
Lac limpide que l'ombre azure,
Eau chaude où le ciel resplendit,
Conscience de la nature
Que pensez-vous de ce bandit [2] ?

1. *Les Châtiments*, livre VI, pièce 5e, *Eblouissements*.
2. Livre II, pièce 4e.

Tour à tour gracieux et tragique, simple et véhément, éloquent et spirituel, Victor Hugo a vidé dans ce livre toutes les flèches de son carquois. Je le répète, c'est son chef-d'œuvre. Pourquoi suis-je obligé d'ajouter que si jamais le poète n'a été plus grand, nulle part l'homme ne s'est montré plus petit ?

Montalembert a signalé du haut de la tribune le cynisme de ses apostasies, et Louis Veuillot a ri de ses discours, non sans s'indigner, comme tout le monde, de son habit de pair de France retourné en carmagnole. Gustave Planche a refusé d'admirer ses drames. Nisard a critiqué ses vers. Nisard et Gustave Planche sont passés par les verges. Montalembert est traité de *Judas*, de *renard*, de *vipère*, de *fourbe*, de *louche rhéteur*. Pour se venger des applaudissements donnés au grand orateur, le tribun sifflé ne se peut satisfaire à moins de trente-quatre strophes : il fait trente-quatre nœuds à ses lanières. Mais c'est surtout à Louis Veuillot qu'il en veut. Il ne lui consacre pas moins de deux grandes pièces, où l'injure, l'outrage, la calomnie coulent à pleins bords. A des épigrammes, qui avaient, il est vrai, le tort d'être spirituelles, et de porter juste, il répond par des coups de stylet, non sans avoir au préalable trempé son stylet dans le poison. C'est à coup sûr un très grand poète, un puissant satirique, mais dans ce Juvénal il y a un Vadius doublé d'un Trissotin, — un Vadius littéraire et un Trissotin politique.

Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice !

s'écriait André Chénier, à l'heure où il levait *le triple fouet, le fouet de la vengeance*, sur Marat et Robespierre, sur Fouquier-Tinville et Collot-d'Herbois. Victor Hugo était-il donc *affamé de justice*, lorsqu'il vouait

Louis Bonaparte à l'exécration des siècles, lorsqu'il le mettait au-dessous de Cartouche et de Mandrin ? Louis Bonaparte avait renversé la Constitution et jeté bas la tribune ! Il avait détruit la République ! Il avait institué l'Empire ! Mais tout cela, le premier Bonaparte aussi l'avait fait, et Victor Hugo lui avait dressé des autels ! Il est bien vrai pourtant qu'aux yeux du poète le Deux-Décembre était un *Crime*, un crime abominable, le plus grand crime de l'histoire, — non parce qu'il avait été une violation de la loi, — mais parce qu'il avait atteint *personnellement* Victor Hugo, parce qu'il l'avait arrêté au moment où il croyait toucher à la présidence de la République, parce qu'il l'avait frappé dans son ambition, humilié dans son orgueil ! C'était sa cause personnelle que vengeait Victor Hugo, quand il poursuivait Louis Bonaparte de ses imprécations. Et qu'on ne s'étonne pas qu'il ait contre lui « versé de furie [1] » des strophes par centaines et des vers par milliers, puisque aussi bien il ne lui fallait pas moins de plusieurs centaines de vers, tout remplis d'injures atroces, pour venger les piqûres faites à son amour-propre par un orateur ou un journaliste ! — André Chénier a pu dire :

> Ma foudre n'a jamais tonné pour mes injures [2].

La foudre de Victor Hugo n'a jamais tonné pour autre chose.

1. « Le poète, dict Platon, assis sur le trépied des muses, verse de furie tout ce qui luy vient en la bousche, comme la gargouille d'une fontaine, sans le ruminer et le poiser ; et luy échappe des choses de diverses couleurs, de contraire substance et d'un cours rompu. » Montaigne, *Essais*, liv. III.
2. André Chénier, *Iambes*, I.

III

Une fois *les Châtiments* publiés, le poète se remit aux *Contemplations*, commencées en France, et déjà très avancées en 1848, lors de la révolution de Février. Il y consacra une partie de l'année 1854. Deux lettres de Mme Hugo vont nous fournir, sur cette année 1854 et sur l'intérieur de Marine-Terrace à cette date, de précieux renseignements. La première, écrite de Jersey le 2 juillet 1854, est adressée à Jules Janin :

Nous apprenons, Monsieur, les paroles sympathiques, touchantes, courageuses, que vous avez prononcées sur mon mari. Merci de ces nobles paroles ; un souvenir de son pays, un souvenir d'un ami tel que vous est un bonheur dans l'exil. Merci encore de ce bonheur que vous avez donné à notre cher proscrit.

Nous ne savons plus rien de la vie de nos amis à Paris, comment va la vôtre ?

... Quelles tristesses nouvelles ! la mort d'Armand Bertin[1] qui nous a tant aimés ! la mort de sa femme qui était une sainte, à la distance d'une année et jour par jour[2] ! Donnez-moi des nouvelles de ces deux beaux enfants que je confondais avec les miens lorsqu'ils étaient petits, et que je les menais promener sur les bords du lac, dans la vallée de Bièvre !

Hélas ! que vous dirais-je ! notre vie est la même ; « l'exil est impie, » il est monotone. Mon mari se lève avec le jour, et tout le matin il travaille ; on ne se réunit qu'à midi pour le déjeuner, alors on se dit bonjour, alors commence la causerie. Il s'est trouvé que mon fils Charles est un beau parleur, qui parle tant qu'on l'écoute, et que son père et moi nous écoutons volontiers. Après le déjeuner, chacun s'en va de son côté, mon mari dans les champs, mon second fils dans la ville (il

1. Armand Bertin était mort quelques mois auparavant, en janvier 1854.

2. Mme Armand Bertin mourut non pas un an après son mari, mais un an avant, au mois de janvier 1853.

est l'élégant de la compagnie), et Charles, à bout d'éloquence, s'étend sur un mauvais canapé en crin et rêve en fumant... Ce piano qu'on entend là-haut, c'est celui de ma fille. Pour moi, j'embrasse ces grands enfants et je songe aux moyens de leur donner un dîner qui vaille au moins celui de la veille.

Au premier rayon de soleil, je m'en vais sur une immense terrasse au bord de la mer, et je pense... aux absents, à mon ange qui est là-haut. Auguste[1] s'enferme chez lui pour travailler. Il vient de terminer une pièce, mais il paraît qu'on ne veut rien jouer de lui pour le punir de s'être exilé avec nous. Il s'en console avec ses chats. Ce sont tous du reste des chats historiques. La grand'mère de la portée actuelle est née à la Conciergerie.

Et nous aussi, nous avons nos chances heureuses, nos bonheurs inespérés ; une course à cheval, une promenade en bateau, un ami qui vient nous voir. Voilà le facteur! Quelle fête, la lettre, et peut-être aussi la consolation d'un ami !

Mon mari est en marché pour la publication d'un volume de poésie, *les Contemplations*. L'arrangement se fait difficilement. On profite de sa situation d'exilé pour réduire les propositions. Je sais que les libraires, c'est leur excuse, ne sont pas sûrs du marché.

Toto, *le fort en thème*, traduit Shakespeare.

Vous savez peut-être que mes fils et Auguste ont fait un ouvrage sur Jersey. Mon mari devait y mettre quatre à cinq pièces de vers, plus des dessins; quoiqu'on ait dit et répété qu'il n'y avait pas un mot de politique dans cet ouvrage, il n'a pu être placé[2]...

Les ressources se resserrent dans l'exil, et la gêne vient ; nous la recevrons. Si la misère arrive, eh bien ! nous ne serons pas tristes. — Mon mari, qui aime le soleil, avait pensé aller soit en Piémont, soit en Espagne, soit en Portugal, mais... nous resterons, je crois, dans notre île de brouillards. Nous y sommes habitués; quand on voit depuis longtemps les mêmes visages, petit à petit, la patrie se refait.

1. M. Auguste Vacquerie.
2. Le livre de François-Victor Hugo sur Jersey, *la Normandie inconnue*, a paru en 1857 chez l'éditeur Pagnerre ; celui de M. Auguste Vacquerie, *les Miettes de l'histoire*, a paru, chez le même éditeur, en 1863.

Je ne sais, Monsieur, et c'est notre douleur, quand nous nous reverrons ; l'exil est presque la seule situation où l'on ne puisse former aucun projet. Je ne sais moi-même quand j'irai à Paris... Je me fais cette illusion que mon mari a besoin que je sois près de lui...

Vous m'excuserez de la liberté que je prends de vous parler si longuement de nous. Il me semble que ces épanchements nous rapprochent de vous. Un fil électrique pousse notre cœur, malgré nous, vers nos amis. Les gouvernements ne peuvent couper celui-là.

Mes tendres amitiés à Mme Janin.

ADÈLE H.

J'ai lu et relu vos feuilletons en volumes[1]. J'ai eu toute une illumination de mon passé. Ce qui est derrière nous me revenait[2].

A quelques mois de là, le 20 novembre 1854, Mme Victor Hugo écrivait à un autre ami du poète, à Victor Pavie :

Cher Monsieur, merci, merci de votre souvenir; les souvenirs qui nous arrivent sont précieux ; nous les gardons au plus profond de notre cœur.

Voilà tout à l'heure trois ans que mon mari est exilé, et voilà plus de deux ans que nous habitons Jersey. Nous sommes habitués à cette île et nous finissons même par nous y attacher; le climat est doux, l'air y est sain; nous n'y sommes pas trop dépaysés quant à la nourriture. Les habitants sont illettrés, sans entrain, mais sont d'un commerce sûr. Ils savent estimer ce qui est estimable et ont une grande déférence pour

1. *Histoire de la littérature dramatique*, par Jules Janin.

2. Jules Janin a publié, au t. IV, p. 388, de son *Histoire de la littérature dramatique*, des fragments de la lettre de Mme Victor Hugo. Il n'en donne pas la date naturellement, les dates n'étant pas son fort. M. Alphonse Duchesne qui a inséré, de son côté, dans *le Figaro* de 1869, d'autres fragments de cette lettre, dit qu'elle a été écrite en 1856. C'est une erreur. La lettre est datée seulement : *Saint-Hélier, Jersey, 2 juillet*, mais ce ne peut être ni le *2 juillet 1856*, ni même le 2 juillet 1855, puisque le volume de Jules Janin, où la lettre est reproduite en partie, a paru au mois de décembre 1854. Elle est certainement du mois de juillet 1854.

les intelligences supérieures aux leurs. La liberté, et cela nous est précieux, est ici incomparable. Je n'ai jamais vu un gendarme ni un sergent de ville et, je ne sais comment cela se fait, l'ordre y est parfait. L'Eglise anglicane exerce ici une grande influence; les Jerseyais sont très religieux et, quoique leur religion soit un peu aride et étroite, le résultat est au demeurant excellent. Ce qui donne cet esprit d'ordre, la charité y est exercée d'une façon touchante par les femmes...

Que je vous parle des miens ; mon mari achève ses *Contemplations* et fait mille autres choses à la traverse. Mon Charles rêve beaucoup, travaille peu, parle extrêmement et très bien. Toto traduit Shakespeare ; Adèle prend des notes pour le *Journal de l'exil*, apprend la composition musicale, attrape de temps en temps un mot d'anglais, que Toto sait parfaitement. Notre fidèle Auguste fait des pièces que la censure (en France) empêche de jouer [1].

Il fait de la photographie ; j'ai en ce moment un bel album de portraits. Je m'occupe de bas et de chaussettes ; je tâche de ne pas trop dépenser, car nous sommes fort appauvris. Depuis l'exil, on n'a pas joué une seule pièce de mon mari : on empêche le plus qu'on peut ses œuvres de se vendre. Nous tâchons d'agrandir notre âme, d'augmenter nos facultés aimantes, d'élever notre pensée. Nous aimons, nous travaillons, nous pensons, nous tâchons enfin, autant qu'il est donné à notre faiblesse, d'obéir aux grandes lois de Dieu. Nous croyons être moins loin de lui maintenant qu'avant l'exil. Les bas et les chaussettes raccommodés, je fais un travail ; mon mari me raconte toute sa vie, le soir après le dîner ; cela formera des espèces de mémoires, vous y aurez votre place, cher ami [2]. J'ai une belle terrasse, à mes pieds est la mer ;

1. Dans un livre paru au mois d'avril 1892 sous ce titre : *la Censure sous Napoléon III*, l'auteur a publié les comptes rendus textuels et *in extenso* faits par les censeurs de l'Empire sur les pièces qu'ils supprimèrent ou modifièrent de 1852 à 1866. Nulle part il n'y est fait mention de M. Auguste Vacquerie et de ses pièces. En tout cas, il est certain qu'elles purent être jouées sous l'Empire. Le Théâtre-Français représenta, en 1859, *Souvent homme varie ;* en 1863, *Jean Baudry ;* en 1866, *le Fils*. La Porte-Saint-Martin représenta, en 1862, *les Funérailles de l'honneur*.

2. La promesse n'a pas été tenue. Le nom de Victor Pavie ne figure pas une seule fois dans les deux volumes de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*.

je vais souvent m'y promener; je pense à mes morts, à mon ange qui est plus que jamais vivante dans mon cœur. Nous avons dans notre maison des chiens que Charles adore ; nous y avons des chats qu'Auguste adore ; le soir, des amis viennent chanter et faire de la musique. Cette musique nous ravit tous. — Cher ami, quel changement! des chiens et de la musique chez Victor Hugo ! Eh bien, oui ; maintenant tout cela est aimé de nous. Cela vient d'une grande expansion de l'âme; cela vient de l'exil. Embrassez bien fort pour moi votre femme et vos enfants qu'hélas ! je ne connais pas. Je ne puis vous dire : à bientôt ! mais je puis vous dire : à certainement là-haut.

Adèle H.

Je vous envoie deux portraits d'êtres qui vous aiment [1].

1. Cartons de Victor Pavie; correspondance de Mme Victor Hugo.

CHAPITRE IV

LA GUERRE D'ORIENT. — DÉPART DE JERSEY

Guerre d'Orient. « Nicolas de Russie. » Le pour et le contre. *Quant aux chefs, faites*. Lourmel et Baudin. — *Lettre à Louis-Bonaparte*. — Les tables tournantes. — Lettre à une Carmélite. — Le journal *l'Homme*. Félix Pyat et sa *Lettre à la reine d'Angleterre*. — Le *Dispatch*. Arrivée à Guernesey.

I

Quand Mme Hugo écrivait la lettre qu'on vient de lire, — novembre 1854, — la guerre d'Orient était commencée depuis plusieurs mois et Victor Hugo en suivait les péripéties avec un intérêt passionné.

A l'ouverture de la campagne, M. Drouyn de Lhuys, alors ministre des Affaires étrangères, avait soumis à la signature de l'empereur un décret, aux termes duquel Changarnier et les autres généraux exilés au moment du coup d'État : Bedeau, Lamoricière et Le Flô, étaient rappelés en France et rendus à la vie militaire. Napoléon III refusa. Si cruelle que fût l'injure faite à leur patriotisme, Changarnier et ses amis n'en restèrent pas moins fidèles au drapeau qu'il leur était défendu de servir. Le 2 mars 1854, Changarnier écrivait, de Malines, au marquis de Ganay : « Ma santé est parfaite, mon acte de naissance peut seul me rappeler les approches de la vieillesse, et jamais je ne me suis senti en possession plus complète de ma vie et de mes forces. Ce n'est pas une raison pour qu'il me soit doux d'être condamné à l'inaction, dans des circonstances plus grandes que les hommes appelés à les diriger. S'ils rendent à mon pays

des services sérieux, je les apprécierai avec la plus nette impartialité. Le regret de ne pouvoir être utile, même dans les choses que j'entends le mieux, n'est pas accompagné d'amertume; » et il ajoutait : « N'accueillons les mauvaises nouvelles qu'avec réserve et réjouissons-nous sincèrement des bonnes. Les hommes passent, *la France et le devoir de lui être fidèle restent* [1] ! »

Ces nobles sentiments, exprimés par Changarnier, je les retrouve sous la plume d'une autre exilée, la reine Marie-Amélie.

« Vous qui connaissez mes fils, écrivait-elle, vous pouvez comprendre tout ce que leurs cœurs souffrent de ne pouvoir partager, comme autrefois, les fatigues, les dangers et la gloire de leurs anciens compagnons d'armes ; on attend le journal, le matin et le soir, avec une anxiété fébrile; collés sur les cartes, on suit tous les mouvements des armées alliées et, *avec des cœurs toujours français, on fait des vœux pour le succès de nos armes* [2].»

Le duc d'Aumale écrivait, de son côté, au général Changarnier, le 30 octobre 1854 :

« Combien nous pensons à vous en lisant les bulletins de Crimée ! Si Changarnier était là ! — Si nous y étions avec lui ! — Nous sommes, après tout, plus soldats que princes, on nous l'a souvent reproché, peut-être avec raison. Toujours est-il que nous n'avons jamais comme aujourd'hui ressenti le contre-coup des révolutions. Se sentir inactif et inutile quand nos camarades battent l'ennemi !... *Mon cœur, comme le vôtre, suit toujours le drapeau de la France, quelle que soit la main qui le tienne* [3]. »

1. *Changarnier*, par le comte d'Antioche, p. 366.
2. *Ibidem*, p. 368.
3. *Ibid.*, p. 369.

Éprouvait-on à Jersey les mêmes sentiments ?

Le 29 novembre 1852, les proscrits polonais avaient célébré l'anniversaire de la révolution de Pologne [1]. Un banquet avait eu lieu à cette occasion. Victor Hugo y avait porté la parole et dénoncé en ces termes les périls que la Russie faisait courir à la civilisation. « La Russie, citoyens, est un bien autre péril que n'était la Turquie. Toutes deux sont l'Asie, mais la Turquie était l'Asie chaude, colorée, ardente, la lave qui met le feu, mais qui peut féconder ; la Russie est l'Asie froide, l'Asie pâle et glacée, l'Asie morte, la pierre de sépulcre qui tombe et ne se relève plus. La Turquie, ce n'était que l'Islamisme ; c'était féroce, mais cela n'avait pas de système ; la Russie est quelque chose d'autrement redoutable, c'est le passé debout qui s'obstine à vivre et à épouser le présent. Mieux vaut la morsure d'un léopard que l'étreinte d'un spectre. La Turquie n'attaquait qu'une forme de la civilisation, le christianisme, forme dont la face catholique est déjà morte ; la Russie, elle, veut étouffer toute la civilisation d'un coup et à la fois dans la démocratie. Ce qu'elle veut tuer, c'est la révolution, c'est le progrès, c'est l'avenir. Il semble que le despotisme russe se soit dit : « J'ai un ennemi, l'esprit humain. » Je résume ceci d'un mot : « Après les Turcs, la Grèce a survécu ; l'Europe ne survivrait pas après les Russes [2]. » Quant à sa pensée sur l'empereur de Russie, il la résumait dans cet autre mot : « *Prince digne du bagne* [3]. »

Le 29 novembre 1853, nouveau *banquet polonais*, nouveau discours de Victor Hugo. « Nicolas de Russie »

1. La Révolution du 29 novembre 1830.
2. *Pendant l'exil*, p. 21.
3. *Ibid.*, p. 19.

est toujours le despote exécrable, le « monstre » de l'omnipotence : « Il torture, comme bon lui semble, des peuples entiers ; il n'a qu'à faire un signe, et il le fait, pour vider la Pologne dans la Sibérie... Cet homme est la menace sauvage de l'Ombre à la Lumière, du Nord au Midi... Il est le monstre de l'omnipotence... Il tient dans ses mains une croix qui se termine en glaive et un sceptre qui se termine en knout. Ce prince, ce souverain, ce Nicolas de Russie est à cette heure l'homme véritable du despotisme. Il en est la tête ; Louis Bonaparte n'en est que le masque [1]. »

Continuons. Le 29 novembre 1854, troisième célébration de l'anniversaire de la révolution de Pologne. Troisième discours de Victor Hugo. Mais cette fois tout est bien changé. Plus un mot contre Nicolas de Russie, pas une parole de malédiction et de haine ; tout au contraire, voici que le poète plaide en sa faveur ! Que s'est-il donc passé ? Il s'est passé tout simplement ceci, que l'empereur de Russie est en guerre avec la France, et que, la France ayant à sa tête Napoléon III, dont Victor Hugo est l'ennemi personnel, celui-ci trouve tout naturel de se faire l'avocat de « Nicolas de Russie » ! Ici encore, il faut citer, et c'est Victor Hugo lui-même qui va nous fournir nos textes.

Le 5 mai 1853, le prince Menschikoff, envoyé extraordinaire de Russie à Constantinople, avait présenté un *ultimatum* exigeant que le sultan reconnût le czar comme protecteur des onze millions de chrétiens grecs, ses sujets. Sur le refus de la Porte, les armées russes avaient, le 3 juillet, passé le Pruth et envahi les principautés danubiennes. La guerre était le fait de la Russie,

1. *Pendant l'exil*, p. 43.

et de la Russie seule. Victor Hugo le constatait en ces termes au banquet polonais du 29 novembre 1853 :

Depuis Pierre, les czars ont deux pensées : l'absolutisme et *la conquête*. La première satisfaite, Nicolas a songé à la seconde. Il avait à côté de lui, à son ombre, j'ai presque dit à ses pieds, un prince amoindri, un empire vieillissant... *Il s'est dit : c'est le moment*, et il a étendu son bras vers Constantinople, et il a *allongé sa serre vers cette proie*. Oublian *toute dignité, toute pudeur, tout respect de lui même et d'autrui*, il a montré brusquement à l'Europe *les plus cyniques nudités de l'ambition*. Lui, colosse, il s'est acharné sur une ruine; il s'est rué sur ce qui tombait, et il s'est dit avec joie : « Prenons Constantinople; c'est facile, injuste et utile[1]. »

A ce moment, la guerre n'existe encore qu'entre la Russie et la Turquie, et dès lors il n'en coûte pas à Victor Hugo de reconnaître — ce qui d'ailleurs est la vérité — que le czar est le seul auteur de la guerre. Il ne le sera plus, il en sera complètement innocent aux yeux du poète, le jour où Napoléon III interviendra en faveur de la Turquie[2]. Ce jour-là, Victor Hugo changera son fusil d'épaule. Il plaidera la cause du czar.

Commençons, dit-il, par faire justice d'une erreur presque universelle. Grâce aux nuages astucieusement jetés sur l'origine de l'affaire par le gouvernement français, et complaisamment épaissis par le gouvernement anglais, aujourd'hui, en Angleterre comme en France, on attribue généralement la guerre d'Orient, ce désastre continental, à l'empereur Nicolas. *On se trompe*. La guerre d'Orient est un crime, *mais ce n'est point le crime de Nicolas*. Ne prêtons pas à ce riche. *Rétablissons la vérité*.

Citoyens, le 2 décembre 1851, M. Bonaparte fait ce que vous savez. Il commet un crime, érige ce crime en trône, et s'assied dessus. Schinderhannes se déclare César. Mais à Cé

1. *Pendant l'exil*, p. 44.
2. Avril 1854.

sar il faut Pierre... Bonaparte le Grand avait été sacré. Bonaparte le Petit voulut l'être... Le Pape fit le dégoûté. Embarras de M. Bonaparte. Que faire? De quelle manière s'y prendre pour décider Pie IX? Comment décide-t-on une fille? Comment décide-t-on un Pape? Par un cadeau. Cela est l'histoire.

UN PROSCRIT (*le citoyen Bianchi*) : Ce sont les mœurs sacerdotales.

VICTOR HUGO, s'interrompant : Vous avez raison. Il y a longtemps que Jérémie a crié à Jérusalem et que Luther a crié à Rome : Prostituée ! (*Reprenant.*) M. Bonaparte, donc, résolut de faire un cadeau à M. Mastaï.

Quel cadeau ?

Ceci est toute l'aventure actuelle ..

...L'agent de M. Bonaparte à Constantinople, M. de la Valette, a demandé de la part de son maître, au sultan, la clef du tombeau de Jésus pour le Pape de Rome. Le sultan, faible, troublé..., a lâché prise et a donné la clef. Bonaparte a remercié, Nicolas s'est fâché. Le Pape grec a envoyé au sérail son légat *a latere*, Menschikoff, une cravache à la main. Il a exigé, en compensation de la clef donnée à M. Bonaparte pour le Pape de Rome, des choses plus solides, à peu près tout ce qui pouvait rester de souveraineté au sultan ; le sultan a refusé, la France et l'Angleterre ont appuyé le sultan, et vous savez le reste. La guerre d'Orient a éclaté.

Voilà les faits.

Rendons à César ce qui est à César, et ne donnons pas à Nicolas ce qui est au Deux-Décembre. La prétention de M. Bonaparte a être sacré *a tout fait* [1].

La France et l'Angleterre avaient signé, le 10 avril 1854, un traité d'alliance offensive et défensive. C'était pour la France un succès considérable et qui assurait le triomphe de nos armes. Tous les amis du pays s'en devaient réjouir. Victor Hugo en éprouva un déplaisir mortel, et il ne put s'en taire. Voici comment il en par-

1. Discours de Victor Hugo sur la guerre d'Orient, prononcé au banquet polonais du 29 novembre 1854. — *Pendant l'exil*, pp. 99 et suivantes.

lait, sur la tombe d'un proscrit, dans le cimetière de Saint-Jean, à Jersey :

L'alliance ? J'en conviens, nous regardons pour l'instant sans enthousiasme cette apparente intimité entre Fontenoy et Waterloo d'où il semble qu'il soit sorti une espèce d'Anglo-France ; nous laissons, témoins froids et muets de ce spectacle, le chœur banal qui suit tous les cortèges et qui se groupe à la porte de tous les succès, chanter des deux côtés de la Manche, en se renvoyant les strophes de Paris à Londres, cette alliance admirable grâce à laquelle se promènent aujourd'hui au soleil le chasseur de Vincennes bras dessus bras dessous avec le riffleguard, le marin français bras dessus bras dessous avec le marin anglais, la capote bleue bras dessus bras dessous avec l'habit rouge, et sans doute aussi, dans le sépulcre, Napoléon bras dessus bras dessous avec Hudson Lowe [1].

« Nous sommes calmes devant cela, ajoutait il ; cette alliance bâclée nous laisse froids. » Si froid, qu'il montait jusque sur les tombes pour la dénoncer, pour dire aux Anglais : Prenez garde, l'alliance française est un mensonge ! — « Les alliances comme celles que nous voyons en ce moment, disait-il, nous les croyons mauvaises pour les deux parties, pour les deux peuples que nous admirons et que nous aimons, pour les deux gouvernements dont nous prenons moins de souci. Sait-on bien ce qu'on veut ici, et sait-on bien ce qu'on fera là ? Nous disons qu'au fond, des deux côtés, on se défie quelque peu, et qu'on n'a pas tort ; nous disons à ceux-ci qu'il y a toujours, du côté d'un marchand, l'affaire commerciale, et *nous disons à ceux-là qu'il y a toujours, du côté d'un traître, la trahison* [2]. »

Il ne cesse de répéter aux Anglais qu'ils font fausse

1. *Sur la tombe de Félix Bony*, 27 septembre 1854. — *Pendant l'exil*, p. 92.
2. *Ibid.*, p. 94.

route en marchant avec la France, que tous leurs intérêts leur commandent de se détacher de cette alliance.

Il y revient encore dans son discours du 29 novembre 1854 : « Pour l'Angleterre, dit-il, l'alliance de M. Bonaparte n'est pas seulement une diminution morale, *c'est une catastrophe*. C'est l'alliance de M. Bonaparte qui depuis un an fait faire fausse route à tous les intérêts anglais dans la guerre d'Orient [1]. »

II

Je rappelais tout à l'heure les nobles et touchantes paroles du général Changarnier : « N'accueillons les mauvaises nouvelles qu'avec réserve et réjouissons-nous sincèrement des bonnes. » Victor Hugo ne l'entend pas ainsi. Je ne vois nulle part qu'il se soit réjoui des bonnes nouvelles. En revanche, avec quelle facilité, disons le mot, avec quelle satisfaction il accueille et propage les mauvaises ! Il fait suivre son discours du 29 novembre 1854, d'une longue note à laquelle il donne pour titre : *Sauvageries de la guerre de Crimée* [2] : dans ce même discours, il donne à ses auditeurs ces *nouvelles* des armées alliées :

Oui, ces flottes, les plus magnifiques qu'il y ait au monde, sont *humiliées et amoindries;* oui, cette généreuse cavalerie anglaise est *exterminée;* oui, les Ecossais gris, ces lions de la montagne ; oui, nos zouaves, nos spahis, nos chasseurs de Vincennes, nos admirables et irréparables régiments d'Afrique sont sabrés, hachés, *anéantis*... Oui, les entrailles et les cervelles, arrachées et dispersées par la mitraille, pendent au broussailles de Balaklava ou s'écrasent aux murs de Sébasto-

1. *Pendant l'exil*, p. 110.
2. *Ibid.*, p. 439.

pol ; oui, la nuit, les champs de bataille pleins de mourants, hurlent comme des bêtes fauves ; oui, la lune éclaire cet épouvantable charnier d'Inkermann ... Oui, ce sang, tout ce sang ruisselle en Crimée; oui, ces veuves pleurent ; oui, ces mères se tordent les bras, parce qu'il a pris fantaisie à M. Bonaparte, l'assassin de Paris, de se faire bénir et sacrer par M. Mastaï, l'étouffeur de Rome [1] ! »

J'ai dit que Victor Hugo ne se réjouissait pas des bonnes nouvelles. Je me suis trompé. Sa joie déborde, au contraire, quand quelque *bonne nouvelle* lui arrive ; seulement, les bonnes nouvelles, pour lui, c'est quand il apprend qu'un de nos généraux vient d'être tué, — ces « généraux infâmes [2] », comme il les appelle. Il veut bien faire grâce aux soldats ; mais pour leurs chefs, point de pitié. Qu'ils soient frappés, que la mitraille russe les écrase, et le poète battra des mains. « Oui, s'écrie-t-il, devant le mystérieux châtiment qui commence, mon Dieu ! grâce pour les soldats ; mais, *quant aux chefs, faites !* Oui, proscrits, laissons faire le juge... O profondeur vertigineuse de l'expiation ! Le Deux-Décembre se retourne ; et le voici qui, après avoir tué les nôtres, dépêche les siens. Il y a trois ans, il se nommait coup d'État et il assassinait Baudin ; aujourd'hui, il se nomme guerre d'Orient, et il exécute Saint-Arnaud. La balle qui, dans la nuit du 4, sur l'ordre de Lourmel, tua Dus-

1. *Pendant l'exil*, p. 106. — Au mois d'avril 1855, quand nos soldats, nos prêtres, nos sœurs de charité rivalisaient d'héroïsme sous les murs de Sébastopol, Victor Hugo écrivait ce qui suit : « Cette persécution ne nous fera pas perdre de vue votre gouvernement du lendemain du coup d'Etat, ce banquet catholique et soldatesque, ce festin de mitres et de shakos, cette mêlée du séminaire et de la caserne dans une orgie, ce tohu-bohu d'uniformes débraillés et de soutanes ivres, cette ripaille d'évêques et de caporaux où personne ne sait plus ce qu'il fait, où Sibour jure et où Magnan prie, où le prêtre coupe son pain avec le sabre et où le soldat boit dans le ciboire. » *Victor Hugo à Louis-Bonaparte*, 8 avril 1855. — *Pendant l'exil*, p. 144.

2. *Pendant l'exil*, p. 108.

soubs devant la barricade Montorgueil, ricoche dans les ténèbres selon on ne sait quelle foi formidable et revient fusiller Lourmel en Crimée [1]. *Nous n'avons pas à nous occuper de cela. Ce sont les coups sinistres de l'éclair : c'est l'ombre qui frappe ; c'est Dieu* [2]. »

Saint Arnaud avait gagné, le 20 septembre 1854, la bataille de l'Alma; il était mort du choléra, huit jours après, à bord du navire qui le transportait à Thérapia. Le jour de la bataille, maîtrisant sa souffrance, il était resté debout tout le temps, ayant déjà la mort dans les entrailles. Tous les partis s'étaient inclinés devant sa fin héroïque et glorieuse. Victor Hugo, lui, trépigne sur son cadavre. Il rouvre son livre des *Châtiments;* trois cents vers durant, il traîne dans la fange, le traitant de *ban-*

1. Denis Dussoubs, frère de Gaston Dussoubs, représentant de la Haute-Vienne, a-t-il été *tué sur l'ordre de Lourmel?* Il est absolument certain que non. L'auteur de *Paris en décembre 1851*, M. Eugène Ténot, dont le témoignage n'est pas suspect, raconte en ces termes, page 239, la mort de Dussoubs : « Le colonel du 51e de ligne, M. de Lourmel, qui campait à la pointe Sainte-Eustache (dans la soirée du 4 décembre), fut averti de la présence d'un dernier noyau d'hommes armés à peu de distance de sa position. Il détacha le 2e bataillon de son régiment, commandant Jeannin, pour les débusquer. A la première barricade, Denis Dussoubs se présenta seul, sans armes. Un récent accident au bras droit ne lui eût pas même permis d'en faire usage. Il adressa d'une voix vibrante un appel aux soldats. On entendait sa voix de tout le quartier. « Malheureux soldats ! vous devez être désespérés de ce qu'on vous a fait faire : venez à nous ! » Le commandant, ému de l'accent douloureux de Denis Dussoubs, plus encore peut-être que de ses paroles, *le conjura de se retirer,* de ne pas tenter une résistance inutile. Après avoir encore vainement harangué les soldats, Denis Dussoubs remonta vers la barricade; il se retournait, poussant un dernier cri de : « Vive la République ! » lorsque quelques soldats, tirant *sans qu'aucun ordre eût été donné*, le tuèrent de deux balles dans la tête. Il tomba et expira sur-le-champ. » Et M. Ténot ajoute en note : « On a écrit à l'étranger que le commandant avait ordonné le feu. M. Schœlcher, qui a eu des renseignements circonstanciés sur ce triste épisode, *affirme, de la manière la plus positive, que le commandant, au contraire, aurait voulu préserver Dussoubs, et que la décharge fut faite sans qu'aucun commandement eût été prononcé* »

2. *Pendant l'exil*, p. 108.

dit, de *chien*, de *reître*, de *galérien*, de *traître*, de *Mandrin*, de *Lacenaire*, de *Papavoine*, de *lâche*, le commandant en chef de l'armée d'Orient, le général qui vient de conduire nos soldats à la victoire, de restaurer, en face de l'Europe, l'honneur des armes de la France [1]. Il secoue sur lui ses strophes furieuses et termine enfin par ces suprêmes injures :

Ayant son crime au flanc, qui se changeait en dartre,
Les boulets indignés se détournant de lui,
Vil, la main sur le ventre, et plein d'un sombre ennui,
Il voyait, pâle, amer, l'horreur dans les narines,
Fondre sous lui sa gloire enallée aux latrines.
Il râlait ; et hurlant, fetide, ensanglanté,
A deux pas de son champ de bataille, à côte
Du triomphe englouti dans l'opprobre incurable,
Triste, horrible, il mourut [2].

III

Entre temps, Victor Hugo travaillait aux *Contemplations*, composait sous ce titre : *Dieu*, un poème de cinq mille vers [3] et consultait les tables tournantes. Il écrivait à Mme Émile de Girardin, le 4 janvier 1855 :

Cette année 1855 a eu pour moi un point du jour; c'est votre lettre. Elle nous est arrivée pleine de rayons comme l'aube, et, comme l'aube, avec quelques larmes. En la lisant, il me semblait voir votre beau visage calme qui ressemble à l'espérance. Tout Marine-Terrace a été éclairé un moment comme par un éclair de joie. Je ne suis pas pressé, moi, car je suis beaucoup plus occupé du lendemain que de l'aujourd'hui ; ce

1. « Le 20 septembre se livre cette glorieuse bataille de l'Alma qui restaure, en face de l'Europe, l'honneur de nos armes, et à laquelle il n'a manqué que mille sabres des chasseurs d'Afrique pour être la plus merveilleuse par les résultats. » (Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. XIII, p. 451.)

2. *Les Châtiments*, édition de 1871, p. 273.

3. Ce poème a été publié seulement en 1891. — Voir, sur ce poème, nos *Portraits historiques et littéraires*.

lendemain devra être formidable, destructeur, réparateur et toujours juste ; c'est là l'idéal ; y atteindra-t-on ? Ce que Dieu fait est bien fait, mais quand il travaille à travers l'homme, l'outil va quelquefois à la diable et fait des siennes malgré l'ouvrier. Espérons pourtant et préparons-nous. Le parti républicain mûrit lentement dans l'exil, dans la proscription, dans la défaite, dans l'épreuve. Il faut bien qu'il y ait un peu de soleil dans l'adversité, puisque c'est elle qui fait lever la moisson et qui fait croître l'épi dans la tête de l'homme. Je ne suis donc pas pressé, mais j'attends et je trouve que l'attente est bonne. Ce qui me préoccupe, je vous le répète, c'est l'énorme continuation révolutionnaire que Dieu met en scène en ce moment, derrière le paravent Bonaparte. Je crève ce paravent à coups de pied, mais je ne souhaite pas que Dieu l'enlève avant l'heure. Du reste, vous avez raison, la fin est visible dès à présent. Nulle autre issue à 1855 que 1812 ; Balaklava s'appelle Bérésina ; la petite N tombera comme la grande dans la Russie ; seulement, la Restauration se nommera Révolution.

Vous, votre nom est Mme de Staël en même temps que Mme de Girardin, vous n'êtes pas Delphine pour rien, et avec une charmante indifférence d'astre, vous couvrez de rares ornements ce cloaque. J'y flamboie, vous y brillez et, de loin, du fond de l'ombre, le flamboiement salue l'auréole. Vous avez tous les succès qui vous plaisent, hier chez Molière, aujourd'hui chez M. Scribe[1]. Il vous convient de sacrer le vaudeville comédie, et vous le faites, et Paris bat des mains, et Jersey recommande à Guyot[2] de toucher de bons droits d'auteurs qui amèneront peut-être la muse dans le Carpentras de l'Océan, — car vous nous le promettez un peu ; n'oubliez pas ce détail, je vous prie. — En vous attendant, notre Carpentras donne des bals où vos fleurs font merveille. Votre bouquet et ma fille ont dansé l'une portant l'autre et ont fort ébloui les Anglais chez lesquels la Crimée n'a pas tué le rigodon. On me dit Paris moins folâtre ; je le comprends. La honte est encore plus triste que le malheur.

1. Mme de Girardin avait remporté en 1854 deux grands succès : *la Joie fait peur*, jouée au Théâtre Français le 25 février, et *le Chapeau de l'horloger*, joué au théâtre du Gymnase le 16 décembre.

2. Amédée Guyot, agent général de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques.

Du reste, la foi à une chute prochaine de M. Bonaparte est dans l'air ; on me l'écrit de toutes parts. Charles disait tout à l'heure, en fumant son cigare : *1855 sera une année œuvée* [1].

J'ai causé hier de vous avec Le Flô [2], qui vous admire et vous adore, contagion de Marine-Terrace. Comme il vient souvent me voir, cela lui vaut à Paris l'ouverture de ses lettres et, dernièrement, le préfet de police en aurait envoyé une au ministre de la guerre qui l'aurait montré à *Numéro III*, lequel aurait lu, puis dit : *Allons, Victor Hugo a fait de ce Le Flô un rouge.* — Le Flô m'a redit le mot; je l'en ai félicité. — D'ici à deux mois vous aurez *les Contemplations* [3]. Envoyez-moi votre nouveau succès. Vous trouverez sous cette enveloppe le *speech* dont vous me parlez [4], qui a fait bruit en Angleterre et qui m'a valu une menace en plein parlement, à laquelle j'ai riposté. Je vous envoie sous ce pli ma réplique à la menace [5]. — J'ai dessiné pour vous ma carte de visite ; la chose étant non politique, je vous l'enverrai de Jersey. Ce sera une assez grande enveloppe. Je la ferai charger à la poste, et je pense qu'elle vous arrivera presque en même temps que cette lettre. — *Les tables nous disent en effet des choses surprenantes.* Que je voudrais donc causer avec vous, et vous baiser les mains, ou les pieds, ou les ailes [6] !

Nulle autre issue à 1855 que 1812. Le poète s'est trompé dans son pronostic. L'année 1855 vit, au contraire, la mort de l'Empereur Nicolas [7], la chute de Sébastopol [8] et la défaite de la Russie. Elle se termina par

1. Qui a des œufs.
2. Le général Le Flô, ancien représentant du Finistère, un des questeurs de l'Assemblée législative au moment du coup d'Etat.
3. Mme de Girardin ne devait jamais les lire. Elle mourut le 29 juin 1855, à 51 ans. *Les Contemplations* parurent seulement le 26 avril 1856.
4. *Discours sur la guerre d'Orient*, prononcé par Victor Hugo le 29 novembre 1854. — *Pendant l'exil*, p. 99.
5. Cette réplique porte la date du 22 décembre 1854. — *Pendant l'exil*, p. 112.
6. Lettre inédite datée : *Marine-Terrace, 4 janvier.*
7. Le 2 mars 1855.
8. Le 8 septembre 1855.

la rentrée solennelle des soldats de Crimée à Paris [1]. Cette rentrée fut un triomphe. Le peuple de Paris confondit, ce jour-là, dans ses acclamations l'armée et l'empereur. Entre la mort du czar et la prise de Sébastopol avait pris place un autre événement, que ni Victor Hugo ni son fils Charles n'avaient prévu. Le 16 avril, Napoléon III débarqua à Douvres et reçut à Londres un accueil enthousiaste. C'était la revanche pacifique de Waterloo.

Dès que la nouvelle s'était répandue à Guernesey que l'empereur projetait d'aller en Angleterre, Victor Hugo avait écrit et publié, sous ce titre : *Victor Hugo à Louis Bonaparte*, un nouveau pamphlet, non un livre comme *Napoléon le Petit*, mais quelques pages seulement, dans lesquelles il avait condensé toutes ses haines, comme on met un poison violent dans un petit flacon. Le flacon était d'or, comme celui où était renfermé « ce fameux poison des Borgia qui, en poudre, est blanc et scintillant comme de la poussière de marbre de Carrare, et qui, mêlé au vin, change du vin de Romorantin en vin de Syracuse [2] ». De même que *Napoléon le Petit* et *les Châtiments*, la *Lettre à Louis Bonaparte* est un chef-d'œuvre. Elle porte dans le volume *Pendant l'exil* la date du 8 avril 1855 [3].

IV

Victor Hugo, à cette époque, consultait les tables tournantes. Dans la lettre du 4 janvier 1855, à Mme Émile de Girardin, on aura remarqué cette phrase : « Les tables

1. Le 29 décembre 1855.
2. *Lucrèce Borgia*, acte II, 1re partie, scène 1.
3. *Pendant l'exil*, pp. 135 145.

nous disent, en effet, des choses surprenantes. » Cette lettre avait un *post-scriptum*. Le voici :

P. M. (Paul Meurice) vous a-t-il dit que tout un système quasi-cosmogonique, par moi causé et à moitié écrit depuis vingt ans, avait été *confirmé par la table avec des élargissements magnifiques ?* Nous vivons dans un horizon mystérieux qui change la perspective de l'exil — et nous pensons à vous à qui nous devons cette fenêtre ouverte. *Les tables nous commandent le silence et le secret.* Vous ne trouverez donc, dans *les Contemplations*, rien qui vienne des tables, à deux détails près, très importants, il est vrai, pour lesquels j'ai *demandé permission* (je souligne) et que j'indiquerai par une note.

En écrivant à Victor Pavie, le 20 novembre 1854, Mme Hugo lui avait donné ce détail : « Adèle prend des notes pour le *Journal de l'exil.* » Ce *Journal,* qui va de 1852 à 1856 et ne forme pas moins de trois gros volumes, est une sorte de *Mémorial de Saint-Hélier*, pour faire suite au *Mémorial de Sainte-Hélène.* On y trouve consignées, au jour le jour, les conversations littéraires, artistiques, politiques, économiques, esthétiques et dramatiques, qui se tenaient à la table de Victor Hugo. Vendu à la mort du poète avec d'autres papiers restés à Guernesey, ce curieux manuscrit est aujourd'hui la propriété d'un marchand d'autographes de Londres, M. Samuel Davey. M. Octave Uzanne, qui a pu en prendre communication, en a donné d'importants extraits dans une revue américaine, le *Scribner's Magazine.* Un résumé de son article a paru dans *le Figaro* du 29 octobre 1892. J'y trouve ce passage, qui se rapporte précisément à notre année 1855 :

Autre détail curieux. Un sujet qui revient presque chaque jour dans la conversation, c'est celui des esprits, des apparitions et des *tables tournantes...*

L'affolement s'était emparé de toute la famille Hugo. Chaque matin on parlait des *mystères* de la nuit précédente, et le poète, hanté, ne dormait plus, racontant ses visions, inclinant chaque jour davantage vers le spiritisme, jusqu'à ce qu'il en vînt à entrer en communication *avec les tables et les esprits frappeurs*. Plus de cinquante pages du manuscrit inédit rapportent de prodigieux dialogues entre Hugo et les êtres qu'il évoquait. Avant d'écrire *le Dernier jour d'un condamné* [1], Hugo questionna, par l'entremise des tables, une vingtaine de guillotinés célèbres — qui lui répondirent fort étrangement — et il fait terminer toute une pièce de vers par l'ombre d'André Chénier. Une autre fois, dans une réunion de proscrits, une table *sollicitée par Marat* s'inclina profondément à l'entrée du poète dans la salle, et l'*ami du peuple* consulté déclara que Hugo avait été antérieurement un homme de la Révolution de 1793 et qu'il avait fait tomber la tête de Louis XVI.

Comme le *Journal de l'exil* et comme la correspondance du poète, ses *Manuscrits* portent la trace de sa croyance aux tables tournantes. Sur celui de la *Légende des Siècles*, en marge des derniers vers du *Lion d'Androclès*, se lit la note suivante écrite à l'encre rouge :

« Continuation d'un phénomène étrange, auquel j'ai assisté plusieurs fois, c'est le phénomène du *trépied* antique. Une *table à trois pieds dicte des vers par des frappements*, et des strophes sortent de l'ombre. Il va sans dire que je n'ai jamais mêlé à mes vers un seul de ces vers venus du mystère; je les ai toujours religieusement laissés à l'Inconnu qui en est l'unique auteur; je n'en ai pas même admis le reflet; j'en ai écarté jusqu'à l'influence. Le travail du cerveau humain doit rester à part et ne rien emprunter aux phénomènes. Les manifestations extérieures de l'Invisible sont un fait et les créa-

1. Il y a ici une erreur de plume de M. Octave Uzanne. *Le Dernier jour d'un condamné* (M. Uzanne le sait aussi bien que nous) a paru au mois de février 1829.

tions intérieures de la pensée en sont un autre. La muraille qui sépare les deux faits doit être maintenue dans l'intérêt de l'observation et de la science. On ne doit lui faire aucune brèche. A côté de la science qui le défend, on sent aussi la religion, la grande, la vraie, l'obscure et l'incertaine, qui l'interdit. C'est donc, je le répète, autant par conscience religieuse que par conscience littéraire, par respect pour le phénomène même, que je m'en suis isolé, ayant pour loi de n'admettre aucun mélange dans mon inspiration et voulant maintenir mon œuvre, telle qu'elle vit, absolument mienne et personnelle. — *V. H.*, 28 février 1854. »

Victor Hugo n'avait donc cessé d'être chrétien que pour devenir spirite. Il ne croyait plus au Christ médiateur, mais il croyait aux *mediums*. Il riait de la Croix, mais il inclinait sa raison devant la *table à trois pieds*. A de certaines heures pourtant, un incident, un souvenir, un nom évoquaient pour lui les croyances de sa jeunesse, la vision douce et triste du passé. Oubliant alors pour un instant et le spiritisme et la politique, il écrivait des lettres comme celle qu'on va lire : elle est adressée à une de ses jeunes parentes qui allait entrer en religion.

Jersey, 22 juillet 1855.

Je te remercie de ton souvenir, chère enfant. Ta petite peinture est charmante ; la rose ressemble à ton visage et la colombe à ton âme ; c'est presque une peinture de toi que j'ai, en attendant l'autre. Tu me le promets et j'y tiens.

Les vers que tu nous as envoyés ce printemps avaient beaucoup de grâce ; il y avait sur toi particulièrement des strophes très douces et très heureuses. Dis-le de ma part à l'auteur qui doit être charmante, si elle ressemble à sa poésie.

Chère enfant, tu vas donc bientôt faire ce grand acte de sortir du monde. Tu vas t'exiler, toi aussi ; tu le feras pour la foi comme je l'ai fait pour le devoir. Le sacrifice comprend

le sacrifice. Aussi, est-ce du fond du cœur que je te demande ta prière et que je t'envoie ma bénédiction.

Je serais heureux de te voir encore une fois dans cette suprême journée de famille dont tu me parles. Dieu nous refuse cette joie ; il a ses voies. Résignons-nous. J'enverrai près de toi l'ange que j'ai là haut. Tout ce que tu fais pour ton frère est bien ; je sens là ton cœur dévoué et noble. Chère enfant, nous sommes, toi et moi, dans la voie austère et douce du renoncement ; nous nous côtoyons plus que tu ne penses toi-même. Ta sérénité m'arrive comme un reflet de la mienne. Aime, crois, prie ; sois bénie.

Toute ma famille t'envoie les plus tendres paroles et t'embrasse.

VICTOR HUGO [1].

Une autre fois, c'était une autre lettre de France — celle-là lui apportait l'annonce d'un mariage — qui le ramenait soudain à ses jeunes et rayonnantes années, à son glorieux logis de la Place Royale, à cette douce maison des Roches, dans la vallée de Bièvre, qu'il avait si souvent chantée :

Oui, c'est bien le vallon ! le vallon calme et sombre !
Ici l'été plus frais s'épanouit à l'ombre.
Ici durent longtemps les fleurs qui durent peu...
Une rivière au fond des bois sur les deux pentes.
Là des ormeaux, brodés de cent vignes grimpantes ;
Des prés où le faucheur brunit son bras nerveux ;
Là des saules pensifs, qui pleurent sur la rive,
Et, comme une bergère indolente et naïve,
Laissent tomber dans l'eau le bout de leurs cheveux [2].

La lettre était de Mlle Louise Bertin. Voici la réponse de Victor Hugo :

1. En publiant cette lettre, le 9 avril 1887, *le Figaro* la faisait suivre de ces lignes : « La personne à laquelle étaient adressées ces belles et touchantes paroles est aujourd'hui religieuse carmélite au couvent de Tulle. Elle se nomme en religion « Sainte-Marie-Joseph de Jésus ». Dans le monde, elle s'appelait Marie Hugo. Elle se consacra à Dieu, ayant perdu son mari, M. Léon Chirac, après un an de mariage. »

2. LES FEUILLES D'AUTOMNE, XXXIV. *Bièvre : A Mademoiselle Louise Bertin*, 6 juillet 1831.

Marine-Terrace, 21 avril.

Votre lettre, Mademoiselle, nous a touchés au fond de l'âme. Les deux hommes qui sont près de moi et que vous appelez avec tant de bonté *vos enfants* l'ont lue et relue, et il leur semblait entendre toutes les douces voix de l'enfance restées sous les grands arbres des Roches.

L'ancien *Charlot* et l'ancien *Toto* se sont mis à parler de « Louise » comme d'une mère, pendant que moi j'en parlais comme d'un esprit.

Tout ce beau passé est venu rayonner au milieu de nous, et il m'a semblé un moment que Marine-Terrace était à quatre lieues de Paris et à deux années de 1830.

Je vous remercie de nous avoir donné, avec quelques lignes, ce charmant éblouissement. Vous avez été visités tous, ce mois-ci, par le bonheur, par cette aube qu'on appelle le mariage ; vous avez revu, au milieu de vos deuils, de la joie et de jeunes fronts radieux. Soyez assez bonne pour féliciter de ma part les nouveaux mariés [1] qui vont recommencer et refaire une famille autour de vous. Nous aimons dans notre solitude cette fête qui environne nos anciens amis. Les exilés sont bons pour souffrir avec ceux qui souffrent et pour sourire à ceux qui sont heureux. J'envie les Roches toujours vertes, et où vous chantez toujours. J'ai ici le vent, j'ai la mer, mais tout ce grand murmure ne vaut pas pour mon oreille le doux chuchotement du passé. — Serrez pour moi, je vous prie, la main d'Armand et la main de Janin. Ma femme et mes enfants vous embrassent. Je mets mon dévouement et mon respect à vos pieds [2].

V

Ces éclaircies étaient rares. Ces retours vers le passé duraient peu chez Victor Hugo. Il vivait surtout dans le présent. Pareil à ce « grand chevalier d'Alsace Eviradnus »,

1. M. et Mme Jules Bapst.
2. *Lettres de Victor Hugo aux Bertin*. Elle est datée, dans le recueil, 21 avril 1854.

qu'il nous peindra tout à l'heure dans la *Légende des Siècles*, chevauchant dans la forêt, « couvert d'une âpre armure, » s'il lui arrive parfois de se reposer à l'ombre près d'une source vive, et d'entr'ouvrir sa visière et sa cuirasse, ce n'est jamais pour longtemps. Il rajuste bientôt son armure, monte en selle et repart.

Le 15 mai 1855, peu de semaines après son retour de Windsor, Napoléon III avait ouvert l'*Exposition universelle de Paris*. Loin de nuire au succès de cette fête internationale, la guerre avait paru ajouter encore à son éclat. Le 18 août, la Reine d'Angleterre vint à son tour, accompagnée du prince Albert, du prince de Galles et de la princesse royale, visiter la France et l'Empereur. Durant son séjour, qui se prolongea jusqu'au 27 août, elle se rendit aux Invalides et s'inclina devant la tombe qui renferme la dépouille mortelle du captif de Sainte-Hélène. Le lundi 10 septembre, cent un coups de canon annonçaient aux Parisiens et aux étrangers accourus en foule dans la capitale la prise de la tour Malakoff et l'évacuation par les Russes de la partie sud de Sébastopol. C'était, à bref délai, la fin de la guerre. Le triomphe de Napoléon III était complet à l'extérieur comme à l'intérieur. Lorsqu'il alla à Notre-Dame, le 13 septembre, pour assister au *TE DEUM* célébré en l'honneur de nos victoires de Crimée, la population le salua de ses acclamations enthousiastes :

> Il entra le front haut ; la myrrhe et le cinname
> Brûlaient ; les tours vibraient sous le bourdon sonnant...

Plus était grand le succès de l'empereur, plus était furieuse la colère des proscrits du coup d'État. Un journal français, *l'Homme*, paraissait alors à Jersey. Ses principaux rédacteurs étaient, avec Charles Ribeyrolles,

ancien directeur de *la Réforme*, Jules Cahaignes, Charles Delescluze, Hippolyte Magen, Alphonse Esquiros, Marc Dufraisse. Dans son numéro du 10 octobre 1855, il publia une *Lettre à la Reine d'Angleterre*. En voici le texte :

Madame,

Pour prix de l'hospitalité que nous tenons des lois de votre pays, permettez-nous de vous adresser quelques utiles réflexions sur votre voyage. Il ne faut pas compter sur la clémence du peuple. Rappelez-vous le sort de Charles Ier. Vous avez, Madame, visité Paris ; vous avez déjeuné à Saint-Cloud, dîné aux Tuileries, soupé au Trianon, et lunché partout ; vous avez dansé à l'Hôtel-de-Ville, redansé à Versailles, pleuré aux Invalides et ri à Saint-Germain. Vous avez passé en revue l'élite de la société, l'armée, la magistrature, l'église, la banque et les dames de la Halle, toute la fleur des pois de l'Empire, la politique, l'éloquence, la vertu, la valeur, la bonne foi et la police. Et tout ce beau monde était habillé, décoré et savonné de son mieux pour fêter l'amie de la maison. Vous avez admiré les produits de l'industrie et tout ce qui mérite d'être contemplé, exposé et marqué. Vous avez été baisée au genou par trente chefs arabes, au-dessous de la jarretière, dit *le Times* : Honni soit ! et à la main, par l'empereur : *God save the Queen !* Vous avez mis Canrobert au bain, bu le champagne et embrassé Jérôme. Vous avez eu besoin d'échapper un peu à tous ces grands hommes et à toutes ces belles choses et un matin, vous avez, exténuée, abîmée d'admiration et de délices, non plus en reine, mais en femme, en fille d'Ève, comme une franche commère de Windsor, — pris un cab à l'heure avec votre homme et vos enfants, et vous êtes allée vous reposer au Jardin des plantes avec les arbres et les bêtes du bon Dieu. Vous avez goûté, savouré toutes les voluptés, toutes les poésies, tous les rayons, tous les parfums et toutes les forces de la France. Vous n'auriez pas eu trop d'un sens de plus ! Vous avez tout sacrifié, dignité de reine, scrupules de femme, orgueil d'aristocrate, sentiment d'Anglaise, le rang, la race, le sexe, tout, jusqu'à la pudeur, pour l'amour de cet allié ! Aujourd'hui que vous êtes tout à fait rafraîchie et calmée, rentrée *at home*,

et que vous avez repris votre sang-froid, votre thé, votre beurre et votre raison, allons, Madame, que signifie cette visite ? Qu'êtes-vous allée faire chez cet homme ? Assurément vous n'êtes pas allée voir le *Ruffian d'Haymarket*, vous, honnête femme, autant que reine peut l'être.

Ce libelle était signé : Félix Pyat, *Rouget*, *G. Jourdain*. Victor Hugo le qualifie de « lettre éloquente, ironique et spirituelle [1] ». Les habitants de Jersey en jugèrent moins favorablement : un meeting d'indignation se réunit, sous la présidence du connétable de Saint-Hélier, au *Queen's assembly rooms*. Deux mille personnes y assistaient ; elles émirent le vœu que des mesures immédiates fussent prises pour la suppression du journal *l'Homme*.

Le 15 octobre, Charles Ribeyrolles, rédacteur en chef, Piancini, administrateur, et Thomas, vendeur du journal, reçurent du lieutenant gouverneur, le général Love, l'ordre d'avoir à quitter Jersey sous six jours.

Victor Hugo rédigea une *Protestation*, conçue dans les termes les plus violents et qui fut affichée sur les murs de Saint-Hélier. Au-dessous de sa signature, on lisait celle de ses fils et d'un certain nombre de proscrits, tant français qu'étrangers.

A quelques jours de là, le samedi 27 octobre, le connétable de Saint-Clément, M. Lenepveu [2], se présentait à Marine-Terrace et signifiait au poète que, en vertu d'une décision de la Couronne, le séjour de l'île lui était interdit ainsi qu'à ses fils. On lui donnait jusqu'au 4 novembre, soit six jours, pour effectuer son départ.

Victor Hugo, dans son livre *Pendant l'exil* [3], dit qu'il

1. *Pendant l'exil*, p. 147.
2. Marine-Terrace était sur le territoire de la paroisse de Saint-Clément.
3. Page 155.

« quitta Jersey le 2 novembre 1855 ». C'est une erreur. Il quitta Jersey le 31 octobre, en compagnie de son fils François-Victor, à qui j'emprunte les détails qui suivent.

Il avait été convenu que Mme Hugo, sa fille Adèle et son fils Charles partiraient, ainsi que M. Auguste Vacquerie, le 2 novembre, mais que le poète et son fils François-Victor les précéderaient. Tous deux s'embarquèrent le 31 octobre, au port Victoria, sur le *Dispatch*, un des vapeurs qui faisaient le trajet de Jersey en Angleterre. Il était sept heures du matin. Au bout d'une heure, le bateau s'arrêta devant Saint-Pierre, la capitale de Guernesey, choisie par Victor Hugo pour être la première étape de son nouvel exil. Le vieux havre de Saint-Pierre étant trop petit pour que les steamers pussent commodément débarquer à quai leurs passagers, le *Dispatch* s'arrêta en rade à environ trois à quatre cents brasses de la jetée. Une barque de pêcheur était venue chercher à bord les voyageurs. La mer était grosse et faisait danser la barque, lui imprimant à chaque moment des secousses de dix pieds de profondeur. Y descendre, n'était sans doute qu'un jeu pour Victor Hugo et pour son fils ; mais le poète avait avec lui une lourde malle contenant ses manuscrits. Il y avait là des poèmes, des romans, des drames, les uns terminés déjà, les autres plus ou moins avancés : *les Contemplations*, *les Misérables*, *les Petites Épopées*, *Dieu*, *la Fin de Satan*, *les Chansons des rues et des bois*, *le Théâtre en liberté*, *les Drames de l'Invisible*, un livre de philosophie intitulé : *Essai d'explication*[1] ! Fallait-il jouer tout cela sur un coup de mer, jeter un pareil enjeu sur le tapis vert de l'Océan ? Victor Hugo se décida à risquer la partie.

1. Auguste Vacquerie, *Profils et grimaces*, p. 423.

Deux matelots prirent la malle et la juchèrent à la pointe extrême de la barque, « sans plus de souci que si c'eût été un ballot de coton ou un panier de morue[1] ». Pendant quelques minutes, elle oscilla sur la vague ; puis, toute blanche d'écume, fut enfin déposée au fond du canot. Quelques instants après, la barque qui portait Victor Hugo et sa fortune abordait à Saint-Pierre.

1. *La Normandie inconnue*, par F.-V. Hugo, p. 20.

CHAPITRE V

LES CONTEMPLATIONS

Les Contemplations. — Myrtes et Cyprès. — Paphos et Pathmos. — Une nouvelle Apocalypse. — Le double substantif. — Un vers de M. Viennet. — Pour faire suite à *l'Art de vérifier les dates.*

I

Comme Jersey, Guernesey est moins une île anglaise qu'une île normande par son origine, par sa langue, par son climat [1]. La capitale, Saint-Pierre-Port, est une ville pittoresque et charmante. M. Vacquerie en traçait, au mois d'avril 1856, ce joli croquis :

Nous habitons la capitale de l'île, Saint-Pierre-Port; imagine-toi Caudebec sur les épaules d'Honfleur. Une église gothique, des rues vieilles, étroites, irrégulières, fantasques, amusantes, coupées d'escaliers, grimpant et dégringolant, les maisons les unes sur les autres, afin que toutes voient la mer. Et un port tout petit où les navires se tassent, où les vergues des goëlettes risquent toujours d'éborgner les fenêtres du quai, où ces immenses oiseaux nichent dans les croisées. J'aime les petits ports! la mer y est plus grande et on l'a dans le creux de la main...

Les navires passent tout près de nous... Barques de pêche, sloops, bricks, trois-mâts, bateaux à vapeur se croisent devant moi presque comme à Villequier ; c'est vivant comme la Seine et c'est grand comme la Manche ; c'est un fleuve et c'est l'Océan ; c'est une rue de la mer [2] !

1. *La Normandie inconnue*, par F.-V. Hugo, p. 18.
2. *Profils et grimaces* p. 419.

Victor Hugo, en arrivant à Saint-Pierre, s'installa dans une petite maison située rue Hauteville, n° 20, qu'il s'empressa de faire meubler. Cette installation n'était du reste que provisoire et devait prendre fin, l'année suivante, quand il eut fait l'acquisition de *Hauteville-House*.

Le moment était venu de publier enfin *les Contemplations*. Elles étaient presque entièrement terminées quand il avait quitté Jersey. Trois pièces seulement ont été écrites à Guernesey : *Spes* [1], — *les Mages* [2], — *A celle qui est restée en France* :

Ce livre, légion tournoyante et sans nombre
D'oiseaux blancs dans l'aurore et d'oiseaux noirs dans l'ombre,
Ce vol de souvenirs fuyant à l'horizon,
Cet essaim que je lâche au seuil de ma prison,
Je vous le confie, air, souffles, nuée, espace !
Que ce fauve océan qui me parle à voix basse
Lui soit clément, l'épargne et le laisse passer !
Et que le vent ait soin de n'en rien disperser,
Et jusqu'au froid caveau fidèlement apporte
Ce don mystérieux de l'absent à la morte [3] !

Depuis le mois d'avril 1845, époque à laquelle il avait donné le troisième volume des Lettres sur le *Rhin*, Victor Hugo n'avait rien publié en France. Le 26 avril 1856, parurent les deux volumes des *Contemplations*.

Les Contemplations sont une date importante dans l'œuvre du poète. Elles marquent le point où tous ses dons de lyrique, toute sa supériorité de versificateur ont leur plein épanouissement, mais où, en même temps, ses défauts s'accentuent et grossissent.

1. Janvier 1856.
2. Janvier 1856.
3. *A celle qui est restée en France.* — La pièce est datée : *Guernesey, 2 novembre 1855, jour des morts.*

Le recueil se divise en deux parties : — *Autrefois* et *Aujourd'hui*, — et chacune de ces parties est divisée elle-même en trois livres. Le livre IV, placé au centre de l'ouvrage, a pour titre *Pauca Meæ*. Il renferme les pièces inspirées à Victor Hugo par la mort de sa fille. Plusieurs sont admirables et, entre toutes, les stances *A Villequier* :

Je viens à vous, Seigneur, Père auquel il faut croire;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé... [1].

Pourquoi faut-il que ce livre : *Pauca Meæ*, soit proche voisin de cet autre livre : *l'Ame en fleur* [2], tout plein de pièces libertines, de strophes où éclate l'ivresse des sens?

C'est un des familiers du poète, M. Richard Lesclide, qui a pris soin de nous apprendre « qu'une partie des *Contemplations* a été écrite pour Mme Drouet [3] ». Soit ; mais ces vers d'amour, fallait-il donc les donner pour pendant aux stances consacrées à la Morte? Fallait-il agiter ces grelots à deux pas du cimetière de Villequier? La douleur et la mort ont leur pudeur ; le poète devait-il l'oublier? On ne donne pas pour avenue à un tombeau une allée de myrtes de Paphos et de rosiers d'Amathonte.

Quand on a écrit ces pièces anacréontiques :

Tout conjugue le verbe aimer : voici les roses...
Nous allions au verger cueillir des bigarreaux...
Mon bras pressait ta taille frêle...
Tout revit, ma bien-aimée!...
Aimons toujours! aimons encore!...

1. *A Villequier*, 4 septembre 1847.
2. *Contemplations*, livre II.
3. *Propos de table de Victor Hugo, recueillis par Richard Lesclide*, p. 64.

quand on a écrit ces pièces et vingt autres semblables, sur *Mlle Lise* et *Mlle Rose*, sur *Mlle Juliette* et *Mlle Thérèse*, on n'en fait pas un bouquet pour le déposer sur la tombe de sa fille.

Il y a là plus qu'une faute de goût. Force est bien d'y voir — je ne veux pas employer de termes plus sévères — un manque de tact, une inconscience qu'il importait tout d'abord de signaler.

Le volume d'*Autrefois* va de 1830 à 1843. On y trouve, et en grand nombre, des pièces véritablement belles : *le Revenant*, *Aux arbres*, *Melancholia*, *la Vie aux champs*, *l'Enfance*, *Quia pulvis es*, *Intérieur*, *Insomnie*, *Épitaphe*, le morceau qui commence ainsi :

Une terre au flanc maigre, âpre, avare, inclément...

A côté de gracieux tableaux, à côté de vigoureuses et puissantes esquisses, ce sont parfois de simples *croquis*, mais des croquis de maître, celui-ci, par exemple, daté de Cauterets, août 1843 :

L'enfant, voyant l'aïeule à filer occupée,
Veut faire une quenouille à sa grande poupée.
L'aïeule s'assoupit un peu ; c'est le moment.
L'enfant vient par derrière et tire doucement
Un brin de la quenouille où le fuseau tournoie,
Puis s'enfuit triomphante, emportant avec joie
La belle laine d'or que le safran jaunit,
Autant qu'en pourrait prendre un oiseau pour son nid.

Victor Hugo, dans ce premier volume des *Contemplations*, est resté le poète des *Voix intérieures* et des *Rayons et des Ombres*. Ses qualités n'ont pas faibli, elles n'ont pas décru. Souvent, c'est par les moyens les plus simples que le poète atteint ses plus grands effets. Il termine ainsi une pièce intitulée : *Halte en marchant* :

Un de ceux qui liaient Jésus-Christ au poteau,
Et qui, sur son dos nu, jetaient un vil manteau,
Arracha de ce front tranquille une poignée
De cheveux qu'inondait la sueur résignée,
Et dit : « Je vais montrer à Caïphe cela! »
Et, crispant son poing noir, cet homme s'en alla.
La nuit était venue et la rue était sombre;
L'homme marchait; soudain, il s'arrêta dans l'ombre,
Stupéfait, pâle et comme en proie aux visions,
Frémissant! — Il avait dans la main des rayons [1].

Mais voilà que, dès la pièce suivante, le poète descend de ces hauteurs. Dans ses précédents recueils, il lui est arrivé, plus d'une fois, de se faire petit, lui géant, et de s'amuser à des enfantillages. Il est le lion « qui garde les bois, la montagne et la plaine », — mais un lion qui fait bon ménage avec les moutons et qui donne la patte aux brebis, un bonhomme de lion qui ne ferait pas de mal à une mouche. Voilà qui est parfait; seulement, dans *les Contemplations*, la mesure de ces « simplicités », de ces puérilités et de ces mièvreries est vraiment par trop dépassée. Ici, le poète confie son cœur

Au papier, à ce tas
De lettres que le feutre écrit au taffetas.

Là, il se montre à nous dans son rôle de *sylvain* [2] :

Le brin d'herbe devient familier avec moi,
Et, sans s'apercevoir que je suis là, les roses
Laissent faire aux bourdons toutes sortes de choses!
Je suis pour ces beautés l'ami discret et sûr ;
Et le frais papillon, libertin de l'azur,
Qui chiffonne gaiement une fleur demi-nue,
Si je viens à passer dans l'ombre, continue,
Et si la fleur se veut cacher dans le gazon,
Il lui dit : « Es tu bête! Il est de la maison! »

1. Livre I, p. 122. La pièce est datée : *Forêt de Compiègne, juin 1837.*

2. Si je n'étais rongeur, j'aurais été Sylvain.

Ailleurs,

> Les vieux antres pensifs, dont rit le geai moqueur,
> Clignent leurs gros sourcils et font la bouche en cœur.
> . . . . . .
> Les branches, dans leurs doux ébats,
> Se jettent des oiseaux du bout de leurs raquettes;
> Le bourdon galonné fait aux roses coquettes
> Des propositions tout bas.

De tels vers quintessenciés et mignards, on en trouve par centaines; je ne citerai plus que ceux-ci :

> Car l'Amour chasse aux bocages,
> Et l'Amour pêche aux ruisseaux,
> Car les belles sont des cages
> Dont nos cœurs sont les oiseaux.

II

Le premier volume est rempli de ces gentillesses. Le second, au contraire, est plein de choses noires et formidables. Tout à l'heure, les pièces étaient intitulées *Vere novo*, *Premier mai*, *Chanson*, *Églogue*, *Billet du matin*, *la Fête chez Thérèse*, *En écoutant les oiseaux*. Elles ont maintenant pour titre : *Pleurs dans la nuit*, *A la fenêtre pendant la nuit*, *Voyage de nuit*, *Ce que c'est que la mort*, *Horror*, *Dolor*, *Cadaver*. Le sylvain a fait place au *songeur*, ou plutôt au révélateur ; car *les Contemplations*, en leur seconde partie, ne sont rien moins que l'Évangile — et l'Apocalypse — d'une religion nouvelle.

Comme saint Jean à Pathmos, Victor Hugo a eu sa Vision à Jersey. Un jour qu'il errait près du dolmen qui domine Rozel,

> A l'endroit où le cap se prolonge en presqu'île,

un spectre lui est apparu, et, l'emportant sur le haut du rocher, a levé devant lui les voiles qui jusque-là lui avaient caché la vérité. Ce que lui a dit *la Bouche d'Ombre*, le voici :

> Arbres, roseaux, rochers, tout vit! tout est plein d'âmes.
> Mais, comment? Oh! voilà le mystère inouï.

Écoutez. L'ange qui résiste à la lumière et qui fait le mal tombe et devient un homme. Si l'homme enfreint la loi divine, il est puni à son tour et descend d'un ou plusieurs degrés dans l'échelle des êtres. Les moins coupables deviennent des animaux, des lions ou des chiens, des tigres ou des moutons. Êtes-vous plus criminel ? Prenez garde! vous allez devenir un arbre ou une plante, un if ou un chardon. Êtes-vous plus criminel encore ? Oh! alors, vous passez à l'état de roche ou de caillou : vous êtes le pavé de la rue ou la borne du coin.

Mais, à ce compte, le monde est un enfer? Précisément. Seulement, au lieu d'avoir neuf cercles, comme celui de Dante, l'enfer de Victor Hugo n'en compte que quatre : le cercle humain proprement dit, le cercle animal, le cercle végétal et le cercle minéral. — Cet enfer, l'auteur des *Contemplations* le peuple à sa fantaisie. Dans le cercle minéral, voici Nemrod qui est une montagne à pic, Octave qui est un vil caillou, Tibère qui est un affreux rocher : d'où, j'imagine, le vieux dicton, *dur comme un roc*.

Le cercle végétal nous présente Anitus changé en ciguë et Zoïle changé en ortie. Caïphe est une épine et Pilate un roseau.

> Hérode, c'est l'osier des berceaux vagissants...
> Tristan est au secret dans le bois d'un gibet...

Si nous nous élevons un peu plus haut, jusqu'au cer-

cle animal, le poète nous apprend que Domitien est devenu un tigre, Verrès un loup, Atrée une hyène, Timour un chacal, Sélim un sanglier, Borgia un porc, Henri VIII un ours :

L'ours Henri Huit, pour qui Morus en vain pria.

Le chantre de *la Divine comédie* avait écrit sur la porte de son enfer : *Laissez toute espérance, ô vous qui entrez !*

Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate!

Sur la porte du sien, qui est également pavé de beaux vers, Victor Hugo a écrit au contraire :

Espérez, espérez, espérez, misérables!

Cette échelle que vos fautes vous ont fait descendre, vous la remonterez un jour. Vous qui gémissez dans le creux d'un roc, espérez ! vous deviendrez un chêne. Vous qui souffrez sous l'écorce d'un arbre, espérez ! vous deviendrez un tigre. Vous qui vous trouvez mal sous la peau d'une bête, espérez ! vous deviendrez un homme, — et qui sait ? peut-être un homme d'esprit. Vous enfin, qui vous plaignez d'être un homme, espérez ! vous deviendrez un ange :

Tout sera dit. Le mal expirera ; les larmes
Tariront ; plus de fers, plus de deuils, plus d'alarmes !

Tous les damnés monteront au ciel, Bélial en tête. Jésus embrassera le Maudit, *son frère*, et le conduira vers Dieu :

Tous deux seront si beaux, que Dieu dont l'œil flamboie
Ne pourra distinguer, père ébloui de joie,
Belial de Jésus!

Voilà *Ce que dit la Bouche d'ombre*. Ce n'est pas

très clair, et surtout ce n'est pas très neuf. Qu'est-ce autre chose, en effet, que la vieille métempsycose de Pythagore et des Druides ? « La religion de nos anciens Gaulois, dit Montaigne, portait : Que les âmes, étant éternelles, ne cessaient de se remuer et changer de place d'un corps à un autre; mêlant en outre à cette fantaisie quelque considération de la justice divine... Si l'âme avait été vaillante, ils la logeaient au corps d'un lion ; si voluptueuse, en celui d'un pourceau ; si lâche, en celui d'un cerf ou d'un lièvre ; si malicieuse, en celui d'un renard. Ainsi du reste; jusques à ce que, purifiée par ce châtiment, elle reprenait le corps de quelque autre homme... Quant à ce cousinage-là d'entre nous et les bêtes, je n'en fais pas grand recepte [1]. » On me permettra d'être ici de l'avis de Montaigne.

Voilà donc où en était arrivé Victor Hugo! En politique, il était devenu socialiste et partisan du drapeau rouge. En philosophie et en religion, il était devenu adepte de la métempsycose — et des tables tournantes [2].

Le mot *ombre* revient presque à chaque page dans cette deuxième partie des *Contemplations*. Il semble que l'auteur se soit complu à rassembler, à épaissir autour de nous ces *ténèbres visibles* dont parle Milton. Sans doute ces ténèbres sont parfois sillonnées d'éclairs; l'œil est ébloui de temps à autre par quelques-uns de ces traits où le génie se révèle. Mais, au demeurant, tout cela n'a pas le sens commun [3]. J'ajoute qu'ici le gros défaut du poète, — l'excès du développement, l'abus des répétitions,

1. *Essais*, livre III
2. Voir ci dessus, chapitre IV.
3. M Auguste Vacquerie est le miroir de Victor Hugo, — un de ces miroirs convexes qui mettent les défauts en saillie. Au mois d'avril 1856, au moment même où paraissaient *les Contemplations*, il en donnait un commentaire en prose, écrit à côté du poète et sous

l'intempérance des mots et des images, — devient décidément énorme. Dans *les Mages*, par exemple, il n'y a qu'une seule idée, celle-ci : Pourquoi donc faites-vous des prêtres, quand vous avez les poètes ? Pour traduire cette idée unique, il ne lui faut pas moins de soixante et onze strophes de dix vers chacune, soit sept cent dix vers. Ce n'est plus, comme autrefois, une simple tumeur, une verrue ou une loupe, — c'est un éléphantiasis.

Il convient de plus de signaler, dans *les Contemplations*, un défaut qui apparaît, pour la première fois, dans l'œuvre de Victor Hugo. Ce défaut consiste à accoler ensemble deux substantifs, qui n'ont pas d'autre lien que leur juxtaposition. Nous avons ainsi la *bouche tombeau*, la *fosse silence*, le *fossoyeur oubli*, le *crible cimetière*, l'*homme spectre*, le *ver réalité*, la *terre vision*, l'*aigle trépas*, les *mondes anges*, les *soleils démons*, le *ciel cachot*, l'*Océan pensée*, les *mots monstres*, le *réseau clarté*, la *toile Amour*, les *autels poèmes*, le *grelot monde*, l'*arbre éternité*, la *branche destin*, l'*esprit forçat*, la *biche illusion*, etc., etc.

son toit. « Je crois que le chêne et la pierre ont des âmes... Les âmes des végétaux et des minéraux sont dans des conditions plus dures que les autres... Ayons pitié d'elles .. J'ai une affection sincère pour la pierre, pour le métal, pour le sable des grèves, pour le pavé des rues, pour les instruments de travail, pour les ustensiles de ménage... *Je ne ferais pas de mal à une allumette.* Je plains les clous rouillés... Je n'arracherais pas plus un pétale à un camélia qu'une aile à une mouche ou qu'un cil à un enfant. Les jeunes filles qui effeuillent les marguerites pour savoir si elles sont aimées passionnément me font l'effet des prêtresses terribles qui questionnaient les convulsions des victimes égorgées, et *je ne voudrais pas toucher leurs mains cruelles...* Quant aux bêtes féroces, je ne les hais pas; je suis convaincu qu'elles subissent une fatalité mystérieuse... Il faudra pourtant qu'on s'occupe un jour de civiliser les tigres. Le coup de dent et le coup de fusil ne peuvent pas être à perpétuité l'unique dialogue de l'homme et du lion. Moi, j'ai envie de dire au chacal : *Mon frère, embrassons-nous.* » — *Profils et grimaces*, pp. 419 et suiv.

N'est-il pas à craindre qu'en présence d'une innovation aussi malheureuse [1], d'un accouplement de mots si étrange et si fatigant, le lecteur ne voie s'enfuir en effet la *biche illusion* et qu'il ne sente :

Sur son front alourdi peser un *ennui bœuf* ?

III

A quelque chose malheur est bon. Cet emploi du double substantif va nous permettre de rétablir la vraie date d'une des principales pièces du recueil. Déjà dans *Victor Hugo après 1830* [2], j'ai fait toucher du doigt la petite supercherie du poète, écrivant à Jersey, après 1852, des vers ardemment républicains, antiroyalistes au premier chef, et les insérant dans *les Contemplations* avec la fausse date, trois fois répétée, de *juin 1846* [3]. Il ne s'en est pas tenu là. Il a daté de *Paris*,

1. L'honneur de cette innovation, si honneur il y a, revient, non à l'auteur des *Contemplations*, mais au plus classique des académiciens, à M. Viennet, qui, dès 1843, dans son *Epître à Alexandre Duval sur l'Ingratitude* parlant de certains députés célèbres hier, aujourd'hui oubliés, s'écriait :

Le *gouffre* MONITEUR garde seul leur mémoire !

2. Tome II, chapitre v.

3. *Contemplations*, t. II, pp. 79 et suiv. La pièce a précisément pour titre : *Ecrit en 1846*. C'est une épître *au marquis de C. d'E...*, — au marquis de Coriolis d'Espinouse, — qui avait été, sous la Restauration, l'un des collaborateurs de Victor Hugo, dans *le Conservateur littéraire*.

Elle commence par ces vers :

Marquis, je m'en souviens, vous veniez chez ma mère,
Vous me faisiez parfois réciter ma grammaire ;
Vous m'apportiez toujours quelque bonbon exquis,
Et nous étions cousins quand on était marquis !

M. Jules Claretie, si exact d'ordinaire, s'y est laissé prendre et a écrit dans un de ses volumes (*la Canne de M. Michelet*, p. 14) : « Le marquis de Coriolis d'Espinouse était cousin de Victor Hugo. » Ils n'étaient pas cousins du tout. Plus âgé que l'auteur des *Odes et Ballades*, M. de Coriolis d'Espinouse avait près de quatre-vingts ans en 1870. Cela ne l'empêcha pas de marcher à l'ennemi et de se faire tuer à Buzenval, le 19 janvier 1871, d'une balle allemande. Pendant ce temps, Victor Hugo (et je ne lui en fais pas un repro-

janvier 1834, une autre grande pièce, *Réponse à un acte d'accusation*, qui a certainement été écrite vingt ans plus tard. Il semble, au premier abord, que la littérature seule soit en jeu dans ces vers et que la politique n'ait rien à y voir. Mais lisez la pièce avec attention, et vous aurez vite fait de reconnaître que, sous couleur de répondre — en 1834 — aux classiques attardés, aux tenants de la vieille tradition académique, il répond en réalité aux royalistes qui lui jettent ses palinodies à la face et qui osent dire — en 1854 — que son républicanisme est de fraîche date. Avec quel soin, avec quelle habileté il choisit les expressions les plus propres à chatouiller la démocratique faiblesse de ses nouveaux amis !

Je fis souffler un vent révolutionnaire,
Je mis *un bonnet rouge* au vieux dictionnaire...

Sur le sommet du Pinde on dansait *Ça ira!*
Les neufs muses, seins nus, chantaient la *Carmagnole*...

La *Révolution*, du haut de son beffroi,
Cria : « Transforme-toi! c'est l'heure...

Aux armes! prose et vers, *formez vos bataillons!*

. . . . . Je lui dis : *Ci devant*,
Silence! et je criai dans la foudre et le vent,
Et tout *quatre-vingt-treize* éclata...

J'ai *pris et démoli la Bastille* des rimes...
J'ai fait un *Jacobin* du pronom personnel...
J'ai dit aux mots : *Soyez République!*...
Et grâce à ces bandits, grâce à ces *terroristes*...
Grâce à toi, progrès saint, la *Révolution*
Vibre aujourd'hui dans l'air, dans la voix, dans le livre...

Oui, je suis ce *Danton*, je suis ce *Robespierre!*

Comment les bons démocrates qui lisaient ces belles choses en 1856 ne seraient-ils pas restés convaincus que

chel composait des vers et se coiffait d'un képi. Le vieux royaliste et le grand poète étaient chacun dans son rôle.

le républicanisme de leur poète remontait au moins à 1834 ? Seulement, Victor Hugo n'a pas pensé à une chose c'est qu'en 1834 il ne faisait pas encore usage, dans ses vers, du *double substantif*; que cette idée ne lui est venue que beaucoup plus tard, et que, dès lors, il est impossible qu'il ait écrit, à la date qu'il indique, une pièce où se trouvent des vers comme ceux-ci :

Vilains, rustres, croquants, que Vaugelas, leur chef,
Dans le *bagne Lexique* avait marqués d'une F...

... Je montai sur la *borne Aristote*,
Et déclarai les mots égaux, libres, majeurs...

... Et l'*astre Institut* s'obscurcit...

Et quand j'ai vu, parmi la foule qui se rue,
Pendre, par tous les mots que le bon goût proscrit,
La *lettre aristocrate* à la *lanterne esprit*...

Nous faisons basculer la *balance hémistiche*...

... Le vers
Rompt désormais la règle et trompe le ciseau,
Et s'échappe, volant qui se change en oiseau,
De la *cage césure*...

Lors de l'affaire de M. Wilson, ce dernier produisit des lettres antidatées. Le papier sur lequel elles étaient écrites avait un filigrane d'une date postérieure à celle des lettres. La ruse fut ainsi découverte. La ruse poétique de Victor Hugo n'aura pas meilleure fortune. Il a daté sa pièce de *janvier 1834*; mais pourquoi a-t-il commis l'imprudence de l'écrire sur un papier au filigrane de 1834 ?

IV

Une des pièces des *Contemplations* était dédiée *A Mademoiselle Louise Bertin* [1]. Mlle Bertin avait sur-le-

1. *Les Contemplations*, livre V.

champ remercié le poète, qui lui répondit, le 1er juin 1856 :

Hauteville-House. Guernesey, dimanche 1er juin.

Votre lettre, chère mademoiselle Louise, a été pour moi une émotion profonde. Il m'a semblé que je revoyais tout le passé, là, près de moi, vivant, rayonnant, que vous me parliez et que nous étions tous là.

Maintenant quelques jours se sont écoulés, et je vous réponds, mais il me semble que ma réponse a déjà dû vous arriver, que vous avez dû avoir quelque contre-coup de mes tressaillements et qu'il y a évidemment dans la nature des communications mystérieuses pour ce que les âmes disent aux âmes. D'ailleurs, vous et moi nous vivons si près de la mort et nous avons déjà dans la tombe tant de nous-mêmes, que nos pensées doivent se rencontrer dans cette ombre. Vous savez évidemment d'avance tout ce que je puis vous écrire, vous sentez ce que je sens, vous souffrez ce que je souffre. Quand je lis vos vers ou quand j'entends votre musique, je me reconnais avec quelque chose de doux qui me manque. Je vous remercie d'aimer un peu *ce livre que je vous ai envoyé*. J'y suis, et vous y êtes, et tout y est, hélas! et votre père, et mes enfants, dont les uns sont aujourd'hui des hommes, les autres des anges.

Pensez quelquefois à moi, *à nous*, et laissez-moi mettre mon tendre respect à vos pieds.

V. H. [1].

Le lecteur aura remarqué l'en-tête de cette lettre : Guernesey, *Hauteville-House*. Victor Hugo, peu de jours auparavant, avait acquis cette maison, destinée à devenir si célèbre. Il y restera quatorze ans, presque aussi longtemps que dans son logis de la place Royale [2].

1. Dans le *Livre du Centenaire du Journal des Débats* et dans le volume intitulé : *Lettres de Victor Hugo aux Bertin*, cette lettre est donnée comme ayant été écrite *en 1868*. Outre que son contexte en fixe la date, de façon certaine, au lendemain des *Contemplations*, par conséquent à l'année 1856, elle porte en tête ces mots, de la main du poète : *Dimanche 1er juin*. Or, le 1er juin 1856 était bien un dimanche, tandis qu'en 1868 le 1er juin tombait un lundi.

2. Victor Hugo habita la place Royale du mois d'octobre 1832 au mois de juillet 1848.

CHAPITRE VI

HAUTEVILLE-HOUSE. — LA LÉGENDE DES SIÈCLES

Hauteville-House. *D'azur au chef d'argent, chargé de deux merlettes de sable.* — Auguste de Châtillon et la chanson de la *Golgothe*. La *Galerie de chêne* et la *Chambre de Garibaldi*. Le *look-out*. — Un conte de revenants. Balzac, Edouard Ourliac et Gérard de Nerval à Hauteville-House. — La vie à Guernesey.— Un feuilleton de Mme Victor Hugo. — L'amnistie de 1859. — La *Légende des Siècles*.

I

Le second empire venait d'atteindre son apogée. Le congrès de Paris succédant à l'exposition universelle, le traité de paix du 30 mars 1856, qui mettait fin à la guerre d'Orient et faisait de la France l'arbitre de l'Europe, la naissance du prince impérial (16 mars), tout paraissait se réunir pour consolider le trône de Napoléon III, et il semblait bien que, lui aussi, comme son oncle en 1811, pouvait s'écrier en ce moment :

L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !

Sans doute, le poète lui avait d'avance répondu :

Non, l'avenir n'est à personne !
. . . . . .
L'avenir ! l'avenir ! mystère !
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,

Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits [1]

Mais si Victor Hugo se souvenait de ces vers, s'il ne désespérait pas de voir la chute de l'empire, il ne se dissimulait plus que son attente pourrait être longue. Le plus sage, dès lors, n'était-il pas d'avoir une demeure fixe, une maison dont il serait, non l'hôte de passage, mais le propriétaire, qu'il aménagerait, qu'il décorerait selon ses goûts? Outre la satisfaction de se créer, à défaut d'un foyer, un *home* véritable, il y voyait cet autre avantage, que, devenu sujet de la reine, il serait, comme tel, à l'abri des persécutions de son gouvernement [2]. L'heure était propice, du reste, puisque le succès des *Contemplations* lui mettait en mains une somme assez importante. Le 18 mai 1856, il se rendit acquéreur d'une maison située dans la rue même où il habitait déjà. L'acte de vente, inscrit sur les registres du greffe de la cour royale de Guernesey, est ainsi conçu :

Le 18 mai 1856, M. Victor-Marie Hugo, fils du lieutenant-général comte Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, natif de Besançon, département du Doubs, a acheté de M. William Ozanne, fils James, de Saint-Pierre-Port, et de dame Rosalie Torode, sa femme, une maison et jardin situés à Hauteville sur le fief Le Roi, désignée sous le nom d'*Hauteville-House*, pour le prix et somme de 51 quartiers, 4 dénerels et 3 quints de froment de rente, équivalant à la somme de 1.020 louis guernesiais ou 24.480 francs, sur laquelle il a été de suite payé 27 quartiers équivalant à 580 louis guernesiais ou 13.920 francs [3].

Aussitôt cette acquisition faite, Victor Hugo se mit à l'œuvre. Il s'agissait de transformer cette maison banale

1. Chants du Crépuscule : *Napoléon II*.
2. Alfred Asseline, *Victor Hugo intime*, p. 153.
3. *Victor Hugo à Guernesey*, par M. Henri de Monteyremar.

et d'en faire une demeure originale, un logis à la fois artistique et confortable. Au cours de ce travail, il écrit à Jules Janin :

Figurez-vous qu'en ce moment je fais bâtir presque une maison. N'ayant plus la patrie, je veux avoir le toit. L'Angleterre n'est pourtant guère meilleure gardienne de mon foyer que la France. Ce pauvre foyer, la France l'a brisé, la Belgique l'a brisé, Jersey l'a brisé; je le rebâtis avec une patience de fourmi. Pour cette fois, si l'on me rechasse encore, je veux forcer l'honnête prude Albion à faire une grosse chose : je veux la forcer à fouler aux pieds un *at home*... Le curieux, c'est que c'est la littérature qui me fournit les frais de cette expérience politique.

Ladite maison avec ses trois étages, son toit, son jardin, sa crypte et sa basse-cour, son *look-out* et sa plate-forme, sort tout entière des *Contemplations*. Depuis la première poutre jusqu'à la dernière tuile, *les Contemplations* paieront tout. Ce livre m'a donné ce toit, et un jour que vous aurez du temps à perdre et à nous faire gagner, vous qui avez aimé le poème[1], vous viendrez voir le logis.

C'est dans ce logis, où il vint définitivement se fixer à la fin de 1856, que Victor Hugo a écrit quelques-uns de ses principaux livres, *les Misérables* et la *Légende des Siècles; Hauteville-House* est aussi l'une de ses œuvres et non peut-être la moins réussie. Il n'a pas mis moins de trois ans à la réaliser, ne cessant d'acheter à Guernesey, en Belgique, en Hollande; se faisant architecte, ébéniste, tapissier, dessinateur, peintre d'ornements, sculpteur en bois[2]; marquant tout de son empreinte, soignant chaque

1. Jules Janin avait consacré aux *Contemplations* deux articles enthousiastes. (*Journal des Débats* du 26 juin et du 4 août 1856).

2. Henry Houssaye, *De Marine-Terrace à Hauteville-House* (*Journal des Débats* du 18 septembre 1885.) Cet article de M. Henry Houssaye m'a beaucoup servi pour la description qui va suivre. Il est à la fois très complet et très exact. J'y renvoie ceux de mes lecteurs qui voudraient connaître en tous ses détails l'installation de Victor Hugo à Guernesey.

détail comme il soignait chacun de ses vers, donnant à chaque pièce l'éclat d'une Ode et voulant que son logis fût un poème. Il ne sera donc pas hors de propos de le décrire ici.

II

Hauteville-House, ainsi que son nom l'indique, est située sur une des parties les plus élevées de la ville de Saint-Pierre-Port, à mi-côte d'une rue étroite et escarpée, qui monte au sommet de la falaise. L'aspect extérieur est banal et triste. La façade, peinte en gris de fer, est percée de quatorze fenêtres à guillotine. Mais il en est ici comme de ces maisons d'Orient, dont les murs nus et sombres cachent des trésors. Au dehors, presque une prison ; au dedans presque un palais de fées.

A peine a-t-on franchi le seuil et pénétré dans le vestibule, qu'on est reporté, pour un instant, aux plus belles années du poète : on a devant soi un pilastre de vieux chêne, supportant un grand linteau sculpté où se modèlent, au milieu des motifs architectoniques, des figures et des médaillons rehaussés d'or : les médaillons de Victor Hugo et de sa seconde fille, par David d'Angers, — des figures de moines en prières et de saintes en extase. Au centre se lit cette inscription : *Notre-Dame de Paris*.

Le corridor qui conduit du vestibule au salon d'attente est couvert du haut en bas de faïences et de porcelaines. Sur l'une des parois, les émaux blancs et bleus de Delft alternent avec les plats à la corne de Rouen. Sur l'autre, un service de Sèvres, don du roi Charles X à son poète. Au plafond, toutes les familles de la Chine.

Une cheminée monumentale, véritable édifice de chêne avec entablement massif, contreforts, statues, arcades, forme la principale décoration du salon d'attente entièrement tendu de tapisseries du XVIIIe siècle et meublé de divans turcs. On distingue, à demi engagée dans l'entablement de la cheminée, la statue d'un évêque,—l'évêque des *Misérables*, — avec cette devise :

Crosse de bois, évêque d'or.
Crosse d'or, évêque de bois.

Sur deux volutes qui brisent la ligne des pieds-droits, on lit les noms que Victor Hugo regardait comme les plus glorieux de l'humanité. Ici, Moïse, Socrate, Christ, Colomb, Luther, Washington ; là, Job, Isaïe, Homère, Eschyle, Lucrèce, Dante, Shakespeare, Molière[1].

Une petite serre formant avant-corps ouvre sur le jardin, — une grande pelouse en pente, des massifs de fleurs, des allées bordées d'arbres et de plantes de mille espèces, la mer à l'horizon.

Du jardin, on peut rentrer dans la maison par la salle à manger, ouverte, par deux portes-fenêtres, aux parfums des fleurs et aux brises de l'Océan. Lambrissée de vieux chêne jusqu'à hauteur d'appui, elle a, dans sa partie supérieure, un revêtement de faïences blanches de Delft, ornées de quatre grands motifs qui représentent des corbeilles de fleurs. De place en place, des assiettes rares, des émaux, des porcelaines. Une belle tapisserie du XVIIIe siècle couvre le plafond. La cheminée, au lieu d'être en chêne, comme celle du salon d'attente, est en faïence de Delft ; elle dessine un *H* monumental que couronne une statuette de Notre-Dame-de-Bon-Secours, en vieux Rouen. La Vierge porte dans ses bras l'enfant

1. Henri Houssaye, *loc. cit.*

Jésus qui tient le globe du monde entre ses mains. Dans l'architrave, Victor Hugo a écrit ce quatrain :

Le peuple est petit, mais il sera grand.
Dans tes bras sacrés, ô mère féconde,
O Liberté sainte, au pas conquérant,
Tu portes l'enfant qui porte le monde.

Et à côté, ce vers latin :

Libertas populum, populus dum sustinet orbem.

Victor Hugo avait tenu à « laïciser » sa bonne Vierge, laquelle d'ailleurs, — c'est un des plus fervents adorateurs du poète qui nous l'apprend, — était un cadeau de Mme Drouet [1].

Au milieu de la salle, une massive table de chêne. Entre les deux portes-fenêtres, fixé à la muraille, un grand fauteuil sculpté, de style gothique et byzantin, fermé par une chaîne de fer, le fauteuil des ancêtres qui président au repas de la famille, *Cella patrum defunctorum*. Sur le bras droit du fauteuil, on lit : *Georges, 1535 ;* sur le bras gauche : *Joseph-Léopold-Sigisbert, 1828*. Joseph-Léopold-Sigisbert, c'est le général Hugo, père du poète, mort le 29 janvier 1828 ; *Georges*, c'est le capitaine du duc René II de Lorraine, anobli par lettres du 15 avril 1535, que Victor-Hugo tenait absolument à avoir pour ancêtre. Même à Guernesey, même après qu'il était devenu républicain, et républicain socialiste, il s'obstinait à renier son grand-père, le menuisier de Nancy, et à prendre des armoiries auxquelles il n'avait aucun droit. Sur le dossier du grand fauteuil de Hauteville-House, il avait fait sculpter l'écusson des

1. *Victor Hugo chez lui*, par Gustave Rivet, p. 120.

Hugo de Lorraine : *d'azur au chef d'argent, chargé de deux merlettes de sable*[1].

Dans la salle de billard, également au rez-de-chaussée, se trouvait une galerie de portraits de famille : Victor Hugo, son père, sa femme, ses enfants, — entre autres la curieuse toile d'Auguste de Châtillon [2], qui figurait en 1883 à l'exposition des *Portraits du Siècle*

1. Sur le néant des prétentions nobiliaires de Victor Hugo, voir *Victor Hugo avant 1830*, chap. Ier, et *Victor Hugo après 1830*, t. II, chap. v.

2. *Auguste de Châtillon*, peintre, sculpteur et poète, « dont les vers, dit Théophile Gautier, pourraient parfois être pris pour de vieilles ballades ou d'anciens chants populaires, tant le sentiment en est vrai et la forme naïve ». Au tome IV du recueil de M. Eugène Crépet, *les Poètes français*, M. Charles Asselineau dit de son côté : « M. Aug. de Châtillon eut l'honneur d'être, aux beaux jours de la Place Royale, au beau temps de *Notre-Dame de Paris* et de *Lucrèce Borgia*, le peintre ordinaire de la maison du poète... Gérard de Nerval mentionne, au chapitre premier de sa *Bohème galante*, « un *moine rouge lisant la Bible*, » copie dont l'original se trouvait chez M. Hugo, et l'on a pu voir, lors de la vente du mobilier de l'illustre poète, en 1852, un plafond allégorique représentant le *Sommeil du Poète*, signé Auguste de Châtillon, et qui décorait la chambre à coucher. » — Malgré son triple talent de peintre, de poète et de sculpteur, Auguste de Châtillon tomba dans la misère. On lit à ce sujet dans *le Figaro* du 2 juin 1876 : « A propos de l'*inexplicable économie* de M. Victor Hugo, nous trouvons dans *le Parnasse satyrique du* XIXe *siècle* (ouvrage que les amateurs paient aujourd'hui de cinq à dix louis quand ils le rencontrent) la fameuse chanson de *Golgotha* faite en 1864 par Alexandre P***. Elle fut composée à l'occasion du refus de Victor Hugo de prêter une cinquantaine de francs à un vieil ami malheureux, M. Auguste de Châtillon, dont un portrait du *Maître* décorait le salon de la Place Royale. M. de Châtillon, comme un homme qui ne pouvait en croire ses yeux, faisait lire, dans les cafés de Paris, ce refus étrange, où la phrase : *Chacun gravit son Golgotha* semblait accuser la dureté des temps. Voici un des derniers couplets :

Air : *Un jour le bon Dieu s'éveillant.*

. . . . . .

« Grand maître, prêtez-moi cent sous ?
— Ami je ne puis rien pour vous
Que de vous déclarer poète
Sous le crâne ayant la tempête...
Maintenant tirez-vous de là...
Chacun gravit son Golgotha !
On ne peut pas me tirer de carotte !
Faites comme moi, cher ami, je golgothe.
Oui, tout doucement je golgothe.

et qui représente Victor Hugo assis, tenant entre ses genoux son fils Charles en blouse d'écolier. Sous ces portraits étaient accrochés, dans des cadres fouillés par le poète lui-même, quelques-uns de ces grands dessins à la plume, où Victor-Hugo déployait une si étrange originalité et qui ont fait dire à Théophile Gautier : « Victor Hugo, s'il n'était pas poète, serait un peintre de premier ordre ; il excelle à mêler, dans des fantaisies sombres et farouches, les effets de clair-obscur de Goya à la terreur architecturale de Piranèse... Bien des décorateurs lui envieraient cette qualité étrange de créer des donjons, des vieilles rues, des châteaux, des églises en ruines ; d'un style insolite, d'une architecture inconnue, pleine d'amour et de mystère, dont l'aspect vous oppresse comme un cauchemar [1]. »

Au premier étage de Hauteville-House, où se trouvaient les chambres à coucher de Mme Hugo, de ses fils et de sa fille Adèle, se développe, sur toute la façade du côté du jardin, une vaste pièce dont on fait à volonté deux salons. Il suffit pour cela de fermer l'immense porte à deux vantaux de laque de chine rouge et or qui est fixée au milieu de cette galerie. Je laisse à M. Henry Houssaye le soin d'y introduire le lecteur : on ne rencontre pas tous les jours un si aimable cicerone. « Les couleurs différentes des tentures, de soie ancienne, ont fait nommer, le premier salon, le salon rouge, et le second, le salon bleu. Ces tentures encadrent quatre grands panneaux de tapisserie d'une rareté excessive et d'une incomparable magnificence. Ce sont des tapisseries à fond de jais blanc, brillant comme de l'argent neuf, brodé de personnages, d'animaux et d'arbres en or fin et en velours

1. *La Presse*, 7 juin 1852.

rouge. Ces panneaux, dont on connaît peu d'analogues, ont été tissés, paraît-il, pour la reine Christine de Suède à l'époque de son séjour à Fontainebleau. L'ameublement s'accorde avec la gaieté et l'éclat de la décoration. Ici le vieux chêne est proscrit; des fauteuils et des bergères de bois doré et de damas rouge, des cabinets et des tables de marqueterie, des lustres et des appliques de Murano, des miroirs à bordures rocaille, des vasques de Chine, un écran Louis XV au petit point, un autre écran où sont brodées les armes des Hugo (encore !); une grande horloge hollandaise marquant les heures, les jours de la semaine, le quantième du mois, les phases de la lune tout enfin, sauf le cours de la Bourse. — Quatre Chinois demi-nus, hauts de cinq pieds, statues de bois doré sculptées à Venise au XVIIIe siècle, portent un grand dais de soie de Chine, qui abrite la cheminée. On ne saurait dire l'impression étrange, le caractère imposant, le magnifique aspect de cette décoration [1]. »

Victor Hugo s'était, à l'origine, réservé la grande pièce du second étage, la *galerie de chêne*, pour en faire à la fois sa chambre et son cabinet de travail. Seulement il n'en devait prendre possession que lorsque la décoration en serait achevée. Cela demanda trois ans, si bien que le poète qui, pendant ce temps-là, avait dormi et travaillé à l'étage supérieur, prit le parti d'y rester. Cette pièce n'en accuse pas moins sa primitive et double destination. Elle est divisée en deux parties, que sépare une rangée de stalles d'église, arrêtées au centre par deux grosses colonnes torses où s'enroulent des feuilles de vigne en or. A droite, là où devait être la chambre à coucher, un vaste divan peut servir de lit, et c'est celui que

1. Henry Houssaye, *loc. cit.*

le poète destinait à Garibaldi, lorsqu'après Mentana il lui offrit l'hospitalité. Celui-ci ne put se rendre à l'appel qui lui était adressé, mais son nom est resté à la partie de la galerie de chêne préparée pour le recevoir, — c'est la chambre Garibaldi [1].

Autant la décoration du salon rouge et du salon bleu, au premier étage, est lumineuse et gaie, autant celle de la galerie du second étage est sombre et sévère. Des lambris de chêne montent jusqu'au plafond, encadrant, d'espace en espace, d'admirables tapisseries flamandes du xve siècle, dont les sujets sont empruntés au Nouveau-Testament. Au centre de la salle se dresse un lampadaire de bois sculpté, fixé sur pivot, haut comme un arbre, portant quarante-huit branches, et couronné d'une statuette de la Vierge, en chêne comme le lampadaire lui-même. Cette statuette est l'œuvre de Victor Hugo.

De la galerie on monte, par un « escalier dérobé », comme dans *Hernani*, au troisième étage, où se trouvent un belvédère et deux chambrettes. La première, grande à peine comme une cabine de navire, est la chambre à coucher du poète. Un lit très bas de velours rouge à bandes de tapisserie, un miroir à cadre rocaille et une petite table de toilette pour tout ameublement. La seconde, tendue de tapisserie et meublée d'un divan, est un cabinet de repos — et de lecture. Il y a des livres partout, en tas sur le plancher, en piles sur le divan [2]. Les deux

1. Gustave Rivet, *Victor Hugo chez lui*, p. 122.

2. L'historiographe officiel de Victor Hugo, M. Alfred Barbou, a fait, lui aussi (*Victor Hugo et son temps*, pages 292 et suivantes), une longue description d'Hauteville-House, mais on pense bien qu'elle ne vaut pas celle de M. Henri Houssaye. Elle renferme pourtant de bien jolies choses, entre autres celle-ci, que je rencontre à la page 299 : « *Hauteville-House était une sorte de lieu d'asile.* Quiconque y frappait était certain d'être accueilli. Une des chambres, placées à côté du cabinet de travail de Victor Hugo, s'offrait

petites pièces donnent sur le belvédère, le *look-out*, comme l'appelait Victor Hugo dans sa lettre à Jules Janin. Pour plafond et pour murailles des glaces sans tain, laissant entrer à flots la lumière, si bien que le poète pouvait se croire presque dans le ciel et presque dans la mer. Il embrassait de là un horizon infini. A droite, les falaises de Jersey ; à gauche, Aurigny ; en face, Jethou, Herm et Serk ; au fond, entre Aurigny et Jethou, entre Jethou et Serk, entre Serk et Jersey, partout, la France[1].

C'est là que, tous les jours, par tous les temps, l'été sous le soleil, l'hiver auprès de son poêle de faïence que surmonte une statuette de Vénus, appuyé sur son grand pupitre de chêne, vêtu de sa longue robe de chambre rouge, Victor Hugo travaillera jusqu'à la fin de son exil, sans se donner un moment de relâche. Il avait dit, en 1846 :

Pourquoi m'appelez-vous encore ?
J'ai fait ma tâche et mon devoir.
Qui travaillait avant l'aurore,
Peut s'en aller avant le soir[2].

Mais aujourd'hui il ne veut plus entendre parler de repos. « En tout temps, dit M. Alfred Asseline, il était le premier levé ; les rares passants qui descendaient la rue

à *tout homme de lettres français qui désirait écrire un livre dans la tranquillité de l'exil.* Gérard de Nerval, Ourliac, Balzac, et, plus tard, ce charmant poète, qui devait mourir si jeune, Albert Glatigny, dix autres *habitèrent cette chambrette*, appelée le *radeau de la Méduse* par Victor Hugo, qui, fournissant le repas en même temps que le gîte, entendait égayer son hospitalité. » Voyez-vous d'ici chez Victor Hugo, à Guernesey, dans la chambrette d'Hauteville-House, *après 1856*, par conséquent, Balzac, Gérard de Nerval et Edouard Ourliac, écrivant chacun un livre « dans la tranquillité de l'exil », — Ourliac, qui était mort le 31 juillet 1848, Gérard de Nerval, qui était mort le 24 janvier 1855, Balzac, sur la tombe duquel Victor Hugo lui-même avait prononcé un si beau discours le 21 août 1850 !

1. A. Vacquerie, *Profils et grimaces*, p. 420.
2. Novembre 1846. *Les Contemplations*, t. II, p. 12.

d'Hauteville pour se rendre au port pouvaient le voir au petit jour, arpentant son *look-out*... Commandant à son inspiration dont il avait fait l'esclave de son génie, il se mettait tranquillement à quelque chef-d'œuvre, comme un manœuvre à sa tâche accoutumée. A midi, il avait écrit ses cent vers ou ses vingt pages de prose sans rature, quelquefois avec des renvois qui tenaient plus que la page ; alors, les jambes un peu raidies, car il avait pris l'habitude d'écrire debout et de marcher en composant, il descendait lentement son escalier, les tentures amortissant le bruit de son pas, et il secouait sa pensée à laquelle il donnait congé pour le restant du jour... — En fait de travail, combien de fois Victor Hugo nous a-t-il répété : « Peu de travail ennuie; beaucoup de travail amuse[1]. »

III

Ce qu'avait été la vie du poète à Jersey, les lettres de Mme Hugo nous l'ont dit. Nous allons apprendre, par celles de François-Victor, ce qu'elle fut à Guernesey.

Le 23 janvier 1858, François-Victor, alors tout occupé de sa traduction de Shakespeare, écrivait à son parent, M. Alfred Asseline ;

Mon père nous a donné un beau logis avec un beau jardin. Il a réalisé ce rêve d'il y a vingt ans : avoir une habitation au bord de la mer! Qui eût pensé que ce rêve n'était pas un château en Espagne? Pourtant, c'était un château à Guernesey. Singulière chose que le locataire de la place Royale et de la rue de la Tour-d'Auvergne soit devenu le propriétaire d'Hauteville-House, et que le représentant de 1851 soit devenu le vassal

1. *Victor Hugo intime*, pages 206, 207, 209.

de Victoria. Quand je dis vassal, ce n'est pas une métaphore, car mon père paye par an deux poulets de rente à la reine.

Du reste, nous travaillons tous. Mon père achève les « Petites Épopées »; Charles fait un roman et moi je donne Shakespeare à la France, bornant mon vœu pour le moment à être le drogman fidèle de cet immense génie. C'est un travail énorme : trente-six drames, cent vingt mille vers à traduire, trente-six préfaces à faire! en quatre ans[1] !... »

« Le roi, dit Saint-Simon, eut un anthrax au cou qui ne parut d'abord qu'un clou, mais qui donna beaucoup d'inquiétude[2]. » En 1858, Victor Hugo eut son anthrax comme Louis XIV. François-Victor écrivait à M. Asseline, le 22 août :

La maladie de mon père, qui t'a si tristement surpris lors de ton arrivée à Guernesey, n'est pas encore absolument terminée. La plaie immense faite par le furoncle, et qui couvrait toute la largeur du dos, n'est pas encore tout à fait fermée. De plus, le gonflement des jambes attribué à l'engorgement des vaisseaux lymphatiques n'est pas sensiblement diminué. De là, de grandes précautions à prendre. Le docteur interdit à mon père de marcher et de trop manger, et cette demi-diète, nécessaire pour la fermeture de la plaie, retarde beaucoup la convalescence. Il paraît certain maintenant que la maladie était beaucoup plus grave qu'on n'a voulu nous le laisser croire. Le docteur en a-t-il vu toute la gravité, ou bien nous l'a-t-il sciemment cachée? Je n'en sais rien; mais il est impossible de ne pas voir, devant les retards du rétablissement, que la crise a été fort sérieuse. Cette pensée rétrospective jette donc parmi nous un certain trouble que tu peux facilement expliquer. Le dérangement d'une santé aussi chère serait une calamité et privée et publique, dont nous n'oserions pas calculer les conséquences. Ce qui nous rassure, c'est que le visage a repris sa sérénité et sa bonne mine depuis une huitaine de jours. Il y a un mieux évident qui, j'espère, continuera.

1. Alfred Asseline, *Victor Hugo intime*, p. 163.
2. *Mémoires de Saint-Simon*, édition de 1842, t. XXXVIII, p. 184.

Paul [1] nous est arrivé, au milieu de ces préoccupations, gras, frais, bien portant et heureux. Son séjour, qui n'a duré qu'une semaine, a été pour tous une véritable distraction. Il a une qualité immense pour nous autres proscrits : il est essentiellement parisien, il connaît à fond les rues de Paris, les théâtres, les coulisses, la bohême officielle et la petite Pologne littéraire ; il sait le dernier bon mot de Grassot et il connaît le plus récent calembour de Clairville. Enfin, attrait suprême, il chante le couplet. Bref, il est très gai ; et ce qui ne gâte rien, très bon garçon. Nous l'avons donc quitté mardi dernier avec regret. La veille nous avons fait à Moulin-Huet un pique-nique monstre où ta santé a été bue aux acclamations universelles. Ce qui te prouve que tu es resté parmi nous suffisamment populaire pour pouvoir, en temps de trouble, dormir tranquillement sur tes deux maisons. Ceci soit dit entre parenthèses [2].

Nouvelle lettre au même, du 14 novembre :

Nous sommes aujourd'hui jour de sabbat, mon cher ami. Toutes les maisons sont closes, toutes les boutiques sont fermées, le ciel est de ce gris qui a l'air de devoir être éternel, il fait un vent terrible. La tristesse de cette mise en scène lugubre est augmentée par le contraste d'une semaine de rires et de joies que nous avons eue.

Hetzel, Noel Parfait et un jeune Belge fort parisien, appelé Frédérix [3], sont venus passer huit jours avec nous. Nous avons eu de charmantes soirées de causerie et de réjouissants piques-niques. Mais, maintenant, tout cela est fini, nos amis sont repartis hier pour Bruxelles et nous sommes redevenus des ermites...

...Notre maison est bien un couvent de bénédictins. On travaille chez Charles, on travaille chez ma mère, on travaille chez mon père, on travaille chez moi. Pour peu que l'exil

1. M. Paul Foucher, beau-frère de Victor Hugo.
2. Alfred Asseline, p. 173.
3. M. Gustave Frédérix, rédacteur de *l'Indépendance belge*, écrivain et critique distingué. Il a publié, en 1862, après l'apparition des *Misérables* et le banquet offert à Victor Hugo à Bruxelles, une brochure intitulée : *Souvenir du banquet donné à Victor Hugo.*

dure, nous ferons ajouter une aile spéciale à la Bibliothèque nationale de Paris.

Charles publie dans *l'Illustration*, sous le pseudonyme d'Auverney [1], une charmante nouvelle intitulée : *l'Oiseau bleu ;* il écrit pour *la Presse* un roman, en trois volumes, commandé par le journal [2]. Mon père nous lit chaque jour quelques-unes de ses admirables *Petites Épopées*. Figure-toi les poèmes du Romancero élargis aux proportions modernes, et tu pourras deviner ce qu'est cette œuvre extraordinaire... [3].

En 1859, Hauteville-House n'est pas encore finie de meubler. François-Victor écrit le 14 janvier :

...Mon père est dans le coup de feu des *Petites Épopées*. Les distractions politiques que le public européen va se donner ce printemps lui ont démontré la nécessité de finir au plus vite son poème... Charles achève également son roman pour *la Presse :* trente feuilletons, ni plus ni moins.

Il n'y a que les ouvriers ici qui sont des paresseux. La maison n'est pas encore terminée. L'ameublement se fait avec une lenteur désespérante; avec ces gens-là, on a bien de la peine à être dans ses meubles. Il me tarde de ne plus entendre cette musique discordante de marteaux faux. Cela devient par trop musical [4], et notre maison res-

1. Charles Hugo ne faisait que reprendre un pseudonyme dont s'était déjà servi son père à l'époque où celui-ci publiait *le Conservateur littéraire*. Plusieurs articles de ce recueil sont signés : *V.-M. d'Auverney*. — Auverney, petit bourg de la Loire-Inférieure, situé à trois lieues de la ville de Chateaubriant, était le pays d'origine de la mère de Victor Hugo.

2. Ce roman de Charles Hugo avait pour titre *la Bohême dorée*. *La Presse* en commença la publication le 24 mars 1859.

3. Alfred Asseline, p. 178.

4. On voit que François-Victor n'aimait pas la musique. Son père ne l'aimait pas davantage, ce qui ne l'empêchait pas, à l'occasion, de patronner des concerts. On lit dans *Victor Hugo à Guernesey*, par M. Henri de Monteyremar : « Durant l'année 1857, une demoiselle Augustine Allix, pianiste, vint se fixer à Guernesey comme professeur de piano et fit connaissance de Charles Hugo. A propos d'un concert donné par cette dernière dans la salle des *Assemblées au Marché*, sous le patronage de Victor Hugo, il se passa un fait qui dut, dans la suite, laisser un certain froid dans les relations de la société de Guernesey avec le propriétaire d'Hauteville-House. Il est d'usage, en Angleterre, après les réunions publi-

semble décidément trop au logis d'Arnal dans *Passé minuit* [1].

Victor Hugo travaille toujours ferme aux *Petites Épopées*, et, le 14 février 1859, son fils écrit à M. Asseline :

Mon père nous a lu aujourd'hui, dimanche, une admirable légende intitulée : *Ratbert;* c'est la veine des *Burgraves* agrandie et idéalisée encore. Et dire que cette splendide chose n'est qu'une pièce de cette œuvre! Quelqu'un qui n'aurait fait que cela serait sûr de l'immortalité. Il y a dans les *Petites Épopées* de quoi faire cent gloires. Tu verras et je t'ajourne à l'apparition.

Malheureusement, cette apparition se fait attendre ; mon père a encore deux ou trois pièces capitales à finir, et il ne peut pas donner le manuscrit à l'imprimeur avant deux mois. Nous n'aurons donc pas les *Petites Épopées* avant l'été. Pourtant le grand homme travaille sans relâche, il travaille même la nuit. Et, signe sérieux chez lui, il ne lit plus même les journaux.

As-tu lu les deux derniers volumes de Jules Janin sur l'art dramatique [2]? Il a reproduit une charmante étude de ma mère sur Mme Dorval. Je te conseille de jeter un coup d'œil là-dessus, tu verras quel tact, quelle finesse, quel goût il y a dans ces quelques pages!... Tu vas sans doute rire de mon enthousiasme, tu vas reprocher à mes éloges de ne pas sortir de ma famille! Que veux-tu, ce n'est pas ma faute si je suis le fils de Victor Hugo!...

Il n'est pas impossible qu'on joue à la Porte-Saint-Martin *la Tempête*, féerie de William Shakespeare, traduite par ton ami [3].

ques, de jouer le *God save the queen*. Cet air national est entendu debout et découvert par les occupants des premières places. C'est ce que ne voulut pas faire, le soir en question, Victor Hugo, prétendant *qu'il ne s'était jamais découvert devant une tête couronnée.* » Eh quoi! pas même devant le roi Louis XVIII, dont il avait reçu une pension, pas même devant le roi Charles X, qui l'avait invité à son sacre, pas même devant le roi Louis-Philippe qui l'avait nommé pair de France, et auquel il avait dit, sans doute en renfonçant son chapeau sur sa tête : *Sire, Dieu a besoin de vous!*

1. Alfred Asseline, p. 191.

2. *Histoire de la littérature dramatique,* par Jules Janin, tomes V et VI. — 1858.

3. Alfred Asseline, p. 195. Il ne fut pas donné suite à ce projet

Au tome VI de son *Histoire de la littérature dramatique* [1], Jules Janin a reproduit, en effet, un ancien feuilleton de Mme Victor Hugo, publié en 1849 dans *l'Événement* sous ce titre : *la Dernière année de Mme Dorval* [2]. François-Victor avait raison de l'écrire à son ami : ces pages sont pleines de tact et de goût, pleines aussi de délicatesse et d'émotion. Mme Hugo eut un moment l'idée de faire un petit volume « dédié aux morts », dans lequel elle aurait réuni ses articles sur *Mme Dorval*, *Charles Nodier*, etc. [3]. Elle ne donna pas suite à ce projet.

de représenter sur la scène de la Porte-Saint-Martin *la Tempête*, de Shakespeare, traduite par François-Victor Hugo.

1. Pages 348 à 356.

2. *L'Événement* du 1er octobre 1849. — Mme Dorval était morte le 20 mai 1849. Ce que Mme Victor Hugo ne dit pas dans son article, et ce qui est peu connu, c'est que M. de Falloux, alors ministre de l'Instruction publique, paya, *de ses deniers personnels*, la dépense des obsèques de Mme Dorval, de celle qui avait créé la *Marion Delorme* et la *Catarina Bragadini* de Victor Hugo. (*L'Opinion publique* du 4 juin 1849.)

3. En 1864, Mme Victor Hugo, alors à Paris, écrivait à Sainte-Beuve : « Pour occuper mon esprit, je voudrais écrire quelque chose sur *Alfred de Vigny*. Cette étude m'aiderait à compléter un petit livre *dédié aux morts*, que j'ai commencé avant l'exil. Vous avez parlé, m'a-t-on raconté, d'Alfred de Vigny. Je voudrais savoir ce que vous en dites. La critique littéraire à laquelle je n'entends rien et que vous avez tous les droits d'aborder n'entre pas dans mon cadre, mais je trouverai, dans ce que vous avez écrit, des faits, des dates et une appréciation générale de l'homme qui me serviront, — et puis je vous lirai. » — Sainte-Beuve lui ayant envoyé la livraison de la *Revue des Deux Mondes* (15 avril 1864) qui contenait son article, Mme Hugo lui adressa cette nouvelle lettre :

« Dimanche 31.
« 23, rue de l'Embarcadère (Auteuil).

« J'ai lu et relu votre article sur de Vigny. C'est profond, délicat et vrai. Toutefois, il me semble que vous n'avez pas rendu justice aux vertus de famille de M. Alfred de Vigny. Je sais de lui, à cet égard, des faits nobles et touchants. Ce que vous dites de la séance de réception, à laquelle j'ai assisté, est vivant et de la plus rigoureuse réalité, quoique, suivant mon impression, vous me sembliez un peu partial pour M. Molé qui, de son côté, avait, à cette séance, une attitude hautaine, sentant surtout un peu trop son grand seigneur. Cette légère réserve faite, je ne sais rien de plus admirable-

Cependant les années s'écoulaient. On était arrivé au mois d'août 1859. La guerre d'Italie venait de se terminer par le traité de Villafranca, aux termes duquel « l'Empereur d'Autriche cédait ses droits sur la Lombardie à l'empereur des Français, qui les remettait au roi de Sardaigne ». Plus encore qu'à l'époque du traité de Paris [1], Napoléon III apparaissait comme l'arbitre et le maître de l'Europe. Le dimanche 14 août, eut lieu dans Paris la rentrée triomphale des troupes victorieuses à Magenta et à Solférino. Lorsqu'elles défilèrent sur la place Vendôme, devant l'empereur et l'impératrice, ce furent des acclamations sans fin, un enthousiasme indescriptible. Le 16 août, le lendemain de la fête de Napoléon, le *Moniteur* publia un décret contresigné Delangle et ainsi conçu : « *Amnistie pleine et entière* est accordée à tous les individus qui ont été condamnés pour crimes ou délits politiques, ou *qui ont été l'objet de mesures de sûreté générale.* »

A l'amnistie, Victor Hugo répliqua par la déclaration suivante, datée du 18 août 1859 :

DÉCLARATION

Personne n'attendra de moi que j'accorde, en ce qui me concerne, un moment d'attention à la chose appelée amnistie.

Dans la situation où est la France, protestation absolue, inflexible, éternelle, voilà pour moi le devoir.

Fidèle à l'engagement que j'ai pris vis-à-vis de ma conscience, je partagerai jusqu'au bout l'exil de la liberté. Quand la liberté rentrera, je rentrerai [2] !

ment raconté ; c'est fait à déconcerter les plus forts. Que vais-je devenir dans mon insuffisance ?

« Merci des bonnes heures que vous m'avez fait passer et à vous de mon vieux cœur. »

Sainte-Beuve, au tome IV des *Nouveaux Lundis*, p. 467, a publié quelques lignes de cette lettre, mais sans nommer Mme Hugo.

1. 30 mars 1856.

2. *Pendant l'exil*, p. 169.

A partir de ce moment, Victor Hugo cessait d'être un proscrit. Il était un exilé volontaire [1]. Les républicains, — et rien n'était plus naturel, — ont exalté la fierté de son attitude, la grandeur de sa résolution, l'héroïsme avec lequel il est resté « fidèle à l'engagement qu'il avait pris vis-à-vis de sa conscience ». D'autres, pendant ce temps-là, et à leur tête M. Edmond About, ne se sont pas fait faute de *blaguer* « l'exil de M. Victor Hugo qui n'est pas exilé ». Ils se sont demandé si « cet interminable exil » n'était pas en réalité « une spéculation » et une spéculation des plus fructueuses [2].

Je crois qu'il convient d'appliquer ici à la conduite de Victor Hugo le mot de Lamartine : *Ni si haut ni si bas* [3] !

N'en déplaise au *bon jeune homme* qu'était alors M. Edmond About, Victor Hugo ne jouait pas la comédie de l'exil. Il n'y cherchait pas une occasion de faire monter le chiffre de ses recettes, puisqu'aussi bien, si son « attitude » était, en effet, une excellente *réclame* pour ses livres, elle lui faisait par contre perdre gros au théâtre, où ses pièces n'étaient plus jouées. Mais si le propriétaire d'Hauteville-House n'était pas un comédien, il n'était pas davantage un héros. Dans quelques-unes de ces inscriptions en style lapidaire où il excellait

1. On lit dans *Victor Hugo chez lui*, par Gustave Rivet, p. 124 : « Le graveur Chenay reproduisit, pendant l'exil, un album des dessins les plus curieux du poète, et Victor Hugo, en offrant cet album à Mme Drouet, écrivit ces vers à la première page :

Il met sous votre aile aujourd'hui
Ces dessins, qu'hélas ! on déterre.
Plaignez-le de ce double ennui,
Etant le *proscrit volontaire*,
D'être le peintre malgré lui.

V. H.

2. Edmond About, *Causeries*, p. 47, 1864.

3. Ni si haut, ni si bas ! simple enfant de la terre,
Mon sort est un problème et ma fin un mystère...
(*Premières Méditations*, II.)

et dont il avait couvert les murs de sa maison, il s'était complu à dire : *Sum, non sequor* ; — STO *sed fleo*, — ou encore :

Les dieux sont aux vainqueurs, Caton reste aux vaincus [1].

J'en suis bien fâché, mais il n'était rien moins qu'un Caton. Encore une fois, l'explication de sa conduite ne doit être cherchée ni si haut ni si bas. Il ne rentrait pas en France, tout simplement parce qu'il n'y pouvait pas rentrer, tant que Napoléon III serait sur le trône ; parce qu'il avait écrit *Napoléon le Petit* et *les Châtiments* : parce qu'il avait jeté à tous les vents les pamphlets, les poèmes et les discours où il traitait *M. Bonaparte* de bandit et d'assassin, plus criminel à lui seul que Cartouche, Mandrin, Schinderhannes, Poulailler, Poulmann, Papavoine, Castaing, Mingrat, Soufflard et Lacenaire ; parce qu'il avait pris cent fois, non seulement devant sa conscience, mais à la face de l'Europe et du monde, l'engagement de ne pas revenir en France tant que Louis-Napoléon n'en serait pas sorti ; parce qu'il avait dit :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là [2] !

Les frères de Goncourt ont consigné, dans leur *Journal*, des paroles dites par Victor Hugo à un de ses amis, M. Charles Edmond, et que je ne puis me dispenser de reproduire. Les voici : « Après avoir fait des dépôts de *Sœur Philomène* toute la journée, écrit M. de Goncourt, je dîne ce soir chez Charles Edmond, qui vient de passer quelques jours avec Hugo, à Bruxelles... Hugo sup-

1. Henry Houssaye, *loc. cit.*
2. LES CHATIMENTS, *Ultima verba*.

porte avec une parfaite indifférence l'exil, n'admettant pas que la Patrie soit seulement la terre d'un sol et répétant : « La Patrie, qu'est-ce? une idée! Paris, quoi? Je n'en ai pas besoin. C'est la rue de Rivoli, et je déteste la rue de Rivoli [1]. »

De telles paroles, à coup sûr, dépassaient la pensée du poète; elles ne traduisaient pas ses véritables sentiments. Ce qui était vrai, c'est que, tout en continuant d'aimer la France, parce qu'un Français ne peut pas ne pas l'aimer toujours, il supportait parfaitement de vivre loin d'elle aussi longtemps qu'elle aurait à sa tête l'homme auquel il avait déclaré une guerre implacable. Ce qui était vrai, c'est qu'il ne pouvait rentrer, Napoléon régnant, sans que son orgueil ne reçût une blessure profonde; et à cela il ne se pouvait résigner. Tout plutôt, même, s'il le fallait, la douleur de vivre et de mourir loin de la patrie !

Un mois après sa *Déclaration* du 18 août, il faisait paraître la *Légende des Siècles*.

IV

Je me rappelle encore avec quelle émotion, le 29 septembre 1859, j'ouvris le premier volume de la *Légende des Siècles*. Le livre avait pour second titre *les Petites Épopées*. Ces *Petites Épopées*, je les attendais depuis trois ans, depuis le jour où j'avais lu, dans *Profils et Grimaces*, ces lignes de M. Auguste Vacquerie : « J'ai pour bibliothèque les manuscrits de Victor Hugo. En fait de roman, *les Misérables* ; en fait de poèmes, *Dieu, la Fin de Satan, les Petites Épopées* [2] .» Je me plaisais

1. *Journal des Goncourt*, t. I, p. 377. — 11 juillet 1861.
2. *Profils et Grimaces*. — Lettre à Ernest Lefèvre. Hauteville-House, avril 1856.

à penser qu'elles seraient le chef-d'œuvre de Victor Hugo, qu'elles donneraient raison à ces paroles de Balzac, écrivant au mois de juillet 1840, à l'occasion des *Rayons et des Ombres* : « *M. Victor Hugo ne peut plus être en progrès que par un poème.* Dans l'exécution de cette œuvre grandiose, qui manque à la France et qu'il peut lui donner, soit dans la forme grotesque prise par Arioste et à laquelle il excellerait, soit dans la forme héroïque du Tasse, il sera bien servi par le tour que prend sa poésie, par son admirable sentiment des images, par la richesse de sa palette, par sa puissance de description [1]. » Est-ce que déjà la plus belle pièce des *Châtiments* n'était pas venue donner une première et éclatante confirmation aux prévisions de Balzac ? Qu'était *l'Expiation*, sinon une *Petite Épopée* ? A l'émotion avec laquelle j'abordais la *Légende des Siècles*, se mêlait donc beaucoup d'espoir. Mon attente allait être à moitié remplie, à moitié déçue.

Les deux volumes de la *Légende des Siècles* ne renferment que trois petites épopées : *le Petit roi de Galice*, *Eviradnus* et *Ratbert*. Le reste de l'ouvrage, soit environ les trois quarts, est formé de pièces qui ne peuvent prétendre au titre de poèmes. Les plus belles de ces pièces, *Aymerillot* et *le Mariage de Roland*, sont de simples épisodes, des anecdotes épiques, si l'on veut, mais des anecdotes [2].

Victor Hugo, après avoir projeté d'écrire un livre entièrement composé de poèmes et de légendes, y avait-il

1. Balzac, *Revue Parisienne*, p. 94.

2 « *Aymerillot* est la reproduction à peu près exacte d'un épisode de la *Romance de Roland*, que M. Achille Jubinal avait insérée, sous le titre de *Château de Dannemarie*, dans une nouvelle du *Magasin pittoresque* de 1841. » *Victor Hugo*, par L. Mabilleau, p. 89.

tout à coup renoncé, alors qu'il n'était encore qu'au quart de la route? Ce qui est certain, c'est que, pour la première fois, il livrait au public un ouvrage sans proportions, sans harmonie, sans plan, où ne se rencontrait plus cette savante et belle ordonnance dont il était coutumier [1].

La chose assurément avait lieu de surprendre. Peut-être en trouverait-on l'explication dans la direction nouvelle qu'avaient prise ses idées depuis que l'exil l'avait jeté loin de Paris et de la France, depuis qu'il frayait avec les spectres au pied du dolmen de Rozel. Il n'était plus seulement le « Penseur » des *Voix intérieures* et des *Rayons et des Ombres ;* il était le « Mage » des *Contemplations*, le prophète de la religion nouvelle. Sa mission s'était agrandie. Il ne pouvait plus lui suffire de composer de beaux récits, des narrations épiques. Plus que jamais, il avait charge d'âmes. Le moins qu'il pût faire maintenant, c'était de montrer « l'épanouissement du genre humain de siècle en siècle, l'homme montant des ténèbres à l'idéal, la transfiguration paradisiaque de l'enfer terrestre ». C'était de donner « des empreintes successives du profil humain, de date en date, depuis Ève, mère des hommes, jusqu'à la Révolution, mère des peuples ; empreintes prises, tantôt sur la barbarie, tantôt sur la civilisation, presque toujours sur le vif de l'histoire ; empreintes moulées sur le masque des siècles [2] ». C'était enfin d'écrire « une sorte de poème où se réverbère le problème unique, l'être sous sa triple face ; l'humanité, le mal, l'infini ; le progressif,

1. « Personne, dit très justement M. Emile Faguet, dans ses *Etudes littéraires sur le* XIXe *siècle*, p. 206, personne dans toute la littérature française, non pas même Malherbe, n'a plus aimé que Victor Hugo la composition exacte et bien ordonnée. »

2. Préface de la *Légende des Siècles*, p. IX.

le relatif, l'absolu; en ce qu'on pourrait appeler trois chants : *la Légende des Siècles*, *la Fin de Satan*, *Dieu* [1]. »

Du moment qu'il lui fallait « raconter le genre humain », retracer les évolutions successives de l'humanité à travers les âges, de la création du monde à nos jours, force était bien au poète de renoncer à écrire de petites épopées. Le nombre en eût été nécessairement restreint, et il n'aurait pu prendre que trop peu « d'empreintes », il n'aurait pu frapper que trop peu de médailles. Avec des pièces plus courtes, dont quelques-unes n'auront, s'il le faut, que quatre vers [2], peut-être lui sera-t-il possible de remplir son nouveau programme. La vérité est qu'il ne l'a pas rempli du tout. C'est ainsi que, dans ses deux volumes, il n'y a rien sur la Grèce et sur la civilisation hellénique. Sur Rome, il y a quatre pages, la pièce du *Lion d'Androclès*. Rien sur la Reforme, rien sur le XVIIe siècle, — je me trompe, il y a *le Régiment du baron Madruce*, — un régiment autrichien. Rien sur le XVIIIe siècle et la Révolution. En revanche, sur le XXe siècle, il y a des vers par centaines.

Si la *Légende des Siècles* est un livre mal fait, de tous points défectueux comme composition et ordonnance, il n'en renferme pas moins des morceaux superbes, qui sont vraiment de main d'ouvrier. La Bible et l'Évangile ont fourni à l'auteur des inspirations admirables, *la Conscience*, *Booz endormi*, *Première rencontre du Christ avec le tombeau*. Dans le cycle héroïque chrétien, dans *le Parricide*, *le Mariage de Roland*, *Aymerillot* et *Bivar*, il a des accents dignes de la *Chanson de Roland* et du *Romancero*. *Le Satyre*,

1. Préface de la *Légende des Siècles*, p. XVI.
2. La pièce intitulée *Mahomet*, au tome premier, est un quatrain.

la Rose de l'infante, *les Pauvres gens*[1], dans le second volume, sont des pages d'un grand souffle, d'une facture puissante, d'une touche large et émue. Mais des pages aussi belles, d'une inspiration analogue, jetées dans le même moule, on en peut trouver dans les précédents recueils du poète et en particulier dans *les Contemplations*[2]. Ce qui est unique, ce qui assigne à la *Légende des Siècles* un rang à part dans l'œuvre de Victor Hugo, ce sont les trois poèmes, les trois petites épopées qu'elle renferme, *le Petit roi de Galice*, *Eviradnus*, *Ratbert*. Toutes les qualités de l'auteur s'y déploient avec une largeur, avec un éclat, avec une vigueur incomparables. Ses défauts y sont aussi sans doute, mais c'est à peine si on ose ici leur donner ce nom. Que sont, en effet, ces trois poèmes, sinon de belles tapisseries moyen-âge, où des personnages plus grands que nature, montés sur d'énormes destriers, chevauchent à travers une forêt enchantée où se dressent des arbres étranges, où chantent des oiseaux fantastiques ? Reprocherez-vous au poète l'exubérance de sa fantaisie, la longueur de certaines descriptions, la bizarrerie de certains propos ? Autant

1. Les *Pauvres gens* sont empruntés, pour le fond, pour la marche du récit et un grand nombre de détails, notamment le trait admirable de la fin, à une pièce de Charles Lafont, publiée dès 1851 et intitulée *les Enfants de la morte*. Sans doute, Victor Hugo a su marquer à son coin la petite pièce blanche de Charles Lafont, et il en a centuplé la valeur. Mais l'emprunt n'en est pas moins incontestable et il eût été bien au grand poète de le reconnaître dans l'édition définitive de ses Œuvres. (Voy. *les Légendes de la charité*, par Charles Lafont, p. 101.)

2. Comparez, par exemple, *les Pauvres gens* et *les Malheureux* (*Contemplations*, livre V, XXXI) ; — la pièce sur *Caïn* (*la Conscience*) et la page des *Contemplations* sur Adam et Ève :

Ils songeaient, et rêveurs, sans entendre, sans voir,
Sourds aux rumeurs des mers d'où l'ouragan s'élance,
Toute la nuit, dans l'ombre, ils pleuraient en silence,
Ils pleuraient tous les deux, aïeux du genre humain,
Le père sur Abel, la mère sur Caïn.

vaudrait reprocher à la tapisserie, éclatante et superbe dans son cadre de vieux chêne, que les bras de ses personnages sont mal attachés, que ses chevaux sont trop lourds et que ses oiseaux ne ressemblent pas à ceux que l'on voit dans l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon !

Plus j'admire *le Petit roi de Galice*, *Ratbert* et *Eviradnus*, — surtout *Eviradnus*, qui est peut-être, avec *l'Expiation*, le chef-d'œuvre de Victor Hugo, — plus je regrette qu'au lieu de terminer son cycle de poèmes, il nous ait donné tant de pièces étranges, où se trouvent de si singulières « empreintes du profil humain » : *le Momotombo*, un vieux volcan du Nicaragua qui, au lieu de cracher de la lave, vomit des tirades du *Dictionnaire philosophique* [1] ; — le Mendiant du pont de Crassus, qui compare les Pyrénées à sa vieille souquenille et les rois qui se promènent dans la montagne aux poux qui grouillent sur son manteau [2] ; — le baudet qui aime mieux mourir sous le fouet que d'écraser un crapaud dans la fange, et qui devient du coup « plus saint que Socrate et plus grand que Platon [3] » ; — le sultan Mourad, qui a tué son père ; qui a pris son fils pour cible, et l'a tué ; qui a fait étrangler ses huit frères et scier son oncle Achmet entre deux planches ; qui a ouvert, l'un après l'autre et vivants, douze enfants, pour trouver dans leur ventre une pomme volée ; qui n'a cessé, pendant quarante ans, de commettre les pires forfaits, — et à qui Dieu sourit et pardonne, non parce qu'il s'est repenti, mais parce que, un jour, rencontrant à la porte d'un boucher un porc saigné vif, qui agonise sur le pavé brûlant, dévoré par le soleil et par les mouches, Mourad

1. *Les Raisons du Momotombo*, t. II, p. 127.
2. *Le Jour des Rois*, t. I, p. 113.
3. *Le Crapaud*, t. II, p. 181.

s'est approché, a chassé les mouches et poussé du pied le pourceau pour l'envoyer mourir à l'ombre, au lieu de mourir au soleil.

La nuée apporta le porc dans la lumière,
A l'endroit même où luit l'unique sanctuaire,
Le saint des saints, jamais décru, jamais accru;
Et le porc murmura : « Grâce! il m'a secouru. »
Le pourceau misérable et Dieu se regardèrent.

. . . . . .

Dans un plateau le monde et le pourceau dans l'autre.
Du côté du pourceau la balance pencha . .
Un pourceau secouru pèse un monde opprimé [1].

Il y a ainsi trop de pages où tout va à l'excès, la pensée, le mot, le sentiment. Que d'idées fausses, baroques, impossibles! Et souvent aussi quelle absence d'idées ! Combien de vers où il n'y a rien ! Seulement, et c'est par cette remarque que je finirai, telle est, dans la *Légende des Siècles*, la sûreté de main de l'exécutant, la maîtrise de l'ouvrier, que ces vers creux et vides se tiennent admirablement debout, aussi droits, aussi solides que s'ils étaient pleins, pareils à ces armures de chevaliers si bien décrites par le poète :

Chevaux et chevaliers sont des armures vides,
Mais debout. Ils ont tous encor le geste fier,
L'air fauve, et, quoique étant de l'ombre, ils sont du fer [2].

1. *Sultan Mourad*, tome I, p. 263.

2. *Eviradnus*. — *La Légende des Siècles*, t. I, p. 189. — On lit, au tome Ier du *Journal des Goncourt*, à la date du 4 mars 1860 : « Nous causons avec Flaubert des *LÉGENDES DES SIÈCLES* de Hugo. Ce qui le frappe surtout dans Hugo, qui a l'ambition de passer pour un penseur : c'est l'absence de pensée. Hugo n'est pas un penseur ; c'est, selon son expression, un naturaliste. Il a de la sève des arbres dans le sang. » — Au tome II, p. 123 (22 juin 1863), les Goncourt rapportent ces paroles de Théophile Gautier : « Des mots rayonnants, des mots de lumière avec un rhythme et une musique, voilà ce que c'est que la poésie. Ça ne prouve rien. Ainsi le commencement de *Ratbert*. Il n'y a pas de poésie au monde comme cela. C'est le plateau de l'Hymalaya. Toute l'Italie blasonnée est là... et *RIEN QUE DES MOTS !* »

CHAPITRE VII

LES MISÉRABLES

Le Manuscrit de l'Evêque. Le bon éditeur Eugène Renduel. — Mme Drouet et le manuscrit des *Misérables*— Avant 1848 et après 1852. — Un passeport laïque. M. Cuvillier-Fleury. Lettre du duc d'Aumale. *L'Année 1817.* Lamartine et Charles Nodier. — Le banquet de Bruxelles. Un jugement de Prosper Mérimée. *Ecce iterum... Vadius.* — Une Encyclique. — Victor Hugo, collaborateur de Grégoire XVI.

I

Au printemps de 1861, Victor Hugo se rendit à Bruxelles et y fit un séjour de quelques mois, pendant lequel il termina *les Misérables*. Le jour où il écrivit le mot *fin* sur son manuscrit, — c'était au commencement de juillet, — rencontrant un de ses amis de France, M. Charles Edmond, arrivé ce jour même de Paris, il lui dit : « Dante a fait un enfer avec de la poésie, moi j'ai essayé d'en faire un avec de la réalité [1]. » Il se mit en rapport, pour la publication de son roman, avec des éditeurs belges, MM. A. Lacroix, Verboeckoven et Cie. De retour à Guernesey, le 3 septembre, il y recevait, le 5 décembre suivant, la visite de M. Lacroix, qui resta une semaine à Hauteville-House et en partit avec un traité en bonne forme.

Un des articles de ce traité était ainsi conçu : « M. Lacroix aura à s'entendre avec M. Renduel pour la pu-

1. *Journal des Goncourt*, t. Ier, p. 377. — *11 juillet 1861.*

blication des deux premiers volumes. » A l'origine, le roman ne devait avoir en effet que deux volumes et porter pour titre : *le Manuscrit de l'Évêque*. En vertu de conventions antérieures passées avec Eugène Renduel, celui-ci avait le droit de publier le premier ces deux volumes sous la condition d'en tirer seulement deux mille exemplaires. Le premier soin de M. Lacroix fut de s'aboucher avec lui. L'entente fut facile. Renduel, depuis quelques années déjà, n'était plus dans les affaires. Au lendemain des grandes batailles romantiques, il s'était retiré, pour y vivre et y mourir en paix, dans un château du Nivernais, dans un château à lui appartenant et appelé le château de Beuvron. Beuvron ! La Motte-Beuvron ! Ce nom seul, tout empreint de saveur Louis XIII, évoquait pour lui l'époque favorite de ses poètes, et tant de beaux volumes, romans, drames, poèmes, qu'il avait édités avec amour, demandant pour eux à Célestin Nanteuil, à Tony Johannot et à Camille Roqueplan de précieux frontispices, où les eaux-fortes terrifiantes alternaient avec les vignettes railleuses [1]. Il lui rappelait cette *Marion de Lorme*, qu'il avait publiée au mois d'août 1831, ou encore cet admirable recueil des *Voix intérieures*, mis en vente le 26 juin 1837 et où se trouvait ce vers dont il avait su faire une réalité :

« C'était un grand château du temps de Louis treize [2]...

L'heureux châtelain de Beuvron n'avait nul désir de revenir à son ancien métier et de faire, une fois encore, « gémir la presse ». Aussi l'entente fut-elle facile. En moins d'une heure, l'accord était conclu. Eugène Renduel consentait, en échange du versement d'une somme

1. Adolphe Racot, *Portraits d'hier*, p. 137.
2. *Les Voix intérieures*, XVI.

de huit mille francs, à faire abandon de ses droits sur les deux premiers volumes des *Misérables* [1].

Sous sa nouvelle forme, le roman de Victor Hugo n'avait pas moins de dix volumes. Il avait fallu en faire une copie pour l'impression, et ce n'avait pas été une petite besogne. Trois personnes l'avaient menée à bonne fin : Mme Chenay, sœur de Mme Victor Hugo, — une Française, habitant l'île et chargée de famille, Mme Jeay, dont le travail était payé, — et Mme Drouet, qui habitait Guernesey. Précisément à ce moment, Victor Hugo acheta, pour elle, du propriétaire, M. Demaille, la maison qu'il avait habitée à son arrivée à Saint-Pierre-Port, au no 20 de la rue Hauteville [2]. C'est un fervent admirateur du poète, un Guernesiais, M. Henri de Monteyremar, qui nous fournit ce renseignement. Le cousin de Victor Hugo, M. Alfred Asseline, veut bien le compléter. « Mme Drouet, dit-il, vivait noblement à Guernesey, dans l'ombre et le nuage de cette gloire un moment proscrite [3]. » Et un peu plus loin : « J'ai eu l'honneur d'être reçu souvent chez Mme Drouet, dans la maison *discrète* que Victor Hugo, artiste incomparable en toutes choses, se plaisait à lui décorer de ses mains [4]. »

La première partie des *Misérables* — *Fantine* — fut publiée le 3 avril 1862. Le 30 juin suivant, paraissait la cinquième et dernière partie, *Jean Valjean*.

Le jour où Victor Hugo donnait au public les premiers volumes de son nouveau roman, il venait d'accomplir sa

1. Je dois ces détails à l'obligeance de M. Adolphe Jullien, auteur d'un volume (encore inédit) sur *le Romantisme et l'éditeur Renduel*.
2. *Victor Hugo à Guernesey*, par M. Henri du Monteyremar. *Figaro* du 18 août 1883.
3. Alfred Asseline, *Victor Hugo intime*, p. 283.
4. *Ibid.*, p. 283.

soixantième année. Il s'était dit, sans doute, comme Don Ruy Gomez de Silva :

Ressaie, à soixante ans, ton harnais de bataille [1].

Ce qui est certain, c'est qu'il remporta, ce jour-là, une de ses plus éclatantes victoires. La première partie des *Misérables* est une de ses plus belles œuvres et on y reconnaît à chaque page la main d'un maître.

Mlle Baptistine, la sœur de l'évêque, et sœur Simplice, la religieuse qui fait le service de l'infirmerie à l'hôpital de Montreuil-sur-Mer, sont deux figures charmantes, esquissées avec une merveilleuse délicatesse.

Malgré de fâcheuses retouches, il s'en faut de bien peu que le portrait de Mgr Myriel ne soit un chef-d'œuvre. Javert, l'officier de paix, esclave de ses fonctions et de ses devoirs, s'élève à la hauteur d'un type. Au lieu d'un « mouchard », nous avons un héros. Le poète, qui avait réhabilité la courtisane dans Marion de Lorme et dans la Tisbé, l'*out-law* dans Hernani, le bouffon de cour dans Triboulet, le laquais dans Ruy-Blas, réhabilite ici l'agent de police, — et cette fois il a raison.

Il y a d'admirables parties dans l'étude de l'âme de Jean Valjean, qui s'élève des profondeurs obscures du crime jusqu'aux cimes lumineuses de la vertu chrétienne. La scène où Jean Valjean se réveille au milieu de la nuit chez Mgr Myriel, qui lui a donné l'hospitalité, et vole les six couverts d'argent de l'évêque, est conduite avec un art achevé. Lorsque Jean Valjean, le lendemain, vole à un petit savoyard une pièce de quarante sous, et que, l'intelligence se réveillant en lui, il veut restituer, expier, puis se laisse ressaisir par l'esprit du mal, lutte encore, jusqu'au moment où, vaincu par la

1. *Hernani*, acte III, scène VI.

grâce, il vient tomber à genoux devant la porte de Mgr Myriel, cette péripétie est à la fois touchante et superbe. Et pourtant le poète s'est élevé plus haut encore dans les chapitres consacrés à peindre le drame qui commence à Montreuil-sur-Mer, dans la chambre de M. Madeleine, et qui se termine à Arras, dans la salle de la cour d'assises, drame qui se passe surtout au dedans de l'âme de Jean Valjean, et dont les développements saisissent l'esprit, remuent les entrailles, élèvent l'âme. Je ne sais pas s'il est rien, dans le roman moderne, qui puisse soutenir la comparaison avec ces chapitres des *Misérables*.

La conception même de l'œuvre, en cette première partie, n'est pas moins remarquable que l'exécution. Jusque-là, Victor Hugo avait fait reposer chacun de ses romans et de ses drames sur une antithèse, au fond toujours la même, sur la rencontre dans le même cœur, dans la même âme, des sentiments les plus contraires. Il n'avait cessé d'associer à la bassesse la sublimité, à la difformité morale la plus hideuse la vertu la plus pure. Et cette vertu ne succédait pas au vice et au crime, elle coexistait avec eux. Vice et vertu faisaient bon ménage ensemble. La courtisane avait des candeurs de vierge, des blancheurs de lis, elle n'en restait pas moins courtisane. L'empoisonneuse était la plus tendre, la plus admirable des mères, elle n'en continuait pas moins à verser le poison à pleines coupes. Dans *les Misérables*, au moins dans les deux premiers volumes, les seuls qui nous occupent en ce moment, Victor Hugo a changé tout cela. Il prend bien un *galérien* pour en faire son héros. Il va le chercher au bagne de Toulon comme il avait été jadis chercher Claude Gueux à la maison centrale de Clairvaux. Mais quelle différence entre

Claude Gueux et Jean Valjean ! Valjean n'est pas un criminel qui mène de front le vol et la bienfaisance, le crime et la sainteté. C'est un homme qui, après avoir failli, après être tombé, se relève ; qui, après avoir traversé le bagne, monte aux plus hauts sommets de l'honneur, mais qui n'y monte que parce qu'il a *changé*, parce qu'il s'est *converti* . Coupable et flétri, l'âme ulcérée, le cœur gros de haine, Jean Valjean s'est trouvé face à face avec un prêtre de Jésus-Christ, avec Mgr Myriel, évêque de D... — L'indulgence céleste, le pardon sublime de l'homme de Dieu l'ont ébranlé, terrassé, vaincu. Cette clarté qu'il n'avait jamais vue jusque-là a chassé les ténèbres qui obscurcissaient son âme. « ... Il tomba épuisé sur une grosse pierre, les poings dans ses cheveux et le visage dans ses genoux, et il s'écria : Je suis un misérable ! Alors son cœur creva, il se mit à pleurer... Combien d'heures pleura-t-il ainsi ? Que fit-il après avoir pleuré ?... Le voiturier qui faisait à cette époque le service de Grenoble, et qui arrivait à D... vers trois heures du matin, vit, en traversant la rue de l'Évêché, un homme dans l'attitude de la prière, à genoux sur le pavé, devant la porte de Mgr Bienvenu [1]. » Valjean s'est agenouillé; lorsqu'il se relèvera, il sera un homme nouveau ; il commencera une nouvelle vie, toute différente de l'ancienne, et qu'il édifiera sur cette parole de l'évêque : « Jean Valjean, mon frère, vous n'appartenez plus au mal, mais au bien. C'est votre âme que je vous achète ; je la retire aux pensées noires

1. *Les Misérables*, première partie, t. I, p. 277. — L'évêque des *Misérables*, que l'auteur appelle tantôt *M. Myriel*, tantôt *Mgr Bienvenu*, n'était pas un personnage imaginaire. Le poète avait peint, sous ce nom, Mgr Charles-François-Bienvenu de Miollis, qui était effectivement évêque de Digne en 1815, à l'époque où s'ouvre le roman.

et à l'esprit de perdition et je la donne à Dieu [1]. » Il devient bon, bienfaisant, doux et humble, il se sacrifie par amour de la justice, il s'élève jusqu'au surnaturel de la vertu chrétienne ; et jamais la pensée de l'évêque ne le quitte ; sa parole lui est, en toute occasion, une lumière et une force. S'il se décide, lui, le maire Madeleine, le magistrat honoré, le riche industriel, à redevenir par devoir le forçat Jean Valjean ; s'il prend cette héroïque résolution, qui perd sa vie, mais qui sauve son âme, c'est que l'évêque est là près de lui, toujours présent dans l'ombre : « Il sentait que l'évêque était là, que l'évêque était d'autant plus présent qu'il était mort, que l'évêque le regardait fixement, que désormais le maire Madeleine avec toutes ses vertus lui serait abominable, et que le galérien Jean Valjean serait admirable et pur devant lui. Que les hommes voyaient son masque, mais que l'évêque voyait sa face. Que les hommes voyaient sa vie, mais que l'évêque voyait sa conscience [2]. »

Mais qu'est cela ? Qu'est l'idée qui domine ainsi toute cette première partie du livre, sinon l'idée chrétienne, l'idée catholique de la réhabilitation par le repentir. L'idée catholique ne rayonne-t-elle pas, d'ailleurs, d'un bout à l'autre de ces deux volumes ? Le premier ne s'ouvre-t-il pas par le portrait d'un saint, de Mgr Myriel ? Le second ne se ferme-t-il pas sur ces paroles adressées à la sœur Simplice, qui vient de faire par vertu un admirable et pieux mensonge, elle qui n'a jamais menti, qui n'a jamais dit, pour un intérêt quelconque, même indifféremment, une chose qui ne fût la vérité, la sainte vérité : « O sainte fille ! vous n'êtes plus de ce monde depuis beaucoup d'années ; vous avez rejoint dans la

1. T. I, p. 259.
2. T. II, p. 203.

lumière vos sœurs les vierges et vos frères les anges ; que ce mensonge vous soit compté dans le paradis [1]. »

II

Quand parurent ces deux volumes, un éminent critique, M. Cuvillier-Fleury, appelé à en rendre compte dans le *Journal des Débats*, ne put taire sa stupéfaction. Était-ce possible ? Eh quoi ! depuis qu'il est devenu républicain, Victor Hugo n'a jamais peint le clergé, — le clergé doté, doré, crossé, chapé, mîtré [2], — que sous les couleurs les plus odieuses. Les prêtres, les évêques, ne sont plus, à ses yeux, que des scribes et des pharisiens « crucifiant, en présence du genre humain, le Christ des peuples, le peuple français [3] ». Il bafoue « MM. les cardinaux, MM. les évêques, MM. les chanoines, MM. les curés, MM. les vicaires, MM. les archidiacres, diacres et sous-diacres, MM. les prébendiers, MM. les marguilliers, MM. les sacristains, MM. les bedeaux, MM. les suisses de paroisse, et les hommes « religieux », comme on dit [4] ». — Après la prose, les vers ; après *Napoléon le Petit*, *les Châtiments*. Les prêtres y sont accusés de « vendre » le Christ « pour boire du bon vin ».

Ils livrent au bandit, pour quelques sacs sordides,
L'évangile, la loi, l'autel épouvanté,
Et la justice aux yeux sévères et candides,
Et l'étoile du cœur humain, la vérité [5] !

1. Tome II, p. 374. — Voir dans *les Etudes sur Victor Hugo*, par Louis Veuillot, le chapitre sur *les Misérables*, pages 258 et suivantes.
2. *Napoléon le Petit*, p. 231.
3. *Ibid.*, p. 258.
4. *Ibid.*, p. 184.
5. *Les Châtiments*, livre I, VIII.

Les évêques sont cloués au pilori ; et à l'un d'eux le poète adresse ces vers :

Ton diacre est Trahison et ton sous-diacre est Vol ;
Vends ton Dieu, vends ton âme !
Allons, coiffe ta mitre, allons, mets ton licol,
Chante, vieux prêtre infâme !

Le meurtre à tes côtés sait l'office divin,
Criant : Feu sur qui bouge !
Satan tient la barette, et ce n'est pas de vin
Que ton ciboire est rouge[1].

Le Pape n'est pas mieux traité que les évêques :

Le Pape Mastaï fusille ses ouailles ;
Il pose la l'hostie et commande le feu.

. . . . . .

Saint-Père, sur tes mains laisse tomber tes manches !
Saint-Père, on voit du sang à tes sandales blanches !
Borgia te sourit, le Pape empoisonneur.
Combien sont morts ? Combien mourront ? Qui sait le nombre ?
Ce qui mène aujourd'hui votre troupeau dans l'ombre,
Ce n'est pas le berger, c'est le boucher, Seigneur[2] !

M. Cuvillier-Fleury a lu, comme tout le monde, ces passages, et bien d'autres, de *Napoléon le Petit* et des *Châtiments*. Il sait de bonne source que, depuis 1853, la haine de Victor Hugo pour tout ce qui est catholique n'a fait que grandir. Comment donc ne serait-il pas surpris lorsqu'en ouvrant *les Misérables*, sur le seuil même du livre, il se trouve face à face avec un évêque, dont la figure respire une suavité ineffable, dont la vie est remplie de bonnes œuvres et d'actions sublimes ? Il poursuit sa lecture et rencontre « toute une série de chapitres qui semblent empruntés à la Vie des Saints[3] ». Dans son trouble, M. Cuvillier-Fleury ne découvre à cette chose étrange d'autre explication que celle-ci :

1. *Les Châtiments*, livre Ier, VI.
2. *Ibid.*, livre Ier, XII.
3. *Etudes et Portraits*, par Cuvillier-Fleury, n° 281.

« M. Hugo a mis un saint pour enseigne à la porte de son enfer. Entrons avec lui, sur la foi d'un pareil guide, non sans remarquer en passant l'habileté du poète qui, voulant nous attirer dans son œuvre, lui donne pour prologue, fait de main de maître, le touchant tableau de toutes les vertus chrétiennes. » Et un peu plus loin : « M. Hugo n'a peut-être demandé cette fois aux idées chrétiennes qu'un passe-port sacré pour son livre. » Je me représente mal Victor Hugo, — le Victor Hugo de 1862, — « demandant aux idées chrétiennes un *passe-port sacré* pour son livre » et donnant, de gaieté de cœur, pour enseigne à son œuvre, un *saint*, un prêtre catholique, un évêque ! La vérité, et je m'étonne que M. Cuvillier-Fleury ne l'ait pas même soupçonnée, c'est que la première partie des *Misérables* avait été écrite avant 1848, et que l'auteur n'a pas voulu la perdre [1]. Il l'a seulement retouchée en plus d'un endroit, afin que l'œuvre ancienne jurât moins avec ses opinions nouvelles. C'est ainsi qu'il a eu bien soin de faire de son évêque un brave homme qui en prend à son aise avec l'orthodoxie. « Que pensait-il de ce dogme-ci ou de ce mystère-là ? Ces secrets du for intérieur ne sont connus que de la tombe où les âmes entrent nues [2]. » Après avoir donné à entendre que Mgr Myriel ne croyait point à tous les mystères et à tous les dogmes catholiques, il nous le montre, à la page suivante, en train de devenir un adepte de la métempsycose :

Les laideurs de l'aspect, les difformités de l'instinct, ne le troublaient pas et ne l'indignaient pas. Il en était ému, presque attendri. Il semblait que, pensif, il en allât chercher, au-

1. Voir les preuves que nous avons fournies à cet égard au tome I de *Victor Hugo après 1830*, pp. 104 et suiv. — Voir également ci-dessus, page 12, ce qui est dit au sujet du *Manuscrit de l'Evêque*.
2. *Les Misérables*, t. I, p. 126.

delà de la vie apparente, la cause, l'explication ou l'excuse. Il semblait par moments demander à Dieu des commutations. Il examinait sans colère et avec l'œil du linguiste qui déchiffre un palimpseste la quantité de chaos qui est encore dans la nature. Cette rêverie faisait parfois sortir de lui des mots étranges. Un matin, il était dans son jardin, il se croyait seul; mais sa sœur marchait derrière lui sans qu'il la vît; tout à coup, il s'arrêta, et il regarda quelque chose à terre; c'était une grosse araignée, noire, velue, horrible. Sa sœur l'entendit qui disait : — Pauvre bête! ce n'est pas sa faute... Un jour il se donna une entorse pour n'avoir pas voulu écraser une fourmi[1].

Cette page évidemment a été écrite non avant 1848, mais après 1852, à l'époque où le poète, pris de passion pour la métempsycose, pleurait de tendresse sur les araignées et sur les limaces[2], ou chantait le baudet qui meurt sous les coups « pour n'avoir pas voulu écraser un crapaud[3] ». Elle a été écrite, non à Paris, mais à Guernesey, dans cette maison de Hauteville-House, d'où M. Auguste Vacquerie écrivait un jour avec la haute approbation du Maître :

Les scarabées que je vois dans le chemin et qui pourraient être écrasés par les passants, je les ramasse et je les mets dans la haie. Je suis le bon Samaritain des crapauds. Hier, j'en ai sauvé un que des enfants lapidaient, je le leur ai enlevé, et je l'ai porté bien loin dans un champ. Je suis l'ami intime des colimaçons et le galant des araignées[4].

1. Tome I, p. 127.
2. Pleurez sur l'araignée immonde, sur le ver,
Sur la limace au dos mouillé comme l'hiver,
Sur le vil puceron qu'on voit aux feuilles pendre,
Sur le crabe hideux, sur l'affreux scolopendre,
Sur l'effrayant crapaud, pauvre monstre aux doux yeux.
(*Les Contemplations*, livre VI, XXVI.)
3. *La Légende des Siècles*, tome II, XIII.
4. *Profils et grimaces*, p. 430. — Lettre à M. Ernest Lefèvre, datée : *Guernesey, Hauteville-House, avril 1856.*

Là du reste ne se sont point bornées les retouches de Victor Hugo. Il a ajouté tout un chapitre au *Manuscrit de l'Évêque*, et quel chapitre ! Mgr Myriel va un jour dans la montagne, et il y rencontre un vieux conventionnel. Le conventionnel est à l'article de la mort, mais cela ne l'empêche pas de prononcer de très longs discours, tandis que l'évêque trouve à peine la force de balbutier, de loin en loin, de courtes et timides réponses [1]. Non que Mgr Myriel soit un sot, il s'en faut bien, mais il n'est pas de taille à tenir tête à Victor Hugo, et c'est Victor Hugo lui-même qui parle par la bouche de son conventionnel. Il glorifie la Révolution, il justifie 93, tout 93 [2]. Il ne s'attarde pas à défendre Robespierre et Danton. A quoi bon ? et qui donc oserait les attaquer ? Il va droit aux pires, aux Fouquier-Tinville, aux Carrier, et il les excuse, il les blanchit, au moyen d'assimilations monstrueuses entre le fils de Louis XVI et le frère de Cartouche ; entre Fouquier-Tinville et Lamoignon-Bâville ; entre Carrier et Montrevel, entre Maillard et Saulx-Tavannes, entre le père Duchesne et le père Le Tellier, entre Jourdan Coupe-Têtes et le marquis de Louvois [3] ! Quant à Marat, Victor Hugo se contente pour le moment, de l'assimiler à... Bossuet [4], en attendant qu'il le compare à Jésus-Christ [5] ! Que vouliez-vous que fît le pauvre Mgr Myriel devant ce déluge d'insanités ? Qu'il perdît la tête à son tour, et il n'y a pas manqué. Il est si ému des paroles du conventionnel, si touché des vertus

1. Livre I, chapitre x. L'auteur a intitulé ce chapitre : *l'Evêque en présence d'une lumière inconnue.*
2. « La Révolution française a eu ses raisons. Sa colère sera absoute par l'avenir. De ses coups les plus terribles, il sort une caresse pour le genre humain. » — *Les Misérables*, t. I, p. 130.
3. Tome I, p. 102.
4. Tome I, p. 101.
5. Tome VI, p. 59.

de cet homme qui a fait mourir au Temple le petit Louis XVII et qui a envoyé Marie-Antoinette à l'échafaud, qu'il s'agenouille devant lui. « Qu'est-ce que vous venez me demander ? » murmure le conventionnel. — « Votre bénédiction, » dit l'évêque[1].

Et maintenant, le livre peut paraître : l'évêque a son *passeport laïque*.

La famille de l'évêque n'était pas éteinte. Il lui parut que ce « passeport » pèchait par trop contre l'exactitude. Désireux de rétablir la vérité, un des neveux du vénérable prélat, M. Francis de Miollis, adressa au journal *l'Union* la lettre suivante :

Morlaix, 21 avril 1862.

Monsieur le Rédacteur,

Seriez-vous assez bon pour accueillir la réclamation que j'ai l'honneur de vous adresser ; elle intéresse l'épiscopat, justement jaloux de la considération de ses membres, et une famille honorable, gardienne naturelle de la mémoire d'un pieux évêque, mémoire qui peut souffrir, dans sa province et dans son ancien diocèse, de la publication d'un ouvrage qui a, dans le moment, un grand retentissement.

Dans ses *Misérables*, M. Victor Hugo met en scène un évêque nommé Myriel. Malgré ce nom de convention, les détails intimes qu'il donne sur l'origine, la famille, les habitudes, le caractère de charité inépuisable, les vertus évangéliques de son personnage ne peuvent laisser aucun doute sur son identité avec mon oncle, Mgr de Miollis, ancien évêque de Digne.

1. Tome I, p. 107, chapitre x du livre I. — Un critique qui admirait tout ou presque tout, dans Victor Hugo, Paul de Saint-Victor, n'a pu se retenir de protester contre ce chapitre : « Les rapprochements de noms, dit-il, dont se plaint l'évêque sont faits pour choquer l'esprit le mieux aguerri. Mgr Bienvenu est trop vite fasciné, trop vite à court de réfutations ; et lorsqu'il s'agenouille, lorsqu'il humilie aux pieds du tribun et sa dignité de pontife, et son auréole de saint, et sa vieillesse sans tache, *la conscience proteste comme à la vue d'un scandale.* » *Victor Hugo*, par Paul de Saint-Victor, p. 148.

D'abord les prénoms de l'évêque du roman et de l'évêque réel sont les mêmes ; en second lieu, M. Hugo dit que son évêque Myriel était fils d'un conseiller au Parlement de Provence ; qu'il avait été nommé curé de Brignoles en 1804, évêque de Digne en 1806 ; qu'il était encore connu sous le nom populaire de *Bienvenu ;* qu'il avait deux frères, l'un lieutenant-général, l'autre préfet, brave et digne homme, qui vivait retiré à Paris, rue Cassette. Tous ces détails se rapportent de la manière la plus exacte à mon vénérable oncle. Ce préfet, dont parle M. Hugo, c'était mon père, qui avait en effet son appartement rue Cassette, où il recevait de loin en loin la visite de M. Victor Hugo.

Lorsqu'il a ainsi désigné son évêque de manière à faire reconnaître, à des signes bien certains, le modèle sur lequel il a dessiné son personnage, M. Victor Hugo ajoute : « Nous « ne faisons pas là un portrait invraisemblable, nous nous « bornons à dire qu'il est très ressemblant... »

Après avoir si clairement indiqué mon oncle, M. Victor Hugo n'avait plus le droit d'ajouter des détails complètement contraires à la vérité, et qui ont un caractère diffamatoire. « On contait, dit-il, que son père l'avait marié de fort bonne « heure, à dix-huit ou vingt ans. Charles Myriel, nonobstant « son mariage, avait, disait on, fait beaucoup parler de lui. « Il était bien fait de sa personne, quoique d'assez petite taille, « élégant, gracieux, spirituel. Toute la première partie de sa « vie avait été donnée au monde et aux galanteries... »

Il est de mon devoir de protester contre ces détails qui sont complètement faux, et de déclarer de la manière la plus formelle que les principes qu'on prête, en quelques circonstances, à l'évêque Myriel n'ont jamais été ceux de Mgr de Miollis.

Mgr Charles-Bienvenu de Miollis n'a jamais été marié. Tout le temps de sa jeunesse et de son sacerdoce a été marqué au coin de la plus fervente piété et d'une régularité exemplaire. Sa douceur évangélique a souvent été signalée dans des circonstances où la patience la plus exercée eût pu faillir. J'en appelle au témoignage de tous ceux qui ont pu le connaître en Provence jusqu'en 1843. La première partie de sa vie n'a donc pas été donnée au monde ni aux galanteries, et son caractère n'a pas offert le triste spectacle de ces violences

toujours regrettables que M. Hugo prête à son évêque Myriel. Constamment fidèle à tous les devoirs de l'épiscopat, homme de charité, *l'homme des pauvres*, il a prêté le concours actif de son zèle aux autres classes de la société; riches ou pauvres, toutes ses ouailles lui étaient chères.

Quant à ses doctrines, elles n'ont jamais eu un caractère équivoque. Toute sa vie il a été le fidèle défenseur de l'Église et de la Papauté. La Révolution n'a jamais pu trouver en lui un adhérent, puisqu'il émigra en Italie pour rester fidèle au serment qui le liait à la chaire apostolique et fuir le schisme qui déchira si douloureusement en 1791 l'Église de France. M. Victor Hugo n'a pas moins offensé la vérité que les convenances, en montrant ce digne et saint évêque agenouillant la religion devant un libre-penseur et la dignité épiscopale devant un conventionnel.

J'ai l'honneur d'être, avec une haute considération, Monsieur, votre très humble serviteur.

FRANCIS DE MIOLLIS.

III

Je me suis étendu longuement sur les deux premiers volumes des *Misérables*, parce que cette première partie est de beaucoup la plus belle de l'ouvrage. A partir du troisième volume, le déchet commence, et il ne laisse pas d'être considérable.

Les amours de Marius et de Cosette, la lutte de Jean Valjean et de Javert, tel va être maintenant le double objet du livre. Peut-être, pour conter ces amours et décrire cette lutte, deux ou trois volumes auraient-ils été suffisants ; mettons quatre, si vous voulez, pour faire bonne mesure. L'auteur nous en a donné *huit*. C'est trop !

Un spirituel et consciencieux écrivain, M. Courtat, dans une *Étude sur les Misérables*, publiée peu de temps après leur apparition, a pris la peine, ou, si vous

le préférez, s'est donné le plaisir de relever les digressions que contiennent les dix volumes du poète. Voici les chiffres auxquels il arrive pour les huit derniers :

3e vol., *Description de Waterloo*.....	140	pages.
4e vol., *Le Petit Picpus*.....	116	—
5e vol., *Les Amis de l'A-B-C*.....	68	—
7e vol., *Quelques pages d'histoire*.....	79	—
Id... *Les Racines. — L'Argot*.....	52	—
8e et 9e vol., *Les Barricades*.....	400	—
10e vol., *Notice sur les égouts de Paris*..	100	—
Total général.....	955	—

On peut donc compter que, sur huit volumes formant 2.783 pages, il y a trois volumes de digressions ! Et encore convient-il de faire remarquer que les chiffres de M. Courtat sont plutôt en deçà qu'au delà de la vérité. Il n'a pas fait figurer dans son relevé : une digression sur la guerre d'Espagne, au tome III ; — une autre, au tome V, sur *Paris étudié dans son atome*, et celle-là n'a pas moins de 55 pages ; une autre encore, de 22 pages, au tome VI, les chapitres intitulés : *les Mines et les Mineurs* et *les Bas-fonds*. Ainsi remplie de dissertations parasites, l'œuvre de Victor Hugo est trop longue d'un tiers.

Si je suis ici d'accord avec les critiques qui ont sévèrement jugé *les Misérables*, je ne saurais me joindre à eux lorsqu'ils reprochent au poète d'avoir manqué d'invention et d'avoir fait de trop nombreux emprunts à Eugène Sue, à Alexandre Dumas et à Balzac. Sans doute, *les Mystères de Paris*, *le Comte de Monte-Cristo* et *les Incarnations de Vautrin* ont déteint sur *les Misérables*. Fantine est la sœur de Rigolette et de Fleur-de-Marie. Jean Valjean, c'est le Chourineur,

converti par un évêque au lieu de l'être par un prince allemand. Il y a des liens de parenté entre la famille Thénardier et la famille Martial ; Claquesous, Gueulemer, Babet et Montparnasse, les principaux affiliés de Patron-Minette, donnent la main aux bandits dont Eugène Sue a peuplé le tapis-franc de la rue aux Fèves et le préau de Bicêtre. Le *faux enterrement* de Jean Valjean ressemble au faux enterrement, au *plongeon* d'Edmond Dantès, ressuscité sous les traits du comte de Monte-Cristo, comme Jean Valjean sous le nom de M. Fauchelevent. La lutte de l'ancien forçat et de Javert, l'inspecteur de police, rappelle la lutte de Jacques Collin, l'ancien galérien, et du policier Peyrade 1. Tout cela est vrai, et pourtant, il faut bien le dire, tout cela importe assez peu. Le génie a ses privilèges. Les emprunts lui sont permis, dès qu'il les fait tourner au profit de tous et que ses mains changent en or le cuivre dont il s'est emparé. C'est là justement ce qu'a fait Victor Hugo, et, pour ma part, je ne saurais lui reprocher d'avoir pris, lui aussi, son bien où il l'a trouvé.

Pour n'être pas, tant s'en faut, à la hauteur des deux premiers, les huit derniers volumes ne laissent pas cependant de renfermer encore des épisodes dramatiques, de belles scènes, des pages admirables.

Ravissante, tant qu'elle est enfant, chétive et laide, Cosette, devenue jeune fille, ne se distingue plus de tant d'autres « amoureuses » de roman et de théâtre. Elle est effacée, banale, sans trait distinctif, sans physionomie propre, sans rien qui puisse faire d'elle une sœur de ces héroïnes qui enchantèrent notre jeunesse : Virginie, Cymodocée, Amélie, Geneviève, Laurette, Co-

1. Balzac, *Splendeurs et misères des courtisanes.*

lomba, Eugénie Grandet, Flora Mac-Ivor, Diana Vernon. Marius est, lui aussi, un piètre « amoureux ». A ce titre, il est aussi insignifiant qu'un *jeune premier* de comédie. Aussi bien, il n'est pas dans le roman pour faire la cour à Cosette et pour l'épouser ; il y est surtout pour représenter Victor Hugo [1], le Victor Hugo de la Restauration, pour montrer comment, fils d'un officier de l'Empire, il a été séparé de son père, élevé dans les idées royalistes, et comment de bonne heure, dès sa jeunesse, il a rompu avec ces idées et est devenu, au prix des plus généreux sacrifices, *libéral* et républicain. C'est le roman de la jeunesse de Victor Hugo, ce n'en est pas l'histoire, mais ce roman est intéressant. Au fond et dans l'ensemble, rien n'est moins vrai, mais certains épisodes sont exacts, au moins par quelques côtés, deux surtout : la scène de Marius se trouvant en face du cadavre de son père, — la peinture de sa vie gênée après sa sortie de chez son grand-père. Il y a là des pages écrites de souvenir et qui sont de l'intérêt le plus vif et le plus poignant. Le colonel baron Pontmercy, le père de Marius, c'est le général comte Hugo. Le poète, et c'est là une inspiration qui lui fait honneur, n'a pas voulu mettre sa mère en scène dans un roman : il l'a remplacée par le grand bourgeois, par M. Gillenormand, le grand-père maternel de Marius.

C'est une curieuse figure que celle de M. Gillenormand. Le peintre l'a bien un peu gâtée en appuyant trop sur les traits, en les exagérant au point de faire dégénérer le portrait en caricature. Tel qu'il est, cependant, le portrait est original, et, à plus d'un coup de pinceau, on y reconnaît la main d'un maître. Comme

1. Un des prénoms de Victor Hugo est *Marie*. De *Marie* à *Marius* la transition était facile.

Javert, l'agent de police, et Gavroche, le gamin de Paris, M. Gillenormand, *le grand bourgeois*, est une création véritable : il vivra.

J'essaie de faire équitablement la part des qualités et des défauts, et ce n'est pas chose facile dans une œuvre aussi considérable. A la différence des deux premiers volumes, où les beautés l'emportent, dans les huit derniers ce sont les défauts qui dominent. L'auteur s'y montre excessif dans la composition, le dessin, la couleur. L'action tourne souvent au mélodrame ; d'autres fois, ce qui est pire, elle s'arrête, pour laisser la place libre à des digressions, qui ne sont pas même des épisodes. Il arrive alors que le livre est ennuyeux, ce qui est un grave défaut pour un roman. Il semble que tout soit perdu ; il n'en est rien pourtant. Le grand artiste se retrouve, il force notre admiration, il nous charme ou nous émeut, soit lorsqu'il nous peint, avec des détails si charmants, la petite Cosette dans le cabaret de Thénardier, ou les deux petits frères de Gavroche dans le jardin du Luxembourg ; soit, lorsque, dans une eau-forte énergique, pleine d'ombre et de jeux de lumière, comme celles de Rembrandt, il fait passer sous nos yeux la *cadène*, la chaîne des galériens, ou qu'il retrace, avec la fougue et le coloris d'Eugène Delacroix, l'attaque et la défense de la barricade de la rue de la Chanvrerie. Un souffle épique traverse ces pages qui sentent la poudre, et dans lesquelles le poète a eu le tort de *dorer la barricade*, mais qui, au point de vue de l'art, sont d'une incontestable puissance.

Le style, à son tour, est un extraordinaire mélange de défauts et de qualités. Il est prétentieux, sonore et vide dans les passages où l'auteur disserte et professe. Ici intempérant et outré, ailleurs bizarre et trivial. Il

descend quelquefois jusqu'au grotesque et ne recule pas même devant le calembour [1]. — Oui, mais le plus souvent il est ferme, nerveux, précis, plein de vigueur et d'éclat. Rien n'est plus éloigné que la prose des *Misérables* de ce que l'on a appelé la prose poétique ; mais nulle part peut-être on ne rencontre plus fréquemment de ces phrases simples qui ne détonnent pas et qui pourtant vous font éprouver ce frisson que le talent le plus consommé au service du goût le plus exquis ne suffit pas à produire. Le génie est là, près de vous, et vous sentez, à un certain frémissement dans l'air, que l'ange de la poésie vient de passer en déployant ses ailes.

Je n'ai pas encore dit un mot du livre au point de vue social. C'est qu'à ce point de vue, en dépit des énormes prétentions de l'auteur, le livre est absolument dénué de valeur. On y chercherait vainement une lumière, une solution, une idée féconde, une indication utile. Ce n'est point aux faiseurs de livres, ni aux *amis du peuple*, comme M. Eugène Sue [2], ni aux *amis de l'humanité*, comme Victor Hugo, qu'il a été donné de porter remède aux maux de la société, de consoler les malheureux et de les empêcher de devenir des misérables. A pareille

1. « *Bierre* qui coule n'amasse pas de *mousse.* » — « Vous aimez les *chaussons* aux pommes, Mesdames. Il faut, *même en chaussons*, du bon sens et de l'art. » — « Courfeyrac froissa dans son poing la pauvre Charte-Touquet, et la jeta au feu. Le papier flamba. Combeferre regarda philosophiquement brûler le chef-d'œuvre de Louis XVIII et se contenta de dire : « La *Charte* métamorphosée en *flamme.* »

« Et *Rosse*, elle a vécu ce que vivent les *rosses*,
« L'espace d'un : *mâtin !* »

— « *Ouailles*, manière polie de dire *oies.* »

— « *Carpe hogras*, écrit sur l'enseigne d'un cabaret : le *g* s'efface, les deux derniers mots se rapprochent, et l'on a *carpe horas*, précepte latin. » — « Autant en emporte le *ventre*, etc. » — *Les Misérables* (*passim*).

2. « Un puissant romancier, un intrépide ami du peuple, Eugène Sue... » — *Les Misérables*, t. VII.

tâche le génie lui-même est trop insuffisant ; et pour la remplir, le plus illustre des romanciers ne vaudra jamais la plus humble des sœurs de charité.

Mais si le poète n'avait pas fait avancer d'un pas la solution des problèmes qu'il appelait, dans sa préface, « les trois problèmes du siècle » et qu'il définissait ainsi: « la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit » ; en revanche, il avait beaucoup avancé ses propres affaires. Il avait considérablement élargi le cercle de son public, il y avait fait entrer *le peuple* et pouvait enfin se flatter, lui aussi, d'avoir son « million de lecteurs ». Mais à quel prix et par quels moyens avait-il atteint ce résultat ? En insultant la société, en bafouant ses institutions et ses lois, en glorifiant l'émeute, en divinisant la Révolution et ses hommes, depuis Danton jusqu'à Marat, en déversant l'outrage, sans fin et sans mesure, contre les princes qui avaient protégé sa jeunesse, contre ce gouvernement de la Restauration auquel il avait consacré ses premiers chants ! Il y a d'étranges inconséquences, au point de vue politique, dans ces dix volumes. Au début du troisième, dans sa longue digression sur Waterloo, il célèbre l'empereur, lui, l'auteur de *Napoléon le Petit* ; il exalte Napoléon à ce point d'en faire le rival de Dieu : « Était-il possible que Napoléon gagnât cette bataille? Nous répondons non. Pourquoi ? A cause de Wellington ? à cause de Blücher ? Non, *à cause de Dieu*. — Napoléon *gênait Dieu* [1]. » — Au tome septième, dans une autre digression non moins longue, qui a pour titre : *Quelques pages d'histoire*, il ne ménage pas les louanges à Louis-Philippe [2]. Outre

1. Tome III.
2. A propos de ce portrait du roi Louis-Philippe (tome VII, pp. 25

que l'ancien pair de France ne pouvait guère dire de mal du prince qui l'avait envoyé siéger au Luxembourg, cet éloge du roi est peut-être moins une justice politique qu'une habileté littéraire. Victor Hugo allait, à quelques pages de là, redresser dans son livre les barricades de juin 1832, en célébrer les combattants, y monter avec eux et y planter son drapeau. Du coup, il prend le pas sur ces combattants eux-mêmes. Pour eux, Louis-Philippe n'était qu'un affreux *tyran !* S'insurger contre lui, la belle affaire ! Mais proclamer le droit absolu de l'insurrection en présence d'un roi que l'on tient pour honnête et libéral, que l'on vient de montrer plein d'esprit, de bonté et de vertus, à la bonne heure ! Voilà qui est méritoire ! Voilà qui doit faire pardonner et oublier bien des choses, — ne serait-ce que l'ordonnance royale qui vous a nommé pair de France !

Si Napoléon et Louis-Philippe ont trouvé grâce devant Victor Hugo, il n'en est pas de même de Louis XVIII et de Charles X. Pas un de ces dix volumes où la Restauration ne soit honnie et bafouée. Il s'acharne avec une ardeur fiévreuse contre les hommes et les choses de cette époque. On dirait que son âme troublée ne pourra recouvrer le calme et la paix que lorsqu'il aura expié chacun de ses vers royalistes par une épigramme ou un gros

à 41), M. le duc d'Aumale écrivait à M. Cuvillier-Fleury, le 3 juillet 1862 :

« Twickenham, 3 juillet.

« J'allais vous écrire à propos du portrait du roi tracé par Victor Hugo. Nos cœurs se sont rencontrés. Je n'ai encore rien lu d'aussi sympathique. Il y a des erreurs et des réserves que, certes, je n'accepte pas. Mais l'homme est bien compris, bien peint, et il y a des traits sublimes. C'est la plus grande justice qui ait été rendue à ce grand et noble cœur ; en parcourant ces pages qui m'ont pris par surprise, les larmes me sont venues aux yeux plusieurs fois.

« H. O. »

mot républicain, et qu'il aura effacé, par un torrent d'invectives, jusqu'à la dernière trace de ses *Odes* d'autrefois.

On lit dans *le Moniteur* du 29 avril 1825 ces deux lignes : « Le roi vient de nommer MM. Alphonse de Lamartine et Victor Hugo chevaliers de la Légion d'honneur. » Victor Hugo n'avait que vingt-trois ans. Le ministre de la maison du roi lui avait annoncé sa nomination par une lettre ainsi conçue :

J'ai l'honneur de vous informer, Monsieur, que le roi, prenant en considération vos travaux littéraires et les nobles efforts que vous n'avez cessé de faire pour la cause sacrée de l'autel et du trône, vous a, par sa décision du 19 de ce mois, nommé chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur. Je m'estime heureux d'avoir à vous transmettre ce témoignage de la bienveillance particulière de Sa Majesté.

Pourquoi Victor Hugo a-t-il mérité que Lamartine, — son camarade de promotion dans la Légion d'honneur, — lui adressât, après la publication du premier volume des *Misérables*, cette éloquente et sévère apostrophe :

On éprouve un certain déplaisir à voir un lionceau, devenu plus tard un lion, jeter gratuitement le sarcasme et le rire malséants sur les malheurs et les vieillesses des princes qui protégèrent son enfance. A quoi bon ces ridicules posthumes jetés en pâture au peuple impérial de 1862 par l'enfant sublime baptisé par les Bourbons d'un autre temps ? A quoi bon une page de Paul-Louis Courier reliée par mégarde dans un volume de Hugo ? S'il daignait m'écouter, je lui dirais : Déchirez ce chapitre [1] ; il retombe un peu de cette poussière sur votre berceau ! Ne flattez pas ce peuple à vos dépens. Vous avez aimé les Bourbons quand ils rentraient, très innocents de la campagne de France, de la déroute de Russie, de l'in-

1. Le chapitre Ier du livre III de la première partie, intitulé *l'Année 1817*.

vasion du monde coalisé en 1814, pour disputer la France au partage de la Pologne : n'en rougissez pas plus que moi [1] !

IV.

Dans son chapitre sur *l'Année 1817*, l'auteur des *Misérables* avait consacré une ligne à Charles Nodier : « Charles Nodier écrivait *Thérèse Aubert* [2]. » Mme Mennessier-Nodier lui ayant écrit pour le remercier d'avoir évoqué le souvenir et rappelé le nom de son père, le poète lui adressa la lettre suivante, où revit pour un instant le Hugo des jeunes années :

Hauteville-House, 17 avril (1862).

Chère Marie, votre douce lettre m'émeut. Comme votre esprit a du cœur, et que vous êtes charmante ! A de certaines heures, vous envoyez votre âme près de moi, et je la sens dans mon ombre, étant réchauffé. Une pensée de vous, c'est un rayonnement. Oui, comme vous l'avez vu, j'ai parlé de Charles dans ce livre et j'en parlerai encore. Parler de Charles Nodier, c'est penser à Marie Nodier, et c'est évoquer notre jeunesse.

Doux temps ! que de sourires ! Nous autres, nous étions déjà vieux que vous étiez encore l'aube. Vous l'êtes toujours. Vous l'êtes par vous et vous l'êtes par vos enfants.

Comme vous êtes gentille de m'avoir envoyé ces photographies ! Vos filles sont exquises. J'embrasse ma bonne amie Georgette, j'embrasse ma chère filleule Thècle, j'embrasse la toute petite. En voilà une lumière dans votre maison ! Quoi ! vous êtes grand'mère, est-ce possible ? Vous trouvez le moyen d'être vénérable sans cesser d'être adorable. Quand je pense qu'elle est grand'mère, cette ravissante Marie dont j'ai vu la jarretière en montant le Montanvert [3], l'année du sacre de Charles X, cela attendrit mes quatre-vingt-dix ans.

1. *Cours familier de littérature*. Entretien LXXXV.
2. Tome I, p. 288.
3. Sur ce voyage en Suisse, qui eut lieu au mois d'août 1825, voir *Charles Nodier, épisodes et souvenirs de sa vie*, par Mme Mennes-

Je vous baise la main comme à une belle madame que vous êtes, et je vous la serre comme à un vieil ami.

Victor H.[1].

Le 27 août 1862, Victor Hugo quitta Guernesey pour se rendre à Bruxelles, où ses éditeurs, MM. Lacroix et Verboeckhoven, avaient organisé en son honneur un banquet — le banquet des *Misérables* — qui eut lieu le 16 septembre. Victor Hugo présidait, ayant à sa droite le bourgmestre de Bruxelles, M. Fontainas, et à sa gauche le président de la Chambre des représentants.

MM. Louis Blanc et Eugène Pelletan parlèrent ; puis, au nom de la presse, plusieurs journalistes, M. Bérardi pour la Belgique, M. Nefftzer pour la France, M. Cuesta pour l'Espagne, M. Ferrari pour l'Italie, M. Low pour l'Angleterre. M. Champfleury salua Victor Hugo au nom des prosateurs, et Théodore de Banville le salua au nom des poètes[2]. Le poète répondit à tous en portant un toast à la presse : « A la presse chez tous les peuples ! à la presse libre ! à la presse puissante, glorieuse et féconde[3] ! »

A quelques jours de là, le 27 septembre, Prosper Mérimée écrivait, de Biarritz..., *à une Inconnue :*

... A propos de littérature, avez-vous lu le speech de Victor Hugo à un dîner de libraires belges et autres escrocs de Bruxelles ? Quel dommage que ce garçon, qui a de si belles

sier Nodier, p. 268, et *Victor Hugo avant 1830*, p. 381. La petite caravane se composait de Victor Hugo, de sa femme et de sa fille Léopoldine, âgée de dix mois, de Charles Nodier, de Mme Nodier et de leur fille Marie, et d'un peintre, M. Gué, qui devait illustrer le livre que Nodier et Hugo se proposaient d'écrire à leur retour.

1. Je suis redevable de cette lettre à une bienveillante communication de Mme Marie Mennessier-Nodier.

2. *Souvenir du banquet donné à Victor Hugo* (Bruxelles, 1862), par M. Gustave Frédérix.

3. *Pendant l'Exil*, p. 214.

images à sa disposition n'ait pas l'ombre de bon sens, ni la pudeur de se retenir de dire des platitudes indignes d'un honnête homme! Il y a dans sa comparaison du tunnel et du chemin de fer plus de poésie que je n'en ai trouvé dans aucun livre que j'aie lu depuis cinq ou six ans [1]; mais, au fond, ce ne sont que des images. Il n'y a ni fond, ni solidité, ni sens commun; c'est un homme qui se grise de ses paroles et qui ne prend pas la peine de penser [2].

1. Voici le passage auquel Mérimée fait allusion : « Je me rappelle une Encyclique célèbre dont quelques mots remarquables me sont restés dans l'esprit. Dans cette Encyclique, un pape, notre contemporain, Grégoire XVI, ennemi de son siècle, ce qui est un peu le malheur des papes, et ayant toujours présents à la pensée l'ancien dragon et la bête de l'Apocalypse, qualifiait ainsi la presse dans son latin de moine camaldule : *Gula ignea, caligo, impetus immanis cum strepitu horrendo.* Je ne conteste rien de cela; le portrait est ressemblant. Bouche de feu, fumée, rapidité prodigieuse, bruit formidable. Eh! oui, c'est la locomotive qui passe! c'est la presse, c'est l'immense et sainte locomotive du progrès!

« Où va-t-elle? Où entraîne-t-elle la civilisation? Où emporte-t-il les peuples, ce puissant remorqueur? Le tunnel est long, obscur et terrible. Car on peut dire que l'humanité est encore sous terre, tant la matière l'enveloppe et l'écrase, tant les superstitions, les préjugés et les tyrannies font une voûte épaisse, tant elle a de ténèbres au-dessus d'elle! Hélas! depuis que l'homme existe, l'histoire entière est souterraine; on n'y aperçoit nulle part le rayon divin. Mais au dix-neuvième siècle, mais après la révolution française, il y a espoir, il y a certitude. Là-bas, loin devant nous, un point lumineux apparaît. Il grandit, il grandit à chaque instant, c'est l'avenir, c'est la réalisation, c'est la fin des misères, c'est l'aube des joies, c'est Chanaan! c'est la terre future où l'on n'aura plus autour de soi que des frères et au-dessus de soi que le ciel. Courage à la locomotive sacrée! Courage à la pensée! Courage à la science! Courage à la philosophie! Courage à la presse! Courage à vous tous, esprits! L'heure approche où l'humanité, délivrée enfin de ce noir tunnel de six mille ans, éperdue, brusquement face à face avec le soleil de l'idéal, fera sa sortie sublime dans l'éblouissement! » (*Pendant l'Exil*, p. 219.) — Mérimée avait raison. A défaut de bon sens, il y a là de belles images. Quant à la citation latine dont le poète a si bien su se servir : *Gula ignea*, etc., est-il besoin de dire qu'elle ne se trouve dans aucune des Encycliques de Grégoire XVI? C'est Victor Hugo qui a forgé lui-même, très habilement du reste, ce « latin de moine camaldule ». Il a créé de toutes pièces, pour les besoins de sa comparaison, cette définition de la presse dont tous les termes s'appliquent si exactement au chemin de fer et à « la locomotive sacrée ».

2. *Lettres à une Inconnue*, par Prosper Mérimée, t. II, p. 201.

Lorsqu'il écrivait ces lignes, Prosper Mérimée ne se doutait guère qu'elles lui vaudraient un jour l'honneur de figurer dans l'*Histoire d'un Crime!* Il mourut le 23 septembre 1870. Les *Lettres à une Inconnue* furent publiées au commencement de 1874. Le succès en fut très vif, et Victor Hugo n'a certainement pas ignoré la lettre de Biarritz. Il y a répondu à sa façon. A cette date de 1874, son *Histoire d'un crime* n'avait pas encore paru. Il tira son manuscrit du tiroir, et il y ajouta cette page :

M. Mérimée était naturellement vil ; il ne faut pas lui en vouloir...

Les familiers de l'Élysée étaient de deux sortes : les affidés et les courtisans.

Le premier des affidés, c'était Morny ; le premier — ou le dernier — des courtisans, c'était Mérimée...

Il fallait à l'Élysée un ornement littéraire. Un peu d'académie ne messied pas à une caverne. M. Mérimée était disponible. Il était dans sa destinée de signer : *le Fou de l'impératrice*. Mme de Montijo le présenta à Louis Bonaparte qui l'agréa, et lui compléta sa cour par ce plat écrivain de talent...

... A un certain moment (dans la matinée du 4 décembre), j'étais dans la rue (Richelieu). Je quittais cet honnête et courageux homme (Georges Biscarrat); je vis venir à moi tout le contraire, M. Mérimée.

— Tiens ! me dit M. Mérimée, je vous cherchais.

Je lui répondis :

— J'espère que vous ne me trouverez pas.

Il me tendit la main, je lui tournai le dos.

Je ne l'ai plus revu. Je crois qu'il est mort...

J'attendis que Mérimée eût dépassé le coin de la rue. Quand il eut disparu, je rentrai au n° 15 [1].

1. *Histoire d'un Crime*, t. II, pp. 27 et 43. — 1877. Dans *les Quatre vents de l'esprit* (1882) et dans la troisième série de la *Légende des Siècles* (1883), Victor Hugo insultera Mérimée en vers, après l'avoir injurié en prose.

Que voulez-vous! Le poète est l'âme la plus douce et la plus tendre. Sa bonté s'étend à tout et à tous. Il pleure sur le crabe et sur le crapaud. Il a des trésors de pitié pour le tigre et le vautour :

Il plaint l'oiseau de crime et la bête de proie [1].

S'il rencontre une fourmi dans les allées de son jardin, il se jette de côté, au risque d'attraper une entorse, comme cela arriva un jour à Mgr Myriel. Si M. Vacquerie dit au chacal : « Mon frère, embrassons-nous [2] ! » c'est lui, le Poète, qui lui a soufflé cette parole. Il est si bon qu'il se refuse à laisser installer dans son hôtel des sonnettes électriques, « parce que cela dérange les domestiques [3] ». Il aime tout, même l'araignée, même l'ortie [4]..., mais il n'aime pas la critique.

1. *Les Contemplations*, t. II, p. 376.
2. A. Vacquerie, *Profils et Grimaces*, p. 431.
3. « Quand il s'installa dans le petit hôtel de l'avenue d'Eylau, son premier soin, — ceci n'est pas une légende, — fut de faire enlever les fils des sonneries électriques, assurant que les « sonnettes dérangent les domestiques ». — Henry Houssaye, *Journal des Débats* du 18 septembre 1885.
4. J'aime l'araignée et j'aime l'ortie...

(*Les Contemplations*, t. I, p. 303.)

CHAPITRE VIII

VICTOR HUGO RACONTÉ PAR UN TÉMOIN DE SA VIE. — WILLIAM SHAKESPEARE

Victor Hugo raconté par Alexandre Dumas. Victor Hugo raconté par lui-même dans *l'Oracle Européen.* La mère de Victor Hugo et le bonhomme Royol. — La guerre du Mexique. Proclamation aux *Hommes de Puebla.* — La guerre de Chine. Lettre au capitaine Butler. La théorie des deux drapeaux. — *William Shakespeare.* Les « quatorze génies littéraires ». La première représentation d'*Hernani*... au théâtre d'Athènes.

I

Dès 1836, Victor Hugo, jeune encore mais déjà illustre, se préoccupait de sa biographie. Il venait justement de se réconcilier avec Alexandre Dumas[1], et celui-ci accepta volontiers de raconter l'enfance et la jeunesse du poète jusqu'à la révolution de 1830. Le sujet et le héros étaient intéressants; Dumas, avec sa verve de conteur et son talent de metteur en scène, était homme à en tirer un merveilleux parti. Les renseignements, d'ailleurs, ne lui feraient pas défaut et Victor Hugo se mettait à sa disposition pour lui fournir tous ceux dont il aurait besoin. Le projet reçut un commencement d'exécution. L'auteur d'*Antony* écrivit, sous la dictée même de Hugo, les notes destinées à lui servir de points de repère. Elles viennent d'être publiées par la *Revue Encyclopédique*[2],

1. Sur la brouille de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas en 1833 et sur leur réconciliation en 1836, voir *Victor Hugo après 1830*, t. I, pp. 112 et 170.
2. Livraisons des 15 avril et 1er mai 1892.

sous ce titre : *Victor Hugo raconté par Alexandre Dumas*. Le manuscrit, tout entier de la main du célèbre romancier, se termine par ces mots : *Notes dictées par Victor Hugo, écrites par moi.* — *A. Dumas.*

Longtemps après, à Jersey, le projet abondonné fut repris par le poète, non plus avec Dumas comme metteur en scène, mais avec Mme Hugo comme collaboratrice. A Marine-Terrace d'abord, et ensuite à Hauteville-House, le matin, après le déjeuner, le soir, quelquefois, après le dîner, Victor Hugo racontait les souvenirs de sa vie, tels que les lui rappelait sa mémoire, ou tels qu'il désirait les voir fixés pour la postérité. Mme Hugo montait dans sa chambre et écrivait ce qu'elle venait d'entendre, s'attachant à reproduire le plus exactement possible les termes mêmes dont s'était servi le narrateur [1].

Le livre était écrit, en grande partie, à la fin de 1862, et le moment allait venir où il faudrait se mettre en rapport avec un éditeur. Le 21 novembre, Mme Victor Hugo adresse à M. Émile de Girardin la lettre suivante :

Je sors, Monsieur, de ce long silence, troublé, hélas ! par de douloureux événements, pour vous demander un service. Avant que de le préciser, j'ai besoin de m'expliquer un peu.

Voilà plusieurs années que nous sommes exilés. L'exil laisse du loisir et c'est justement dans l'exil qu'il n'en faudrait pas avoir. Les heures vides, partout pénibles, le sont davantage quand on est sorti de son milieu naturel. J'ai donc songé à me créer une occupation, à intéresser ma vie par un travail utile. Il m'a paru qu'il n'y en avait pas de plus utile, à mon point de vue de femme, que d'écrire la vie de mon mari. Je me suis bien dit que je ne savais pas du tout écrire, n'ayant jamais été autre chose qu'une mère de famille, mais mon insuffisance ne m'a pas arrêtée. J'ai pensé qu'en racontant avec

1. Lettre inédite de M. Auguste Vacquerie à Paul de Saint-Victor, en date du 2 septembre 1868. — Voir aussi plus haut, chapitre III, la lettre de Mme Hugo à Victor Pavie, du 20 novembre 1854.

simplicité les faits de cette vie déjà si longue, si grande et si éprouvée, je laisserais des documents précieux. J'ai pensé, de plus, que, l'occasion venue, je pourrais tirer parti de mon travail. Il a été contrarié par ces déménagements successifs, et aussi par la maladie qu'a faite ma fille l'hiver dernier, et qui m'a ôté la liberté de mon pauvre esprit pendant longtemps. De sorte que je suis peu avancée dans mon travail ; je n'ai guère fait plus de la valeur d'un volume.

J'ai absolument besoin d'aller à Paris cette fin d'année. J'ai quelques affaires à arranger pour une sœur que j'ai et qui est à la maison de Saint-Denis. Je voudrais profiter de ce voyage pour distraire un peu ma fille, qui n'a pas quitté les îles de la Manche depuis l'exil. Je voudrais lui faire voir Londres, ce qui la secouerait un peu.

Je voudrais que mon travail payât le plaisir de ma fille, mais, comme je vous l'ai dit, j'ai à peine un volume de terminé. Eloignée comme je suis, les négociations sont lentes ; de plus, avec le nom que je porte, une pareille publication est difficile ; il me faudrait trouver une combinaison qui n'enlevât rien à la réserve et à la dignité qui convient à ma situation. Or, vous comprenez, cher Monsieur, que tout cela demande du temps. Et voilà que j'aurais besoin, tout de suite, pour mettre à exécution ce projet, d'une petite somme de 500 francs à peu près.

J'ai pensé à m'adresser à vous, parce que je vous crois notre ami et plus discret qu'aucun. Je vous rembourserai cette somme aussitôt que j'aurai conclu ma petite affaire.

Je vous demande cela sans embarras, et je vous mets dans la confidence de mon secret maternel sans inquiétude. C'est en réalité un secret, car vous êtes absolument le seul à qui je m'en sois ouverte.

Vous pouvez me répondre directement ; personne autre que moi n'ouvre les lettres qui me sont adressées.

Si vous me rendez le service que je réclame de vous, je vous écrirai pour vous dire de quelle façon vous pouvez me le faire tenir.

Je devrais m'excuser longuement de ma grosse indiscrétion. J'aime mieux vous dire combien votre ancienne amitié m'est précieuse et le sentiment que j'éprouve au souvenir de ces heures si douces que j'ai passées rue de Chaillot.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Adèle V. Hugo.

Guernesey, 21 novembre.

Le travail de Mme Victor Hugo parut, sans nom d'auteur, le 18 juin 1863, sous le titre de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* 1. Le vrai titre eût été : *Victor Hugo raconté par lui-même*. Il n'y a pas un fait, dans ces deux volumes, pas une anecdote, pas un détail, qui vienne de Mme Hugo, pas une appréciation qui émane d'elle. *Apollon dictait, j'écrivais*. C'était bien Apollon, en effet, c'était Victor Hugo qui avait dicté, depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Au lieu de la déposition d'un *Témoin*, nous avons les dires du héros. Nous sommes en présence d'une véritable autobiographie, de véritables Mémoires personnels, et c'est avec raison que le poète les a fait entrer dans l'*édition définitive* de ses œuvres.

Qu'il n'y ait rien de Mme Hugo, dans ce livre, absolument rien, il suffit pour s'en convaincre de mettre en regard de *Victor Hugo raconté* ses autres écrits, les articles qu'elle a consacrés à Charles Nodier, à Marie Dorval, etc. Tandis que ces articles sont pleins d'émotion, de sensibilité, de charme, plus rien de semblable ne se montre dans *Victor Hugo raconté;* on y chercherait vainement une page où le cœur parle, une ligne où l'émotion se trahisse. Mme Hugo est absente de ce livre. Elle a tenu la plume, je le veux bien, mais comme la tient le greffier, qui écrit sous l'œil de son juge. Elle

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, avec Œuvres inédites de Victor Hugo, entre autres un drame (Inez de Castro). Deux volumes in-8° A la librairie internationale, 13, rue de Grammont, à Paris.

enregistre purement et simplement les faits et les appréciations qu'on lui dicte, sans jamais parler en son nom, sans laisser même entrevoir les sentiments qu'elle éprouve. — Ce livre, qui ne nous fait grâce ni d'un nom d'acteur, fût-il de quatrième ordre, ni d'un nom d'actrice, — sauf un cependant qui est soigneusement évité[1], ni d'une querelle de comédienne et de directeur, ni d'un détail de mise en scène, ni d'un bordereau de recettes ; ce livre froid et morne, sans tendresse, sans âme, ce livre où il n'y a pas une larme et pas un sourire, il ne se peut pas qu'il soit l'œuvre d'une femme, l'œuvre de Mme Hugo. Il est de Victor Hugo et de Victor Hugo seul.

Maintenant que j'ai restitué à leur véritable auteur les deux volumes de *Victor Hugo raconté*, il me reste peu de choses à en dire. Au cours de ces Études, j'ai eu trop souvent occasion de signaler les erreurs dont ils fourmillent pour qu'il soit besoin d'y revenir. Je ferai seulement une ou deux remarques.

En 1828, Victor Hugo remettait à un journaliste, au rédacteur de *l'Oracle européen*, des notes biographiques, écrites et signées de sa main. Elles débutaient ainsi :

Hugo (Victor-Marie), né à Besançon le 26 février 1802, *d'une famille de Lorraine anoblie en 1535 dans la personne de Georges Hugo, capitaine des gardes du duc de Lorraine*[2].

En 1831, à Sainte-Beuve, qui préparait alors une notice sur lui pour la *Biographie des contemporains*, il fournissait l'indication suivante, relative à l'ancienneté de sa maison :

1. Ni dans le chapitre sur *Lucrèce Borgia*, ni dans celui sur *Marie Tudor*, nulle part le nom de Mlle Juliette Drouet n'est prononcé.

2. *Annales littéraires, publication collective des Bibliophiles contemporains pour 1890.* (Novembre 1890.)

Sa famille paternelle anoblie dès 1531, en la personne de Georges Hugo, capitaine des gardes du duc de Lorraine, avait donné, au XVIIe siècle, un savant théologien de ce nom, évêque de Ptolémaïs [1].

En 1836, il dictait ceci à Alexandre Dumas :

Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo ; vieille famille lorraine, vieille souche allemande : Hugo veut dire souffle. — D'Hozier, registre 4 ; *d'azur au chef d'argent chargé de deux merlettes de sable.* Si c'était trois, c'étaient les armes de Lorraine. L'aïeul, Georges Hugo, capitaine des gardes du duc de Lorraine, anobli en 1531 par lettres patentes datées de Lillebonne (Normandie) [2].

En 1863, *Victor Hugo raconté* s'ouvre par ces lignes :

Le premier Hugo qui ait laissé trace, parce que les documents ont disparu dans le pillage de Nancy, par les troupes du maréchal de Créqui en 1670, est un Pierre-Antoine Hugo, né en 1532, conseiller privé du grand-duc de Lorraine, et qui épousa la fille du seigneur de Bioncourt. Parmi les descendants de Pierre-Antoine, je remarque : au XVIe siècle, Anne-Marie, chanoinesse de Remiremont ; au XVIIe siècle Charles-Louis, abbé d'Etival, évêque de Ptolemaïs, auteur d'un recueil estimé, *Sacræ antiquitatis monumenta* ; au XVIIIe siècle, Joseph-Antoine, officier près du maréchal de Montesquiou, tué à la bataille de Denain ; Michel-Pierre, lieutenant-colonel au service de Toscane [3].

En 1828, Victor Hugo était royaliste ; en 1863, il était républicain socialiste ; mais pas plus en 1863 qu'en 1828 il ne consentait à reconnaître qu'au lieu de se rattacher à « une famille de vieille noblesse » il avait tout simplement pour aïeul Joseph Hugo, maître menuisier à

1. *Biographie des contemporains*, publiée sous la direction de MM. Rabbe et Vieilh de Boisjolin, t. IV, 2e partie, p. 331.
2. *Revue encyclopédique*, 15 avril 1892.
3. *Victor Hugo raconté...*, t. I, p. 1.

Nancy, lequel était du reste un « très excellent républicain ».

Cela n'est que ridicule. Voici quelque chose de plus grave.

Parlant, au chapitre XXI de son autobiographie, des années écoulées depuis son retour en France (commencement de 1812) jusqu'à son entrée à la pension Cordier (fin de 1815), années qu'il passa, ainsi que son frère Eugène, sous l'aile de sa mère, le poète raconte qu'à cette époque Mme Hugo aimait beaucoup à lire, et, ne voulant pas s'exposer à entamer une lecture ennuyeuse, *faisait essayer ses livres par ses enfants.* Mais ici il faut citer les propres paroles de *Victor Hugo raconté par un Témoin de sa vie :*

Mme Hugo était pour *l'éducation en liberté.*

On a déjà vu qu'en fait de culte elle n'avait pas voulu violenter l'âme de ses fils et leur faire leur religion ; elle ne gênait pas plus leur intelligence que leur conscience. Elle lisait beaucoup et avait un abonnement à l'année chez un loueur de livres. Quand on aime lire, quelque livre qu'on ait commencé, on va jusqu'au bout ; *afin de ne pas s'engager dans une lecture trop ennuyeuse, elle faisait essayer ses livres par ses enfants.* Elle les envoyait chez son loueur, un nommé Royol, qui était un bonhomme très particulier... Les deux frères (Eugène et Victor) allaient chez ce bonhomme, fourrageaient dans sa bibliothèque et emportaient ce qu'ils voulaient. Avec ces deux pourvoyeurs qui ne manquaient jamais à sa faim de livres, Mme Hugo en consomma effroyablement et eut bientôt épuisé le rez-de-chaussée du bonhomme Royol ; il avait bien un entre-sol, mais il ne se souciait guère d'y introduire *des enfants ;* c'était là qu'il reléguait les ouvrages d'une philosophie trop hardie ou d'une moralité trop libre pour être exposés à tous les yeux. *Il fit l'objection à la mère, qui lui répondit que les livres n'avaient jamais fait de mal, et les deux frères eurent la clef de l'entre-sol.*

L'entre-sol était un pêle-mêle. Les rayons n'avaient pas suffi

aux livres et le plancher en était couvert. Pour n'avoir pas la peine de se baisser et de se relever à tout moment, les *enfants* se couchaient à plat ventre et dégustaient ce qui leur tombait sous la main. Quand l'intérêt les empoignait, ils restaient quelquefois là des heures entières. Tout était bon à ces jeunes appétits, prose, vers, mémoires, voyages, sciences. Ils lurent ainsi Rousseau, Voltaire, Diderot ; ils lurent *Faublas* et d'autres romans de même nature [1].

A ce moment, Victor Hugo avait treize à quatorze ans; Eugène en avait quinze à seize : tous deux étaient des *enfants !*

Mais tout cela est-il bien vrai ? Ne sommes-nous pas plutôt en présence d'une nouvelle invention du poète ? De deux choses l'une : ou le fait est vrai, et Victor Hugo, en le révélant, en vouant ainsi la mémoire de sa mère à une honte immortelle, a commis un acte sans nom ; — ou le fait est faux, et alors comment qualifier le fils qui prête ainsi à sa mère un crime imaginaire [2] ?

II

Vers le temps où paraissait *Victor Hugo raconté*, de

1. Tome I, pp. 213-215.

2. J'engage le lecteur à relire, en regard de ces pages de Victor Hugo, les pages admirables que Lamartine a consacrées à sa mère, dans *les Confidences* et dans *le Manuscrit de ma mère*. Mme de Lamartine écrivait, sur un de ses carnets, à la date du 31 janvier 1813 : « Alphonse est à Paris... J'ai été dans la Chambre d'Alphonse *pour y visiter ses livres et brûler ceux que je croirais mauvais :* j'y ai trouvé *l'Emile* de J.-J. Rousseau; je me suis laissée aller à en lire plusieurs passages; je ne me le reproche pas, car ils étaient magnifiques, ils m'ont fait du bien, je veux en copier quelque chose. C'est trop dommage que cela soit empoisonné de tant d'inconséquences et même d'extravagances propres à égarer le bon sens et la foi des jeunes gens. Je brûlerai ce livre et surtout *la Nouvelle Héloïse*, encore plus dangereuse parce qu'elle exalte les passions autant qu'elle fausse l'esprit. Quel malheur qu'un tel talent touche à la folie! Je n'en crains rien pour moi dont la foi est inébranlable et au-dessus de toute tentation; mais mon fils?... » Et à ce moment son fils avait vingt-deux ans! (*Le Manuscrit de ma mère*, p. 161.)

graves événements se passaient en Europe et dans le Nouveau-Monde. La France avait envoyé un corps expéditionnaire au Mexique et, le 18 mars 1863, le général Forey avait mis le siège devant Puebla. La ville fut prise le 17 mai. Tant que dura le siège, Puebla publia un journal imprimé sur deux colonnes, l'une en français, l'autre en espagnol. Tous les numéros de ce journal commençaient par une page de *Napoléon le Petit*. « *Vous avez Napoléon*, écrivait le rédacteur de la feuille mexicaine. *Vous avez Napoléon, nous avons Victor Hugo.* » Cette antithèse alla au cœur du poète, qui prit la plume et adressa aux *Hommes de Puebla* une proclamation où se trouvaient les choses qu'on va lire :

Hommes de Puebla,

Vous avez raison de me croire avec vous.

Ce n'est pas la France qui vous fait la guerre, c'est l'empire. *Certes je suis avec vous...*

Combattez, luttez, soyez terribles. Et si vous croyez mon nom bon à quelque chose, *servez-vous en.* Visez cet homme à la tête, que la liberté soit le projectile...

...*La loi de l'histoire c'est de flétrir les généraux* et d'absoudre les armées. Les armées sont des gloires aveuglées ; ce sont des forces auxquelles on ôte la conscience ; l'oppression des peuples qu'une armée accomplit commence par son propre asservissement ; ces envahisseurs sont des enchaînés ; et le premier esclave que fait le soldat, c'est lui-même. Après un 18 brumaire ou un 2 décembre, une armée n'est plus que le spectre d'une nation.

Vaillants hommes du Mexique, résistez.

La République est avec vous, et dresse au-dessus de vos têtes, aussi bien son drapeau de France, où est l'arc-en-ciel, que son drapeau d'Amérique, où sont les étoiles.

Espérez. Votre héroïque résistance s'appuie sur le droit, et a pour elle cette grande certitude, la justice.

L'attentat contre la république mexicaine continue l'attentat contre la république française. Un guet-apens complète

l'autre. *L'empire échouera, je l'espère*, dans sa tentative infâme, et *vous vaincrez*... Quant à moi, puisque vous faites appel à mon nom, je vous le redis, *je suis avec vous*, et je vous apporte, vainqueurs, ma fraternité de citoyen, vaincus, ma fraternité de proscrit.

VICTOR HUGO [1].

On le voit. Victor Hugo faisait hautement des vœux pour la défaite de la France. Il ne faisait pas mystère de sa haine contre les généraux qui commandaient notre armée ; il les *flétrissait* à l'heure même où ils versaient leur sang sur les champs de bataille. Ainsi avait il fait, en 1854 et en 1855, à l'époque de la guerre de Crimée ; — en 1861, à l'époque de la guerre de Chine.

Le 25 novembre 1861, il avait écrit, de Hauteville-House, au capitaine Butler, une lettre à laquelle il avait donné la plus grande publicité possible. En voici quelques extraits :

Vous me demandez mon avis, Monsieur, sur l'expédition de Chine. Vous trouvez cette expédition honorable et belle, et vous êtes assez bon pour attacher quelque prix à mon sentiment ; selon vous, l'expédition de Chine, faite sous le double pavillon de la reine Victoria et de l'empereur Napoléon, est une gloire à partager entre la France et l'Angleterre, et vous désirez savoir quelle est la quantité d'approbation que je crois pouvoir donner à cette victoire anglaise et française.

Puisque vous voulez connaître mon avis, le voici :

... Un jour, deux *bandits* sont entrés dans le palais d'Été. L'un a pillé, l'autre a incendié. La Victoire peut être une voleuse, à ce qu'il paraît... L'un des deux voleurs a empli ses poches, ce que voyant, l'autre a empli ses coffres ; et l'on est revenu en Europe, bras dessus, bras dessous, en riant. Telle est l'histoire des deux *bandits*...

Devant l'histoire, l'un des deux *bandits* s'appellera la *France*, l'autre s'appellera l'Angleterre...

1. *Pendant l'exil*, p. 253.

L'empire français a empoché la moitié de cette victoire, et il étale aujourd'hui, avec une sorte de naïveté de propriétaire, le splendide bric-à-brac du Palais d'Eté. J'espère qu'un jour viendra où la France, délivrée et nettoyée, renverra ce butin à la Chine spoliée.

En attendant, il y a un vol et deux *voleurs*, je le constate [1].

Ces insultes à l'armée, ces attaques au drapeau, cette fraternisation avec l'ennemi, tout cela gênait aussi peu que possible Victor Hugo. D'abord, il était Victor Hugo : — *Ego Hugo*, — celui à qui tout était permis. Ensuite il avait imaginé une petite distinction à son usage, laquelle était des plus commodes. On lit, en effet, dans sa proclamation aux *Hommes de Puebla* : « *Il y a deux drapeaux* tricolores, le drapeau tricolore de la république et le drapeau tricolore de l'empire ; ce n'est pas le premier qui se dresse contre vous, c'est le second. Sur le premier on lit : *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité*. Sur le second on lit : *Toulon. 18 brumaire. — 2 décembre. Toulon* [2]. » C'est bien simple. Le gouvernement est engagé dans une guerre ; c'est lui qui tient le drapeau, et à l'ombre de ce drapeau les soldats combattent et meurent, à ses plis est attachée la victoire ou la défaite. Peu importe : vous n'avez pas à vous arrêter à ces détails. Libre à vous de faire des vœux pour l'ennemi, de lui crier : *Je suis avec vous !* Vous le pouvez, attendu qu'il y a deux drapeaux : celui qui est aux yeux du monde entier le drapeau de la France, — et *l'autre*, le seul vrai, le seul bon, celui que vous avez dans votre poche ! — En ce temps-là, on accusait, sans fondement du reste et sans preuves, M. Nisard, le plus honnête homme du monde, d'avoir inventé la théorie des *deux morales*. Il n'avait

1. *Pendant l'exil*, p. 199.
2. *Ibid.*, p. 254.

pas même tondu de ce pré la largeur de sa langue : il fut traîné aux gémonies. Victor Hugo a bel et bien inventé, lui, la théorie des *deux drapeaux* : on l'a mis au Panthéon !

III

Un an après *Victor Hugo raconté*... par Victor Hugo, parut le volume intitulé très improprement *William Shakespeare*, alors qu'il aurait dû avoir pour titre : *Victor Hugo célébré par lui-même*.

Shakespeare était né au mois d'avril 1564. Au mois d'avril 1864, on célébra son troisième centenaire. A Victor Hugo plus qu'à personne il appartenait d'y prendre part. N'était-il pas l'auteur de *Cromwell* et d'*Hernani* ? Son fils François-Victor ne venait-il pas d'achever une traduction des *Œuvres complètes de W. Shakespeare* qui ne lui avait pas pris moins de douze années [1] ? Le poète allait donc pouvoir servir, du même coup, les intérêts de son fils et la gloire de l'auteur d'*Othello* : double tâche à laquelle il a fait également défaut.

En 1834, amené à écrire une *Étude sur Mirabeau*, il avait peint, non Mirabeau, mais Victor Hugo seul. « L'histoire de la vie politique de Mirabeau, avait pu dire alors M. Nisard, est devenue l'histoire des tracasseries littéraires de M. Victor Hugo. Les *trente voix* auxquelles Mirabeau imposait silence, ce sont les ennemis littéraires de M. Victor Hugo. M. Victor Hugo se contemple, triomphe dans Mirabeau. Au moyen de légères altérations historiques dont l'amour-propre ne se fait

1. Cette traduction, accompagnée de savantes et ingénieuses études sur les œuvres du grand tragique anglais, a paru de 1860 à 1864 et forme quinze volumes in-8.

pas faute, M. Victor Hugo a eu quelque sorte décalqué sur sa propre vie la vie de Mirabeau. C'est la même gloire en butte aux mêmes épreuves, le même génie harcelé par les mêmes myrmidons ; les noms seuls sont changés [1]. »

Plus encore qu'avec Mirabeau, Victor Hugo en prend à son aise avec Shakespeare. Son volume a 574 pages : quatre-vingts à peine sont consacrées au grand tragique anglais. Cinq cents environ sont réservées à Victor Hugo lui-même. Jamais la règle : *Quia nominor leo* n'a reçu une plus large application.

D'après Victor Hugo, il y a eu, depuis les origines du monde, « quatorze génies littéraires, » quatorze « géants de l'esprit humain ». En voici la liste : Homère, Job, Eschyle, Isaïe, Ezéchiel, Lucrèce, Juvénal, Tacite, saint Jean, saint Paul, Dante, Rabelais, Cervantès, Shakespeare.

Ainsi la France n'a qu'un seul « génie littéraire ». Victor Hugo se débarrasse d'un trait de plume de Bossuet, de Pascal, de Fénelon, de Corneille, de Molière, de Racine, de Voltaire, de Chateaubriand, de Joseph de Maistre. Il reste seul, chez nous, en présence de Rabelais, et on pense bien qu'il lui sera aisé de ne faire qu'une bouchée de l'auteur de *Gargantua*.

Mais l'auteur de *William Shakespeare* ne vise pas seulement à être le premier en France ; il entend bien aussi être le premier dans tous les pays et dans tous les siècles. Pourrait-on lui contester cette primauté, quand on considère qu'il résume et condense en lui seul les qualités, les dons, les grandeurs des quatorze « géants de l'esprit humain » ? Il ne veut pas que nous ayons à cet égard le moindre doute et il trace de chacun des

1. *Revue de Paris*, nouvelle série, t. XXV.

quatorze un portrait où il a soin de reproduire sa propre image.

Homère « est sans fond, et il est riant... » L'*Iliade* est « le commencement de l'épopée [1] », comme la *Légende des Siècles* en est le couronnement. — *Job* « commence le drame [2] », — et ce drame, c'est Victor Hugo qui le finira. « Tombé, Job devient gigantesque. Tout son poème est le développement de cette idée : la grandeur qu'on trouve au fond de l'abîme... Son langage, soumis du côté de Dieu, est amer du côté des rois. Job est un officiant et un voyant. Job extrait de son drame un dogme ; Job souffre et conclut. Or, souffrir et conclure, c'est enseigner. Job enseigne. Job, après avoir touché le sommet du drame, remue le fond de la philosophie [3]. » Tout cela, Victor Hugo l'a fait, lui aussi. Il n'est qu'un point, un seul, où il se sépare du patriarche arabe : à aucun moment, il n'a accepté d'être pauvre comme Job. — *Eschyle* « est magnifique et formidable ;... il n'a aucune des proportions connues. Il est rude, abrupt, excessif.. ; du parti des Titans, prêt à recommencer l'escalade contre le parvenu Jupiter... Poète hécatonchire, dur comme la roche, tumultueux comme l'écume, plein d'escarpements, de torrents et de précipices et si géant que, par moments, on dirait qu'il devient montagne [4] ». Lors des *Burgraves*, on a dit au poète qu'il avait ressuscité — et dépassé l'auteur de l'*Orestie*, et c'est pourquoi, dans ce volume soi-disant consacré à Shakespeare, *Eschyle* tient la première place. En un endroit, Victor Hugo raconte, avec force détails, la première représenta-

1. *William Shakespeare*, page 61.
2. *Ibid.*
3. Page 62.
4. Page 65.

tion de la trilogie des *Prométhées* : c'est la *première d'Hernani*.

Eschyle a vingt-huit ans... [1]. L'antique querelle des deux âges éclate : barbes grises contre cheveux noirs ; on discute, on dispute ; les vieillards sont pour les vieux ; les jeunes sont pour Eschyle... Les vieux sont indignés. Ecoutez bougonner les Nestors... Ils exècrent ce novateur d'Eschyle. Ils blâment toutes ces inventions qui ont pour but de faire mieux ressembler le drame à la nature, l'emploi de l'anapeste pour le chœur, de l'ïambe pour le dialogue et du trochée pour la passion, de même qu'on a plus tard blâmé dans le théâtre du dix-neuvième siècle ce qu'on a appelé le vers brisé. Ce sont là des nouveautés insupportables. Et puis, la flûte chante trop haut, et le tétracorde chante trop bas, et qu'a-t-on fait de la vieille division sacrée des tragédies en monodies, stasimes et exodes ? Où s'arrrêtera-t-on ? Ce sont des impiétés.... C'est là du spectacle, non de la poésie. Où est l'antique simplicité ? Ce spectacle est puéril. Votre Eschyle n'est qu'un peintre, un décorateur, un faiseur de fracas, un charlatan, un machiniste. Tout pour les yeux, rien pour la pensée. Au feu, toutes ces pièces, et qu'on se contente de réciter les vieux poèmes de Tynnichus !... Comment voulez-vous qu'une société résiste à de pareils excès ? C'est abominable. Eschyle devrait être cité en justice et boire la ciguë comme ce vieux misérable de Socrate. Vous verrez qu'on se contentera de l'*exiler*. Tout dégénère. Et les jeunes éclatent de rire... Querelle, rumeur... Les porte-voix des acteurs se tirent comme ils peuvent de ce brouhaha... Tel est le tumulte *athénien*. Pendant ce temps-là on joue la pièce. Elle est d'un homme vivant. Le tumulte est de droit. Plus tard, quand Eschyle sera mort ou exilé, on fera silence. Il convient que vous vous taisiez, devant un dieu. *Æquum est*, c'est Plaute qui parle, *vos* DEO *facere silentium* [2].

Après Eschyle, *Isaïe* ; mais Isaïe, comme Eschyle, c'est toujours Victor Hugo ; seulement, cette fois, c'est

1. Victor Hugo avait vingt-huit ans, lorsqu'il fit jouer *Hernani* (25 février 1830).
2. Pages 168 à 175.

le Victor Hugo des *Châtiments*. « L'autre, Isaïe, semble un grondement de foudre continu. Il est le grand reproche. Isaïe prend corps à corps le mal... Il crie : Silence ! au bruit des chars, aux fêtes, aux triomphes .. Il fixe une date aux oppresseurs, déclare aux puissances leur fin prochaine, assigne un jour contre les idoles, contre les hautes tours, contre les navires de Tarse, et contre tous les cèdres du Liban, et contre tous les chênes de Basan[1]. » — L'autre, *Ezéchiel*, est « le devin fauve... Pensée à laquelle le rugissement convient... Il fait au monde une annonce. Laquelle ? *le progrès*... Il déclare la paix comme d'autres déclarent la guerre. Il prophétise la concorde, la bonté, la douceur, l'union, l'hymen des races, l'amour. Cependant, il est terrible. C'est le bienfaiteur farouche. C'est le colossal bourru bienfaisant du genre humain... Les prêtres, inquiets, mettaient un sceau sur ce poète. On ne pouvait le traiter d'imposteur. Son effarement de prophète était incontestable ; il avait évidemment vu ce qu'il racontait. De là son autorité... Il y a dans Ézéchiel trois constructions : l'homme, dans lequel il met le progrès ; le temple, où il met une lumière qu'il appelle gloire ; la cité, où il met Dieu. Il crie au temple : « Pas de prêtre ici, ni eux, ni leurs rois, ni les carcasses de leurs rois ! » On ne peut s'empêcher de songer que cet Ézéchiel, sorte de démagogue de la Bible, aiderait 93 dans l'effrayant balayage de Saint-Denis. Quant à la cité bâtie par lui, il murmure au-dessus d'elle ce nom mystérieux : *Jéhovah Schammah*, qui signifie : l'*Éternel-Est-là*. Puis il se tait, pensif dans les ténèbres, montrant du doigt à l'humanité, là-bas, au fond de l'horizon, une continuelle augmenta-

1. Page 66.

tion d'azur [1]. » Cet Ézéchiel, le prophète du Progrès, ce « démagogue de la Bible », n'est-il pas tout entier dans *les Contemplations* et *les Misérables* ?

Lucrèce, « c'est cette grande chose obscure : *Tout*... Dans Lucrèce, Pan apparaît... [2], » comme il apparaît dans *la Légende des Siècles :*

> Place à Tout! Je suis Pan; Jupiter! à genoux [3].

« Lucrèce tord le vieux voile d'Isis trempé dans l'eau des ténèbres, et il en exprime, tantôt à flots, tantôt goutte à goutte, une *poésie sombre* [4]... », pareille à celle qui remplit tant de poèmes de Victor Hugo : *Pleurs dans la nuit, Horror, Ce que dit la bouche d'ombre.*

Juvénal... Celui-là, nous l'attendions. Juvénal est un des « géants de l'esprit humain », — parce qu'il a écrit *les Satires* ? Non. Parce que Victor Hugo a écrit *les Châtiments*. « *Juvénal* a au-dessus de l'empire *romain* l'énorme battement d'ailes du gypaëte au-dessus du nid de reptiles. Il fond sur ce fourmillement et les prend tous l'un après l'autre dans son bec terrible, depuis la couleuvre qui est *empereur* et s'appelle *Néron* (?), jusqu'au ver de terre qui est mauvais poète et s'appelle *Codrus*... Pas une corde ne manque à cette lyre, ni à ce fouet... Il y a de l'épopée dans cette satire; ce que *Juvénal* a dans la main, c'est le sceptre d'or dont Ulysse frappait *Thersite*. Enflure, déclamation, exagération, hyperbole ! crient les difformités meurtries, et ces cris, stupidement répétés par les rhétoriques, sont un bruit de gloire [5]. »

1. Page 67.
2. Page 72.
3. *La Légende des Siècles. Le Satyre.*
4. *William Shakespeare*, p. 74.
5. Page 76.

A côté de Juvénal, *Tacite*. « A côté du poète condamnant, se dresse l'historien punissant. Tacite, assis sur la chaise curule du génie, mande et saisit dans leur flagrant délit ces coupables, les *Césars*... Tacite leur accroche leur règne au cou. Il leur met ce carcan... *Domitien* exila *Tacite* et fit bien. Les hommes comme *Tacite* sont malsains pour l'autorité. *Tacite* applique son style sur une épaule d'*empereur*, et la marque reste... Tacite a la concision du fer rouge [1]. » Victor Hugo tient, lui aussi, le fer rouge [2] : les *Histoires* et les *Annales* ont pour pendant l'*Histoire d'un crime* et *Napoléon le Petit*.

Écoutez. Je suis Jean. J'ai vu des choses sombres [3].

Victor Hugo parle ainsi dans son Apocalypse. Il l'a écrite dans l'île de Jersey, comme *Jean* avait écrit la sienne dans l'île de Pathmos, et c'est pour cela que saint Jean est, comme Rabelais, un des « géants de l'esprit humain ». Jean a connu l'exil et la souffrance : « La souffrance endurée le fait mage [4] ; de la croissance de l'épreuve résulte la croissance de l'esprit... Proscrit, il fait l'Apocalypse. Œuvre tragique, écrite sous la dictée d'un aigle, le poète ayant au-dessus de sa tête on ne sait quel sombre frémissement d'ailes... C'est dans Jean de Pathmos, parmi tous, qu'est sensible la communication entre certains génies et l'abîme. Dans Jean, on la voit, par moments on la touche, et l'on a le frisson de poser, pour ainsi dire, la main sur cette porte sombre... La redoutable ouverture se devine confusément. On en sent

1. Page 78.
2. Mais je tiens le fer rouge et vois ta chair fumer.
(*Les Châtiments*, livre III, II.)
3. *Les Contemplations*, livre VI, IV.
4. Voir dans *les Contemplations*, livre VI, XXIII, la pièce qui a pour titre : *les Mages*.

l'épouvante et l'attraction. Jean n'aurait que cela, qu'il serait *immense* [1]. » Qu'est donc Victor Hugo, qui a cela et, avec cela, tout le reste ?

D'où vient maintenant que *saint Paul*, « cet ignorant dans l'art de bien dire [2], » soit promu au rang de « génie littéraire » ? Ne serait-ce pas tout simplement parce qu'il a été le précurseur de Victor Hugo... sur le chemin de Damas ? Victor Hugo a changé d'opinion, il a brûlé ce qu'il avait adoré, adoré ce qu'il avait brûlé. Saint Paul sera là pour couvrir, pour glorifier sa conversion. « Paul est celui auquel l'avenir est apparu. . Il était l'homme du passé... : tout à coup un flot d'aurore sort de l'ombre et le jette à bas de son cheval, et désormais il y aura dans l'histoire du genre humain cette chose admirable, le chemin de Damas... Tomber dans la vérité et se relever homme juste, une chute transfiguration, cela est sublime [3]. »

Dante « a construit dans son esprit l'abîme... Quel philosophe que ce visionnaire !... Dante est justicier. Malheur à celui des vivants sur lequel ce puissant fixe l'inexplicable lueur de ses yeux ! » Philosophe, visionnaire, justicier, nous ne sortons pas de Victor Hugo. Seulement Dante n'a qu'un *Enfer :* Hugo en a trois : *les Châtiments*, le livre VI des *Contemplations*, *les Misérables*.

Nous savons déjà ce qui vaut à *Rabelais* de personnifier, à lui seul, le « génie littéraire » de la France. Peut-être aussi est-il là à un autre titre, pour avoir « bafoué le moine, bafoué l'évêque, bafoué le pape [4] », — ou encore pour avoir imprimé plusieurs fois dans ses livres le

1. *William Shakespeare*, p. 87.
2. Bossuet, *Panégyrique de l'apôtre Saint Paul*.
3. *William Shakespeare*, p. 87.
4. *Ibid.*, p. 99.

mot que Victor Hugo a déposé, non sans bruit, au tome III des *Misérables*, le long de la page 101.

Qu'à la suite de Rabelais, Victor Hugo, qui omet Platon, qui omet Bossuet, place Cervantès au nombre des quatorze grands hommes qui ont guidé jusqu'à ce jour l'humanité, la chose est au moins singulière. Mais le poète ne nous laisse pas ignorer le motif qui lui a dicté ce choix. « Cervantès, dit-il, est militant ; il a une thèse, il fait un livre social [1]. » Et comme *les Misérables* sont aussi « un livre social », voilà que l'auteur de *Don Quichotte* est bombardé un des « géants de l'esprit humain ».

Shakespeare complète la liste des *Quatorze*. « Comme Homère, Shakespeare est un homme cyclique. Ces deux génies, Homère et Shakespeare, ferment les deux premières portes de la barbarie, la porte antique et la porte gothique... La troisième grande crise humaine est la Révolution française ; c'est la troisième porte énorme de la barbarie, la porte monarchique, qui se ferme en ce moment [2]. » Et celui qui la fait rouler sur ses gonds, qui y met la chaîne et le verrou, c'est Victor Hugo.

La conclusion est facile à tirer. L'Humanité a produit quatorze grands génies. Puis, ramassant toutes ses forces, elle en a enfanté un quinzième, qui incarne en lui tous les autres, qui est plus grand, à lui seul, qu'Homère, Job, Eschyle, Isaïe, Ézéchiel, Lucrèce, Juvénal, saint Jean, saint Paul, Tacite, Dante, Rabelais, Cervantès et Shakespeare réunis. Ce génie, Victor Hugo, est la plus haute cime de l'esprit humain. Il est le Soleil, à qui les *Quatorze* font cortège, comme autant de satelli-

1. *William Shakespeare*, page 102.
2. Page 108.

tes, astres errants, dont les principaux, Homère ou Shakespeare, sont pareils à cette planète que nous habitons, qui nous paraît si grande et qui est quatorze cent mille fois plus petite que le soleil autour duquel elle circule !

CHAPITRE IX

LES CHANSONS DES RUES ET DES BOIS. — LES TRAVAILLEURS DE LA MER. — PARIS

Les *Chansons des rues et des bois*. Quatorze cent cinquante-deux quatrains. — *Ecrit en 1827*. Olympio et le dieu Pan. — *Les Travailleurs de la mer*. Gilliatt et Robinson Crusoé. — *Le roi des Auxcriniers*. Victor Hugo contre Bossuet. — L'exposition universelle de 1867. *Paris*. Léviathan et Behémoth *Allemands, nous vous aimons!*

I

Victor Hugo avait dit quelque part, dans son *William Shakespeare*, qu'il ne reconnaissait à la critique aucun droit, sauf celui de se taire. Il n'admettait sur lui aucune discussion : « Quoi donc! pas de critiques? Non. Pas de blâme? Non. Vous expliquez tout? Oui. Le génie est une entité comme la nature et veut, comme elle, être accepté purement et simplement. Une montagne est à prendre ou à laisser. » On ne fait pas la critique de l'Himalaya, ni celle de l'Etna, quand il est en éruption. « Quant à moi, ajoutait-il, j'admire tout comme une brute [1]. » Le lecteur était invité à en faire autant. Il n'en fit rien, paraît-il; même il se permit de ne pas admirer du tout un livre où l'auteur avait consacré cinq cents pages à sa propre glorification, n'interrompant son panégyrique que pour écrire des phrases comme celle-ci :

L'arabesque est incommensurable ; il a une puissance inouïe d'extension et d'agrandissement ; il emplit des horizons

1. Page 371.

et il en ouvre d'autres ; il intercepte les fonds lumineux par d'innombrables entrecroisements, et si vous mêlez à ce branchage la figure humaine, l'ensemble est vertigineux : c'est un saisissement. On distingue à claire-voie, derrière l'arabesque, toute la philosophie ; la végétation vit, l'homme se panthéise, il se fait dans le fini une combinaison d'infini, et devant cette œuvre où il y a de l'impossible et du vrai, l'âme humaine frissonne d'une émotion obscure et suprême [1].

William Shakespeare avait été plus qu'un échec, presque un désastre. Besoin était que le poète prît sa revanche. Au mois d'octobre 1865, il publia les *Chansons des rues et des bois*.

Un jour, au printemps de 1827, Victor Hugo avait aperçu dans le jardin du Luxembourg Chateaubriand, alors à l'apogée de sa gloire. Des enfants jouaient à tracer des figures sur le sable d'une allée. Debout, arrêté devant eux, l'auteur du *Génie du Christianisme* les contemplait en silence avec un sourire attristé. Victor Hugo ne crut pas devoir l'aborder et se contenta d'interpréter de loin les rapprochements qui naissaient sans doute dans l'âme orageuse de René, entre les jeux de la politique et de l'ambition et ces jeux d'enfants sur la poussière. En rentrant, il raconta à Sainte-Beuve ce qu'il venait de voir et ajouta : « Si j'étais Béranger, je ferais de cela une chanson [2]. »

Il y avait là, en effet, un cadre charmant, un *motif* que Victor Hugo eût merveilleusement développé. Cette chanson, il l'aurait faite, s'il l'eût voulu, mieux encore que Béranger. En 1865, hélas ! il nous a donné d'autres *Chansons*.

Et d'abord, ce ne sont pas des chansons, — c'est-à-dire de petites compositions, légères, vives, ailées, variées de

1. Page 265.
2. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. I, p. 77.

coupes et de rythmes. Dans ces quatre cent cinquante pages, dans ces six mille vers, la coupe et le rythme sont toujours les mêmes. Le moule est uniforme. Toutes les pièces du volume se composent invariablement de *quatrains*, de stances de quatre vers. Pibrac n'en avait fait que cent vingt-six, et encore s'y était-il pris à deux fois pour les publier. Victor Hugo ne nous tient pas quittes à moins de quatorze cent cinquante-deux quatrains ! C'est beaucoup.

Dans *les Voix intérieures* et *les Rayons et les Ombres*, Victor Hugo avait mis déjà quelques chansons, mais la plus longue ne dépassait pas douze stances, et c'était assez. Dans les *Chansons des rues et des bois*, telle chanson a soixante-deux quatrains, telle autre en a soixante-treize, telle autre enfin quatre-vingt-dix-sept !

Je sais bien que Victor Hugo, dans *William Shakespeare*, est allé au devant de l'objection. Il y plaide la cause des « génies outrés [1] », il fait de l'exagération une vertu, il professe que le *Trop*, le superflu, c'est le nécessaire. « Le poète, dit-il, c'est la nature. Subtil, minutieux, fin, microscopique comme elle ; immense. Pas discret, pas réservé, pas avare. Simplement magnifique... La sobriété en poésie est pauvreté... La simplicité qui est impuissance, la simplicité qui est maigreur, la simplicité qui est courte haleine, est un cas pathologique. Elle n'a rien à voir avec la poésie. Un billet d'hôpital lui convient mieux que la chevauchée sur l'hippogriffe [2]. » Et un peu plus loin : « L'étalon abuse ; il y a des passants mulets à qui c'est désagréable. Être fécond, c'est être agressif... Que diable ! on doit faire un peu attention aux autres, un seul n'a pas droit à tout, la virilité tou-

1. *William Shakespeare*, p. 122.
2. Page 281.

jours, l'inspiration partout, autant de métaphores que la prairie, autant d'antithèses que le chêne, autant de contrastes et de profondeurs que l'univers, sans cesse la génération, l'éclosion, l'hymen, l'enfantement, l'ensemble vaste, le détail exquis et robuste, la communication vivante, la fécondation, la plénitude, la production, c'est trop; cela viole le droit des neutres [1]. » Je le veux bien: mais tout de même quatre-vingt-dix-sept couplets, c'est trop pour une chanson !

Sans doute, parmi ces couplets, il en est plus d'un que seul un grand poète pouvait faire. Il y en a de jolis et que Béranger n'eût point trouvés:

Je vous mets au défi de faire
Une plus charmante chanson
Que l'eau vive où Jeanne et Néère
Trempent leurs pieds dans le cresson.

D'autres sont d'une grâce exquise:

Eschyle errait à la brune
En Sicile, et s'enivrait
Des flûtes du clair de lune
Qu'on entend dans la forêt.

D'autres ont l'éclat d'une fanfare:

C'était le grand cheval de gloire,
Né de la mer comme Astarté,
A qui l'aurore donne à boire
Dans les urnes de la clarté.

Mais, pour quelques strophes admirablement venues, pour quelques belles pièces, *la Méridienne du lion*, *Souvenir des vieilles guerres*, *Une alcôve au soleil levant*, *l'Ordre du jour de Floréal*, que de méchants quatrains ! Combien de banalités, de répétitions, de longueurs, et, par moments, quels détestables calembours !

1. Page 283.

On entendait Dieu dès l'aurore
Dire : *As-tu déjeuné, Jacob?*

. . . . . .

Quand j'arrive avec mon caniche,
Chelles, bourg dévot et coquet,
Croit voir passer, fuyant leur *niche*,
Saint Roch, et *son chien saint Roquet.*

. . . . . .

Tout aimait ; tout faisait la paire.
L'arbre à la fleur disait : Nini ;
Le mouton disait : *Notre Père,*
Que votre sainfoin soit béni!

Il y a bien d'autres puérilités dans ce singulier recueil. Déjà, dans *les Contemplations*, nous avions vu le poète antidater par trois fois une de ses pièces, afin de persuader aux lecteurs de 1856 que son républicanisme était antérieur à 1848 [2]. Cette fois, il sera plus hardi : il ne craindra pas d'affirmer qu'il était républicain avant 1830. Il écrira :

Notre austérité frelatée
N'admet ni Hampden, ni Brutus.

. . . . . .

Le passé règne; il nous menace;
Le trône est son premier sujet;
Apre, il remet sa dent tenace
Sur l'esprit humain qu'il rongeait ;

Le prince est bonhomme; la rue
Est pourtant sanglante. — Bravo !
Dit Dracon. — La *royauté Grue*
Monte sur le *roi Soliveau.*

Les actions sont des cloaques,
Les consciences des égouts ;
L'un vendrait la France aux Cosaques,
L'autre vendrait l'âme aux hiboux... [3].

Ces couplets terminés (il y en a dix-sept de cette force), il mettra, en tête, sans le moindre scrupule, ces mots : ÉCRIT EN 1827.

1. Voir ci-dessus, chapitre v.
2. *Les Chansons des rues et des bois*, p. 205.

Une autre pièce a pour date *182...* — Qui sait? peut-être *1825*, l'année où Victor Hugo a composé l'ode sur le *Sacre de Charles X!* — En voici le début :

Moi, que je sois royaliste!
C'est à peu près comme si
Le ciel devait rester triste
Quand l'aube a dit : Me voici!

Un roi, c'est un homme équestre,
Personnage à numéro,
En marge duquel de Maistre
Ecrit : Roi, lisez : Bourreau...

Je n'y crois plus. Est ce un crime
Que d'avoir, par ma cloison,
Vu ce point du jour sublime,
Le lever de la raison!

J'étais jadis à l'école
Chez ce pédant, le Passé;
J'ai rompu cette bricole;
J'épelle un autre ABC [1].

C'est à Domremy, à l'ombre de la maison de Jeanne d'Arc, que Victor Hugo trace cette profession de foi, et il ne fait pas difficulté de nous apprendre qu'il est en quête « d'une charmeuse de Paris ».

Je l'ai suivie en Sologne,
Je la suis à Vaucouleurs.

Domremy, Vaucouleurs servent de cadre à des vers tels que ceux-ci :

Cours les bals, danse aux kermesses.
Les filles ont de la foi;
Fais-toi tenir les promesses
Qu'elles m'ont faites à moi.

Ris, savoure, aime, déguste,
Et, libres, narguons un peu
Le roi, ce faux nez auguste
Que le prêtre met à Dieu [2].

1. *Les Chansons des rues et des bois*, p. 279.
2. *Ibid.*

En 1826 — cette fois, la date est authentique — Victor Hugo écrivait au vicomte de Larochefoucauld, aide de camp du roi, chargé du département des Beaux-Arts, une lettre où il sollicitait une augmentation de pension, et où il disait : « Ma pension seule étant restée stationnaire, je pense, monsieur le Vicomte, n'être pas sans quelques droits à une augmentation. Si j'avais quelques titres à l'époque où je l'obtins, ces titres ne sont rien auprès de ceux que je pourrais réunir aujourd'hui... Je dépose avec confiance ma demande entre vos mains, en vous priant de vouloir bien la mettre sous les yeux *de ce roi qui veut faire des beaux-arts le fleuron le plus éclatant de sa couronne...* »

En 1829, il écrivait à M. de la Bourdonnaye, ministre du roi Charles X : « Monseigneur, je suis profondément touché des bontés *du roi*. Mon dévouement *au roi* est, en effet, sincère et profond. Ma famille, *noble dès l'an 1531*, est une vieille servante de l'État... J'ai moi-même peut-être été aussi assez heureux pour rendre quelques obscurs services *au roi et à la royauté*. J'ai fait vendre cinq éditions d'un livre *où le nom de Bourbon se trouve à chaque page...* Quoi qu'il advienne, il est inutile que je vous en renouvelle l'assurance, rien d'hostile ne peut venir de moi. *Le roi* ne doit attendre de Victor Hugo *que des preuves de fidélité, de loyauté et de dévouement* [1]. »

Et ce serait entre ces deux lettres que prendraient place les pièces où Victor Hugo bafoue la royauté et où il se réclame de Brutus et de Hampden! Le poète s'amuse, lorsqu'il compose, en 1865, des vers républicains et

1. Pour le texte complet de ces deux lettres de 1826 et de 1829, voyez *Victor Hugo avant 1830*, pages 397 et 488.

qu'il les date de 1827. Force nous est bien de lui dire : Chansons que tout cela !

Mais nous avons à lui faire un reproche d'une bien autre gravité. Qu'un jeune homme, au printemps de ses années, écrive des vers d'amour, qu'une image un peu vive se glisse dans sa chanson, que les sens quelquefois y parlent plus haut que le cœur, la morale pourra bien gronder un peu, mais la critique, même la plus revêche, aura des trésors d'indulgence pour cet *inamorato* de vingt ans. Comment tiendrait-elle rigueur à qui débute par les *Contes d'Espagne et d'Italie* [1] ? L'indulgence ne lui est plus permise, si elle a devant elle un vieillard de soixante-trois ans, un père de famille — *un maturo! un magistrato !* — et si cet homme en cheveux blancs chante ses plaisirs et ses galanteries d'antan, s'il conduit sa muse chez les blanchisseuses, s'il se lance éperdûment dans la description des jupes, des corsets, des fichus et des robes, s'il prêche le libertinage, s'il donne de la lubricité à la nature entière, aux arbres mêmes et aux fleurs, s'il fait entendre, pendant des milliers de vers, avec une sorte de furie, le hennissement de la chair débridée ! Aussi bien, dans ces *Chansons des rues et des bois*, dans ces couplets graveleux, dans ces quatrains anacréontiques, vous chercheriez vainement un soupir du cœur, un cri de l'âme, un élan du véritable amour. Vous n'y trouverez que des amours de guinguettes et des polissonneries de banlieues. Quand avaient paru *les Contemplations* et ce sixième livre qui a des allures d'Apocalypse, un des disciples les plus fervents du poète avait dit tout bas : C'est Jocrisse

1. Les *Contes d'Espagne et d'Italie* ont paru au mois de janvier 1830. Alfred de Musset n'avait que dix-neuf ans. Il était né le 11 décembre 1810.

à Pathmos[1] ! La critique la moins hostile ne put se défendre de dire tout haut, quand parurent les *Chansons des rues et des bois :* C'est Géronte à Paphos !

Une pièce de la *Légende des Siècles* nous montre le dieu Pan introduit par Hercule dans l'Olympe. Jupiter lui ordonne de chanter. Et ses chants sont si beaux, ses vers si sublimes, il se transfigure à ce point, à travers les rayonnements de l'inspiration, il prend des proportions si colossales, que ce « sylvain », ce « songeur », ce « satyre », voit Jupiter lui-même s'incliner devant lui[2]. La scène est superbe. Victor Hugo l'a traitée avec une prédilection marquée. On sent bien qu'il en est le héros, que le dieu Pan, c'est *LUI*. N'est-il pas, en effet, le grand tout, le poète universel, le penseur pour qui l'art et la nature n'ont pas de secrets, à qui le ciel et la terre et l'abîme ont dévoilé leurs mystères? Ceux-là même qui jusqu'ici avaient nié l'identité du poète et du dieu sont obligés maintenant de la reconnaître. Après tant de chefs-d'œuvre où le dieu Pan avait marqué son empreinte, voici qu'il a mis sa griffe sur les *Chansons des rues et des bois :* sous le manteau traînant d'Olympio, on voit passer le pied de bouc du *Satyre*[3].

1. M. Jules Lemaître a proposé une variante : « Ayant vécu, dit-il, dans le siècle qui a le mieux compris l'histoire, Victor Hugo n'en a vu que le décor et le brie-à-brac, et les papes et les rois lui apparaissent comme des porcs ou comme des tigres. Un homme pour qui Robespierre, Saint-Just et même Hebert et Marat sont des géants, pour qui Bossuet et de Maistre sont des monstres odieux, et pour qui Nisard et Mérimée sont des imbéciles, cet homme-là peut avoir du génie : soyez sûrs qu'il n'a que cela... C'est *Homais à Pathmos*. »

2. *Le Satyre. Légende des Siècles*, t. II, p 73.

3. « Les nymphes dansent avec les paysannes ; *Pan* maraude dans les bois de Meudon ; le *Satyre* épie Jeanne errante sous les ombrages de Ville-d'Avray. » — *Victor Hugo*, par *Paul de Saint-Victor*, p. 259.

II

William Shakespeare n'avait pas réussi. Les *Chansons des rues et des bois* n'eurent guère meilleure fortune. Victor Hugo revint au roman. Il fit paraître, au mois de mars 1866, *les Travailleurs de la mer*.

Le livre s'ouvre d'une façon charmante. La scène est à Guernesey, le matin de la Christmas de 182... La neige, tombée depuis minuit jusqu'à l'aube, couvre la route qui longe la mer de Saint-Pierre-Port au Valle. Les passants sont rares encore. Tout à coup, sur le chemin blanc, une jeune fille s'arrête, elle se baisse et écrit avec son doigt quelque chose sur la neige. A une centaine de pas derrière elle marchait un jeune homme. Il n'éprouva aucun besoin de se hâter, bien qu'il eût reconnu Déruchette, la plus ravissante fille du pays. Seulement, quelques instants après, le hasard fit que son regard tomba machinalement sur l'endroit où elle s'était arrêtée. Deux petits pieds s'y étaient imprimés, et à côté il lut ce mot tracé dans la neige : *Gilliatt*.

Ce mot était son nom. Il s'appelait Gilliatt. Il resta longtemps immobile, regardant ce nom, ces petits pieds, cette neige, puis continua sa route.

Gilliatt est un marin qui habite la paroisse de Saint-Sampson et qui passe pour un peu sorcier. Hier encore, il ne pensait pas à Déruchette. Aujourd'hui, tout est changé. Huit lettres écrites par un doigt blanc sur la neige ont suffi pour l'ensorceler. Et Déruchette ? Elle ne songe pas à lui. Vive et légère comme un oiseau, le jour où elle traçait sur le chemin ces lettres où le cœur de Gilliatt allait se prendre, elle ne pensait pas plus à

Gilliatt que n'y pensait le rouge-gorge qui, s'élançant du buisson voisin, était venu s'abattre à côté d'elle sur la route, et y avait laissé, lui aussi, l'empreinte de ses petits pieds transis par le froid.

Déruchette est orpheline, mais elle a trouvé un père adoptif dans son oncle Lethierry, un brave marin, très inventif, qui, odieusement volé par un misérable nommé Rantaine, rétablit sa fortune, — la dot future de sa pupille, — en installant dans les eaux de l'île normande le premier de tous les bateaux à vapeur. C'est *la Durande*, qui fait le service de Guernesey à Saint-Malo, et de Saint-Malo à Guernesey.

Quand son âge ne lui permet plus d'aller en mer, mess Lethierry, confie le commandement de son *steamer* à sieur Clubin, le plus vertueux de tous les capitaines de la Manche. L'honnête Clubin est encore plus coquin que Rantaine. Il combine un plan admirable. Il sait que Rantaine est à Saint-Malo, porteur des 75.000 francs volés à mess Lethierry. Il lui fera rendre gorge, le pistolet au poing ; mais cet argent, il ne le remettra pas à Lethierry, il entend bien le garder. Pour en jouir en paix, pour échapper aux poursuites, rien de tel que de passer pour mort. Le moyen est bien simple. Il fera échouer *la Durande* sur des rochers qu'il connaît : le navire périra ; les passagers se sauveront peut-être ; pour lui, il refusera de monter dans le canot libérateur et restera sur les récifs, victime de son dévouement. On l'admirera, on le pleurera, on le portera aux nues. Pendant ce temps, laissant derrière lui une bonne renommée, comme il sied à un brave homme, il gagnera le rivage, où l'attendra une barque en partance pour l'Angleterre. Hélas ! la perfection n'est pas de ce monde : les plus honnêtes gens se trompent, et il arrive aux grecs les plus habiles de

perdre le coup le mieux préparé. Au moment où Clubin savoure son triomphe, il s'aperçoit qu'il s'est trompé d'écueil. Il croyait se briser contre les Hunois, à un mille de la plage, et il se brise contre les Douvres, qui en sont séparés par cinq lieues. Il est perdu.

Mess Lethierry n'en est pas moins ruiné. Et pourtant si *la Durande* est fracassée, démolie aux trois quarts, prise entre les deux rochers des Douvres comme entre des tenailles de Titan, la machine est sauve; elle est intacte. Mais la dégager est une œuvre impossible, une tâche presque surhumaine. A qui l'accomplirait, Lethierry donnerait sa nièce, Déruchette donnerait sa main. Gilliatt entend la promesse et part sur l'heure, seul, pour combattre l'Océan et lui arracher sa proie, comme les chevaliers d'autrefois allaient combattre le dragon et lui ravir son trésor.

La lutte dure trois mois et occupe trois cent vingt-neuf pages. Gilliatt en sort vainqueur. Il rentre à Guernesey, avec la machine sauvée, avec les 75.000 francs retrouvés dans une petite boîte de fer, à côté du squelette de Clubin. Il revient en haillons, la barbe longue, les cheveux hérissés, hâve, effrayant, sinistre, pareil à un spectre, mais la flamme au front, l'espérance au cœur, et sur les lèvres la chanson des jours heureux.

La nuit était venue, le petit havre était endormi, lorsqu'il revit ce cher quai, qu'il n'avait pas vu depuis si longtemps. Il se glisse jusqu'à la maison de Déruchette pour contempler ses fenêtres. Le voilà dans le jardin. Un bruit de voix arrive à son oreille. Déruchette est assise sur un banc. Debout devant elle, le jeune ministre qui dirige depuis peu de temps la paroisse protestante de Saint-Sampson lui dit de douces paroles. Il lui demande si elle veut être sa femme. Elle penche le front,

et sa réponse est murmurée d'une voix si basse que seul Gilliatt l'a entendue.

Il s'éloigne, et le lendemain, quand mess Lethierry, ivre de joie, fou de bonheur, lui dit que, fidèle à sa promesse, il lui donne Déruchette, Gilliatt déclare qu'il ne veut pas se marier. Héroïque jusqu'au bout, c'est lui qui met la main de Déruchette dans la main du révérend Ebenezer. Il les accompagne à l'église et leur sert de témoin.

Il y a dans la mer, tout près de Guernesey, un rocher qu'on appelle Gild-Holm-Ur. Il a la forme d'une chaise et la marée le recouvre entièrement. C'est là que Gilliatt vint s'asseoir à l'heure de la marée montante, au moment où le *Cashmere*, qui emmenait en Angleterre Ebenezer et Déruchette, glissait à quelques toises de la roche. On les voyait sur le pont, dans une lumière, assis côte à côte, se tenant les mains, les doigts entrecroisés dans les doigts. Gilliatt avait les yeux fixés, cloués sur le navire. L'eau cependant lui gagne les genoux, puis la ceinture, puis les épaules. Enfin, « la tête disparut sous l'eau. Il n'y eut plus rien que la mer ».

Si le poète nous eût conté en un volume cette touchante et terrible histoire, il eût fait une œuvre exquise et forte. Malheureusement, au lieu d'un volume, nous en avons trois, — deux de trop. Ils renferment des scènes originales, grandioses ou charmantes : Déruchette écrivant sur la neige le nom de Gilliatt, — le naufrage de *la Durande*, — la visite des oiseaux de mer à Gilliatt, — le combat de Gilliatt et de la pieuvre, — la scène où il découvre que Déruchette aime Ebenezer, — la scène finale, qui a le tort grave d'être une glorification du suicide, mais qui, comme œuvre d'art, est de toute beauté. En faut-il davantage pour faire un chef-d'œuvre? Non cer-

tes, et, pour ma part, je tiens qu'il y en a un dans *les Travailleurs de la mer;* seulement c'est un chef-d'œuvre sous-marin. Pour le découvrir, besoin est de se donner un mal extrême; il ressemble un peu trop à cette grotte des fées si bien décrite par Victor Hugo et dans laquelle on ne peut pénétrer qu'après avoir traversé d'épais brouillards, escaladé des rocs à pic et franchi des abîmes effroyables.

Nulle part, l'auteur ne s'est moins contenu et n'a fourni tant de témoignages de son horreur de la sobriété. Nulle part, il ne s'est laissé entraîner à de plus interminables digressions, à de plus déplorables longueurs. Vous rappelez-vous la tempête qui brise le vaisseau de Robinson Crusoë? Elle a quatre pages, et c'est un morceau achevé. Il y a aussi une tempête dans *les Travailleurs de la mer :* elle remplit quatre-vingt-quatre pages!

Sur les neuf cents pages du roman, deux cents au moins sont consacrées à expliquer au lecteur tous les secrets de l'art nautique. Jamais on n'a tant pioché le *Glossaire* maritime de M. Jal et le *Manuel des constructions navales!* La description du bateau de mess Lethierry occupe un chapitre entier, tout hérissé de détails techniques et de mots à l'usage des gens du métier.

> Ce ne sont que chouquets, ce ne sont qu'épontilles.
> Pour en trouver la fin, je saute vingt feuillets
> Et je me sauve à peine avec les margouillets.

Au troisième chapitre de l'immortel roman de Daniel de Foë que je rappelais tout à l'heure, Robinson Crusoé raconte ses voyages successifs faits au navire échoué et comment il recueillit sous une petite tente tous les objets qu'il put en détacher :

J'enlevai tout ce que je pus des agrès, toutes les cordes et cordelettes, une pièce de toile destinée à réparer à bord la voilure dans l'occasion, et le baril de poudre qui avait été mouillé. Enfin j'emportai toutes les voiles depuis la plus grande jusqu'à la plus petite... Le lendemain je fis un autre voyage. Cette fois je songeai aux câbles. Je débutai par les plus forts, que je coupai en plusieurs morceaux assez petits pour que je pusse les remuer. Je parvins ainsi à transporter sur le rivage deux câbles et une aussière, en même temps que toute la ferraille que je pus arracher. Ensuite, je coupai la vergue de perroquet et celle de misaine pour en faire un grand radeau, que je chargeai de tout ce pesant bagage, et je poussai au large.

Gilliatt ramasse, lui aussi, dans une anfractuosité de rocher, les épaves de *la Durande :*

A la fin de la semaine, Gilliatt avait dans ce hangar de granit l'informe bric-à-brac de la tempête mis en ordre. Il y avait le coin des écouets et le coin des écoutes ; les boulines n'étaient point mêlées avec les drisses ; les bigots étaient rangés selon la quantité de trous qu'ils avaient ; les emboudinures, soigneusement détachées des organeaux des ancres brisées, étaient roulées en écheveaux ; les moques, qui n'ont point de rouet, étaient séparées des moufles ; les cabillots, les margouillets, les pataras, les gabarons, les joutereaux, les calebas, les galoches, les pantoires, les oreilles d'âne, les racages, les bosses, les boute-hors, occupaient, pourvu qu'ils ne fussent pas complètement défigurés par l'avarie, des compartiments différents; toute la charpente, traversins, piliers, épontilles, chouquets, mantelets, fumelles, hiloires, était entassée à part... Il n'y avait nulle confusion des garcettes de ris avec les garcettes de tournevire, ni des araignées avec les touées, ni des poulies de galauban avec les poulies de franc-funin, ni des morceaux de virure avec les morceaux de vibord ; un recoin avait été réservé à une partie du trelingage de *la Durande*, qui appuyait les haubans de hune et les gambes de hune [1].

1. *Les Travailleurs de la mer*, t. II, p. 198.

Retranchez du passage de *Robinson Crusoé* la *vergue de perroquet* et celle de *misaine*, un enfant le comprendra ; pour comprendre la page des *Travailleurs de la mer*, et je ne l'ai pas citée tout entière, il faut être calfat ou timonier.

Comme son héros, Victor Hugo est menuisier, ferron, charron, mécanicien [1]. Il est tout cela et bien d'autres choses encore. Il sait les noms et l'origine de tous les vents [2]. Il sait la langue de la mer, celle d'aujourd'hui et celle d'autrefois : « Aujourd'hui on dit *taquets*, on disait *bittons ;* on dit les *hommes de quart à babord*, on disait les *basbourdis ;* » et ainsi quatre pages durant [3]. Il n'ignore rien de ce que peuvent apprendre les récits des voyageurs de tous les temps et de tous les pays [4]; il connaît tous les monstres et toutes les fleurs de l'Océan et, pour lui, l'abîme est sans mystère. Il est semblable à ce Génie des mers de la Manche dont il parle lui-même quelque part et qu'il appelle *le roi des Auxcriniers*, génie si savant, si savant qu' « Il connaît les noms de tous ceux qui sont morts dans la mer et l'endroit où ils sont [5] ».

Et c'est pourquoi ce livre, qui aurait pu être un chef-d'œuvre, est un livre mortellement ennuyeux. C'est de plus un mauvais livre, en tête et à la fin duquel l'auteur a écrit ce mot : ANAΓKH ! « Un triple anankè pèse sur nous, l'anankè des dogmes, l'ananké des lois, l'anankè des choses [6]. » L'homme se doit à lui-même de lutter contre « les lois et les choses ». S'il est vain-

1. T. I, pp. 55.
2. T. III, pp. 7 à 27.
3. T. I, pp. 81 à 84.
4. T. Ier, pp. 147 à 153.
5. T. Ier, p. 30.
6. Préface des *Travailleurs de la mer*, p. VIII.

eu, il lui reste cette ressource suprême, le suicide. Tel est l'enseignement qui se dégage de cette œuvre malsaine, où la Fatalité remplace Dieu, où abondent les pages méchantes, odieuses, insensées, — où l'auteur ressuscite contre Jeanne d'Arc la vieille théorie de l'hallucination [1], où il assimile Escobar et le marquis de Sade [2], la bienheureuse Marie-Alacoque et Messaline [3].

Victor Hugo ne pouvait plus écrire un livre sans insulter la Restauration. Son nouveau roman a pour objet de peindre les amours d'un matelot guernesiais, sa lutte contre les forces et les colères de l'Océan. Il semble bien que Louis XVIII et Charles X n'ont rien à y voir. Victor Hugo ne l'entend pas ainsi. Il se déchaîne contre les princes qui l'ont pensionné, contre le gouvernement qu'il a chanté. Il écrit ces lignes étranges : « Ces temps étaient une époque de fuites... Pendant les sept ou huit premières années après la rentrée des Bourbons, la panique fut partout, dans la finance, dans l'industrie, dans le commerce... Il y avait un sauve-qui-peut dans la politique... *On fuyait... la tour de Taurias d'Avignon, silhouette lugubrement debout dans l'histoire, qu'a marquée la* RÉACTION, *et où l'on distingue encore aujourd'hui cette main sanglante* [4]. » A la tour de *Trouilhas* (et non *Taurias*) se rattachent en effet de sanglants souvenirs, ceux du massacre organisé à Avignon, les 16 et 17 octobre 1791, par les chefs du parti révolutionnaire, Jourdan Coupe-têtes, Mainvielle et Duprat, dignes précurseurs des égorgeurs de Septembre. M. Louis Blanc, que Victor Hugo appelle quelque part l'*austère historien*,

1. Tome Ier, p. 58.
2. T. II, p. 68.
3. T. II, p. 65.
4. T. I, p. 217.

raconte en ces termes ce terrible épisode, au tome VI de son *Histoire de la Révolution* :

A mesure que les patrouilles amenaient un captif, on l'abattait d'un coup de sabre ou de bâton ; puis, sans même s'assurer s'il était bien mort, on allait le précipiter au fond de la tour sanglante. Rien qui pût fléchir la barbarie des assassins : ni la jeunesse, ni l'enfance... — Dampmartin, qui était présent à l'ouverture de la fosse, assure qu'on en retira cent dix corps, parmi lesquels les chirurgiens distinguèrent soixante-dix hommes, trente-deux femmes et huit enfants... D'un autre côté, une relation semi-officielle porte que, quand on ouvrit la fosse, on trouva des corps à genoux contre le mur, dans une attitude qui prouvait qu'ils avaient été enterrés vifs... — Jourdan et les siens avaient eu beau jeter des torrents d'eau et des baquets de chaux vive dans l'horrible fosse ; sur un des côtés du mur, il était resté, pour dénoncer leur crime, *une longue traînée de sang qu'on ne put jamais effacer* [1].

C'est là ce que Victor Hugo appelle la *main sanglante de la réaction !* C'est cette boucherie des 16 et 17 octobre 1791, la seule dont la tour de Trouilhas ait été le théâtre, que l'auteur des *Travailleurs de la mer* met à la charge de la Restauration !

Presque à l'égal des Bourbons, Victor Hugo déteste Bossuet, coupable à ses yeux d'être regardé par un certain nombre de braves gens comme le premier des écrivains français. La statue du grand évêque domine de haut la sienne. Il n'aura point de cesse qu'il ne l'ait démolie. Déjà, dans *les Misérables*, il lui avait porté quelques coups furieux [2]. Il était revenu à la charge dans *William Shakespeare* [3]. Il avait trouvé plaisant, dans les *Chansons des rues et des bois*, de le traiter de pleutre [4].

1. Louis Blanc, *Histoire de la Révolution française*, t. VI, pp. 163 et 166.
2. *Les Misérables*, t. I, p. 101.
3. *William Shakespeare*, pp. 542 et suiv.
4. *Les Chansons des rues et des bois*, p. 189.

Dans *les Travailleurs de la mer*, il raconte à sa façon les « prouesses de Bénigne Bossuet, évêque de Meaux ». Il parle avec dédain de « cet aigle[1] ». Cet « aigle » du moins avait la vue perçante, puisque, deux siècles d'avance, parlant des *poètes*, il traçait de l'auteur des *Chansons des rues et des bois* ce portrait, trop indulgent sans doute, mais fidèle pourtant et d'une singulière ressemblance :

« *Ils remplissent l'univers des folies de leur jeunesse égarée... Aveugles admirateurs de leurs ouvrages, ils ne peuvent souffrir ceux des autres;* ils tâchent parmi les grands (aujourd'hui lisez : parmi la populace), dont ils *flattent les erreurs et les faiblesses*, de gagner les suffrages pour leurs vers. S'ils remportent ou qu'ils s'imaginent remporter l'applaudissement du public, enflés de ce succès, ou vain, ou imaginaire, ils apprennent à mettre leur félicité dans des voix confuses, dans un bruit qui se fait dans l'air, et prennent rang parmi ceux à qui le prophète adresse ce reproche : *Vous qui vous réjouissez dans le néant.* Que *si quelque critique vient à leurs oreilles, avec un dédain apparent et une douleur véritable, ils se font justice à eux-mêmes :* de peur de les affliger, il faut bien *qu'une troupe d'amis flatteurs prononcent pour eux, et les assurent du public.* Attentifs à son jugement, où le goût, c'est-à-dire ordinairement la fantaisie et l'humeur, a plus de part que la raison, ils ne songent pas à ce sévère jugement où la vérité condamnera l'inutilité de leur vie, la vanité de leurs travaux, la bassesse de leur flatterie et à la fois le venin de leurs mordantes satires ou de leurs épigrammes piquantes, plus que tout cela, les douceurs et les agréments qu'ils auront versés sur le poison de

1. *Les Travailleurs de la mer*, t. I, p. 140

leurs écrits, ennemis de la piété et de la pudeur. Si leur siècle ne leur paraît pas assez favorable à leurs folies, ils attendront la justice de la postérité, c'est-à-dire qu'ils trouveront beau et heureux d'être loués parmi les hommes pour des ouvrages que leur conscience aura condamnés avec Dieu même et qui auront allumé autour d'eux un feu vengeur. O tromperie! ô aveuglement! ô vain triomphe de l'orgueil [1] ! »

III

Les romans se vendent toujours mieux que les volumes de vers. Celui de Victor Hugo renfermait d'ailleurs, à côté d'énormes défauts, de merveilleuses qualités. Le succès en fut donc assez vif. *Les Travailleurs de la mer* étaient en train de recueillir les miettes du riche festin des *Misérables*, lorsque soudain Gilliatt, sieur Clubin et la Pieuvre se trouvèrent en présence d'un concurrent contre lequel ils n'étaient pas de force à lutter. Ce concurrent n'était rien moins que M. de Bismarck. Peu après l'apparition du livre, en effet, éclatait le coup de foudre de Sadowa [2]. La vente des *Travailleurs de la mer* en souffrit, et cela n'était pas pour plaire à Victor Hugo. Il en prit néanmoins son parti sans trop de peine, se disant qu'après tout Napoléon III y perdrait plus que lui.

L'empire, cependant, faisait encore bonne contenance. Napoléon III se préparait à ouvrir, le 1er mai 1867, la seconde Exposition universelle de Paris et à recevoir dans sa capitale tous les souverains de l'Europe, les vainqueurs

1. *Victor Hugo contre Bossuet* : il y aurait, sous ce titre, un joli chapitre à écrire. Voir encore *l'Année terrible*, pp. 182 et 388, *l'Art d'être grand-père*, p. 248, *la Pitié suprême*, p. 9, *Religions et Religion*, p. 14, *l'Ane*, p. 24, *les Quatre vents de l'Esprit*, t. II, p. 247, la *Légende des Siècles*, 3e série, pp. 239, 243, 262.

2. 3 juillet 1866.

et les vaincus de Sadowa, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, et Bismarck et de Moltke. Un éditeur publia, en vue de l'Exposition, un gros livre, *Paris-Guide*, pour lequel il s'était assuré la collaboration des principaux écrivains français. Victor Hugo s'était chargé de l'*Introduction : Ab Jove principium*. L'écrit du poète forme un petit volume qui a pour titre *Paris*.

C'est Paris qui sacre les renommées, qui est le point de départ des succès ; il distribue la popularité, il fait les révolutions et donne le pouvoir. Aussi Victor Hugo va-t-il le célébrer avec un zèle qui ne connaîtra pas de bornes, avec un enthousiasme qui ira jusqu'à la frénésie. Il l'admirera non seulement jusque dans ses verrues, mais encore jusque dans ses crimes !

Paris est le chef-lieu suprême. — Paris est la ville pivot sur laquelle l'histoire a tourné. — Paris est le point vélique de la civilisation. — Paris travaille pour la communauté terrestre. — La multitude est la nébuleuse qui, condensée, sera l'étoile. Paris est le condensateur. — Jérusalem dégage le Vrai. Athènes dégage le Beau. Rome dégage le Grand. Ces trois villes vivent en Paris. Il les amalgame dans son unité. Ce logarithme de trois civilisations rédigées en une formule unique, cette tératologie sublime du progrès faisant effor vers l'idéal, produit ce chef-d'œuvre : Paris. Dans cette cité-là aussi il y a eu un crucifié. Là, et pendant dix-huit cents ans aussi, en présence du grand crucifié, Dieu, qui pour nous est l'Homme, a saigné l'autre grand crucifié, le Peuple. Paris, lieu de la révélation révolutionnaire, est la Jérusalem humaine. — Paris est un semeur. Où sème-t-il ? Dans les ténèbres. Que sème-t-il ? Des étincelles. Tout ce qui, dans les intelligences éparses sur cette terre, prend feu çà et là, et pétille, est le fait de Paris. Le magnifique incendie du progrès, c'est Paris qui l'attise. Il y travaille sans relâche. Il y jette ce combustible, les superstitions, les fanatismes, les haines, les sottises, les préjugés. Toute cette nuit fait de la flamme et, grâce à Paris, chauffeur du bûcher sublime, monte et se dilate en clarté. De là le pro-

fond éclairage des esprits. — Paris a été trempé dans le bon sens, ce Styx qui ne laisse point passer les ombres. C'est par là que Paris est invulnérable. — Ses lendemains sont toujours bons. La folie de Paris, cuvée, est sagesse. — Le peuple de Paris est pensif et profond. Prenez ce petit être qu'on appelle le gamin de Paris : en révolution, que fait-il ? Il respecte le chemin de fer et démolit l'octroi ; et l'instinct de cet enfant éclaire toute l'économie politique. — Paris est la ville de la puissance par la concorde, de la conquête par le désintéressement, de la domination par l'ascension, de la victoire par l'adoucissement, de la justice par la pitié et de l'éblouissement par la science [1].

Pendant deux chapitres qui ont pour titre : *Suprématie de Paris*, — *Fonction de Paris*, Victor Hugo célèbre ainsi sur le mode lyrique l'éclat et la toute-puissance de la Ville-Lumière, de la Ville-Soleil. Ce dithyrambe a pour préface un autre chapitre intitulé : *le Passé*, dans lequel le poète dresse contre la France d'avant 89, contre l'église et la monarchie, un réquisitoire d'une violence inouïe. Jamais pamphlétaire sorti des bas-fonds de la démagogie n'a entassé contre la France d'autrefois, la France de nos pères, autant de calomnies, de mensonges et d'outrages. « Quel précipice que ce passé ! dit-il en un endroit, descente lugubre ! Dante y hésiterait. La vraie catacombe de Paris, c'est cela. L'histoire n'a pas de sape plus noire. Aucun dédale n'égale en horreur cette cave..., ce souterrain. » — Oui, vous avez bien lu. La France de Charlemagne et de Roland, de Pierre l'Ermite et de saint Bernard, de Louis IX et de Philippe-Auguste, de Jeanne d'Arc et de Duguesclin, d'Henri IV et de Richelieu, de Louis XIV et de Bossuet, de Louis XVI et de Malesherbes ; cette noble et douce France, où nos pères ont lutté, ont souffert pour nous, où ils ont

1. Paris, par Victor Hugo, *passim*.

prié, où ils ont vaincu, à la face du ciel, en plein soleil, en pleine gloire, — c'était une cave où grouillaient des animaux immondes, un souterrain où des rois-bandits fabriquaient de la fausse monnaie, une caverne où faisaient ripaille des brigands couronnés, ivres de sang, de luxure et de vin ! C'est M. Hugo qui dit cela, pour faire oublier qu'il a été royaliste, qu'il a aimé autrefois et chanté la vieille France, et qu'un jour, on sait pour quels motifs, il a changé de camp et déserté devant l'ennemi !

Du reste, il est logique. S'il traîne dans la boue les rois qui ont fait la France, il exalte 93, il glorifie la Commune. Il écrit :

D'un côté, la Convention, de l'autre, la Commune. Duel titanique.

La Convention incarne un fait définitif, le Peuple, et la Commune incarne un fait provisoire, la Populace. Mais ici la populace, personnage immense, a droit. Elle est la Misère, et elle a quinze siècles d'âge. Euménide *vénérable*. Furie *auguste*. Cette tête de Méduse a des vipères, mais des cheveux blancs.

La Commune a droit; la Convention a raison ; c'est là ce qui est superbe. D'un côté, la Populace, mais *sublimée;* de l'autre, le Peuple, mais transfiguré. Et ces deux animosités ont un amour, le genre humain, et ces deux chocs ont une résultante, la Fraternité. Telle est la magnificence de notre révolution...

... Ici l'avenir se bifurque et montre ses deux têtes : il y a plus de civilisation dans la Convention et plus de révolution dans la Commune. Les violences que fait la Commune à la Convention ressemblent aux douleurs utiles de l'enfantement.

Un nouveau genre humain, c'est quelque chose. Ne marchandons pas trop qui nous donne ce résultat.

Devant l'histoire, la Convention est une forme de la nécessité, la Commune est l'autre : noires et sublimes formes vivantes debout sur l'horizon et, dans ce vertigineux crépuscule, où il y a tant de clarté derrière tant de ténèbres, l'œil hésite

entre les silhouettes énormes des deux colosses. L'un est Léviathan, l'autre est Béhémoth.

Ses prévisions de l'avenir valent ses visions du passé. Il annonce la paix universelle, la fraternité de tous les peuples, la fin de toutes les guerres. « Pourquoi, s'écrie-t-il, voulez-vous nous faire croire aux revenants ? Vous imaginez-vous que nous ne savons pas que la guerre est morte ?... La guerre habite un sépulcre. Les larves ne sortent pas des sépulcres à midi... — Est-ce vous qui attaquerez, Allemands? Est-ce nous? A qui en veut-on ? Allemands, *all Menn*, vous êtes Tous-les-Hommes. Nous sommes vos concitoyens dans la cité Philosophie, et vous êtes nos compatriotes dans la patrie Liberté. France veut dire affranchissement. Germanie veut dire Fraternité. Se représente-t-on le premier mot de la formule démocratique faisant la guerre au dernier ? — Nous ne croyons pas à la guerre... Bas les armes ! Alliance. Amalgame. Unité ! »

Et, revenant à son utopie des États-Unis d'Europe, à son rêve de République universelle, le poète termine par ces lignes :

O France, adieu ! Tu es trop grande pour n'être qu'une partie. On se sépare de sa mère qui devient déesse. Encore un peu de temps, et tu t'évanouiras dans la transfiguration. Tu es si grande que voilà que *tu ne vas plus être*. Tu ne seras plus France, tu seras Humanité; tu ne seras plus nation, *tu seras ubiquité*. Tu es destinée à te dissoudre tout entière en rayonnement, et rien n'est visible à cette heure comme *l'effacement visible de ta frontière*. Résigne-toi à ton immensité. Adieu, Peuple ! Salut, Homme ! Subis ton élargissement fatal et sublime, ô ma patrie, et de même qu'Athènes est devenue la Grèce, de même que Rome est devenue la chrétienté, toi, France, deviens le monde.

Tout cela, certes, est très beau; mais en lisant cette page, le soir, aux Tuileries, après une promenade à l'Exposition, où il avait caressé du regard le canon Krupp, ce que Bismarck a dû rire !

CHAPITRE X

A MORT DE Mme VICTOR HUGO. — L'HOMME QUI RIT

La reprise d'*Hernani*. LL. AA. RR. le duc d'Aumale et la princesse Clémentine. — *Ruy Blas* et Garibaldi. — *Mentana*. — Lettres écrites de Chaudfontaine. — Henry Mürger et le choléra. Bonheur au jeu. Mort de Mme Victor Hugo. — *L'Homme qui rit*. De l'évidente supériorité du loup sur l'homme et du saltimbanque sur le Pair... d'Angleterre. Le manteau de lord Clancharlie et la carmagnole d'Olympio.

I

Si brillante qu'eût été l'Exposition universelle de 1855, l'éclat et le succès de l'Exposition de 1867 furent plus grands encore. De l'extrême Orient, des deux Amériques, de tous les points de l'Europe, des villes et des campagnes de France, les visiteurs affluaient à Paris. Chaque soir, les théâtres étaient pleins, et, quelle que fût la pièce, faisaient le maximum de recette. Heureux l'auteur qui pouvait obtenir la faveur d'être joué! Victor Hugo fut au nombre des privilégiés. Le Théâtre-Français reprit *Hernani*. Le poète parle ainsi de cette reprise, dans son livre *Pendant l'exil* :

Les exils se composent de détails de tous genres qu'il faut noter, quelle que soit la petitesse du proscripteur. L'histoire se complète par ces curiosités-là. Ainsi M. Louis Bonaparte ne proscrivit pas seulement Victor Hugo, il proscrivit encore *Hernani* ; il proscrivit tous les drames de l'écrivain banni. Exiler un homme ne suffit pas, il faut exiler sa pensée. On voudrait exiler jusqu'à son souvenir. — Les puérilités finissent par s'user ; l'opinion s'impatiente et réclame. En 1867, à l'oc-

casion de l'Exposition universelle, M. Bonaparte permit *Hernani*[1].

La pensée de Victor Hugo n'était pas si exilée que cela, puisqu'il lui avait été loisible de publier en France coup sur coup *les Contemplations*, *la Légende des Siècles*, *les Misérables*, *William Shakespeare*, *les Chansons des rues et des bois*, *les Travailleurs de la mer*, et hier encore les pages sur *Paris*, où il glorifiait la Commune. Quant aux drames du poète, que « M. Louis Bonaparte » se souciât peu de les voir remettre à la scène, rien de plus naturel, puisque aussi bien il pouvait craindre que leur représentation ne dégénérât en manifestations hostiles, et que les applaudissements n'allassent, plus encore qu'à l'auteur d'*Hernani* et de *Ruy Blas*, à l'auteur des *Châtiments* et de *Napoléon le Petit*. En autorisant la reprise d'*Hernani* en 1867, Napoléon III fit donc acte de libéralisme et de générosité. Il n'eut aucunement la main forcée, quoi qu'en dise Victor Hugo. « L'opinion » ne « s'impatientait » nullement; elle ne « réclamait » point. Depuis vingt-cinq ans, chaque reprise d'*Hernani* avait fourni la preuve du peu d'action que ce drame exerçait sur le public. Aucune d'elles n'avait pu dépasser le chiffre de *cinq* représentations. Voici du reste les détails de ces reprises depuis 1842 : — En 1842, *cinq* représentations; — en 1843, *deux;* — en 1844, *quatre;* — en 1845, *cinq;* — en 1846, *trois;* — en 1847, *quatre;* — en 1848, *quatre;* — en 1849, *quatre*[2]. En 1850 et 1851, la pièce n'avait pas été jouée une seule fois, bien que l'Empire ne fût pas encore fait et que le directeur de la Comédie-Française,

1. *Pendant l'exil*, p. 311.
2. Archives de la Comédie-Française.

M. Arsène Houssaye, fût un grand ami de l'auteur. Quand Napoléon III, en 1867, permit au Théâtre-Français de reprendre *Hernani*, il ne cédait donc pas à une pression du dehors. Il faisait un acte gracieux. Il se vengeait, en galant homme, de celui qui n'avait cessé de l'injurier, en prose et en vers, de le comparer à Denys le Tyran et à Phalaris, à Tibère et à Néron, à Caligula et à Domitien, à Schinderhannes et à Mandrin, à Cartouche et à Papavoine. Il ouvrait généreusement les deux mains et donnait à son plus cruel ennemi les deux choses que celui-ci aimait le plus : le bruit et l'argent. Il savait très bien qu'en pleine Exposition, avec les milliers d'étrangers et de provinciaux que, chaque matin, les chemins de fer déversaient dans Paris, et qui, chaque soir, se précipitaient aux théâtres, la pièce de Victor Hugo ne pouvait manquer d'avoir une longue série de représentations. Elle fut jouée soixante et onze fois, du 20 juin au 27 décembre 1867. Les recettes atteignirent le chiffre de 366.625 francs 50. Les droits d'auteur étant de 15 pour cent, le poète toucha 54.994 fr. 70[1].

Victor Hugo n'avait rien négligé pour que cette reprise fût aussi fructueuse que possible. De Bruxelles, où il était à ce moment, il avait pris ses mesures pour avoir une *bonne presse*. Il réchauffait l'enthousiasme de la jeunesse. Aux jeunes poètes qui avaient salué de leurs applaudissements la réapparition d'*Hernani* à la scène, il écrivait : « Je combats pour la révolution sous toutes ses formes. Je ne suis rien, mais la révolution est tout[2]. » En 1838, lors d'une autre reprise d'*Hernani*[3], il écri-

1. Renseignements communiqués par M. Georges Monval.

2. Lettre écrite de Bruxelles, le 22 juillet 1867.— *Pendant l'exil*, p. 312.

3. Lors de cette reprise de 1838, les rôles étaient tenus par Ligier, Firmin, Joanny, Saint-Aulaire, Montlaur, Leroy, Marius, Ré-

vait d'un autre style et mettait sa pièce, non plus sous le patronage de la Révolution, mais sous celui des princes et des princesses de la famille royale. Le 10 février 1838, il écrivait à M. Védel, administrateur de la Comédie-Française :

Je crois qu'il serait de la plus haute importance que M. Védel envoyât tout de suite aux journaux, pour qu'elle paraisse demain matin, une simple note ainsi conçue : « LL. AA. RR. le duc d'Aumale et la princesse Clémentine assistaient à la 9e représentation d'*Hernani*. Beauvallet a remplacé Joanny dans Ruy Gomez avec beaucoup de talent. La 10e représentation, qui devait avoir lieu aujourd'hui, est reportée à dimanche par suite d'un enrouement de M. Ligier. »

Voici en outre quelques lignes pour le *Journal des Débats* que je crois *indispensable* d'envoyer tout de suite. J'en prie instamment M. Védel et je lui en serai fort obligé. C'est d'ailleurs l'intérêt du théâtre[1].

II

Pendant qu'*Hernani* tenait l'affiche à la Comédie-Française, un autre théâtre officiel, l'Odéon, fut autorisé à jouer *Ruy Blas*. Les répétitions de cette dernière pièce se poursuivaient activement, et elle allait pouvoir bientôt

gnier, Mirecourt, Faure, Arsène, Fonta, Brévanne ; Mmes *Dorval*, Tousez, Larché, Weiss. — Au cours des représentations, Joanny ayant été indisposé, Beauvallet se chargea de jouer don Ruy Gomez.

1. *Archives de la Comédie-Française*. — La note rédigée par Victor Hugo pour le *Journal des Débats* et que ce journal inséra en bonne place dans son numéro du 12 février 1838, était ainsi conçue : « Un accident, survenu à Beauvallet au moment de la représentation, l'a empêché de jouer le rôle de D. Ruy Gomez dans *Hernani*, le jour où nous l'avions annoncé. C'est à la représentation de demain lundi qu'aura lieu cette épreuve intéressante pour le public qui apprécie tout à la fois le talent sévère de Joanny et le talent énergique de Beauvallet. La foule continue d'affluer à *Hernani*. *LL. AA. RR. la princesse Clémentine et le duc d'Aumale assistaient à la dernière représentation.* »

reparaître à la scène, lorsque Victor Hugo reçut à Guernesey la lettre suivante :

Novembre 1867.

Le directeur du théâtre impérial de l'Odéon a l'honneur d'informer M. Victor Hugo que la reprise de *Ruy Blas* est interdite.

CHILLY.

Victor Hugo répondit :

A Monsieur Louis Bonaparte, aux Tuileries.

Monsieur, je vous accuse réception de la lettre signée *Chilly*.

VICTOR HUGO.

Voici ce qui s'était passé :

Le 20 octobre 1867, Garibaldi, s'échappant de Caprera, s'était rendu à Foligno, en Ombrie, et de là il avait lancé *contre la France* une proclamation pleine des plus violents outrages. Après un premier succès remporté sur les troupes du pape, à Monte-Rotondo, le 26 octobre, il s'était trouvé, le 4 novembre, à Mentana, en présence des troupes pontificales, assistées cette fois d'une partie du corps expéditionnaire français, et il avait été complètement défait. Le soir même, il était arrêté et reconduit à Caprera.

Sur le champ de bataille du 4 novembre, Garibaldi était d'un côté, nos soldats étaient de l'autre. Cela n'était pas pour arrêter Victor Hugo. Sous ce titre : *Mentana*, il publia un poème dans lequel, non content d'exalter l'homme qui venait de se battre contre des Français, il jetait à ces derniers le mépris et l'insulte. Parlant d'eux, il dit : « les ennemis. » Il les accuse de « trahisons », de « piège », de « guets-apens infâmes » ! A l'invective il joint la raillerie. Il fait rimer *suave* avec *zouave*, et

comme la rime est riche, il se tient pour satisfait :

L'ordre est tout. Le fusil Chassepot est suave.
Le progrès est béni ; dans quoi ? dans le zouave !

Dans *les Châtiments*, Victor Hugo avait traité Pie IX, le doux Pontife, de *fusilleur* et de *boucher* [1]. Dans *Mentana*, il le montre tout barbouillé de sang :

Que de sang sur ce prêtre, ô pâle Jésus-Christ !
. . . . . .
Vicaire de celui qui tendait l'autre joue,
A cette heure, ô semeur des pardons infinis,
Ce qui plaît à ton cœur et ce que tu bénis
Sur notre sombre terre où l'âme humaine lutte,
C'est un fusil tuant douze hommes par minute !
La papauté féroce avoue enfin l'enfer.
. . . . . .
O sinistre vieillard ! . . . . . .
C'est fait. Les morts sont morts. Maintenant dis la messe
Prends dans tes doigts l'hostie en t'essuyant un peu,
Car il ne faudrait pas mettre du sang à Dieu !

Mais le grand coupable, le criminel insigne, c'est *lui*, *toujours lui*, c'est « M. Louis Bonaparte ».

Le crime est consommé. Qui l'a commis ? Ce pape ?
Non. Ce roi ? Non. Le glaive à leur bras faible échappe.
Qui donc est le coupable alors ? Lui. L'homme obscur.
Celui qui s'embusqua derrière notre mur ;
Le fils du Sinon grec et du Judas biblique ;
Celui qui souriant, guetta la République
Son serment sur le front, son poignard à la main.
Il est parmi vous, rois, ô groupe à peine humain,
Un homme que l'éclair de temps en temps regarde.
Ce condamné, qui triple autour de lui sa garde,
Perd sa peine. Son tour approche [2]...

Au lendemnin d'une telle publication, la reprise de *Ruy Blas* à l'Odéon, dans le quartier des Écoles, était-elle possible ? Évidemment non. L'interdiction de cette reprise s'imposait.

1. Le Pape Mastaï *fusille* ses ouailles...
Ce n'est pas le berger, c'est le *boucher*, Seigneur !

2. *Mentana*, par V. Hugo. Novembre 1867. — *Pendant l'exil*, p. 315.

Napoléon III était au fond le plus débonnaire des tyrans. Victor Hugo dit bien que si « M. Bonaparte permit *Hernani* en 1867, ce ne fut pas pour longtemps [1] ». Mais cette assertion, naturellement, est inexacte. Non seulement, comme nous l'avons vu, *Hernani* fut joué soixante et onze fois en 1867, mais, après le poème de *Mentana*, les *comédiens ordinaires de l'empereur* continuèrent à donner le drame de Victor Hugo. Il eut encore sept représentations en 1868, quatre en 1869, trois en 1870, au mois d'avril [2]. Au mois de février de cette même année 1870, le théâtre de la Porte-Saint-Martin avait été autorisé à reprendre *Lucrèce Borgia*. L'histoire dira que « M. Louis Bonaparte » s'est montré bon prince vis-à-vis de son insulteur. Victor Hugo reste son obligé.

III

Il avait passé l'été de 1867 en Belgique, dans la jolie vallée de Chaudfontaine. C'est de là qu'il écrivit à Mme Mennessier-Nodier, les 3 et 8 septembre, deux lettres où nous allons retrouver pour la dernière fois le Victor Hugo des jeunes années.

La fille de Charles Nodier venait d'écrire la vie de son père [3], livre pieux, aimable et touchant, où revivaient, avec leur charme mélancolique et leur éclat voilé, les joies et les tristesses d'autrefois. Un rayon d'aurore éclairait ces pages, où revenait souvent le nom de Victor Hugo, — le Hugo de 1825 et de 1831, des *Odes et bal-*

1. *Pendant l'exil*, p. 311.
2. Archives de la Comédie-Française.
3. Charles Nodier, *Episodes et souvenirs de sa vie*, par Mme Mennessier-Nodier. Un volume in-18. — 1867.

lades et des *Feuilles d'automne*. Bien qu'il ait dit, un jour :

O Virgile! ô poète! ô mon maître divin [1] !

l'âme et le génie de Victor Hugo n'ont rien de la douceur virgilienne. Il n'est pas de ceux qui s'attendrissent au souvenir du passé, qui s'émeuvent au spectacle des choses, — *sunt lacrymæ rerum ;* — de ceux qui sont retenus par l'attrait des jours évanouis, des soleils éteints et des rêves disparus — *ripæ ulterioris amore*. Il ne put se défendre pourtant, en ouvrant le livre de Mme Mennessier-Nodier, de se reporter un instant par la pensée et par le cœur vers ces jours à jamais envolés, ces jours lointains où la jeunesse, le bonheur et la gloire unissaient leurs rayons sur son front de vingt ans.

O souvenirs! printemps! aurore !

Le 3 septembre, il écrit à Mme Mennessier-Nodier ;

Chère Marie, je lis votre doux livre. Je pense à votre père et à mon ami. Demain 4 septembre, je mêlerai le souvenir de Charles Nodier au souvenir de ma fille. Tous deux étaient de ce charmant voyage de 1825, dont vous parlez si bien, elle n'ayant encore que l'aube dans les yeux, lui déjà tout couronné de renommée. Penser à la mort, c'est une bonne manière de vivre, et penser aux morts, c'est une bonne manière d'aimer. En lisant votre livre, Marie, on vit et on aime. Vous réveillez l'âme par la douceur de votre voix évoquant le souvenir. Que de pages exquises ! Que de mots qui ont la profondeur tendre et la mélancolie gracieuse ! La grâce, c'est vous, le charme, c'est vous. Votre livre est le miroir de Charles Nodier et le portrait de Marie Nodier. Vous vous êtes peinte en le reflétant. Vous avez son noble esprit et sa douce puissance. Que n'êtes-vous ici ! Je suis dans la solitude verte, dans les fleurs, entouré de ma famille, avec mon petit George qui rit

1. *Les Voix intérieures*, VII. *A Virgile.*

comme riait votre petite Georgette. Ma femme, ravie comme moi de votre livre exquis, me commande de vous embrasser. J'obéis, mais je reste à vos pieds.

VICTOR H.

Quatre jours après, nouvelle lettre.

Dimanche, 7 septembre. Chaudfontaine.

Chère Marie, c'est encore moi. Quand je vous ai écrit, il y a quelques jours, j'étais au milieu de votre livre, et je n'ai pas attendu la fin pour vous dire mon enchantement. Aujourd'hui je viens de finir, et c'est mon attendrissement que je vous envoie. Je viens de pleurer tout simplement, et ces larmes sont à vous, noble femme, noble cœur, et je vous les donne. Vous êtes la digne fille de ce père ; il me semble qu'à vous deux vous avez une seule âme ; cette âme avait deux rayons ; l'un est remonté là-haut, c'est Charles Nodier ; l'autre est resté sur cette terre, c'est vous. J'ai lu toutes ces pages vraies, délicates et douces, en compagnie de ma femme et de quelques amis dans cette solitude. Tout à l'heure, tout le monde a pleuré, la noble femme qui lisait à haute voix (ma femme à cause de ses mauvais yeux ne pouvant lire elle-même) s'est arrêtée, étouffée en sanglots, et a fermé le livre, entourée de cœurs émus et d'yeux en pleurs, et j'ai besoin de vous redire que nous vous aimons.

V. H.

Ne prenez pas la peine de me répondre. Demain nous retournons à Bruxelles. Hélas! l'absent est mort. Paris même pour moi n'est plus. J'embrasse ces anges que vous appelez vos fillettes.

L'heure était proche où allait se briser le dernier lien qui rattachât encore le poète au passé. Mme Victor Hugo mourut à Bruxelles, le 27 août 1868.

Sa vie avait été l'une des plus éclatantes et l'une des plus sombres de ce siècle. Elle avait connu les ivresses du bonheur et les extrémités du désespoir. Un instant, elle avait paru réaliser cet idéal, étant la Beauté, d'être

la compagne du Génie. Elle avait été la plus glorieuse des épouses et la plus heureuse des mères. Puis, soudain, les portes de l'Éden s'étaient refermées derrière elle. Épouse, elle avait pleuré son bonheur évanoui dans l'ombre; mère, elle avait pleuré sa fille disparue dans les flots. Ses faiblesses, ses fautes peut-être, — qui de nous, hélas! s'en peut dire exempt? — avaient été cruellement, généreusement expiées. Son âme était haute et ferme, facilement ouverte au pardon, toujours prête au renoncement et au sacrifice [1]. Dans une circonstance que force m'a bien été de rappeler au cours de ce travail, lors de l'affaire de Mme B..., en 1845, elle avait fait plus que de pardonner. Elle courut chez le mari demander la grâce de la femme, échoua, recommença, finit par réussir et alla elle-même faire sortir de prison celle qui l'avait offensée.

Ses yeux éclatants, ses épais cheveux noirs, son teint lumineux faisaient croire d'abord à une femme fière et dominatrice. C'était au contraire une nature très douce, très tendre et très modeste. Il semblait que, dans cette maison où tout le monde était spirituel, elle mît de la coquetterie à être la seule qui n'eût point d'esprit. Dans son salon de la place Royale, elle prenait peu de part aux conversations [2]; bien loin de chercher à y briller,

1. Sous ce titre : *France et Belgique*, les exécuteurs testamentaires de Victor Hugo viennent de publier (juin 1892) un volume contenant les lettres de voyage écrites par le poète pendant les années 1834, 1835, 1836, 1837 et 1839. Ces lettres, adressées à Mme Hugo, renferment les protestations de tendresse les plus ardentes. Quand Victor Hugo les écrivait, — il n'était pas seul, — et sa femme le savait bien; — il avait pour compagne de route Mlle Juliette, de la Porte Saint-Martin, celle qui sera Mme Drouet. On lit dans les *Propos de table de Victor Hugo*, recueillis par M. Richard Lesclide : « Mme Drouet se plaît à raconter les voyages dans lesquels elle a accompagné Victor Hugo. Ils sont nombreux, car elle ne l'a guère quitté. » — *Op. cit.*, p. 133.

2. Il est vrai que son mari ne l'y encourageait guère. Voici une

elle s'en désintéressait complètement, au risque parfois, quand elle s'y mêlait, d'y intervenir à contre-temps, comme quelqu'un qui tombe des nues. Ainsi du moins nous la représentent plusieurs de ceux qui fréquentaient chez elle vers 1840. Hier encore, un des anciens hôtes de la place Royale me disait : « Mme Hugo? Mais elle était bête! » La vérité est — ses lettres nous l'ont bien fait voir — qu'elle avait du sentiment, du cœur, de l'esprit même au besoin. Elle avait par surcroît du talent, comme en témoignent, plus encore que les deux volumes de *Victor Hugo raconté*, qui sont en réalité de son mari et où elle n'a rien mis d'elle-même, les remarquables articles publiés par elle dans *l'Événement* sur Charles Nodier, sur la dernière année de Mme Dorval et sur un pauvre ouvrier appelé Alphonse Petit.

Elle ne parlait jamais de sa littérature. Elle était extrêmement simple et naturelle. Charitable et bonne, elle avait des délicatesses de cœur infinies. Un jour, en 1849, elle apprit qu'Henri Mürger était dans la plus profonde misère. Le choléra faisant alors à Paris d'assez nombreuses victimes, l'auteur des *Scènes de la vie de Bohême* dirigeait habituellement ses promenades vers les cimetières. Il espérait, disait-il, attraper le choléra aux enterrements des cholériques. Mme Hugo s'émut. Elle écrivit à deux ministres pour solliciter des secours. Comme les réponses pouvaient tarder, elle donna mission

petite scène, que se plaisait à raconter M. Nefftzer, le fondateur du journal *le Temps* : « Un jour, il y eut dans ma chambre (M. Nefftzer était alors prisonnier à la Conciergerie) un fort dîner. Crémieux avait apporté du vin de Constance, qu'il tenait de Rothschild, en qualité de juif. Mme Hugo se mit à parler un peu trop, *je n'oublierai jamais le regard impossible à rendre, par lequel Hugo l'a foudroyée, l'a réduite au silence.* » — *Journal des Goncourt*, deuxième série, t. I, p. 122.

à M. Vacquerie d'amener Mürger, chaque soir, rue de la Tour-d'Auvergne, où elle demeurait à cette époque. Le soir venu, elle arrangeait une partie de cartes, d'où le romancier, étonné de sa chance, sortait invariablement vainqueur. Ces gains répetés, joints aux deux secours qui arrivèrent quelques jours après, permirent à Mürger d'attendre les recettes de la *Vie de Bohême* [1].

Les douleurs qui avaient brisé la vie de Mme Hugo avaient tourné sa pensée vers Dieu. Plus son fardeau devenait lourd à porter, plus elle élevait ses regards vers le ciel, vers la patrie véritable, où l'attendait sa fille, où elle retrouverait son père, sa mère, son frère, ceux-là qui l'avaient aimée. On a lu ses lettres à Victor Pavie, si chrétiennes et si résignées. Dans sa correspondance avec Mme Mennessier-Nodier, elle aime à s'entretenir de ses chers morts, de sa fille Léopoldine surtout, sans cesse présente à sa pensée. En adressant à Mme Mennessier une photographie du tombeau de Villequier, elle lui écrit : « Donne quelquefois à ce cher tombeau, bientôt le mien, une pensée d'en haut [2]. »

Au mois de février 1866, après la mort de son frère aîné, M. Victor Foucher [3], elle écrit à son oncle, M. Asseline père :

Bruxelles, mercredi 7.

... Je sais aussi qu'il a tenu à être enterré près de notre

1. *La Vie de Bohême*, comédie en cinq actes et en prose par Henry Mürger et Théodore Barrière, fut jouée pour la première fois, au Théâtre des Variétés, le 23 novembre 1849.

2. Lettre datée de Paris, 9 octobre 1865. — Je possède un grand nombre de lettres de Mme Victor Hugo, qui n'ont pu trouver place dans mon travail. Toutes lui font le plus grand honneur.

3. M. Victor-Adrien Foucher, né à Paris le 11 juin 1802, mort en février 1866, dans l'exercice même de ses fonctions de conseiller à la Cour de cassation. Il a laissé plusieurs ouvrages estimés de jurisprudence.

père et de notre mère; ils sont dès à présent réunis de corps et d'âme, et nous attendent, car rien ne meurt et nous subissons simplement une transformation pour arriver à une réunion finale dans une pureté plus grande. Les agitations terrestres sont bien peu quand on les envisage devant l'éternité calme que nous espérons. Resserrons donc nos liens pour ce qui nous reste à vivre. Quant à vous, chers parents aimés, je ne puis vous donner davantage. Vous avez de tout temps, et sans affaiblissement, eu une large part de mon cœur...

A vous de l'âme que vous savez.

Adèle Victor Hugo [1].

Depuis la catastrophe de Villequier, que d'autres catastrophes à son foyer! Sa fille Adèle, mariée à un officier anglais [2], emmenée par lui en Amérique, à la Nouvelle-Écosse, où il mourait presque en arrivant, et revenue en Europe, frappée dans sa raison et à jamais perdue pour sa mère, comme Léopoldine. — Son fils François-Victor, voyant mourir sous ses yeux sa fiancée, Mlle Émily de Putron [3], et s'éloignant à son tour de Guernesey, dont il ne peut plus supporter le séjour!

Des chagrins d'un autre ordre, et non moins cuisants, n'avaient pas été ménagés à Mme Hugo. Si je me permets de les indiquer ici, c'est à la suite des amis de Victor Hugo et de ses parents eux-mêmes, qui ne se sont pas fait faute de leur donner la publicité la plus retentissante. N'est-ce pas un cousin germain du poète et l'un de ses plus fervents admirateurs, M. Alfred Asseline, qui nous a donné, dans son *Victor Hugo intime*, le récit qu'on va lire :

1. Alfred Asseline, *Victor Hugo intime*, p. 293.
2. M. Pinson.
3. Victor Hugo prononça sur la tombe de Mlle de Putron, le 19 janvier 1865, un admirable discours recueilli dans son volume *Pendant l'exil*, p. 265.

Il y a dans la vie des heures marquées pour le chagrin. J'entrai un jour d'automne dans le salon de Mme Victor Hugo à Hauteville, et je la trouvai seule, songeuse, un peu affaissée. Ses yeux étaient déjà bien affaiblis et ne pouvaient s'apercevoir de l'émotion que me causait son état maladif.

— Tu ne dînes pas avec moi aujourd'hui, me dit-elle.

— Pourquoi donc?

— Ces Messieurs ont arrangé une petite fête chez Mme Drouet, et ils comptent sur toi.

— Mais je préfère dîner avec vous, je ne veux pas vous laisser seule.

— Je dînerai avec ma sœur. Et puis, tu me désobligerais... J'insiste pour que tu ailles chez Mme Drouet. Tu feras plaisir à mon mari. On n'a pas beaucoup de distractions ici ; je te répète qu'on compte sur toi. *Vous rirez, vous vous amuserez.*

Je regardai ma cousine dans l'ombre pâle que répandaient les grands rideaux aux plis épais. Son front était de marbre, ses lèvres décolorées, son regard presque éteint.

J'approchai mon fauteuil près du sien et nous nous oubliâmes dans des causeries sans fin... Le jour baissait, nous n'échangions que de la tristesse.

— Ah bien! va-t-en, me dit-elle, tu me ferais pleurer.

Je fis quelques pas vers la porte. Elle me rappela :

— Tu m'écriras ce beau vers que tu citais tout à l'heure...

Le Temps, vieillard divin, honore et blanchit tout!

— Maintenant, va vite retrouver tes cousins [1]. Ne te fais pas attendre [2].

1. « Les fils du poète aimaient beaucoup Mme Drouet et se laissaient protéger par elle auprès de leur père, qui avait ses jours de sévérité. » — Richard Lesclide, *Propos de table de Victor Hugo*, p. 133.

2. *Victor Hugo intime*, par Alfred Asseline, p. 283. — M. Asseline ne tarit pas d'éloges dans son livre sur les grâces, le charme, la *dignité parfaite* de Mme Drouet, « le porte-sceptre du grand homme, sa Béatrice inoubliable ». Il écrit, à la page 286 : « Elle me paraissait reconnaissante et touchée de ce que j'avais quelquefois délaissé Hauteville-House pour m'asseoir à sa table, où Victor Hugo ne prenait jamais place que comme premier invité. Je ne crois pas qu'aucune personne ait jamais eu *plus de tact.* » Et il en donne une

Toutes ces tortures développèrent chez Mme Hugo une maladie de cœur dont elle avait le germe. Elle vint se faire soigner à Paris. La science ne put conjurer le mal, qui fit des progrès rapides. Dès qu'elle se sentait un peu mieux, elle retournait à Guernesey, mais elle ne tardait pas à être obligée de revenir. Aussitôt qu'on la savait à Paris, tous ses amis accouraient et ne la quittaient plus. Son petit salon de la rue Neuve-de-l'Université ne désemplissait pas. Elle était ravie de cet empressement, d'autant plus précieux pour elle, que sa maladie de cœur, arrêtant la circulation du sang, avait produit une congestion aux yeux. Elle ne pouvait plus lire, et, quand elle était seule, elle tombait dans une tristesse mortelle.

Au mois d'août 1868, après quelques semaines passées à Paris, elle était à Bruxelles où se trouvait également son mari. Le lundi 24 août, elle paraissait bien, elle causait et riait; le mardi 25, Victor Hugo, qui la promenait en voiture tous les jours, venait de sortir après avoir pris son heure. Tout à coup elle dit à la jeune fille qui la gardait : « Ne me quittez pas! » et lui saisit les mains. Lorsque celle-ci, la voyant très mal, après s'être dégagée de son étreinte et être sortie un instant pour dire d'aller chercher un médecin, rentra dans la chambre de la malade, Mme Hugo n'avait plus sa connaissance; elle ne devait plus la recouvrer. Elle mourut le surlendemain, 27 août, à sept heures du matin [1].

Elle avait voulu être enterrée à Villequier. Victor Hu-

preuve, en effet sans réplique : « Une fois elle leva son verre et me dit : Buvons à la santé de votre cousine! » Décidément M. Alfred Asseline était la perle des cousins, comme « la princesse Negroni » était la perle des princesses.

1. J'emprunte ces détails sur la mort de Mme Victor Hugo à une belle et touchante lettre de M. Auguste Vacquerie — lettre inédite, datée de Villequier, 2 septembre 1868, et adressée à M. Paul de Saint-Victor.

go, ses fils et quelques amis, parmi lesquels Henri Rochefort, la reconduisirent jusqu'à la frontière. Le 29 au matin, le cercueil, qu'accompagnaient MM. Auguste Vacquerie et Paul Meurice, arrivait à Paris, à la gare du Nord, où étaient réunis M. Paul Foucher, M. Alfred Asseline, Mme Meurice et un groupe d'amis, qui firent cortège à la morte jusqu'à l'humble cimetière normand, où sa fille Léopoldine l'attendait depuis vingt-cinq ans. — Heureuse du moins dans la mort, Mme Victor Hugo repose en paix à l'ombre de la croix, près de sa fille, — loin du Panthéon !

Quelques jours après les funérailles, Victor Hugo écrivait à Mme Mennessier-Nodier, qui avait été la meilleure amie de sa femme :

Dimanche, 13 septembre.

Chère Marie, je n'ai pu vous répondre tout de suite. Un sanglot ne s'envoie pas dans une lettre. Elle vous aimait bien. L'an dernier, à pareille époque, à Chaudfontaine, nous vous lisions ensemble. Elle pleurait alors sur votre père comme aujourd'hui vous pleurez sur elle.

A vous, mon vieux cœur.

V.

A Victor Pavie, qui lui avait écrit dès qu'il avait connu la triste nouvelle, il répondait, au même moment :

J'ai le cœur navré ; je sens que vous m'aimez toujours un peu. J'entends votre voix comme la voix de mon passé et de ma jeunesse; doux et sombre appel; je suis vieux; j'irai bientôt où est cette grande âme qui vient de partir.

A vous *ex imo*.

V. H. [1].

C'est sur cette lettre que se clôt la correspondance de

1. Cartons de Victor Pavie : Correspondance de Victor Hugo.

Victor Hugo et de Victor Pavie : elle avait duré quarante ans. Tous les deux, le poète illustre et l'humble lettré de province, vivront encore de longues années[1], mais ils ne s'écriront plus ; ils ne se verront plus, même quand l'exil aura cessé. Victor Hugo n'entendra plus cette voix amie, qui était « comme la voix de son passé et de sa jeunesse ». Son passé, ses jeunes amours, ses vieilles amitiés, tout cela est scellé à jamais sous la pierre de Villequier.

IV

La vie littéraire a de terribles exigences. Quelques mois à peine après la mort de Mme Hugo, paraissait *l'Homme qui rit* (mai 1869).

Ces quatre volumes sont à la fois un roman et un pamphlet.

Le roman aurait pu tenir en deux cents pages.

Gwynplaine, le héros du livre, est un bateleur ambulant. Il a le visage d'un monstre. Dans son enfance, les *Comprachicos* (les *Achète-petits*) lui ont désarticulé les gencives, aplati le nez, fendu la bouche jusqu'aux oreilles ; il est fatalement condamné à un rire perpétuel ; il est l'*Homme qui rit*. En sa double qualité de monstre et de saltimbanque, il a toutes les délicatesses de l'esprit et toutes les noblesses du cœur. Il aime Dea, une jeune comédienne, qui vit avec lui dans la cahute roulante d'Ursus, leur maître commun, et qui, étant comédienne, a naturellement toutes les vertus ; elle est la distinction, la grâce, l'innocence, la pureté même. Com-

1. Victor Pavie est mort le 17 août 1886, un an après Victor Hugo.

me elle est aveugle depuis sa naissance, elle adore Gwynplaine, dont elle n'a jamais vu le visage. Tout Londres cependant, le *Tout-Londres* du temps de la reine Anne (l'action se passe en 1704), se presse à Southwark, dans une cour d'auberge, aux représentations d'Ursus et de sa petite troupe. Disons en passant qu'Ursus, le maître-bateleur, est un philosophe, un savant et un poète, le plus honnête des hommes et le plus généreux. La plus grande dame de la cour, la duchesse Josiane, sœur naturelle de la reine Anne, vient à Southwark comme tout le monde et s'éprend pour Gwynplaine d'un monstrueux caprice. Elle aime le saltimbanque, un peu à cause de sa profession, beaucoup à cause de sa hideuse laideur. Elle l'attire dans son palais et s'efforce de le séduire, mais ses cyniques provocations échouent devant l'angélique pureté du baladin.

Jusqu'ici l'action n'a pas marché. Voici pourtant que le dénouement approche.

Une bouteille a été trouvée sur la côte anglaise à Calshor, une gourde à oreillons, revêtue d'osier, incrustée et damasquinée de toutes les rouilles de la mer, où elle a roulé quatorze ans. Elle renfermait un procès-verbal en forme, dressé par les *comprachicos* qui avaient défiguré Gwynplaine. Surpris par la tempête, jetés sur les rochers, n'ayant plus d'espoir en cette vie, les misérables avaient confessé leur crime. Ils certifiaient que Gwynplaine était lord Fermain Clancharlie, fils légitime unique de Lord Linnœus Clancharlie, baron Clancharlie et Hunkerville, marquis de Corleone en Italie, pair du royaume d'Angleterre, défunt, et d'Anne Bradshaw, son épouse, défunte. Il avait été vendu à l'âge de deux ans, après la mort de son père, par Sa Très Gracieuse Majesté Jacques II, qui avait reçu des *comprachicos*,

pour cette vente, une somme de dix livres sterling. La volonté expresse du roi étant que cet enfant fût mutilé et défiguré, ils avaient chargé de ce soin un Flamand de Flandres, nommé Hardquanonne, lequel lui avait pratiqué l'opération *bucca fissa usque ad aures*, qui met sur la face un rire éternel. C'était en Suisse, près de Genève, entre Lausanne et Vevey, dans la maison même où son père et sa mère étaient morts, que l'enfant avait été, conformément aux commandements du roi, vendu et livré par le dernier domestique du feu lord Linnœus. Les *comprachicos* l'avaient élevé et gardé huit ans, pour en tirer parti dans leur industrie; puis, au moment de fuir l'Angleterre, à cause des inhibitions et fulminations pénales édictées au Parlement, ils avaient abandonné, à la nuit tombante, sur la côte de Portland, ledit enfant Gwynplaine, — lord Fermain Clancharlie.

Gwynplaine passe sans transition de la baraque d'Ursus, de son taudis de Southwark, à Corleone-Lodge, sa résidence de cour, contiguë au palais de Windsor. Ébloui, pareil à un aveugle dont les yeux viennent de s'ouvrir pour la première fois aux rayons de l'aurore, il erre au matin à travers les chambres sans fin du palais enchanté. Soudain, au sortir d'une galerie obscure, il pénètre dans une salle de bains magnifique, pavée de marbre, tapissée de glaces de Venise. Sur un lit d'argent, au fond d'une alcôve, repose une femme endormie. Il reconnaît la duchesse Josiane. Au bruit de ses pas, Josiane s'est réveillée. Elle se jette à son cou, et la scène de la tentation recommence, ardente, enflammée, impudique, effroyable. « Je t'aime, dit la duchesse au saltimbanque dont elle ignore la subite élévation, je t'aime, non seulement parce que tu es difforme, mais parce que tu es vil. J'aime le monstre et j'aime l'histrion. Un amant infamant,

c'est exquis... Louve pour tous, chienne pour toi... Insulte-moi. Bats-moi. Paye-moi. Traite-moi comme une créature. Je t'adore... » Mais citer est ici impossible. Il y a là quarante pages qui pèseront éternellement sur la mémoire du poète. Ces pages que le lecteur parcourt la rougeur au front, Victor Hugo, déjà presque septuagénaire, les a écrites, force est bien de le dire, avec une visible complaisance, avec une prédilection particulière; on sent à chaque ligne, à chaque mot, qu'il les a caressées avec amour.

Au moment où Gwynplaine va succomber, un billet, sortant d'une trappe, annonce à la duchesse que sa très gracieuse sœur, la reine Anne, lui destine pour époux le nouveau lord Clancharlie, l'ancien bateleur. Josiane se redresse, et, calme, montrant du doigt à ce dernier la portière de la galerie par où il était entré: — « Sortez, dit-elle; puisque vous êtes mon mari, sortez. Vous n'avez pas le droit d'être ici. C'est la place de mon amant.» — Ce pauvre Gwynplaine n'aura même pas eu l'honneur de laisser entre les mains de sa tentatrice sa souquenille de saltimbanque.

Le soir de ce même jour, Gwynplaine était assis sur un banc fleurdelysé. Il avait par-dessus ses habits de soie une robe de velours écarlate doublée de taffetas blanc avec rochet d'hermine, et aux épaules, deux bandes d'hermine brodées d'or. Pair lui-même, il était dans la Chambre des pairs d'Angleterre. Peu à peu, les bancs se sont garnis. En moins d'une demi-heure, la chambre se trouve presque au complet. La grande nouvelle fait l'objet de toutes les conversations. De toutes parts, on se demande : — Où ça? où est-il? — On se passe de mains en mains des copies de la lettre en trois lignes que la duchesse Josiane a écrite le matin à la reine, en

réponse à l'injonction que lui avait faite Sa Majesté d'épouser le nouveau pair, l'héritier légitime des Clancharlie, lord Fermain. Cette lettre était ainsi conçue :

« Madame,

« J'aime autant cela. Je pourrai avoir lord David pour amant.

« JOSIANE. »

La cérémonie de l'investiture de Gwynplaine une fois terminée, la Chambre procède au vote sur le bill, en discussion depuis plusieurs jours, qui proposait d'augmenter de cent mille livres sterling la provision annuelle de Son Altesse Royale le prince mari de Sa Majesté. Déjà sept lords avaient répondu à l'appel de leur nom : *Content*, lorsque vint le tour de lord Clancharlie. Gwynplaine se leva : — *Non content*, dit-il, et, puisqu'il avait la parole, il la garda. De son banc fleurdelysé, il fit un discours socialiste, tout plein de belles métaphores et de superbes antithèses, tout pareil à ceux que fera Victor Hugo lui-même cent cinquante ans plus tard, quand il siégera sur les bancs de la Montagne. Le *maiden speech* de Gwynplaine fut accueilli par des cris, des huées telles que, pour en retrouver de semblables, il faudrait redescendre à cette séance de l'Assemblée législative du 17 juillet 1851, dont le souvenir hantait sans doute Victor Hugo, lorsqu'il écrivit ce chapitre de *l'Homme qui rit*, auquel il a donné pour titre : *les Tempêtes d'hommes pires que les tempêtes d'océans.*

Comme minuit sonnait à l'horloge de Saint-Paul, Gwynplaine quitta le vieux logis du Parlement d'Angleterre. Il traversa le pont de Londres, entra dans les ruelles de Southwark et arriva devant l'auberge où il devait retrouver Ursus et Dea. L'auberge était vide. La voiture d'Ursus était partie. Nul doute que l'autorité

n'eût pris ses mesures pour séparer à jamais le nouveau pair de ses anciens amis, pour faire disparaître tous les témoins de son passé. Que devenir sans eux maintenant? Fou de désespoir, il s'éloigna de Southwark; la tête en feu, marchant comme dans un rêve, il arriva au bord de la Tamise. Déjà il s'était débarrassé de son épée, de son chapeau à plumes blanches et de son habit de soie brodé, — sa défroque de pair d'Angleterre. Il allait enjamber le parapet, lorsqu'il sentit une langue qui lui léchait la main. Il tressaillit et se retourna. C'était Homo qui était derrière lui.

Homo était un loup, le loup qui traînait la cahute roulante d'Ursus, le seul être humain qu'il y eût alors en Angleterre avec Gwynplaine, Ursus et Dea. A la vue du loup, l'espoir était rentré dans l'âme de Gwynplaine, qui suivit Homo et se trouva bientôt sur une estacade au bout de laquelle était amarré un navire. En mettant le pied sur le pont, Gwynplaine reconnut, attachée au pied du mât d'avant, la vieille cahute où avait roulé son enfance; à un clou, près de la porte, il vit son esclavine et son capingot. Il les décrocha, endossa le capingot, mit l'esclavine à son cou,— comme Ruy Blas, au cinquième acte, reprend sa livrée de laquais. Derrière la cahute, Dea se mourait, étendue sur un pauvre matelas. Ursus veillait à son chevet. Quand elle eut rendu le dernier soupir, Gwynplaine se releva, traversa le tillac et parvint à l'extrême bord. — J'arrive, dit-il, Dea, me voilà. — Et il continua de marcher. Il n'y avait pas de parapet. Le vide était devant lui. Il y mit le pied. Personne ne vit ni n'entendit rien. Quand Ursus, qui s'était évanoui au moment où Dea était morte, revint à lui, il ne vit plus Gwynplaine, et il aperçut près du bord Homo qui hurlait dans l'ombre en regardant la mer.

Les Travailleurs de la mer étaient loin de valoir *les Misérables* ; *l'Homme qui rit* est très au-dessous des *Travailleurs de la mer*. Comment s'intéresser à une action qui ne repose que sur des invraisemblances et des impossibilités ; à des personnages, dont les uns sont des monstres et dont les autres ne vivent pas ? Ces personnages sont d'ailleurs ici comme des naufragés qui luttent désespérément contre les digressions dont le flot furieux les submerge. De temps en temps, ils essaient de reparaître, mais de nouvelles vagues les recouvrent aussitôt. Plus encore que dans *les Misérables* et *les Travailleurs de la mer*, les digressions, dans *l'Homme qui rit*, occupent une place démesurée. La tempête où se perdent les *comprachicos* est un hors d'œuvre, puisque aussi bien elle fait partie des préliminaires du roman : elle ne remplit pas moins de 113 pages. Le petit Gwynplaine, dans le premier volume, traverse la nuit l'isthme de Portland : cela nous vaut la géographie comparée du Portland d'aujourd'hui et de celui d'il y a cent cinquante ans. Et de même jusqu'à la fin.

Les heures d'exil sont longues. Pour les remplir, Victor Hugo s'acharne à la besogne. Il saisit avec bonheur, il fait naître et renaître les occasions de s'étendre, de s'espacer, d'allonger sa course. Il va, vient, revient sur ses pas. Il semble qu'il ait peur d'arriver. A la fatigue qui résulte, pour le lecteur, de ces interminables développements, vient s'ajouter celle que produit le style, — un style martelé à force de traits, monotone à force de coupures. Malgré tout, il y a encore de belles pages dans ces quatre volumes et, çà et là, des paroles superbes. Le génie du poète a encore assez de puissance pour tirer après lui un livre énorme, comme la locomotive tire après elle les plus pesants wagons. Seulement, cette fois,

au lieu d'atteindre la station, la locomotive a complètement déraillé.

Le pamphlet vaut le roman : il est détestable. « Le vrai titre de ce livre, dit Victor Hugo dans sa préface, serait *l'Aristocratie.* » Cette aristocratie, qui a fait la grandeur de l'Angleterre et qui la retient encore aujourd'hui sur le penchant de l'abîme, Victor Hugo la traîne dans la boue. Elle est à ses yeux le réceptacle de tous les vices, de toutes les corruptions, de toutes les bassesses, de toutes les cruautés, de toutes les luxures. Rois idiots, prélats libertins, reines impudiques, princesses effrontées, magistrats sanguinaires, courtisanes titrées, grands seigneurs infâmes, défilent, comme un vil troupeau, sous les lanières et sous les lazzis de ce justicier. Cet ancien pair de France fait rage contre les pairs d'Angleterre. Ce faux vicomte, si fier de son titre d'emprunt, bafoue les lords, les comtes, les ducs, les barons, les vicomtes mêmes. Ce millionnaire dénonce les riches. Tout ce qui dépasse un certain niveau est signalé à la haine et au mépris. Et qu'on ne dise pas que, si Victor Hugo hait les grands, c'est par amour pour les petits. « Ceux qui aiment sincèrement les petits se gardent bien de leur apprendre à détester les grands [1]. »

Ce pamphlet témoignait du reste chez son auteur d'une réelle ignorance du temps et des choses dont il parlait. Je m'en réfère sur ce point à un écrivain anglais, d'ordinaire très favorable à Victor Hugo. « *L'Homme qui rit*, dit M. Frank T. Marzials, est simplement, à mon avis, un livre absurde, un livre impossible. Que Victor Hugo ne connaisse pas l'Angleterre du temps de la reine Anne, cela saute aux yeux. Que sa connaissance

1. Armand de Pontmartin, *Nouveaux Samedis*, t. VII, p. 139.

de l'Angleterre, à quelque époque que ce soit, revête un caractère absolument fantastique, à peine est-il besoin d'en apporter la preuve. Les noms historiques dans ce livre sont orthographiés d'une façon qui atteste à un égal degré l'ignorance et la négligence [1]... »

L'exil, au début, avait été favorable au génie de Victor Hugo; la colère, l'âpre soif de la vengeance, la haine et ses fureurs avaient fait jaillir de son âme des flots de poésie et d'éloquence. Mais, peu à peu, aux avantages avaient succédé les inconvénients. Aux rougeurs éclatantes de l'aurore, aux feux brûlants de l'astre à son midi, avaient succédé les tristesses et les ombres du soir. A vivre pendant de longues années loin de sa patrie et de sa ville, loin de ses amis et de ses adversaires, dans la société des rochers et des flots, des vents et des nuées, à s'entretenir dans la solitude avec des spectres, les spectres de son ambition, de sa colère et de son orgueil, on court le risque de confondre ses rêves avec les réalités, de croire non seulement que l'on est Napoléon à Sainte-Hélène et saint Jean à Pathmos, mais encore que l'on porte en soi le génie de l'humanité tout entière. Ainsi était-il arrivé au poète. Il en était venu à se convaincre que son esprit ne pouvait rien concevoir qui ne fût sublime, sa plume rien écrire qui ne fût admirable. Des défauts, il n'en avait pas, il ne pouvait en avoir... et c'est pourquoi ses défauts allaient grandissant d'année en année. En 1869, ils avaient atteint leur complet épanouissement. Avec *l'Homme qui rit*, Victor Hugo touchait, comme Gwynplaine, à cet « extrême bord », sans parapet, au delà duquel il n'y a que le vide... Il n'était que temps pour lui que son exil prît fin.

1. *Life of Victor Hugo*, par Frank T. Marzials, p. 185. — Londres, 1888.

CHAPITRE XI

PARIS ET BORDEAUX

Le 5 septembre 1870. Un souvenir du discours d'Anvers. — L'édition parisienne des *Châtiments*. — Au pavillon de Rohan. Distiques et quatrains du siège. — Où l'on apprend que le poète n'est pas franc-comtois. — Les élections du 8 février 1871. A l'Assemblée de Bordeaux. Le buste de la bibliothèque de Besançon. Un mot de l'amiral La Ronciere Le Noury. Députés des départements et député de Paris. La démission de Victor Hugo. — Mort de Charles Hugo. Les funérailles du 18 mars.

I

Au printemps de 1870, Napoléon III demanda à la nation de confirmer l'empire par un vote. Un décret en date du 23 avril convoquait les électeurs pour le dimanche 8 mai. Le texte du plébiscite sur lequel ils étaient appelés à se prononcer était ainsi conçu : « Le peuple approuve les réformes libérales opérées dans la Constitution, depuis 1860, par l'empereur, avec le concours des grands Corps de l'État, et il ratifie le sénatus-consulte du 20 avril 1870. » Les billets de vote ne devaient porter qu'un seul mot : *oui* ou *non*.

Victor Hugo vota à bulletin ouvert, sans attendre le 8 mai. Le 27 avril, il lança de Guernesey une protestation qui rejoignait, après dix-huit ans, celle qu'il avait rédigée à Jersey, le 31 octobre 1852, contre le rétablissement de l'empire.

Le 8 mai, sur 10.939.384 électeurs inscrits, 9 044.803 prirent part au scrutin, qui donna les résultats suivants :

Oui : 7.358.886 ; *non* : 1.571.939 ; *bulletins nuls* : 113.978.

Le plébiscite avait justifié les espérances de Napoléon III. Celles du parti révolutionnaire semblaient ajournées à une échéance lointaine. Quelles chances restaient à l'insurrection, du moment que le gouvernement avait pour lui, à n'en pouvoir douter, l'immense majorité du pays ? De la guerre seule, si elle était malheureuse, pouvait sortir le renversement de l'empire. Elle éclata le 15 juillet 1870.

Le 17 août, Victor Hugo quitta Guernesey, gagna Southampton et, de là, Bruxelles. Nos premières défaites, Wissembourg, Wœrth, Forbach, venaient d'entrebâiller pour lui la porte de la France. Sedan allait la lui ouvrir toute grande. Le 4 septembre, l'empire était renversé. Dans la journée du 5, Victor Hugo prit un billet pour Paris. Son fils Charles, M. Jules Claretie et M. Antonin Proust l'accompagnaient. A Tergnier, il entra au buffet, dîna sommairement et glissa dans sa poche le reste de son pain. — « Je l'ai toujours, ce morceau de pain, disait-il plus tard à M. Claretie, Mme Drouet l'a gardé [1]. »

Il était dix heures du soir lorsque le train pénétra dans la gare du Nord. Une foule considérable attendait le poète et l'accueillit par des vivats frénétiques [2].

— Messieurs, messieurs, dit doucement un chirurgien en chef, nous avons là des blessés !

Il montrait des wagons-ambulances d'où le sang coulait sur les rails à travers les planches [3].

De la gare, Victor Hugo se rendit au numéro 5 de

1. Récit de M. Jules Claretie.
2. Récit de M. Alphonse Daudet.
3. M. Jules Claretie.

l'avenue Frochot, chez son ami M. Paul Meurice, dont la maison devait être la sienne pendant toute la durée du siège. Se rappelait-il, à ce moment, les railleries dont il avait, dans un de ses livres, accablé Louis XVIII rentrant en France, au lendemain de la chute de l'empire, et la gorge-chaude qu'il avait faite sur « ce podagre ramené par l'étranger [1] ». Il n'était pas Louis XVIII, il n'était pas « podagre », mais il était, lui aussi, ramené par l'étranger.

Cependant, l'armée allemande avançait ; le 17 septembre, elle était aux portes de Paris. Ce jour-là, Victor Hugo publia un appel *Aux Français*. La pièce était trop longue, trop artistement travaillée. L'heure n'était pas aux phrases, surtout à des phrases comme celles-ci : « Incendiez Paris, Allemands... *Vous allumez les colères plus encore que les maisons.* » — « Paris suffit à Paris... *Un volcan n'a pas besoin d'être secouru.* » Malgré cela, l'auteur conviait la France à secourir Paris. Il s'écriait :

Que toutes les communes se lèvent ! que toutes les campagnes prennent feu ! que toutes les forêts s'emplissent de voix tonnantes ! Tocsin ! tocsin !... Cités, cités, cités, faites des forêts de piques, épaississez vos bayonnettes, attelez vos canons, et toi, village, prends ta fourche... Que chacun, riche, pauvre, ouvrier, bourgeois, laboureur, prenne chez lui ou ramasse à terre tout ce qui ressemble à une arme ou à un projectile. Roulez des rochers, entassez des pavés, changez les sillons en fosses, combattez avec tout ce qui vous tombe sous la main, prenez les pierres de notre terre sacrée, lapidez les envahisseurs avec les ossements de notre mère la France... Faites la guerre de jour et de nuit, la guerre des montagnes, la guerre des plaines, la guerre des bois. Levez-vous ! levez-vous [2] !

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. I, p. 254.
2. *Depuis l'exil*, p. 60.

J'ai regret à le dire, mais le poète ici se répète. Ces phrases lui ont déjà servi. Déjà, dans une autre circonstance, il a dit les mêmes choses presque dans les mêmes termes. Déjà, dans une autre occasion, il s'était écrié :

Oh ! levez-vous ! Levez-vous tous !... Courez aux fourches, aux pierres, aux faulx, aux socs de vos charrues ; prenez vos couteaux, prenez vos fusils, prenez vos carabines ; sautez sur la vieille épée d'Artevelde, sautez sur le vieux bâton ferré de Coppenolle... Criez aux armes ! ce n'est pas Annibal qui est aux portes, c'est Schinderhannes ! Sonnez le tocsin, battez le rappel ; faites la guerre des plaines, faites la guerre des murailles, faites la guerre des buissons ! »

Ces paroles, — les mêmes, on le voit que celles qu'il adresse aujourd'hui *aux Français*, — c'était aux Belges qu'il les adressait, le 1er août 1852, à Anvers, et c'était contre les Français qu'elles étaient dirigées. C'était contre l'armée française, le jour où elle entrerait en Belgique, qu'il invitait les Belges à organiser la levée en masse, la *guerre des buissons*, la guerre *au couteau*, — contre nos régiments qu'il appelait des *hordes*, contre nos soldats qu'il appelait des *prétoriens*, des *janissaires* et des *brigands*[1] !

II

Le 20 octobre, le libraire Hetzel mit en vente la première édition parisienne des *Châtiments;* elle était augmentée de cinq pièces nouvelles[2]. Deux jours après, sur les premiers bénéfices, l'auteur versait une somme de cinq cents francs à la souscription pour les canons [3].

La Société des gens de lettres voulut offrir un canon à

1. *Pendant l'exil*, p. 7. — Voir ci-dessus, chapitre II.
2. *Au moment de rentrer en France. — Les trois chevaux. — Patria. — Il est des jours abjects. — Saint-Arnaud.*
3. *Depuis l'exil*, p. 71.

la défense nationale. Elle décida de consacrer à cette œuvre le produit d'une *Matinée littéraire*, à laquelle chacun prêterait un concours désintéressé. M. Raphaël-Félix, directeur de la Porte-Saint-Martin, offrit gratuitement son théâtre, et M. Pasdeloup, son orchestre. Les artistes, — Frédérick-Lemaître, Taillade, Lafontaine, Berton, Coquelin, Charly, Lacressonnière, Maubant, Mmes Marie-Laurent, Gueymard-Lauters, Favart, Lia Félix, Duguéret, V. Lafontaine, Périga, Rousseil, — se mirent à la disposition du Comité, qui pria Victor Hugo de vouloir bien autoriser l'audition de quelques-unes des pièces des *Châtiments*. Le poète s'y prêta de bonne grâce, et la *Matinée* eut lieu le 6 novembre. L'effet produit fut si grand, qu'une seconde séance fut demandée à la Société des gens de lettres. Elle fut donnée, dans les mêmes conditions, le dimanche 13 novembre. Les deux auditions produisirent, avec les quêtes, une recette de 14.272 francs 50. Sur cette somme, 10.600 fr. furent employés à la fabrication de deux canons, que l'on appela *le Victor-Hugo* et *le Châtiment*. Le reliquat fut versé à la caisse de la Société des gens de lettres, pour servir à secourir les victimes de la guerre. Le lundi, 28 novembre, le théâtre de l'Opéra donna également, avec l'autorisation du poète, une représentation dont le programme ne comprenait que des pièces tirées des *Châtiments*. Cette représentation fut entièrement gratuite. La veille, les billets avaient été distribués dans les vingt mairies de Paris, par les secrétaires délégués du comité des gens de lettres. Pendant les entr'actes, Mmes Lia Félix, Ugalde, V. Lafontaine, Marie-Laurent, Favart, Périga, Rousseil et Sarah Bernhardt firent la quête dans des casques pris aux Prussiens [1].

1. *Depuis l'exil*, pp. 72 et suiv.

Ces diverses auditions n'étaient pas, on le pense bien, pour nuire à la vente du volume. Si les journaux, à ce moment, se vendaient comme du pain, les livres ne se vendaient guère, ou plutôt ne se vendaient pas du tout. Seuls, *les Châtiments* firent exception. Ils eurent cette bonne fortune d'être vraiment le livre du siège. Ils n'étaient pas seulement à l'étalage des libraires, on les voyait partout, dans la rue même et jusque sur le bitume du trottoir. On lit dans le *Journal des Goncourt*, sous la date du 30 octobre 1870 :

Le boulevard entier est une foire. On vend de tout sur le bitume du trottoir : des tricots de laine, du chocolat, des tranches de coco, des pastilles du sultan, des piles de *Châtiments* de Victor Hugo [1]...

Dans sa lettre *Aux Allemands*, publiée le 9 septembre, Victor Hugo avait dit : « Faites, allez, attaquez la muraille de Paris. Sous vos bombes et vos mitrailles, elle se défendra. Quant à moi, vieillard, j'y serai, sans armes[2]. » Son rôle, en effet, n'était pas de se battre. Il ne pouvait que faire des vers, et il n'y manqua pas. Il composa une série de pièces qui parurent seulement en 1872, et c'est à cette date que nous aurons à nous en occuper.

Cependant, le siège continuait, et Victor Hugo s'était arrangé, ce qui était son droit, pour le passer le moins mal possible. Il habitait, nous l'avons dit, chez M. Paul Meurice, avenue Frochot, mais il allait chaque jour prendre ses repas au pavillon de Rohan, rue de Rivoli, où était logée sa famille. C'est là que l'alla voir, un jour de décembre, M. Edmond de Goncourt, en compa-

1. *Journal des Goncourt*, deuxième série, t. I, p. 103.
2. *Pendant l'exil*, p. 58.

gnie de Théophile Gautier. Ce n'est pas une des scènes les moins piquantes du *Journal des Goncourt*, et la page vaut d'être citée :

Tous deux nous allons ensemble voir Victor Hugo, au pavillon de Rohan. Nous le trouvons dans une pièce d'hôtel, à la destination vague, meublée d'un buffet de bois jaune de salle à manger, et qui a pour décoration de cheminée deux lampes en fausse porcelaine de Chine, et pour milieu une bouteille d'eau-de-vie oubliée. Le dieu est entouré d'êtres féminins. Il y a tout un canapé de femmes, dont l'une, qui fait les honneurs du salon, est une vieille femme, aux cheveux d'argent, dans une robe feuille-morte, et qui montre, par un cœur très évasé, un grand morceau de sa vieille peau : une femme qui a de la marquise d'autrefois et de la cabotine d'aujourd'hui.

Lui, le dieu, je le trouve vieux : ce soir, il a les paupières rouges, le teint briqueté que j'ai vu à Roqueplan, la barbe et les cheveux en broussailles. Une vareuse rouge dépasse les manches de son veston, un foulard blanc se chiffonne à son cou.

Après toutes sortes d'allées et de venues, de portes qui s'ouvrent et qui se ferment, de gens qui entrent et qui sortent, d'actrices qui viennent pour une pièce des *CHATIMENTS* à dire au théâtre ; après des choses mystérieuses qui se passent dans l'antichambre, Hugo se laisse tomber sur une chauffeuse, et, avec une parole lente, et qui semble sortir d'un long travail de réflexion, à propos de la photographie microscopique, il *se met à parler de la Lune*, de la curiosité grande qu'il a toujours eue d'être fixé sur le dessin de ses détails.

Il rappelle une nuit, tout entière, passée avec Arago à l'Observatoire. Il décrit les lunettes de cette époque, rapprochant la planète de l'œil, à une distance guère plus grande que la distance de quatre-vingt-dix lieues, « en sorte, dit-il, que s'il y avait eu un monument, — et il cite toujours, quand il parle d'un monument, Notre-Dame de Paris — on aurait dû l'apercevoir comme un point. Maintenant, ajoute-t-il, avec les perfectionnements, avec les lentilles d'un mètre, la vue doit s'approcher bien plus près de l'astre. Il est vrai que les grandissements excessifs développent l'accident chromatique, la

diffusion, le contour irisé de l'objet, mais cela ne fait rien, la photographie devrait nous donner mieux que ces *cartes montagneuses* [1]. »

III

Dans la salle à manger du pavillon de Rohan, la table n'était pas aussi succulente que chez Brébant, les jours où M. de Goncourt y dînait avec M. Renan et quelques autres amis [2]; elle ne laissait pas cependant d'être bien servie. Le rire n'était point banni des dîners du poète ; il était homme d'ailleurs à remplacer le rôti absent par un quatrain ou par un distique. M. Barbou nous apprend que « ces badinages ont été conservés par Mme Drouet [3] ». Il faut croire que Victor Hugo attachait une certaine importance à ses calembours rimés, puisque

1. *Journal des Goncourt*, deuxième série, t. I, p. 154. — 10 décembre 1870.

2. Une médaille en or fin, d'une valeur de 300 francs, a été frappée en 1871, en l'honneur de Brebant, le restaurateur. Elle porte sur sa face :

Pendant
le siège de Paris
quelques personnes, ayant
accoutumé de se réunir chez M. Brébant
tous les quinze jours, ne se sont pas, une seule
fois, aperçues qu'elles dînaient dans
une ville de deux millions
d'âmes assiégée
1870-1871

Au revers :

A
MONSIEUR PAUL BRÉBANT

Ernest Renan	Ch. Edmond
P. de Saint-Victor	Thurot
M. Berthelot	J. Bertrand
Ch. Blanc	Marcey
Scherer	E. de Goncourt
Dumesnil	Th. Gautier
A. Nefftzer	A. Hébrard

3. *Victor Hugo et son temps*, par Alfred Barbou, p. 359.

ses trois historiographes, M. Bardou, M. Lesclide et M. Rivet, ont tenu tous les trois à nous en donner un certain nombre.

M. Vacquerie dînait un jour au pavillon de Rohan. Le Maître s'écria plaisamment :

Tandis qu'à l'empereur l'Allemagne offre hommage,
Moi, j'offre à Vacquerie au dessert un fromage.

Un admirateur des *Châtiments* lui ayant envoyé un pâté, quelques doutes s'élevèrent à l'endroit du contenu ; on le soupçonnait d'avoir été confectionné avec des rats et des souris. Néanmoins, l'envoi fut accepté de bon cœur et célébré à table par ce quatrain :

O mesdames les hétaïres,
A vos dépens je me nourris ;
Moi qui mourrais de vos sourires,
Je vais vivre de vos souris.

Une autre fois, Victor Hugo improvisa, au dessert, ce galant testament :

Je lègue au pays, non ma cendre,
Mais un bifteck, morceau de roi...
Belles, si vous mangez de moi,
Vous verrez combien je suis tendre !

M. et Mme Catulle Mendès [1] avaient été invités par le poète. Le mari étant venu seul, Victor Hugo adressa le lendemain à Mme Mendès les vers suivants :

Si vous étiez venue, ô belle que j'admire,
Je vous aurais offert un repas sans rival ;
J'aurais tué Pégase, et je l'aurais fait cuire
Afin de vous servir une aile de cheval !

1. Mme Catulle Mendès, fille de Théophile Gautier, a publié, sous son nom de jeune fille, — *Judith Gautier*, — un grand nombre de volumes : *le Livre de Jade*, — *le Dragon impérial*, — *l'Usurpateur*, — *le Jeu de l'amour et de la mort*, etc., etc.

Un jour que l'on avait effectivement servi « une aile de cheval », et que la digestion était difficile, l'auteur des *Voix Intérieures* traduisit soudain par ce distique les préoccupations des convives :

Mon dîner me tracasse, et même me harcèle ;
J'ai mangé du cheval — et je songe à la selle [1] ?

On le voit, les tristesses et les horreurs de « l'Année terrible » n'avaient rien fait perdre au poète de sa belle humeur. Comme Gambetta en province, Victor Hugo à Paris était « gai et de bonne composition ». J'entends bien que l'historiographe Barbou me dit que « la gaîté » est une qualité éminemment « française [2] ». Je n'y contredis point; seulement, je ferai remarquer, à mon tour, que la gaîté, même celle d'un homme de génie, ne suffit point à tout, et qu'il est une autre qualité, non moins « française », qui, à cette heure douloureuse, eût peut-être trouvé plus naturellement son emploi. C'est du reste un point que je laisse à mes lecteurs le soin d'apprécier eux-mêmes, quand ils auront lu les détails qui vont suivre.

Dès le début du siège, lorsque les portes de Paris se fermèrent devant les Prussiens, ce fut un souci pour beaucoup de savoir comment tant de pauvres gens à qui le travail allait manquer, et en particulier cette population suburbaine qui avait dû se replier tout entière en dedans des remparts, allaient faire pour vivre. Des comités de secours se formèrent aussitôt en grand nombre, et, parmi eux, des comités alsaciens, bretons, provençaux,

1. Alfred Barbou, *op. cit.*, p. 350. — Richard Lesclide, *Propos de table de Victor Hugo*, p. 263. — Gustave Rivet, *Victor Hugo chez lui*, p. 147.
2. *Victor Hugo et son temps*, par Alfred Barbou, p. 360.

lorrains, etc., etc., créés, pour venir en aide à leurs compatriotes, par les Parisiens riches ou aisés que leur naissance rattachait à telle ou telle province. La Société qui se proposait de secourir les Francs-Comtois sans ressources fut une des premières constituées; elle avait pour trésorier M. S. Courcelle, ancien banquier à Vesoul [1]. Elle dut se préoccuper tout d'abord de trouver des adhérents, et, à cet effet, les membres déjà inscrits se chargèrent d'aller à domicile solliciter des souscriptions. Ils rencontrèrent partout une sympathie empressée. Les cœurs comme les bourses s'ouvrirent largement. Aussi les deux commissaires qui avaient reçu mission de se présenter chez Victor Hugo, — M. B..., avocat au Conseil d'État, et M. G..., attaché au ministère des Affaires étrangères, — étaient-ils pleins de confiance lorsqu'ils franchirent le seuil de l'illustre poète. Ils exposent l'objet de leur démarche, le but de la société. Dès les premiers mots, Victor Hugo se récrie, disant : « Mais toutes les villes de France me réclament comme un des leurs !.. Je ne suis pas Franc-Comtois ! !... Je suis Lorrain ! ! !... »

Les commissaires insistent respectueusement : la ville de Besançon n'avait-elle pas eu l'honneur de lui donner naissance ? Le monde entier ne savait-il pas par cœur les vers : *Un jour dans Besançon...* — Et Victor Hugo de les interrompre encore : — « Oui, sans doute... je suis né à Besançon, mais par hasard !... Oh ! par hasard ! un accident... ! »

Pressé par ses interlocuteurs, — les Francs-Comtois sont presque aussi entêtés que les Bretons — le poète finit par leur dire : « Les Francs-Comtois que vous vou-

1. Elu député à l'Assemblée nationale par le département de la Haute-Saône au mois de février 1871.

lez secourir ne sont-ils pas des *réfugiés politiques ?* Oui, n'est-ce pas ? On pourrait alors leur appliquer un secours à ce titre. » Un des deux commissaires, qui voulait avant tout grossir les ressources de l'œuvre, s'empressa de répondre : « Mais certainement, vous êtes dans le vrai, ce sont bien des réfugiés politiques... » Le *Maître* alors délivra, sur la caisse du *Rappel*, un bon de 100 francs à prendre sur les fonds affectés aux *Réfugiés*.

Aux termes de son règlement, la société ne devait pas distribuer d'argent; ses membres étaient autorisés à faire seulement des dons en nature, aliments, linge, chauffage, etc. Les règlements n'étant pas faits pour un homme comme Victor Hugo, il s'empressa de remettre à un pauvre diable de statuaire nommé L... des bons de 10 fr. que le Trésorier ne fit pas d'abord difficulté de payer. Il y en eut bientôt pour 160 fr. Le trésorier écrivit au poète pour lui rappeler que l'on avait, en sa faveur, dérogé à la règle; que, de plus, sa souscription (?) était depuis longtemps absorbée au profit d'un seul bénéficiaire. Il confia sa missive à un délégué spécial, chargé de solliciter un nouveau versement et qui revint sans avoir rien obtenu. Le statuaire, pendant ce temps-là, poussait des cris de désespéré. Deux membres du comité se rendirent à son domicile et trouvèrent sur un grabat un malheureux paralytique, qui avait été autrefois artiste sculpteur et qui, ayant fait, disait-il, le buste de Victor Hugo, le lui avait offert. Que ce dernier détail fût exact ou non, la misère de L... était si profonde que le comité, passant par-dessus ses statuts, décida de lui continuer quelques envois d'argent [1].

1. M. S. Courcelle, député à l'Assemblée nationale de 1871, *Souvenirs inédits*.

IV

Le 2 octobre 1870, Victor Hugo, après avoir parlé *aux Allemands*, puis *aux Français*, s'adressait *aux Parisiens*. Il leur disait : « Paris se défendra victorieusement... Résistance aujourd'hui, délivrance demain... Nous ne sommes plus de chair, mais de pierre... Face à l'ennemi ! Nous nous appelons tous France, patrie, murailles [1]. » Malgré cela, le 18 janvier 1871, Paris capitula. Les élections à l'Assemblée nationale eurent lieu le 8 février. Le département de la Seine avait 43 représentants à nommer. Victor Hugo fut élu le second, par 214.169 voix, entre Louis Blanc, qui arrivait le premier avec 216.471 suffrages, et Garibaldi, qui venait le troisième avec 200.065.

L'Assemblée se réunit à Bordeaux le 12 février; Victor Hugo y arriva le lendemain. Il devait y rester un mois et fut, pendant ce temps, l'hôte d'un honorable négociant, M. E. Portes, rue Saint-Maur, n° 13. Malgré ses cheveux gris et sa barbe grise, il avait encore des allures juvéniles; il portait un képi de garde national, un veston de fantaisie très court, une chemise de laine rouge. Il fut désigné par le sort pour faire partie du onzième bureau auquel appartenait également M. Courcelle, le trésorier de l'œuvre des secours aux Francs-Comtois. Dès la première réunion du bureau, M. Courcelle alla saluer le poète. Le *Maître* était, en ce moment, debout, seul, dans l'embrasure d'une fenêtre. Son collègue déclina sa qualité de trésorier du comité franc-comtois. Victor Hugo aussitôt, d'un mouvement très vif, avec

1. *Depuis l'exil*, p. 69.

beaucoup de chaleur et de grâce, lui prit les deux mains qu'il garda dans les siennes, et avec cette cantilène très prononcée qui lui était propre : « Ah ! c'est vous, dit-il, mon cher trésorier, que je suis aise de vous voir, de faire votre connaissance !... Y a-t-il longtemps que vous n'êtes allé à Besançon ? » — « Oh ! oui, longtemps, bien longtemps. D'abord, je ne suis pas de Besançon, mais de Vesoul. Ensuite, j'étais comme vous enfermé dans Paris ; et, à l'heure qu'il est, je ne sais pas encore si ma petite ville est restée debout, si ma famille est vivante ! J'ai reçu une dépêche moitié allemande, moitié française, m'apprenant que j'étais nommé député et m'invitant à me rendre à Bordeaux. Je suis venu... mais je ne sais rien, absolument rien du pays, et je suis inquiet, mortellement inquiet ! A mon très grand regret, je ne puis rien vous apprendre de Besançon. » — « *Ah ! tant pis !* reprit Victor Hugo, *tant pis ! vous m'auriez dit si mon buste était toujours dans la bibliothèque*[1] *!* »

Le onzième bureau était présidé par l'amiral La Roncière Le Noury, qui avait commandé en chef la division des marins détachés dans les forts de Paris. On ne se réunissait guère sans que Victor Hugo ne parlât de sa conduite pendant le siège, du violent désir qu'il avait eu, du commencement à la fin, de marcher à l'ennemi. Un jour, il revint à son thème favori et, désignant le président : — « Oui, continua-t-il, mon noble ami, mon vaillant ami l'amiral, qui est là, vous dira que j'ai voulu partager ses dangers, que je l'ai, à plusieurs reprises, sollicité pour le faire. » — N'y tenant plus, l'amiral se

1. En 1842, David d'Angers, avec sa générosité habituelle, avait fait hommage à la ville de Besançon, patrie du poète, de son buste de Victor Hugo, qui fut placé dans la bibliothèque de la ville.

tourna vers son voisin et, faisant de sa main un écran, lui dit à demi voix : — « Mais ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai ! Je l'ai un jour invité à déjeuner dans mon fort, et il n'a jamais osé venir [1] ! »

Fallait-il signer la paix ou continuer la guerre ? Le jour où le onzième bureau eut à se prononcer sur cette question, il parut à ses membres que, si la signature de la paix était le plus douloureux des sacrifices, elle était en même temps le plus impérieux des devoirs. Continuer la lutte, c'était aller au-devant d'une défaite non-seulement certaine, mais immédiate. C'était creuser plus profondément l'abîme où le pays était tombé, c'était sacrifier à une folie d'une heure, non seulement l'avenir, mais l'existence même de la France ! Victor Hugo demanda la parole. — « Oui, dit-il à ses collègues, vous avez raison de voter la paix. Pour vous, députés des départements, il n'y a pas moyen d'agir autrement que vous ne le faites, je vous approuve... Mais moi, député de Paris, je voterai la guerre [2]. »

La discussion s'ouvrit à l'Assemblée le 1er mars. Le rapport de la commission, chargée de l'examen du projet de loi relatif aux préliminaires de paix signés à Versailles, concluait à l'adoption [3]. Victor Hugo le combattit. Il parla *pour la guerre dans le présent et pour la paix dans l'avenir*. Son discours fut avant tout une glorification du « grand peuple parisien », une déification de Paris : « Paris, à l'heure qu'il est, est cloué sur sa croix et saigne aux quatre membres. » Jamais peut-être le poète n'avait à ce point prodigué les antithèses. En terminant, il montrait la France, victo-

1. S. Courcelle, *Souvenirs de l'Assemblée nationale de 1871.* (inédit).
2. *Ibidem.*
3. Le rapporteur était un républicain, M. Victor Lefranc.

rieuse à son tour, criant à l'Allemagne : « Suis-je ton ennemie ? Non ! *je suis la sœur*. Je t'ai tout repris et je te rends tout... Ma vengeance, c'est la fraternité ! Plus de frontières ! Le Rhin à tous ! Soyons la même république, soyons les États-Unis d'Europe, soyons la liberté européenne, soyons la paix universelle ! Et maintenant, *serrons-nous la main, car nous nous sommes rendu service l'une à l'autre, tu m'as délivrée de mon empereur, je te délivre du tien* [1]. »

Ainsi, à ce moment terrible, quand la France agonisait sous l'étreinte mortelle de l'Allemagne, Victor Hugo proclamait que l'Allemagne avait *rendu service à la France !* Ce qui était vrai, c'est que l'Allemagne avait rendu service à M. Victor Hugo.

L'effet de ce discours fut déplorable. Henri Rochefort, grand ami de l'auteur des *Châtiments*, rédigeait alors *le Mot d'ordre*. Voici en quels termes ce journal appréciait la harangue du poète : « Quinet avait traité la question au point de vue *historique* et *géographique*. Victor Hugo la traite au point de vue *poétique*. De fort belles antithèses, quelques expressions heureuses, rien de plus. Pas de fil conducteur, pas de lien, aucune vue d'ensemble... La fin du discours d'Hugo, mal comprise par la gauche, a soulevé quelque tempête. C'est qu'aussi, parler de République universelle et de fraternité avec les peuples allemands quand tous les cœurs français ne doivent s'ouvrir qu'à un seul sentiment : la haine, devait sembler quelque peu intempestif [2]. »

Les conclusions de la commission furent adoptées par 546 voix contre 107.

1. *Depuis l'exil*, p. 103.
2. *Le Mot d'Ordre* (rédacteur en chef : *Henri Rochefort*), numéro du lundi 6 mars 1871.

A l'ouverture de la séance du 13 février, le président Grévy avait donné lecture d'une lettre du général Garibaldi, se démettant du mandat que lui avaient confié trois départements : la Seine, la Côte-d'Or et les Alpes-Maritimes. Le même jour, Garibaldi donna sa démission de commandant de l'armée des Vosges et annnonça qu'il quittait la France. Le lendemain, on apprenait qu'il avait été élu aussi à Alger. Un rapport fut fait à l'assemblée sur cette dernière élection, dans la séance du 8 mars. Le rapporteur, M. Vente, concluait à l'annulation, puisque aussi bien en renonçant, le 13 février, au mandat de député avant toute vérification de pouvoirs, Garibalbi avait clairement manifesté sa résolution de ne pas accepter la qualité de citoyen français et de rester citoyen italien.

Victor Hugo demanda la parole. « Les puissances européennes, dit-il, n'intervenaient pas; eh bien, un homme est intervenu, et cet homme est une puissance. Cet homme, Messieurs, qu'avait-il ? son épée, et cette épée avait déjà délivré un peuple, et cette épée pouvait en sauver un autre. Il l'a pensé ; il est venu, il a combattu... Je ne veux blesser personne dans cette assemblée, mais je dirai qu'il est le seul des généraux qui ont lutté pour la France, *le seul qui n'ait pas été vaincu.* » Ces paroles soulevèrent un tumulte indescriptible[1]. Le président invita l'orateur à s'expliquer. Victor Hugo reprit : « Je vais vous satisfaire, Messieurs, et aller,

1. L'assemblée avait-elle tort de protester contre un tel langage de ne pas laisser dire, pour la plus grande joie des Allemands campés sur notre sol, que *tous* les généraux *français* avaient été *vaincus;* — tous, même d'Aurelles de Paladines, le vainqueur de Coulmiers ; Faidherbe, le vainqueur de Bapaume; Chanzy, qui, dans la série de ses glorieux combats sur la Loire, avait si souvent lutté avec avantage contre les armées du prince Fréderic-Charles et du duc de Mecklembourg, à Marolles, à Marchenoir, à Prigny? — Quant

plus loin que vous. Il y a trois semaines, vous avez refusé d'entendre Garibaldi... — (*Un membre :* Il avait donné sa démission [1] !) — Aujourd'hui vous refusez de m'entendre. Cela me suffit. Je donne ma démission. » En descendant de la tribune, il saisit la plume de l'un des sténographes de l'assemblée et écrivit la lettre suivante, qu'il remit au président :

Il y a trois semaines, l'assemblée a refusé d'entendre Garibaldi ; aujourd'hui elle refuse de m'entendre. Cela me suffit. Je donne ma démission.

VICTOR HUGO.

8 mars 1871.

V

Victor Hugo se disposait à rentrer à Paris, lorsque, le lundi 13 mars, son fils Charles mourut subitement. Le poète était foudroyé dans l'aîné de ses fils, comme il l'avait été dans l'aînée de ses filles. Le lendemain, un

aux *victoires* de Garibaldi, voyez *le Rapport fait au nom de la commission d'enquête sur les actes du gouvernement de la Défense nationale*, par M. PERROT, membre de l'Assemblée nationale; tome II, *Expédition de l'Est*. En voici la conclusion : « Si le général Garibaldi avait été un général français, nous aurions été contraints de vous demander que ce rapport et les pièces qui le justifient fussent renvoyés par l'Assemblée au ministère de la guerre, afin d'examiner si le général Garibaldi ne devait pas être traduit devant un conseil de guerre, pour y répondre de sa conduite, comme ayant abandonné à l'ennemi, *de propos délibéré et sans combat*, des positions qu'il avait reçu mission de défendre ; et comme ayant par là occasionné la perte d'une armée française et amené un désastre militaire qui n'aura de comparable que l'histoire des désastres de Sedan et de Metz. »

1. Non seulement Garibaldi était démissionnaire, lorsqu'il avait demandé la parole, mais, de plus, la séance avait été déclarée levée. Il n'était donc pas possible de l'entendre.

ami de la famille, Charles Monselet, adressait à *l'Avenir libéral* la lettre suivante :

Victor Hugo était sur son départ pour Paris, où l'avait précédé son autre fils, François. Avant de se séparer de Charles, qui devait passer quelques semaines à Arcachon avec sa femme et ses deux enfants, le poète avait voulu lui donner à dîner au restaurant Lanta, à deux pas des allées de Tourny. A six heures et demie, hier 13 mars, une table réunissait M. Victor Hugo, Mme Charles Hugo, M. Alexis Bouvier [1], M. Eugène Mourot [2], M. Casse [3]. Parmi les sièges restés vides, était celui de Charles, qui avait prétexté une course indispensable, en assurant son très prochain retour. A sept heures, on servit, malgré son absence. L'inquiétude de Mme Charles Hugo était visible.

Quelques instants après, le propriétaire du restaurant faisait prier M. Hugo de descendre et, au bas de l'escalier, il lui annonçait que son fils venait d'être ramené chez lui, rue Saint-Maur, en voiture, après avoir succombé à la rupture d'un anévrisme. Le pauvre père eut la force de remonter dans la salle à manger et de prévenir ses convives qu'une mauvaise nouvelle l'obligeait à les quitter à son tour, et qu'ils eussent à continuer de dîner sans lui.

Le repas s'acheva promptement et tristement comme on le pense. Ces allées et venues avaient fini par porter à leur comble les pressentiments de Mme Charles Hugo ; mais ces pressentiments ne se concentraient que sur ses enfants. Elle pria qu'on la reconduisît chez elle. Un quart d'heure après, elle apprenait la terrible vérité. La plume tombe des mains lorsqu'on songe au tableau déchirant que devaient présenter cette jeune femme et ce vieillard, cette épouse et ce père, éplorés, sanglotants, au chevet de cet homme si inopinément et si impitoyablement terrassé [4].

Les funérailles de Charles Hugo eurent lieu à Paris

1. Chansonnier, auteur de plusieurs opérettes et d'un grand nombre de romans, *la Grande Iza*, *les Pauvres*, *Auguste Manette*, etc.
2. Secrétaire de la rédaction du *Mot d'ordre*.
3. Germain Casse, rédacteur du *Rappel*.
4. *L'Avenir libéral* du 17 mars 1871.

le 18 mars, le jour même où l'insurrection triomphante prenait possession de la capitale. Parti de la gare d'Orléans à midi, le convoi, en tête duquel marcha t le poète, se dirigea vers le cimetière du Père-Lachaise. « Il va sans dire qu'il n'a passé par aucune église. » C'est *le Rappel* qui fait cette observation, bien inutile en effet pour ses lecteurs. D'instant en instant, le cortège grossissait. Lorsqu'on passait devant un poste, les gardes nationaux, très nombreux à cause des événements de la journée, présentaient les armes. Quelques-uns même se mettaient aux côtés du corbillard et l'escortaient, fusil sous le bras. « Çà et là, continue *le Rappel*, dont nous suivons le récit, on entrevoyait des barricades. Et ceux qui les gardaient venaient, eux aussi, présenter les armes à cette gloire désespérée. Et on ne pouvait s'empêcher de se dire que ce peuple de Paris si déférent, si bon, si reconnaissant, était celui dont les calomnies révolutionnaires font une bande de pillards ! » Le récit de M. Edmond de Goncourt, qui suivait, lui aussi, le convoi, est moins enthousiaste :

Une foule étrange, dans laquelle je reconnais à peine deux ou trois hommes de lettres, mais où il y a un grand nombre de chapeaux mous, au milieu desquels s'infiltrent, à mesure qu'on avance et qu'on traverse les quartiers à cabarets, des soulards, qui prennent la queue en titubant. La tête blanche de Hugo, dans un capuchon, domine derrière le cercueil ce monde mêlé, semblable à une tête de moine batailleur du temps de la Ligue. Autour de moi, on parle de provocation, on plaisante Thiers... [1]. »

Devant la tombe, deux discours furent prononcés,

1. *Journal des Goncourt*, deuxième série, t. Ier, p. 229. Samedi, 18 mars 1871.

l'un par M. Auguste Vacquerie, l'autre, au nom de la presse de province, par M. Louis Mie. Le discours de M. Vacquerie fut interrompu plusieurs fois par des applaudissements et par des cris de : *Vive la République!* Quand Victor Hugo sortit du cimetière, de nouveaux cris de : *Vive la République!* éclatèrent, mêlés à ceux de *Vive Hugo!* Ovation singulière en un tel moment, à laquelle, pourtant, il semble bien que le poète n'a pas été insensible, puisqu'il a daté de ce jour, *18 mars 1871*, une pièce où il dit :

O peuple! ô majesté de l'immense douceur!
Paris, cité-soleil, vous que l'envahisseur
N'a pu vaincre, et qu'il a de tant de sang rougie,
Vous qu'un jour on verra, dans la royale orgie,
Surgir, l'éclair au front, comme le commandeur,
O ville, vous avez ce comble de grandeur
De faire attention à la douleur d'un homme.
Trouver dans Sparte une âme et voir un cœur dans Rome,
Rien n'est plus admirable ; et Paris a dompté
L'univers par la force où l'on sent la bonte.
Ce peuple est un héros et ce peuple est un juste.
Il fait bien plus que vaincre, il aime... [1].

A l'heure où le poète écrivait ces vers, le général Clément Thomas et le général Lecomte venaient d'être lâchement assassinés à Montmartre par ce *peuple* qui est un *héros* et un *juste*, par ce peuple *qui aime* et dont la force est faite de *bonté !* Victor Hugo était-il donc le seul à l'ignorer ?

1. *L'Année terrible*, p. 214. *L'Enterrement*, 18 mars 1871.

CHAPITRE XII

A BRUXELLES. — L'ANNÉE TERRIBLE

Départ pour Bruxelles. Pendant la Commune. La loi parisienne et la loi française. Notre-Dame de Paris en location. — L'incident belge. Place des Barricades, n° 4. Le bourgmestre Anspach. M. Francisque Sarcey et M. Edmond About. Encore Schinderhannes ! — De Bruxelles à Vianden. Elections du 2 juillet 1871. Retour à Paris. Election du 7 janvier 1872. M. Vautrain. Rue La Rochefoucauld, n° 66. — *L'Année terrible*. — Toujours Schinderhannes ! *Rougeur d'aurore*.

I

Victor Hugo ne resta que quatre jours à Paris. *Le Rappel* annonça son départ en ces termes :

Victor Hugo n'a guère fait que traverser Paris. Il est parti, dès mercredi [1], pour Bruxelles, où sa présence était exigée par les formalités à remplir dans l'intérêt des deux petits-enfants que laisse notre regretté collaborateur. On sait que c'est à Bruxelles que Charles Hugo a passé les dernières années de l'exil. C'est à Bruxelles qu'il s'est marié et que son petit garçon et sa petite fille sont nés.

Aussitôt que les prescriptions légales vont être remplies, et que l'avenir des mineurs va être réglé, Victor Hugo *reviendra immédiatement à Paris*.

Victor Hugo ne revint pas.

S'il était revenu, il lui eût fallu prendre parti pour la Commune ou contre elle.

Prendre parti contre la Commune et le 18 mars, il ne le pouvait pas, étant de ceux qui acceptaient le principe de la Commune ; de ceux qui avaient applaudi au 18 mars.

1. Le mercredi 22 mars.

Le Rappel et ses propres écrits ne laissent à cet égard aucun doute.

Le Rappel était son journal. Rien n'y paraissait qui ne reflétât les opinions et les idées du Maître. Lui-même l'a reconnu dans une lettre du 28 avril 1871, adressée à MM. Meurice et Vacquerie. « Ce qui me frappe, écrivait-il, c'est à quel point nous sommes d'accord. Le public m'attribue dans *le Rappel* une participation que je n'ai pas, et m'en croit, sinon le rédacteur, du moins l'inspirateur; vous savez mieux que personne à quel point j'ai dit la vérité quand j'ai écrit dans vos colonnes mêmes que j'étais un simple lecteur du *Rappel* et rien de plus. Eh bien, *cette erreur du public a sa raison d'être. Il y a, au fond, entre votre pensée et la mienne, entre votre conscience et la mienne, identité presque absolue* [1]. » Or, *le Rappel*, pendant le siège, avait demandé la Commune, précisément à l'heure où la demandaient Félix Pyat dans *le Combat*, Delescluze dans *le Réveil*, Blanqui dans *la Patrie en danger*. On lit, dans un article du *Combat*, publié quelques jours avant le 31 octobre 1870 : « Qui demande un conseil municipal élu ? Des républicains comme Ledru-Rollin, Félix Pyat, Delescluze, Blanqui, Flourens et Millière... Quels sont les journaux qui le patronnent? *Le Combat*, *la Patrie en danger*, *le Peuple souverain* [2], *le Rappel*, *le Réveil*. »

1. *Depuis l'exil*, p. 157.

2. *Le Peuple souverain* était le journal de Millière. — Au 31 octobre, le nom de Victor Hugo fut jugé digne de figurer parmi ceux des membres du nouveau gouvernement. « A trois heures et demie, — écrit M. Alfred Bertezene, qui prit lui-même une part active à cette journée, — par la rue de Rivoli, débouche Flourens, à la tête de ses tirailleurs. D'immenses acclamations accueillent le jeune tribun. La foule s'écarte devant lui et il entre dans le Palais après avoir disposé ses troupes sur le quai. Delescluze et Pyat l'avaient précédé de quelques instants... Debout tout botté sur la table du Conseil, Flourens proclame alors la déchéance des hommes de Septembre

Après le 31 octobre, les clubs continuent à réclamer « la Commune ». On la demande plus que jamais à la salle Favié [1], où se réunissent les montagnards de Belleville. Dans la séance du 19 décembre, un des membres du club déclare, aux applaudissements de la salle entière, que « Paris serait déjà débloqué, si nos armées avaient été commandées par des généraux républicains comme on en avait en 93 ». — « Voilà pourquoi, ajoutait-il, nous avons besoin de la Commune ; elle nous rendra 93, et 93 nous rendra la victoire. » Une voix s'écrie : « Oui, il nous faut la guillotine en permanence! » Personne ne proteste. Or, dans cette même séance, un autre orateur entretient l'assemblée « de la triste situation de la presse vraiment républicaine ». Après avoir constaté que plus les journaux sont réactionnaires, plus ils ont de lecteurs ; que plus ils sont « bons », au contraire, moins ils se vendent, l'orateur continue en ces termes : « Quels sont maintenant nos journaux à nous? Il y a le *RAPPEL*, qui se vend un peu plus que les autres ; il y a encore *le Combat* et *le Réveil* [2], qui sont des journaux respectacles et vraiment républicains ; mais sont-ils à notre hauteur ? (Non ! non !) [3]. » Ainsi, après le 31 octobre et jusqu'à la fin du siège, la feuille de Victor Hugo n'avait pas cessé d'être en faveur auprès des partisans de

puis propose les noms des membres du nouveau gouvernement : Dorian, *VICTOR HUGO*, Louis Blanc, Henri Rochefort, Blanqui, Flourens, Mottu, Félix Pyat, Ranvier, Ledru-Rollin et Millière. » — *Histoire de cent ans*, par Alfred Bertezène, p. 472.

1. La salle Favié, où le club de ce nom tenait ses séances, était située rue de Paris, en face des Folies-Belleville.

2. A la date du 19 décembre 1870, *la Patrie en danger* avait cessé de paraître ; c'est ce qui explique que l'orateur de la salle Favié n'en ait pas parlé dans son énumération des « bons » journaux.

3. *Les Clubs rouges pendant le siège de Paris*, par G. de Molinari, pages 157 et suivantes. — 1871.

la Commune; elle avait mérité d'être rangée par eux parmi les « bons » journaux.

Il était donc naturel qu'après le 18 mars 1871 elle prît parti pour l'insurrection. Elle disait, dans son numéro du 20 mars:

En finir avec Paris a été le rêve des réactionnaires. Ce rêve, ils ont cru avoir une occasion de le réaliser. Montmartre avait des canons. Il les avait pris pour qu'ils ne fussent pas pris par les Prussiens, et il ne demandait pas mieux que de les rendre à la garde nationale; mais alors il n'y aurait pas eu de guerre civile. Les ruminants de monarchie [1] n'ont pas voulu de cette restitution-là, ils ont mieux aimé menacer, provoquer, irriter, montrer les dents de M. Vinoy et de M. Valentin [2], braquer les canons, lancer les brigades. Une émeute dont on viendrait facilement à bout et dans le sang de laquelle la République glisserait et tomberait, c'était un plan tout simple pour des gens qui ne sont pas gênés par leur conscience. Mais leur calcul avait négligé ce détail, que c'étaient des gardes nationaux qui retenaient les canons de Montmartre, et que, depuis que la ligne a vu les gardes nationaux à l'œuvre dans le siège et principalement dans l'affaire de Buzenval, il s'est créé, entre la garde nationale et la ligne, une amitié et une camaraderie étroites et une parenté de sang versé qu'il ne dépend plus du gouvernement de rompre. Et les soldats qu'on a envoyés contre les gardes nationaux ont mis la crosse en l'air, et, au lieu de tuer, ils les ont embrassés... Le peuple, qui vient de prouver sa force aux réactionnaires en leur brisant leurs menaces en plein visage, leur prouvera son intelligence en modérant sa victoire. L'*accès de colère très légitime* qui l'a saisi devant les nominations et les mesures qui le défiaient ne l'entraînera pas à des excès qui fourniraient à l'ennemi un prétexte de revenir [3].

1. Ces *ruminants de monarchie* étaient MM. Thiers, Jules Favre, Jules Simon, Jules Dufaure, Ernest Picard, etc.

2. Le général Vinoy, gouverneur de Paris; M. Valentin, préfet de police.

3. *Le Rappel* du 20 mars 1871.

Cela était écrit deux jours après l'assassinat des généraux Lecomte et Clément Thomas. Que *le Rappel*, dans cet article, ait exprimé la pensée même de Victor Hugo, la chose ne saurait faire doute. Voici ce que le poète disait lui-même, un mois plus tard, dans sa lettre du 28 avril :

Qui a fait le 18 mars ?
Examinons.
Est-ce la Commune ?
Non. Elle n'existait pas.
Est-ce le comité central ?
Non. Il a saisi l'occasion, il ne l'a pas créée.
Qui donc a fait le 18 mars ?
C'est l'Assemblée, ou pour mieux dire la majorité...
Si l'assemblée eût laissé Montmartre tranquille, Montmartre n'eût pas soulevé Paris. Il n'y aurait pas eu de 18 mars [1].

Et c'était bien également la pensée de Victor Hugo que *le Rappel* avait traduite, lorsqu'il avait, pendant le siège, réclamé la Commune. Voici encore ce qu'écrivait le poète dans sa *Lettre à MM. Meurice et Vacquerie :*

Comme vous, je suis pour la Commune en principe... Certes, le droit de Paris est patent. Paris est une commune, la plus nécessaire de toutes, comme la plus illustre. Paris commune est la résultante de la France république... Le droit de Paris de se déclarer commune est incontestable... Ce que représente la Commune est *immense* [2].

Immense, en effet, car le poète n'entendait point que la Commune de Paris fût un simple conseil municipal, comme celui de Pontoise ou de Quimper-Corentin. Il réclamait pour elle l'indépendance absolue, le pouvoir

1. *Depuis l'exil*, pp. 160.
2. *Ibidem*, pp. 158 et suivantes.

souverain. Les Parisiens ne recevraient leurs lois que d'elle seule; les lois émanées de l'Assemblée nationale ne leur seraient pas applicables, mais seulement aux gens de provinces, aux *ruraux*. Il écrivait, dans la lettre que j'ai déjà citée :

La Commune fait la *loi parisienne* qui sert d'éclaireur et de précurseur à la loi française faite par l'Assemblée. Paris, je l'ai dit plus d'une fois, a un rôle européen à remplir. Paris est un propulseur. Paris est l'initiateur universel. Il marche et prouve le mouvement. . *Sans sortir de son droit*, qui est identique à *son devoir*, il *peut*, dans son enceinte, abolir la peine de mort, proclamer le droit de la femme et le droit de l'enfant, appeler la femme au vote, décréter l'instruction gratuite et obligatoire, doter l'enseignement laïque, supprimer les procès de presse, pratiquer la liberté absolue de publicité, d'affichage et de colportage, d'association et de meeting, se refuser à la juridiction de la magistrature impériale, installer la magistrature élective, prendre le tribunal de commerce et l'institution des prud'hommes comme expérience faite, devant servir de base à la réforme judiciaire, étendre le jury aux causes civiles, mettre en location les églises [1], n'adopter, ne salarier et ne persécuter aucun culte, proclamer la liberté des banques, proclamer le droit au travail, lui donner pour organisme l'atelier communal et le magasin communal, reliés l'un à l'autre par la monnaie fiduciaire à rente, supprimer l'octroi, constituer l'impôt unique qui est l'impôt sur le revenu; en

1. *Mettre en location les églises*, c'est-à-dire les enlever au culte catholique, c'était là un des principaux articles du programme de Victor Hugo. *Le Rappel* du 7 mai 1871 publia, sous ce titre : *A louer présentement*, une page extraite du livre de Charles Hugo sur *Victor Hugo en Zélande* (1868). Dans cette page, Victor Hugo développe ses idées sur « la location des églises ». — « Ce sont, dit-il, des propriétés nationales. C'est par une sorte d'inqualifiable sophisme que les catholiques se les adjugent... Nous leur disons : Vous n'êtes plus propriétaires, vous êtes locataires. Nous ne vous mettons pas à la porte, restez ; seulement, c'est tant. Notre-Dame d'Anvers, c'est 500.000 francs par an... Nous en sommes bien fâchés ; mais le culte israélite s'est présenté pour louer. Il paye 500.000 francs. Nous louons la cathédrale aux Juifs... » — L'homme qui parle
il y en a huit pages sur ce ton, c'est l'auteur de *Notre-Dame-de-Paris!*

un mot abolir l'ignorance, abolir la misère, et, en fondant la cité, créer le citoyen.

Mais, dira-t-on, ce sera mettre un Etat dans l'Etat. Non, ce sera mettre un pilote dans le navire... Ce que Paris dit est dit pour le monde... Que penser de nos gouvernants ? avoir ce prodigieux outil de civilisation et de suprématie, Paris, et ne pas s'en servir ! N'importe, ce qui est dans Paris en sortira. *Tôt ou tard, Paris Commune s'imposera* [1].

Oui, mais en attendant que *Paris Commune s'impose*, Paris Commune va être battu. Cela, Victor Hugo le voit très bien, et c'est pourquoi il ne revient pas. Sa place était pourtant à Paris, et non ailleurs. A Bordeaux, il avait mis en avant, pour ne pas voter la paix, les obligations particulières que lui créait son titre de *député de Paris*. Pendant le siège, il avait pris, du droit de son génie, l'attitude et le rôle de chef moral de la Défense, de représentant et d'orateur de la « Ville-Lumière », de la « Cité-Soleil ». Il avait parlé en son nom *Urbi et Orbi*, aux *Allemands*, aux *Français*, aux *Parisiens*. Aujourd'hui que l'heure était venue des grands et suprêmes périls, il se devait à lui-même de les partager. Ses écrits socialistes, ses appels révolutionnaires, sa glorification à outrance de Paris ne laissaient pas d'être pour beaucoup dans l'insurrection parisienne. Il avait, pour sa part, attisé l'incendie. Qu'il l'eût fait à bonne intention, je veux bien l'admettre ; il n'en reste pas moins qu'il n'avait pas le droit, maintenant que l'incendie avait éclaté, de se borner à le contempler de loin, — de très loin, d'au delà de la frontière. En un tel moment, son éloignement avait le tort grave et le malheur de ressembler à une fuite.

1. *Lettre à MM. Meurice et Vacquerie.* Bruxelles, 28 avril 1871. — *Depuis l'exil*, p. 168.

De Bruxelles, il envoya au *Rappel* trois pièces de vers : *Un cri*, — *Pas de représailles*, — *les Deux trophées*[1]. Il crie aux combattants : Trêve à cette lutte fratricide! Pas de vengeances! Pas de représailles! Vous, ne renversez pas la Colonne ! Vous, ne canonnez pas l'Arc de triomphe ! — Le sentiment était bon ; mais encore ne fallait-il pas mettre sur la même ligne les fédérés qui avaient, les premiers, sous les yeux de l'ennemi vainqueur, arboré le drapeau de la guerre civile, et les soldats qui défendaient le drapeau de la France et l'intégrité de la Patrie. Quelle était, d'ailleurs, la signification et la portée de ces vers venant de l'étranger, alors que, dans Paris même, le journal du poète insultait chaque jour ceux qu'il appelait les *Versaillais*, glorifiait les fédérés, soufflait au cœur des Parisiens la haine de nos soldats, le mépris de notre armée, ramassis « de séminaristes, de gendarmes et de sergents de ville[2] »?

II

Les plus lâches assassinats, les plus odieux massacres avaient marqué les derniers jours de la Commune. Ne pouvant garder Paris, elle avait voulu le détruire. Elle l'avait incendié, comme Néron avait incendié Rome.

1. Voir ces trois pièces dans *l'Année Terrible* (avril et mai 1871).

2. On lit dans *le Rappel* du 29 avril 1871 : « Un de nos amis qui vient de faire une discrete visite à Versailles, est revenu aujourd'hui et nous a rapporté le renseignement suivant : — Il y a dans les ambulances rurales de 12 à 15.000 blessés. Beaucoup de ces soldats ont la figure juvénile et les mains fines ; leur linge est remarquablement beau. Voici l'explication de leur présence : les *séminaires* ont fourni à M. Thiers un contingent qui est venu renforcer les *gendarmes* et les *sergents de ville*. C'est décidément la *Croisade* contre la République. »

Ecoutez ces rumeurs, voyez ces vapeurs sombres,
Ces hommes dans les feux errants comme des ombres,
Ce silence de mort par degrés renaissant!
Les colonnes d'airain, les portes d'or s'écroulent!
Des fleuves de bronze qui roulent
Portent des flots de flamme au Tibre frémissant[1]!

Un cri d'horreur retentit dans l'Europe entière. Le 25 mai, à la Chambre des représentants de Belgique, M. d'Anethan, ministre des Affaires étrangères, fit au nom du gouvernement la déclaration suivante :

Je puis donner à la Chambre l'assurance que le gouvernement saura remplir son devoir avec la plus grande fermeté et la plus grande vigilance ; il usera des pouvoirs dont il est armé pour empêcher l'invasion sur le sol de la Belgique de ces gens qui méritent à peine le nom d'hommes et qui devraient être mis au ban de toutes les nations civilisées. Ce ne sont pas des réfugiés politiques; nous ne devons pas les considérer comme tels. Ce sont des hommes que le crime a souillés et que le châtiment doit atteindre.

Deux jours après, paraissait dans *l'Indépendance belge* une lettre signée de Victor Hugo. Elle était ainsi conçue :

Je proteste contre la déclaration du gouvernement belge relative aux *vaincus de Paris*.

Quoi qu'on dise et qu'on fasse, ces *vaincus* sont des hommes politiques.

Je n'étais pas avec eux.

J'accepte le principe de la Commune, je n'accepte pas les hommes...

Leurs *violences* m'ont indigné comme m'indigneraient les violences du parti contraire.

La destruction de la Colonne est un acte de lèse-nation. La destruction du Louvre eût été un crime de lèse-civilisation.

Mais *des actes sauvages, étant inconscients, ne sont point*

1. Victor Hugo, *le Chant de fête de Néron*. (*Odes et Ballades*, livre IV, ode XV.)

des actes scélérats. La démence est *une maladie et non un forfait*. L'ignorance n'est pas le crime des ignorants...

Aujourd'hui Paris est repris. L'Assemblée a vaincu la Commune. Qui a fait le 18 mars ? De l'Assemblée ou de la Commune, *laquelle est la vraie coupable ?* L'histoire le dira.

L'incendie de Paris est un fait monstrueux, mais *n'y a-t-il pas deux incendiaires ?* Attendons pour juger.

Ne faisons pas verser l'indignation d'un seul côté. Ici *le crime est aussi bien dans les agents de l'Assemblée* que dans les agents de la Commune. et le crime est évident...

Quant à moi, je déclare ceci :

Cet asile, que le gouvernement belge refuse aux *vaincus*, je l'offre.

Où ? En Belgique...

J'offre l'asile à Bruxelles.

J'offre l'asile, place des Barricades, n° 4.

Qu'un *vaincu de Paris*, qu'un homme de la réunion dite Commune, que Paris a fort peu élue et que, pour ma part, je n'ai jamais approuvée, qu'un de ces hommes, fût-il mon ennemi personnel, surtout s'il est mon ennemi personnel, frappe à ma porte, j'ouvre. Il est dans ma maison ; il est inviolable... [1].

La publication de cette lettre donna lieu, dans la nuit du 27 au 28 mai, à un incident regrettable. Sur les onze heures et demie du soir, douze à quinze jeunes gens, dont un Français, au sortir du Waux-hall, où ils avaient passé la soirée, eurent l'idée de faire ce que Victor Hugo, dans *les Misérables*, appelle « une bonne farce [2] ». Ils se rendirent sur la place des Barricades et se dissimulèrent derrière la grille du square qui occupe le milieu de la place, précisément en face du n° 4. Un des jeunes gens, se détachant alors du groupe, se dirigea vers la maison. Il s'était chargé de jouer le rôle de *vaincu de Paris*. Il sonna deux fois. Une fenêtre du premier étage

1. *Depuis l'exil*, p 174.
2. *Les Misérables*, t. I, p. 222.

s'ouvrit, et Victor Hugo demanda : Qui est là ? — Dombrowski, répondit le *vaincu de Paris*. Le poète, voyant des hommes embusqués derrière la grille, referma vivement la fenêtre, non sans leur avoir crié : *Tas de scélérats!* A ce moment le Français jeta dans les vitres deux ou trois pierres, pendant que ses compagnons poussaient des cris, des huées : *A bas Victor Hugo ! A bas le Communard !* Ils se lassèrent vite et quittèrent bientôt la place. On se couche tôt à Bruxelles. La scène avait en tout duré un quart d'heure. Une heure après, quelques-uns des manifestants repassèrent devant la maison, firent entendre de nouveau quelques cris et s'éloignèrent presque immédiatement. Cette seconde scène avait duré à peine quelques minutes. La police, d'ailleurs, avait paru et stationna sur la place jusqu'à l'aube.

Victor Hugo avait avec lui sa bru, Mme Charles Hugo, et ses deux petits enfants, âgés l'un de deux ans et demi, l'autre de vingt mois . Sa petite-fille Jeanne était malade. Le poète était donc en droit de prendre très au sérieux et même un peu au tragique cette manifestation nocturne. Il semble pourtant qu'il ait un peu abusé de son procédé habituel de grossissement dans le récit qu'il en a fait. Ce récit parut, le 30 mai, dans *l'Indépendance belge*, sous la forme d'une très longue lettre signée : *François-Victor Hugo*[1]. En voici le résumé : — Il était minuit un quart. Victor Hugo allait s'endormir, lorsqu'il entend un premier, puis un second coup de sonnette. Il se lève, passe une robe de chambre, va à la fenêtre, l'ouvre et demande : Qui est là ? Une voix répond : Dombrowski. Victor Hugo, sans refermer la fenêtre, se retourne pour descendre et ouvrir sa porte. En ce moment une grosse

1. François-Victor Hugo n'avait pas assisté à la scène de la place des Barricades.

pierre vient frapper la muraille. Le poète comprend alors, se penche à la fenêtre restée ouverte, aperçoit des hommes dans l'ombre et dit à cette foule : *Vous êtes des misérables!* Puis il referme la fenêtre, pendant que ces cris éclatent sur la place : *A mort Victor Hugo! A bas Jean Valjean! A bas lord Clancharlie*[1]*! A bas le brigand!* Des cris on passe aux actes. La maison est l'objet d'un siège en règle. Une grêle de projectiles tombe furieusement sur la fenêtre et sur la façade. Quelques-uns des émeutiers essaient d'arracher la grille de fer du soupirail qui est au-dessous de la porte d'entrée et d'enfoncer la porte elle-même. D'autres s'efforcent d'arracher les volets du salon au rez-de-chaussée, mais sans pouvoir y réussir, ces volets étant revêtus de fer à l'extérieur, et barrés à l'intérieur. Un essai d'escalade est alors tenté. Les traces de cette escalade sont visibles sur la muraille et ont été constatées par la police. L'assaut avait recommencé trois fois, et le troisième effort avait été le plus forcené. Heureusement, les assaillants n'avaient pas d'échelles. Le jour parut enfin. La bande vit que le coup était manqué, elle s'en alla. Il était deux heures un quart du matin. Le siège avait duré près de deux heures[2].

L'enquête judiciaire prouva que ce récit n'était rien moins qu'exact. Au banquet des *Misérables*, le 16 septembre 1862, Victor Hugo avait dit : « J'ai du bonheur, en vérité, avec les bourgmestres de Bruxelles; il semble que je sois destiné à toujours les aimer[3]. » Le

1. *Lord Clancharlie*, qu'on ne s'attendait guère à voir dans cette affaire, n'y aurait-il pas été, par hasard, introduit par François-Victor Hugo, ou plutôt par Victor Hugo lui-même, pour faire une petite réclame à *l'Homme qui rit?*
2. *Depuis l'exil*, pp. 178 et suivantes.
3. *Pendant l'exil*, p. 446.

bourgmestre de Bruxelles en 1871 était M. Anspach, l'un des chefs du parti *libéral*. Au risque de ne pas être honoré, comme ses prédécesseurs, de l'amitié du poète, il déclara devant la Chambre des représentants, dans la séance du 31 mai, que le récit signé : *François-Victor Hugo* était un *roman*. Dans son volume : *Depuis l'exil*, Victor Hugo a reproduit *in extenso* les discours prononcés, dans cette séance du 31 mai, sauf celui de M. Anspach, qu'il a eu soin de passer complètement sous silence, et que, pour cette raison, je dois rapporter ici.

M. Anspach. — Quand je vois le fils de M. Victor Hugo amplifier et dramatiser les faits, je ne puis me taire. On dirait qu'on a pu pendant deux heures faire le siège d'une maison sans que personne s'en inquiète. C'est du roman.

J'ai le témoignage de M. Hugo père lui-même.

Quand on a voulu interroger M. Hugo, à 3 heures du matin, il a répondu : laissez-moi tranquille...

M. Victor Hugo, dit le rapport, a désiré qu'on allât chez lui vers dix heures et demie ou onze heures. Cela ne dénote pas chez l'honorable poète une bien grande émotion.

L'agent s'est présenté vers dix heures et demie du matin, et voici la déclaration de M. Hugo : — « Vers minuit et demi un coup de sonnette s'est fait entendre chez moi. Je me suis levé. J'ai demandé ce que l'on me voulait. Une personne s'est détachée du groupe en disant qu'elle était Dombrowski. Sachant celui-ci mort, j'ai fermé la fenêtre en criant : *Tas de scélérats* [1] ! Aussitôt ils se sont mis à jeter des pierres. On a cherché à enfoncer la porte d'entrée. De plus, on a voulu arracher les volets des fenêtres. On a crié : *A la potence! à*

1. Il ressort de la déclaration de Victor Hugo, qui est ici en contradiction formelle avec la lettre de François-Victor : 1° que le poète, bien loin de se mettre en mesure de descendre pour recevoir l'hôte qui se présentait sous le nom de Dombrowski, prit sur-le-champ la résolution de ne point ouvrir ; 2° que Victor Hugo s'était empressé de fermer sa fenêtre et qu'il n'a point été lancé de pierres pendant que la fenêtre était ouverte.

la lanterne! Les perturbateurs sont partis, et ils sont revenus deux heures après. »

Maintenant il y a dans cette déclaration un fait controuvé. Ni la porte ni les volets n'ont la moindre trace d'égratignure.

Le tapissier qui demeure n° 14 a été interrogé par M. Hugo lui-même ; il n'a rien entendu, ce qui prouve que les scènes n'ont pas eu la durée que leur assigne M. Hugo fils. D'après nos renseignements, la première scène a duré un quart d'heure, et la seconde quelques minutes [1].

Dans un article sur l'*Incident belge* [2], M. Francisque Sarcey, le 2 juin 1871, disait des pierres jetées par les Bruxellois dans les fenêtres de Victor Hugo : « Ces pierres, soyez sûrs que le grand homme va les ramasser et s'en faire un piédestal à sa vanité [3]. »

1. Parmi les jeunes gens qui avaient pris part à la manifestation de la place des Barricades, se trouvait M. Kervyn de Lettenhove, fils du ministre de l'Intérieur. Une instruction fut ouverte contre lui et un autre des manifestants ; mais elle se termina par une *ordonnance de dépôt au greffe* (7 décembre 1871).

2. *L'Incident belge*, c'est sous ce titre que Victor Hugo, dans son volume *Depuis l'exil*, parle de l'épisode du 27 mai 1871.

3. *Le Gaulois*, numéro du 2 juin 1871. — Dans ce même article, M. Francisque Sarcey appréciait en ces termes la lettre écrite par Victor Hugo à *l'Indépendance belge* le 26 mai : « Quelle misère! Peut-on être aussi parfaitement sot quand on a du génie? Génie et sottise, cela va donc ensemble ? Hélas ! oui, quelquefois... On se croit Dieu, mais Pascal l'a dit : « Qui veut faire l'ange, fait la bête. » Victor Hugo se croit sublime, il n'est que grotesque. » — Quant à M. Edmond About, il publiait, à la même date, dans *le Soir*, un article intitulé : *Où ira-t-il ?* et dont voici quelques extraits : « Vicomte par la grâce de Charles X, pair de France par la faiblesse du bon Louis-Philippe, napoléonien par amour du clinquant et par je ne sais quel appétit de l'énorme, poète par une libéralité du ciel mal tombée, millionnaire par la générosité des badauds et sa propre avarice, demi-dieu par vocation, non sans quelque rivalité contre les droits antérieurs de Dieu le père, M. Victor Hugo, quoi qu'il puisse penser de lui-même et quelque admiration qu'il inspire aux niais, n'est qu'un homme de phrase, un marchand de paroles bariolées, une cymbale de charlatan. .. On le dit versatile à tort : il a toujours été fidèle à lui-même, et à lui seul, grand-prêtre de l'autolâtrie prêt à braver tous les martyres anodins dans l'intérêt de son propre culte, et à les monnayer instantanément. S'il a en-

M. Sarcey avait deviné juste. Le poète est revenu vingt fois sur l'*Incident belge*. Il lui a consacré plusieurs des pièces de *l'Année terrible*. Dans *l'Art d'être grand-père*, six ans après l'événement, il fulmine encore contre « cet assassinat catholique et romain ». Les étudiants bruxellois ne sont rien moins, à ses yeux, que des bandits comme *M. Bonaparte*... ou comme Schinderhannes!

> Loyola sait changer Jocrisse en Schinderhanne,
> Car un tigre est toujours possible dans un âne [1].

Dans un écrit spécial, *Paris et Rome*, paru en 1876, il raconte de nouveau, à sa façon, la manifestation du 27 mai 1871, et il trouve le moyen d'amplifier encore le « roman » de François-Victor : « Plus de cinq cents pierres, écrit-il, furent lancées dans la chambre ; une grêle de cailloux s'abattit sur le lit, point de mire de cette lapidation. La grande fenêtre fut défoncée ; les barreaux du soupirail du couloir d'entrée furent tordus ; quant à la chambre, murs, plafond, parquet, meubles, cristaux, porcelaines, rideaux arrachés par les pierres, qu'on se représente un lieu mitraillé [2]. »

censé tour à tour la branche aînée, la branche cadette, Napoléon le Grand, même, en 1848, Napoléon le Petit, c'est parce que l'encens faisait prime. Il s'est mis en colère à propos, il a déballé le pamphlet en temps utile, et tenu boutique de fiel aussitôt que le fiel a été demandé sur la place... Où ira-t-il? C'est aux États-Unis que M. Hugo doit émigrer, s'il persiste à fonder son intéressante colonie. M. Hugo n'a pas encore exploité l'Amérique. Le grand poète, qui n'oublie jamais les petits intérêts de sa gloire, abordera un jour où l'autre à ces rives follement hospitalières où *BARNUM* lui tend les bras. » — Tout cela du reste n'empêchera pas M. Edmond About de s'asseoir, le 27 février 1881, en compagnie de M. Francisque Sarcey, au banquet du 81e anniversaire de la naissance de Victor Hugo. M. About y prononcera même un discours où il célébrera « le plus grand des hommes de notre siècle, le plus admiré, le plus applaudi, *le plus aimé* » ; et qu'il terminera par ce cri du cœur : *Aimons-nous en Victor Hugo !* » (Voy. *Depuis l'exil*, tome IV, p. 32.)

1. L'*Art d'être grand-père*, p. 162.
2. *Paris et Rome*, p. 23.

Qui a fait cela ? Des riches, des hommes élevés par les prêtres, instruits par les jésuites, dirigés par Rome, « des disciples du Quirinal [1] ». En regard de ces hommes, — vrais *misérables*, ceux-là, — Victor Hugo place les insurgés de juin 1848, — pourquoi pas les fédérés de mai 1871 ? — Il exalte leur héroïque probité, leur équité, leur modération. Ces insurgés sans doute ont bien quelques « violences » à se reprocher : mais, au demeurant, ce sont les meilleurs fils du monde. Ils sont « bons », ils sont « doux [2] ». Les manisfestants de Bruxelles, au contraire, sont de « lâches et féroces bandits », des « chauffeurs » et des « brigands », des « copistes de Mandrin » et des « plagiaires de Schinderhannes [3] ». Ils ont commis un bien autre crime que de déployer le drapeau de la guerre civile, de faire couler le sang à flots, d'assassiner l'archevêque de Paris et le général de Bréa : il ont monté « une scie » à M. Victor Hugo !

III

Après la lettre du 26 mai, dans laquelle Victor Hugo bravait le gouvernement et les lois du pays dont il était l'hôte, des démarches avaient été faites près de lui pour l'engager à se retirer volontairement. Ces démarches étant restées infructueuses, un arrêté d'expulsion fut pris par le gouvernement, à la date du 30 mai. Le poète quitta Bruxelles le 1er juin, et alla s'établir à Vianden, dans le grand-duché de Luxembourg, où il devait rester plusieurs mois [4].

1. *Paris et Rome*, p. 32.
2. *Ibid.*, pp. 30 et 31.
3. *Ibid.*, p. 32.
4. Sur le séjour du poète à Vianden, on trouve de curieux détails — aussi curieux que... peu édifiants, — dans un article de M. Gaston Stiegler, intitulé : *Une Inconnue de Victor Hugo*. (*Le Figaro* du 5 mai 1893.)

Le 2 juillet 1871, Paris fut appelé à élire 21 représentants. Le nom de Victor Hugo figurait en tête de la liste la plus avancée, celle du *Comité républicain radical*. « Les 21 candidats du Comité républicain radical, écrivait le *Journal des Débats*, ont été en majeure partie les alliés plus ou moins fervents de l'insurrection communale [1]. » La liste de *l'Union parisienne de la presse*, soutenue par *les Débats*, *le Constitutionnel*, *l'Union*, *la Patrie*, *l'Univers*, *le Figaro*, *la Liberté*, *le Gaulois*, *la France*, *Paris-Journal*, *le Moniteur universel*, *le Journal de Paris*, *le Monde*, *la Gazette de France* et *le Pays*, fit passer seize de ses candidats. Le *Comité républicain radical* ne put faire élire que cinq des siens : Corbon, Gambetta, Scheurer-Kestner, Laurent Pichat et Brelay. Victor Hugo ne fut pas élu. Il n'avait obtenu que 57.854 voix.

Lors de l'élection, il était encore à Vianden. Quand il quitta cette ville, ce fut pour aller à Londres, où il passa quelque temps. Il ne rentra à Paris qu'à la fin d'octobre, au moment où reparaissait *le Rappel*, qui avait dû, comme tous les journaux favorables à la Commune, suspendre sa publication le 24 mai 1871 [2].

Deux mois après son retour, avait lieu une nouvelle élection à l'Assemblée nationale. A M. Vautrain, président du conseil général de la Seine et candidat du parti modéré, qui flétrissait énergiquement, dans sa profession de foi, « la Commune et ses horreurs, » les demeurants de la Commune et les tenants du parti radical oppo-

1. *Journal des Débats*, 29 juin 1871.
2. A la suite de l'entrée des troupes dans Paris, plusieurs des rédacteurs du *Rappel* furent arrêtés, et quelques-uns d'entre eux envoyés sur les pontons où ils passèrent, celui-ci deux mois, celui-là quatre, cet autre huit. (Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, v° *le Rappel*.)

sèrent Victor Hugo. Le scrutin eut lieu le 7 janvier 1872. M. Vautrain fut élu par 122.435 voix, contre 95.900 données à son adversaire.

Le lendemain du vote, Victor Hugo adressa une proclamation : *Au peuple de Paris*. On y lisait :

Paris ne peut échouer. Les échecs apparents couvrent des triomphes définitifs...

A de certaines époques étranges, la société a peur et demande secours aux *impitoyables*. La violence seule a la parole, les *implacables* sont les sauveurs ; être *sanguinaire*, c'est avoir du bon sens .. Ces crises où la peur engendre *la terreur* durent peu ; leur emportement même les précipite...

Ce que Paris veut sera... Le grand peuple de Paris, méconnu et calomnié à cause de sa grandeur même, aura raison de tous les obstacles [1]...

Lorsqu'il avait repris possession de sa bonne ville de Paris, au mois d'octobre 1871, Victor Hugo n'était point retourné avenue Frochot, chez M. Paul Meurice; il s'était installé dans un appartement de la rue La Rochefoucauld, au n° 66. M. Edmond de Goncourt, qui eut occasion de l'y voir deux ou trois fois, au mois de mars 1872, a consigné dans son *Journal* les impressions qu'il rapportait de ses visites au grand poète :

Lundi 4 mars. — Dans la tourbe au milieu de laquelle il vit, dans le contact imbécile; et fanatique qu'il est obligé de subir; dans les mesquineries idiotes de la pensée et de la parole qui le circonviennent, l'illustre amoureux du grand, du beau, enrage au fond de lui...

Parfois, devant l'envahissement de son salon par les hommes *à feutre mou*, il se laisse retomber avec une lassitude indéfinissable sur son divan, en jetant dans une oreille amie : « Ah ! voilà les hommes politiques ! »

Pauvre malheureux grand homme, qui, devant la menace

1. *Depuis l'exil*, p. 251.

d'une visite de X..., dit tristement à ses intimes : « Si X... vient, nous ne lirons pas de vers ! » des vers qu'il s'était fait, quelques instants avant, une fête de lire... [1].

Quelques jours plus tard, après une nouvelle visite :

Jeudi 28 mars. — Je retrouve toujours Hugo dans des campements, dans des logis de halte.

Il y a, dans le petit salon où je suis introduit, deux commodes étagées l'une sur l'autre, et un grand cadre sculpté, posé à terre, couvre tout un panneau de la pièce. Il est neuf heures et l'on dîne. J'entends le rire de Hugo se mêler au rire des femmes, au bruit des assiettes.

Il quitte poliment le dîner et vient me trouver. Puis il parle de sa famille, de *sa généalogie lorraine*, d'un Hugo, grand brigand féodal, dont il a dessiné le château, près de Saverne ; d'un autre Hugo enterré à Trèves, qui a laissé un missel mystérieux, enfoncé sous une roche appelée « la Table », près de Saarburg, et qu'a fait enlever le roi de Prusse.

Il raconte longuement cette histoire, la semant de détails bizarres, de cette archéologie moyen-âgeuse, qu'il aime, et dont il fait si souvent emploi dans sa prose et dans sa poésie.

A ce moment, a lieu dans le salon une irruption de femmes, un peu dépeignées, un peu allumées par le vin d'un crû périgourdin, qu'on vient de baptiser : *le vin de Victor Hugo*, une véritable invasion de bacchantes bourgeoises... [2].

Un an auparavant, presque jour pour jour, en ce même mois de mars, au restaurant Lanta, de Bordeaux, avait eu lieu un autre dîner, celui où l'hôtelier était venu annoncer soudain au grand poète la mort foudroyante de son fils Charles...

Oh ! l'herbe épaisse où sont les morts [3] !

1. *Journal des Goncourt*, deuxième série, t. II, p. 32.
2. Tome II, p. 33.
3. *Les Contemplations*, t. II, p. 18.

IV

Le 20 avril 1872, parut le volume *L'Année terrible*, composé des pièces écrites par le poète, sous l'influence des événements militaires et politiques, d'août 1870 à juillet 1871.

L'Année terrible est une suite aux *Châtiments*. Du recueil de 1853 à celui de 1872, la chute est profonde. Le talent, pour considérable qu'il soit encore, n'est plus le même, il s'en faut bien. Mais l'infériorité du nouveau volume vient surtout de ce qu'on n'y retrouve plus cette ardente colère, cette flamme dévorante qui éclairait comme d'un reflet d'incendie chacun des vers des *Châtiments*. Sans doute, le poète ne ménage pas au roi Guillaume les injures et les gros mots ; il l'appelle *Attila*, *Gengiskhan*, *Tibère*, *Néron*, *Schinderhannes*, *chacal*, *noir brigand*, *ogre du droit divin*. Mais on sent bien que, derrière ces hyperboles, il n'y a pas une vraie passion. Quand, à Jersey, Victor Hugo traitait Napoléon III de Cartouche et de Mandrin, de Papavoine et de Lacenaire, — c'était absurde, mais c'était sincère. Victor Hugo était convaincu que l'homme, qui lui avait coupé l'herbe sous le pied sur le chemin de la présidence était le plus affreux des bandits. Quand il disait que le roi Guillaume était un brigand comparable à *Schinderhannes*, il n'en croyait pas un mot. Et ce qui le prouve bien, ce qui montre qu'il en voulait cent fois plus à l'empereur des Français qu'au roi de Prusse, c'est qu'à ce moment il proclamait, à la face de l'Europe et du monde, que le roi de Prusse n'était nullement responsable de la guerre : traîtreusement attaqué, il n'avait fait que se défendre. « Cette guerre,

écrivait le poète, le 9 septembre, dans son *Appel aux Allemands*, cette guerre, c'est l'empire *qui l'a voulue*, c'est l'empire qui l'a faite [1]. » — Et le 17 septembre, dans son *Appel aux Français* : « L'Empire *a attaqué l'Allemagne*, à l'improviste, *en traître* ; et aujourd'hui l'Allemagne, de cette guerre, que l'Empire *lui a faite*, *se venge sur la République* [2]. »

S'il en veut moins au roi Guillaume qu'à *M. Bonaparte*, il paraît bien qu'il n'a pas non plus contre M. de Bismarck cette violente haine que lui inspiraient les Rouher et les Saint-Arnaud. C'est à peine s'il trouve à mettre en ligne contre lui trois hémistiches [3], tandis qu'il lançait contre les ministres de Napoléon III des bataillons entiers d'alexandrins. Au fond, ce qui le préoccupe surtout, quand il écrit *l'Année terrible*, c'est de rester populaire, c'est de le devenir de plus en plus. Pour lui tout est là, et, afin d'y réussir, il exalte, il glorifie, il déifie « le grand peuple parisien » ; il accumule en son honneur les antithèses et les métaphores ; il fait de Paris, un temple, un vaste Capitole, un immense Panthéon, la cité des héros et des dieux.

O ville, tu feras agenouiller l'histoire [4] !

Et c'est si bien là sa grande affaire, — glorifier, déifier Paris, — qu'il y revient avec plus de zèle et d'ardeur que jamais dans la dernière partie de son livre, composée après la Commune, au lendemain des forfaits inexpia-

1. *Depuis l'exil*, p. 52.
2. *Ibid.*, p. 59.
3.
. . . . . Bismarck est trabucaire ;
Charlemagne à sa droite asseoit Robert-Macaire.
4. *L'Année terrible*, p. 43. — Voir aussi pages 47, 52, 57, 59, 61, 62, 81, 133, 137, 167, 170, 225.

bles, des crimes contre la civilisation, l'humanité et la patrie. Les ruines de nos monuments fument encore, les traces du sang ne sont pas encore effacées, et Victor Hugo écrit ces vers :

Paris, comme à la mer, *Dieu seul te dit : Assez.*
Ta rude fonction, *vous deux la connaissez.*
Souvent l'homme, penché sur ton foyer sonore,
Prend pour reflet d'enfer *une rougeur d'aurore.*

. . . . . .

Ville, ton sort est beau ! ta *passion* te met,
Ville, au milieu du genre humain, sur un sommet.
Personne ne pourra t'approcher sans entendre
Sortir de ton supplice auguste *une voix tendre,*
Car tu souffres pour tous et tu saignes pour tous.
Les peuples devant toi feront cercle à genoux.
Le nimbe de l'Etna ne craignait pas Eole,
Et nul vent n'eteindra ta farouche auréole;
Car *ta lumière illustre et terrible,* brûlant
Tout ce qui n'est pas vie, honneur, travail, talent,
Devoir, droit, guérison, baume, parfum, dictame,
Est pour l'avenir pourpre et pour le passé flamme;
Car dans ta *clarté,* triste et *pure,* braise et *fleur,*
L'immense amour se mêle à l'immense douleur [1].

En voyant le poète, dans cette pièce et dix autres pareilles, glorifier le Paris de la Commune, railler les naïfs qui prenaient pour un reflet d'enfer ce qui était *une rougeur d'aurore,* de bonnes âmes s'émurent, d'honnêtes gens s'indignèrent [2]. Ils avaient tort assurément. Victor Hugo n'était ni un buveur de sang ni un Érostrate. C'était tout bonnement un *malin,* qui savait que la *popularité* se paie. Il en acceptait les charges pour en avoir les profits.

1. *L'Année terrible,* page 403. — Juillet 1871.

2. Paul de Saint-Victor lui-même, qui fréquentait chez Victor Hugo et qui, dans ses articles, ne parlait jamais de lui qu'avec une admiration sans réserves, ne peut ici se défendre de dire : « Si le poète n'absout pas la Commune, il voile ses crimes, il pallie ses hontes, il cherche des circonstances atténuantes à ses forfaits inexpiables, il étend sur elle une si large indulgence, qu'elle équivaut à l'impunité. Il traite à l'égal d'une Révolution discutable l'insurrection scélérate, qui renia, devant l'ennemi, l'idée qu'on voit tressaillir confusément encore au fond des plus viles émeutes de l'histoire, celle de la Patrie. » — *Victor Hugo,* par Paul de Saint-Victor, p. 275.

CHAPITRE XIII

QUATRE-VINGT-TREIZE. — SECONDE LÉGENDE DES SIÈCLES

Le bon Robelin. — Où il est démontré que plus on est riche, plus on est pauvre. — Une scène de Labiche. — Mort de François-Victor. — *Dans le cimetière de...* — *Quatre-Vingt-Treize.* — Rue de Clichy. — Le salon rouge. — Au Sénat. — Seconde *Légende des Siècles.* — Pascal et Leibnitz.

I

L'Année terrible avait été pour Victor Hugo une excellente affaire. C'est lui-même qui nous l'apprend dans une lettre publiée le 21 février 1891 par *le Figaro.* Cette lettre est adressée à un des vieux amis du poète, M. Robelin.

M. Robelin, architecte de talent, très épris de littérature et d'art et qui fut l'ami de Sainte-Beuve, d'Alexandre Dumas père, de Balzac, de Théophile Gautier et d'Eugène Delacroix, était entré en rapports avec Victor Hugo dès l'année 1830. Il lui avait fourni les notes d'où est sorti le célèbre chapitre de *Notre-Dame-de Paris : Ceci tuera cela* [1]. Dans les années qui suivirent, il eut occasion de lui rendre bien d'autres services, petits et grands, services d'argenterie [2], et services d'argent.

Après le siège, durant lequel le paiement des loyers fut légalement suspendu, M. Robelin, propriétaire, à

1. Livre V, chap. II.
2. Voir au tome II, p. 37, de *Victor Hugo après 1830,* la lettre de Mme Victor Hugo, du 12 février 1843.

Paris, de plusieurs maisons, éprouva dans ses affaires certains embarras que la Commune et ses suites vinrent encore aggraver. Dans les derniers mois de 1872, il demanda aide à son ami Victor Hugo. C'est dans ces circonstances que ce dernier lui écrivit de Guernesey, où il était allé passer l'automne, la lettre suivante :

Hauteville-House, 10 novembre.

Mon cher, mon vieux, mon excellent ami, *vos embarras ne sont rien près des miens*. J'ai vendu ma rente italienne et j'ai engagé mes autres titres. Cependant voici : je puis disposer en ce moment d'une somme de 1.434 francs (traite sur Hetzel, échéance le 5 janvier), je vous l'offre. Si elle peut vous aider dans vos paiements, écrivez-moi un mot, j'endosserai la traite et je vous l'enverrai courrier par courrier. Vous m'enverrez en échange une traite de somme égale, sans intérêts, bien entendu, à l'échéance que vous voudrez. Ces 1.434 fr. seront bien peu de chose, mais c'est tout ce que je puis en ce moment. Prenez, si cela peut vous servir.

A vous du fond de mon vieux cœur.

Victor Hugo.

A vous, je dis tout. Depuis deux ans, il m'est sorti des mains plus de trois cent mille francs. *Rien qu'en dons* (canons pour la défense de Paris, ambulances, blessés, pontons, prisonniers, familles des condamnés, veuves et orphelins, Alsace et Lorraine, libération du territoire, etc.), j'ai donné plus de 35.000 francs et cela continue.

J'ai tout engagé, même ma maison. Je compte pour me dégager de ce chaos sur mon travail actuel ; c'est pour cela que je suis à Guernesey. C'est avec les droits d'auteur de *Ruy Blas* et de *Marion Delorme* que je compte payer toutes mes dépenses jusqu'au 1er mars, car ce qui me reste de revenu libre suffit à peine pour payer les rentes que je fais annuellement à mes enfants : 12.000 francs pour Victor, 12.000 francs pour Alice, 7.000 francs pour Adèle, pour les trois 31.000 francs. *Vous voyez ma situation.*

Certes, j'eusse été bien heureux de demeurer dans une de vos maisons, mais cela n'a pas dépendu de moi. Pourtant je me figure que cela finira par là. Je vous embrasse, cher ami.

A quelque temps de là, nouvelle lettre :

Hauteville-House, 1er mai 1873.

Mon bon Robelin. Je vois bien qu'il faut que je finisse par me confesser à vous. Je le fais de bonne grâce. Seulement, gardez-moi le secret. Vous seul allez connaître ma situation à fond.

La voici :

A la suite d'une liquidation désastreuse, j'ai dû prendre avec la Banque nationale de Belgique les engagements que vous allez voir :

J'ai payé :

1° Le 1er janvier 1873	33,500 fr.
Je paierai :	
2° Le 1er septembre 1873 . . .	33,500
3° Le 1er mars 1874	33,500
4° Le 1er septembre 1874 . . .	33,500
5° Le 1er mars 1875	33,500
6° Le 1er septembre 1875 . . .	33,500
	201,000 fr.

A ces 67,000 fr. par an, ajoutez :

1° Je donne à Victor.	12,000 fr.
2° Je donne à Alice.	12,000
3° Je donne *pour* Adèle. . . .	8,000
	32,000 par an.

Ces 32.000 francs joints aux 67.000, font 99.000 francs par an. A ces 99.000 francs ajoutez une petite institution que j'ai fondée ici pour l'enfance et qui me coûte par an 8.000 fr. [1].

1. Victor Hugo avait organisé à Guernesey des dîners d'enfants pauvres. Quarante-deux venaient dîner à Hauteville-House tous les quinze jours, à raison de vingt et un chaque semaine. Puis, quand arrivait la fin de l'année, le jour de la *Christmas*, il leur dédiait un petit arbre de Noël. La fête se composait : 1° d'un goûter de sandwiches, de gâteaux, de fruits et de vin ; 2° d'une distribution de vêtements ; 3° d'une distribution de jouets. (*Pendant l'exil*, p. 454.) C'est là assurément la meilleure œuvre du poète, et on ne l'en saurait trop louer. Que cela lui coûtât 8.000 francs par an, je le veux bien, mais il ne m'étonnerait pas que ce chiffre de 8.000 francs ait paru au bon Robelin entaché de quelque exagération. Cela mettait le dîner des enfants pauvres à 7 francs par tête : C'est un bien gros chiffre à Guernesey !

Cela fait 107.000 francs que j'ai en ce moment à donner par an, avant de dépenser un liard pour moi-même et pour la maison. *Vous voyez que mes embarras, hélas! valent bien les vôtres.* Heureusement j'ai eu *l'Année Terrible* et *Ruy Blas* l'an passé, et j'ai cette année *Marion Delorme*, et j'aurai, je pense, l'année prochaine, *le Roi s'amuse.*

Sans quoi, *je ne m'en tirerais pas.*

Néanmoins, cher vieil ami, ne soufflez mot de tout cela, et *plaignez-moi de ce que je suis si empêché et surtout de ce que je ne puis vous venir en aide.*

Votre hôtesse de l'an passé vous envoie ses plus affectueux souvenirs, et moi *je vous embrasse de tout mon cœur.*

Victor Hugo [1].

Victor Hugo est plusieurs fois millionnaire, il est l'un des plus forts actionnaires de la Banque nationale de Belgique, il touche chaque année des droits d'auteur considérables. Plaignez-le pourtant. N'est-il pas réduit à cette extrémité de prélever tous les ans sur son revenu, pour la placer en bonnes rentes, une somme de 67.000 francs? Et, dès lors, comment voulez-vous qu'il puisse venir en aide à un ami, même à celui qu'il appelle, dans une de ses lettres, *le meilleur des meilleurs* [2] ? — Après tout, le *bon Robelin* était un lettré ; il connaissait ses classiques. J'imagine qu'il se sera consolé en relisant cette scène de Labiche :

CHAMEROY

Voici mon grand livre... tu vas voir...

HENRIETTE, *riant !*

Ah ! papa ! Je n'y entends rien !

1. Ces lettres ont été publiées par M. Félicien Champsaur, petit-gendre de M. Robelin.
2. Lettre de Victor Hugo à M. Robelin, du 10 février 1843. — Voir *Victor Hugo après 1830*, t. II, p. 37.

CHAMEROY, *à son bureau.*

Si ! si ! Je le veux. Recettes 152.527 francs, dépenses 149.814 francs. Ce sont des chiffres.

HENRIETTE

Comment, papa ! nous avons dépensé 149.000... ?

CHAMEROY

814 francs. Pas un sou de moins. Écoute le détail : — Tiens ! du 16 janvier, acheté trente actions du Nord 37.500 francs. Du 16 avril... le lendemain du terme, soixante Midi 44.700 fr. ; du 16 juillet, toujours du lendemain du terme, soixante obligations de l'Ouest, 38.220 francs. On ne se figure pas comme l'argent file !

HENRIETTE

Mais, papa..., ce n'est pas de la dépense, cela... ce sont des placements.

CHAMEROY

Cela sort toujours de la caisse [1].

II

Dans la préface de *l'Homme qui rit*, en avril 1869, Victor Hugo avait écrit ces lignes :

Le vrai titre de ce livre serait *l'Aristocratie*. Un autre livre qui suivra, pourra être intitulé *la Monarchie*. Et ces deux livres, s'il est donné à l'auteur d'achever ce travail, en précéderont et en amèneront un autre qui sera intitulé *Quatre-Vingt-Treize*.

C'était pour écrire *Quatre-Vingt-Treize* que le poète était venu s'installer à Guernesey, dans les derniers mois de 1872. On lit en tête de son manuscrit : « Je commence

1. *La Cigale chez les fourmis*, comédie en un acte et en prose, par MM. Labiche et Legouvé, de l'Académie française. Scène III.

ce livre aujourd'hui, 16 décembre 1872. Je suis à Hauteville-House. — *Victor Hugo.* »

Le livre était fort avancé quand Victor Hugo retourna à Paris au printemps de 1873. Un nouveau deuil l'y attendait. Son fils François-Victor mourut le 26 décembre, à la suite d'une longue et terrible maladie, qui l'avait tenu seize mois cloué sur son lit ou son fauteuil. Il avait eu jusqu'au dernier jour sa lucidité d'esprit, s'intéressant à tout, lisant les journaux, mais hors d'état d'écrire une ligne [1]. Au dernier moment, une pneumonie s'était déclarée et l'avait emporté en quelques heures, sans que son père eût le temps d'accourir à son chevet [2].

L'enterrement eut lieu le dimanche 28 décembre 1873 et fut purement civil. Le cortège partit de la maison mortuaire, rue Drouot, n° 20, et se dirigea par les boulevards vers le Père-Lachaise. Victor Hugo marchait derrière le corbillard, avec un paletot jeté sur les épaules sans manches, et tenant à la main, comme aux obsèques de son fils Charles, un chapeau de feutre mou [3]. La foule était énorme. Devant le caveau funèbre, Louis Blanc prononça un discours, plusieurs fois interrompu par les bravos de l'auditoire. Les dernières paroles furent saluées par des *applaudissements prolongés* [4], comme si le public eût été au théâtre. La scène du 18 mars se reproduisit. A la

1. *Le Rappel* du 27 décembre 1873.

2. François-Victor Hugo n'avait que 45 ans. Il était né le 22 octobre 1828. Charles Hugo était mort au même âge que son frère, dans sa 45e année.

3. *Paris-Journal* du 29 décembre 1873. — *Figaro* du 30 décembre. Voici la fin de l'article publié par M. Francis Magnard en tête de ce numéro : « M. Victor Hugo vient de rompre à jamais le lien qui le retenait à ses admirateurs d'autrefois, à ceux pour qui il écrivait *la Prière pour tous*. Que sa volonté soit faite et qu'il reste au milieu des sinistres figures qui ont fait de son deuil le délassement d'un dimanche démagogique. »

4. *Le Rappel* du 30 décembre 1873.

porte du cimetière, une ovation fut faite au père qui venait d'enterrer le dernier de ses fils. La foule l'entoura, et, sans respect pour sa douleur, poussa de longues acclamations : *Vive Victor Hugo! Vive la République*[1]! — Qui sait si, à ce moment, au sortir de ce cimetière, où il avait voulu que son fils fût conduit sans prières; qui sait si les beaux vers qu'il avait composés un jour *dans un* autre *cimetière*, ne revinrent pas à la mémoire du poète :

Là, mes doutes ingrats se fondent en prières;
Je commence debout et j'achève à genoux.

. . . . . .

Comme au creux du rocher vole l'humble colombe,
Cherchant la goutte d'eau qui tombe avant le jour,
Mon esprit altéré, dans l'ombre de la tombe,
Va boire un peu de foi, d'espérance et d'amour[2]!

Moins de deux mois après, le 20 février 1874, paraissaient les trois volumes de *Quatre-Vingt-Treize*.

La scène du roman est en Vendée. En fouillant le bois de la Saudraie, le bataillon du Bonnet-Rouge trouve une pauvre femme, Michelle Flécharde, dont le mari est mort à la guerre. Elle a avec elle ses trois enfants : Georgette, René-Jean et Gros-Alain.

Sur la motion du sergent Radoub, les soldats de la République adoptent la veuve et les enfants du Vendéen. A quelque temps de là, le bataillon est surpris, auprès de Fougères, à la ferme d'Herbe-en-Pail, par les blancs que commande le marquis de Lantenac, le chef de l'insurrection royaliste. La lutte a pris un caractère sauvage. Les bleus sont massacrés, même les prisonniers, même les femmes. Seuls, les enfants de la Flécharde sont épar-

1. *Le Rappel* du 30 décembre 1873.
2. *Les Rayons et les Ombres* — *Dans le cimetière de...* — Mars 1840.

gnés, et les Vendéens les emmènent. Défait à son tour, bloqué dans un vieux donjon, appelé la Tourgue, par quatre mille républicains sous les ordres du commandant Gauvain et du représentant du peuple Cimourdain, Lantenac se défend héroïquement. Quand il ne lui reste plus qu'une poignée d'hommes, quand tout lui manque, même la poudre pour se faire sauter, il offre aux républicains de leur rendre les trois enfants qu'ils ont adoptés, à la condition que lui et ses hommes auront la sortie libre. Si sa proposition est refusée, la garnison a encore de la paille, elle y mettra le feu et les enfants brûleront avec elle. Cimourdain refuse ; il accorde seulement vingt-quatre heures à Lantenac pour se rendre à discrétion. La trêve va expirer ; mais les assiégés ont trouvé une issue, un souterrain par lequel ils peuvent s'échapper sans être aperçus. Lantenac fait passer tous ses hommes devant lui et sort le dernier. Il est sauvé. Déjà il est profondément enfoui et caché sous les ronces, lorsqu'il entend un cri terrible. C'est la Flécharde, qui, laissée pour morte à la ferme d'Herbe-en-Pail, a pu cependant rejoindre le bataillon : elle vient d'arriver et d'apercevoir ses enfants à une des fenêtres du second étage de la Tourgue. La Tourgue est en feu. Le premier et le troisième étage brûlent. Georgette, René-Jean et Gros-Alain sont au milieu de la fournaise. Nul moyen d'ailleurs d'arriver jusqu'à eux, ni par le dehors : on n'a pas d'échelle ; ni par l'intérieur : la porte de la tour au second étage est en fer, et elle est fermée. Tout à coup, à la fenêtre voisine de celle où étaient les enfants, une haute figure apparaît, se découpant en noir sur la flamme. On reconnaît le marquis de Lantenac. Au cri de la Flécharde, à la vue de l'incendie, il était sorti de sa cachette, était rentré dans le passage par lequel il s'était évadé, puis avait ouvert la porte de fer dont seul

il possédait la clef. Il se dresse à la fenêtre, maniant une énorme échelle, et la fait glisser hors de la croisée. Le sergent Radoub la saisit et la fixe solidement à terre.

Vingt hommes accourent et s'étagent du haut en bas, sur les échelons, Radoub en tête. Lantenac reparaît bientôt, apportant un enfant. Deux fois encore il rentre dans la chambre pleine de flammes. Les trois enfants étaient sauvés. On vit alors le marquis rester quelques instants rêveur au bord de la fenêtre, puis, lentement, fièrement, enjamber l'appui de la croisée, et, sans se retourner, droit, debout, adossé aux échelons, descendre l'échelle en silence avec une majesté de fantôme... Quand il fut en bas, quand il eut posé son pied à terre, une main s'abattit sur son collet. Il se retourna. — « Je t'arrête, » dit Cimourdain.

Gauvain, le commandant des troupes républicaines, est un ci-devant vicomte et le propre neveu du marquis de Lantenac. A la suite de son ancien précepteur, l'abbé Cimourdain, il s'est lancé à corps perdu dans le courant de la Révolution. Représentant du peuple, Cimourdain a été récemment envoyé en mission dans les départements de l'Ouest. Il s'est fait suivre de la guillotine, et, la veille, il a donné ordre de la dresser au pied de la Tourgue, en prévision de la défaite inévitable du marquis. En toute autre circonstance, Brutus-Gauvain n'eût pas hésité à envoyer son oncle à l'échafaud ; mais aujourd'hui, remué jusqu'aux entrailles par la sublimité de l'acte que vient d'accomplir le vieux chef royaliste, il favorise son évasion et le remplace dans son cachot. Traduit devant un conseil de guerre présidé par Cimourdain, il est condamné à mort ; c'est lui qui montera sur l'échafaud dressé pour Lantenac. Au moment où la tête de Gauvain roule dans le panier, Cimourdain saisit un

des pistolets suspendus à sa ceinture et se traverse le cœur d'une balle.

Mérimée eût trouvé là les éléments d'une nouvelle de trente pages et il eût écrit un chef-d'œuvre. Victor Hugo pouvait, lui aussi, faire un chef-d'œuvre, bien autrement puissant que ceux de Mérimée, mais à la condition de ne pas dépasser un volume. Il nous en a donné trois. Quand ils parurent, la critique ne manqua pas de signaler comme autant de défauts, et des plus graves, les descriptions à outrance, les dénombrements sans fin, les amplifications sans nombre, les digressions de tout genre dont le récit est surchargé. L'ouvrage est divisé en trois parties : *En mer; — A Paris; — En Vendée.* Les deux premières parties ne comprennent pas moins de sept livres et de vingt-huit chapitres. Ces sept livres, soit près de deux volumes sur trois, ne renferment que les préliminaires du sujet. A l'exception d'une vingtaine de pages, ils sont presque entièrement étrangers à l'action. Il semble donc bien que la critique avait raison d'y voir un impardonnable hors-d'œuvre, un colossal entassement de détails parasites [1]. Je ne saurais pourtant me ranger à cette appréciation. Elle serait fondée si *Quatre-vingt-treize* était un roman ; elle cesse de l'être si l'on considère que c'est bien moins un roman qu'une épopée, un poème en prose, comme *les Martyrs*. C'est bien, en effet, une épopée que Victor Hugo a voulu faire, non comme Chateaubriand, le *Triomphe de la Religion chrétienne* [2], mais le *Triomphe de la Révolution française*. Écrivant une épopée, il avait le droit

1. Voir notamment les articles d'Armand de Pontmartin, dans *le Correspondant* du 25 mars 1874, et de Saint-René Taillandier, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1874.

2. Le titre complet donné par Chateaubriand à son poème est celui-ci : *les Martyrs ou le Triomphe de la Religion chrétienne.*

d'y introduire des éléments étrangers à l'action, à la fable proprement dite. Le roman n'est ici que l'accessoire. La Flécharde, Lantenac, Gauvain, Cimourdain ne sont que des personnages épisodiques : le principal, le tout du livre, c'est la Révolution. Et c'est pourquoi le poète ne sort pas de son sujet lorsqu'il nous transporte à Paris, lorsqu'il met en scène Danton, Robespierre et Marat, et qu'il consacre à la Convention un livre entier, — un chant de son poème.

En toute rencontre, les personnages de *Quatre-vingt-treize* parlent très longuement, et presque toujours d'une étrange façon. Lorsque les assiégés de la Tourgue demandent aux républicains de leur laisser la sortie libre, en échange de la remise des enfants de la Flécharde, ce n'est pas le marquis de Lantenac, c'est un de ses hommes, un rude paysan breton surnommé *l'Imânus*, qui leur fait cette proposition, et voici dans quels termes :

Hommes qui m'écoutez, je suis Gouge-le-Bruant, surnommé Brise-bleu, parce que j'ai exterminé beaucoup des vôtres, et surnommé aussi l'Imânus, parce que j'en tuerai encore plus que je n'en ai tué... Je vous parle au nom de Mgr le marquis Gauvain de Lantenac, vicomte de Fontenay, prince breton, seigneur des sept forêts, mon maître... Sachez que Mgr le marquis, avant de s'enfermer dans cette tour où vous le tenez bloqué, a distribué la guerre entre six chefs, ses lieutenants : il a donné à Delière le pays entre la route de Brest et la route d'Ernée ; à Treton, le pays entre la Roë et Laval; à Jacquet, dit Taillefer, la lisière du Haut-Maine ; à Gaulier, dit Grand-Pierre, Château-Gontier ; à Lecomte, Craon ; Fougères, à Dubois-Guy ; et toute la Mayenne à M. de Rochambeau... »

Ce brave Imânus ne veut pas que les républicains ignorent rien de ce qui se passe dans le camp royaliste. Il se ferait scrupule de rien leur taire de ce qui peut les servir : « Vous avez réussi, dit-il, à pratiquer une mine

et à faire sauter un fragment de notre rocher et un morceau de notre mur. Cela a fait un trou au pied de la tour, et ce trou est une brèche par laquelle vous pouvez entrer... » — S'ils n'entrent pas, ce ne sera pas de sa faute. Il connaît du reste à merveille les ressources dont les assiégeants disposent :

Vous qui êtes ici et qui m'entendez, continue-t-il, vous nous avez traqués dans la forêt et vous nous cernez dans cette tour ; vous avez tué ou dispersé ceux qui s'étaient joints à nous ; vous avez du canon, vous avez réuni à votre colonne les garnisons et postes de Mortain, de Barenton, de Teilleul, de Landivy, d'Evran, de Tinténiac et de Vitré, ce qui fait que vous êtes quatre mille cinq cents soldats qui nous attaquez, et nous, nous sommes dix-neuf hommes qui nous défendons[1]. »

Rien ne peut arrêter ce diable d'homme : ce Bruant parle comme une pie. Il tient d'ailleurs à présenter aux assiégeants tous ses camarades. « D'abord Monseigneur le marquis, qui est prince de Bretagne et prieur séculier de l'abbaye de Sainte-Marie de Lantenac, où une messe de tous les jours a été fondée par la reine Jeanne ; ensuite les autres défenseurs de la tour, dont est M. l'abbé Turmeau, en guerre Grand-Francœur ; mon camarade Guinoiseau, qui est capitaine du Camp-Vert ; mon camarade la Musette, qui est capitaine du camp des Fourmies, et moi, paysan, qui suis né au bourg du Daon, où coule le ruisseau Moriandre. » Et ainsi cinq pages durant, quand la mort plane sur la tour et qu'il n'y a qu'un mot qui vaille ! Et tous ces discours, tous ces détails, toute cette géographie et toute cette statistique,

1. *Quatre-vingt-treize*, t. II, p. 246. — Sur l'étalage d'érudition où Victor Hugo se complaît dans son livre, sur les *bévues* historiques dont il est plein, voyez le savant et très curieux article de M. Louis Havet, dans la *Revue critique* de 1874, tome I, pages 218 et suivantes.

pour arriver à dire : « Nous avons dans cette tour trois petits enfants, que vous avez adoptés ; laissez-nous sortir, nous vous les rendrons. » — Oui, sans doute, c'est à ces quatre mots que devrait se borner l'Imânus, si *Quatre-vingt-treize* était un roman ; mais c'est une épopée ; et alors où est le mal, si ce paysan de Bretagne parle comme un héros d'Homère, — avec la géographie et la statistique en plus ?

Poème ou roman, *Quatre-vingt-treize* est, au point de vue littéraire, une œuvre pleine de qualités et de défauts, mais où les qualités dominent. Au point de vue politique et social, c'est une œuvre détestable. En dépit de certaines habiletés de langage, le livre de Victor Hugo est la glorification de 93, du 93 de la Terreur et de l'échafaud. L'auteur du *Dernier jour d'un condamné*, l'éloquent et infatigable défenseur de l'abolition de la peine de mort... pour les assassins, se fait ici l'avocat de la guillotine, sacrée, à ses yeux, — non dans l'avenir, je le veux bien, mais au moins dans le passé, — lorsque les têtes qui roulent dans le panier sont des têtes de royalistes. Écoutez l'un de ses héros, Cimourdain, celui dont il a fait, dans son livre, le représentant de la Justice, celui qu'il appelle « un des *Pôles du vrai* » : « La Révolution a un ennemi, le vieux monde, et elle est sans pitié pour lui, de même que le chirurgien a un ennemi, la gangrène, et est sans pitié pour elle... L'opération est effrayante : la Révolution la fait d'une main sûre. Quant à la quantité de chair saine qu'il sacrifie, demandez à Boërhaave ce qu'il en pense. Quelle tumeur à couper n'entraîne une perte de sang ? Quel incendie à éteindre n'exige la part du feu ? Ces nécessités redoutables sont la condition même du succès. Un chirurgien ressemble à un boucher ; un guérisseur peut faire l'effet

d'un bourreau. La Révolution se dévoue à son œuvre fatale. Elle mutile, mais elle sauve. Quoi ! vous lui demandez grâce pour le virus ! vous voulez qu'elle soit clémente pour ce qui est vénéneux ! Elle tient le passé, elle l'achèvera. Elle fait à la civilisation une incision profonde d'où sortira la santé du genre humain. Combien de temps cela durera-t-il ? Le temps de l'opération. Ensuite vous vivrez. La Révolution ampute le monde, de là cette hémorrhagie, 93. »

Les hommes qui ont mis en mouvement la guillotine, qui ont organisé les fusillades, les noyades, les *fournées*, les *colonnes infernales*, les massacreurs de femmes et d'enfants, ceux qu'André Chénier — une de leurs victimes, — a si bien nommés ces *bourreaux barbouilleurs de lois*, — les hommes de la Convention, enfin, Victor Hugo n'en parle qu'avec un respect religieux, avec un immense enthousiasme :

« Nous approchons de la grande CIME.
« Voici la Convention.
« Le regard devient fixe en présence de ce SOMMET.
« Jamais rien de plus haut n'est apparu sur l'*HORIZON DES HOMMES*.
« Il y a l'Himalaya et il y a la Convention [1]. »

Du moment que la Convention est « la plus haute cime de l'histoire », il va de soi que les Vendéens, qui n'ont rien compris à cette « cime », sont des idiots et des *brutes*. De ces paysans, un républicain, M. Jules Simon, a dit un jour : « Je ne sais pas si on n'admire pas encore plus ces paysans obscurs dans la mort comme ils l'ont été dans la vie, serviteurs de la foi, non de la gloire, *ces dévoués*, *ces désintéressés*, *ces intrépides*... » — Voici dans quels termes en parle l'auteur

1. Tome II, p. 5.

de *Quatre-vingt-treize* : « Ils aimaient leurs rois, leurs seigneurs, leurs prêtres, *LEURS POUX*... » — « On leur faisait accroire ce qu'on voulait ; les prêtres leur montraient d'autres prêtres dont ils avaient rougi le cou avec une ficelle serrée, et leur disaient : *Ce sont des guillotinés ressuscités*... » — « Les paysans s'attardaient à piller. Ces dévots étaient des voleurs. Les sauvages ont des vices... » — « Ils aimaient le carnage comme des soldats et le massacre comme des brigands. Fusiller les « patauds », c'est-à-dire les bourgeois, leur plaisait ; ils appelaient cela « se décarêmer ».

Les soldats sont des *brigands* ; les chefs sont pires. Cette guerre de géants, cette merveille d'un peuple entier, hommes, femmes, enfants, vieillards, se vouant à la ruine et à la mort, pour rester fidèles à leur Dieu et à leur roi, Victor Hugo l'a chantée autrefois [1]. Aujourd'hui il se refuse à y voir autre chose que « l'absurdité en rut bâtissant contre la lumière un garde-fou de ténèbres ». — « La Vendée, s'écrie-t-il encore, c'est la révolte-prêtre. Cette révolte a eu pour auxiliaire la forêt. Les ténèbres s'entraident [2]. »

Ce livre, où Victor Hugo insulte la Bretagne et la Vendée, il l'écrivait au lendemain de la guerre de 1870, où Bretons et Vendéens avaient rivalisé d'héroïsme, où les Charette, les Cathelineau, les Bonchamps avaient reparu sous le feu des Prussiens en la personne de leurs petits-fils, arrachant aux républicains eux-mêmes des cris d'admiration. Ce roman ou ce poème, où il glorifie les scélérats de la Révolution, il l'écrivait au lendemain de la Commune de 1871. — Livre éloquent par endroits, où

1. *Odes et Ballades*, livre I, ode II, *la Vendée*.
2. T. II, p. 79. Et ailleurs : « Marche de chats dans les ténèbres, » t. II, p. 109.

le génie du poète, avant de s'éteindre dans la nuit, jette encore d'éclatantes lueurs, — mais livre coupable, dont voici le dernier mot : *Supprimez le parasitisme du prêtre, le parasitisme du juge, le parasitisme du soldat*[1]. — Ces paroles, l'auteur les place dans la bouche du personnage dont il a fait le représentant de ses doctrines, dans la bouche du vicomte Gauvain, — *vicomte* comme Victor Hugo, et *Gauvain* comme Mme Drouet[2].

III

Lors de la publication de *Quatre-vingt-treize* (février 1874), Victor Hugo n'habitait plus rue La Rochefoucauld, mais rue de Clichy, où il restera jusqu'à la fin de 1878. Il occupait, avec sa belle-fille et ses deux petits-enfants, le quatrième étage de la maison portant le n° 21. Au troisième étage demeurait Mme Drouet. C'est chez elle, dans son salon et sa salle à manger, que le poète recevait ses amis[3]. « A huit heures, dit M. Barbou, le dîner auquel sont invités chaque jour ceux à qui Victor Hugo veut donner une marque d'estime, d'affection ou d'encouragement. Jeanne et Georges sont presque toujours de la fête[4]. » Mais dix heures sonnent, on passe de la salle à manger au salon, — le salon rouge, où M. Gustave Rivet va nous introduire :

Soulevez cette portière, nous sommes dans le salon tendu de tapisseries rouges à raies jaunes enguirlandées de fleurs. Aux côtés de la cheminée, des appliques de Venise. Ici un

1. Tome III, p. 282.
2. Mme Drouet s'appelait, de son vrai nom, *Julienne Gauvain*. — Voy. *Victor Hugo après 1830*, t. I, p. 94.
3. Alfred Barbou, *Victor Hugo et son temps*, p. 398.
4. *Ibid.*, p. 399.

grand meuble aux incrustations d'étain, dont les dessins représentent les scènes fabuleuses du *Roman de Renart*.

Au milieu du salon, et le divisant en deux parties, se dresse sur un piédestal un chef-d'œuvre de l'art japonais, un éléphant au combat, levant sa trompe menaçante et portant sa tour de bronze, au-dessus de laquelle descend le lustre de vieux Venise aux branches de couleurs variées tordues en spirales et décorées de fleurs délicates.

Là-bas, dans le coin, à droite de la cheminée, presque au-dessous d'une admirable pendule Louis XV, sur laquelle est assis le Temps, armé de sa faulx traditionnelle, un canapé de velours vert, siège ordinaire et préféré du poète...

Auprès de Mme Drouet, qui porte comme un diadème royal sa couronne de cheveux blancs, rayonne la jeunesse de Mme Alice-Charles Hugo, aujourd'hui Mme E. Lockroy: le charme et la grâce, l'idéal de la jeune mère, ayant auprès d'elle la petite tête blonde et mutine de Jeanne, et le front déjà pensif, les yeux noirs et profonds de Georges, beau comme un jeune dieu...

C'est là que sénateurs et députés, poètes et peintres, romanciers et journalistes, viennent apporter au *Père* le tribut de leur vénération et de leurs applaudissements... *Il* est là, vêtu de son petit veston de la journée, sans cérémonie, familier, riant, causant avec tous ceux qui viennent le voir, comme s'ils étaient des égaux et des *camarades*...

Mais la causerie s'interrompt; Victor Hugo se lève pour saluer une dame qui entre dans son salon, il lui baise galamment la main, la fait asseoir, puis reprend sa conversation.

A la fin de la soirée, il offre le bras aux dames, et l'on revient à la salle à manger où est servi un petit lunch, et là se continuent les histoires, les récits ou les discussions. Puis, il est minuit, souvent minuit et demi; on se lève, le maître de céans reconduit ses convives, et dans l'antichambre il recommande gracieusement aux dames de se bien couvrir et les aide lui-même à mettre leur manteau [1].

C'était une habitude de la place Royale conservée rue de Clichy. Une autre chose n'avait pas changé non plus.

1. *Victor Hugo chez lui*, par Gustave Rivet, p. 12. — 1878.

En 1835, un des plus fervents admirateurs du poète, écrivait : « J'ai vu les Hugo dimanche. M. Hugo devient dur et âpre au toucher. Peut-être cela tient-il à moi. *Il faut toujours lui parler de lui-même* [1]. » Il n'en va pas autrement quarante ans après. En 1875, comme en 1835, il faut parler sans cesse à Victor Hugo de son génie et de sa gloire, de LUI, encore de LUI, toujours de LUI. Seulement, il faut le faire avec une humilité plus grande, avec des prosternements plus profonds. Pas n'est besoin d'ailleurs de brûler devant lui des parfums de choix dans des cassolettes d'or, comme le faisait Paul de Saint-Victor, devenu, depuis la mort de Théophile Gautier, le grand-prêtre de la petite chapelle. Qui sait même si le dieu ne préférait pas l'encens plus grossier, mais plus âcre, que lui présentait la main tremblante d'un lévite obscur ? M. Édouard Drumont, qui assista quelquefois aux soirées de la rue de Clichy, en avait gardé une impression que, bien des années plus tard, il a traduite en ces termes : « Victor Hugo, traité comme un dieu pendant quarante ans, enfumé d'encens depuis le matin jusqu'au soir, enseveli chaque jour sous une véritable avalanche de lettres venues de tous les coins du monde et dans lesquelles on lui prodiguait des adorations qui auraient écœuré le Tout-Puissant lui-même, n'en avait pas encore assez... On le voyait, dans les derniers temps de sa vie, guetter de ses yeux avides la louange du dernier *snob venu*, la recueillir comme un baume, et remercier comme un novice auquel on fait l'aumône d'un mot bienveillant [2]. »

Un autre visiteur du salon rouge, et non le moindre, Ivan Tourguéneff, aimait à raconter l'anecdote suivante :

1. Lettre de M. Adrien Maillard à Victor Pavie, 1835. — Voyez *Victor Hugo après 1830*, t. Ier, p. 180.

La Libre Parole, n° du 28 juillet 1892.

Un soir, des admirateurs d'Hugo réunis dans son salon rivalisaient à qui mieux mieux à vanter son génie, et on énonça, entre autres choses, que la rue qu'il habitait devrait porter son nom.

Quelqu'un remarqua que cette rue était trop petite et bien peu digne du grand poète. L'honneur de porter son nom appartient à un endroit plus remarquable de la capitale.

Et chacun d'énumérer les endroits de Paris les plus fréquentés, en suivant une échelle ascendante jusqu'à ce qu'un jeune homme s'écria avec enthousiasme que la ville même de Paris devrait considérer comme un honneur de porter le nom du grand poète.

Appuyé à la cheminée, Hugo écoutait complaisamment ces enchères de flatteries. Tout à coup, devenu pensif, il se tourna vers le jeune homme et lui dit d'un ton doctoral :

— Ça viendra, mon cher, ça viendra[1] ! »

En attendant de s'appeler *Hugopolis*, la ville de Paris choisit Victor Hugo pour son délégué, lors des premières élections sénatoriales, au mois de janvier 1876.

« Il y a donc un Sénat dans la Constitution. Mais franchement, c'est une faute. On est accoutumé, maintenant que l'hygiène publique a fait des progrès, à voir la voie publique mieux tenue que cela. Depuis le Sénat de l'Empire, nous croyions qu'on ne déposait plus de Sénat le long des constitutions[2]. » Il ne parut pas à Victor Hugo qu'avoir écrit ces lignes dût l'empêcher de contribuer à nommer des sénateurs et d'entrer lui-même au Sénat. Élu délégué par le Conseil municipal, le 16 janvier, il adressa immédiatement à ses collègues, les délégués de toutes les communes de France, une lettre publique portant cet intitulé :

LE DÉLÉGUÉ DE PARIS

Aux délégués des 36.000 communes de France.

1. *Souvenirs sur Tourguéneff*, par Isaac Pavlovsky.
2. *Napoléon le Petit*, p. 42.

Il y disait :

Paris, cette commune qui vous parle en ce moment, ô communes de France, Paris a tout subi ; ces deux millions d'hommes ont montré à quel point la patrie est une âme, car ils ont été un seul cœur... Comment cette ville a-t-elle été récompensée ? Par tous les outrages. Aucun martyre n'a été épargné à la *cité sublime*. Qui dit martyre, dit le supplice, plus l'insulte. Elle seule avait désormais droit à l'Arc de Triomphe. C'est par l'Arc de Triomphe que la France, représentée par son assemblée, eût voulu rentrer dans Paris, tête nue... Paris a été méconnu, Paris, chose triste, a eu des ennemis ailleurs qu'à l'étranger. On a accablé de calomnies cette incomparable ville... A ce Paris qui *méritait toutes les vénérations*, on a jeté tous les affronts. On a mesuré la quantité d'insulte prodiguée à la quantité de respect dû. Qu'importe d'ailleurs ? En lui ôtant son diadème de capitale de la France, ses ennemis ont mis à nu son cerveau de capitale du monde. Ce grand front de Paris est maintenant tout à fait visible, d'autant plus rayonnant qu'il est découronné. Désormais, les peuples unanimes reconnaissent Paris pour le chef-lieu du genre humain [1].

Il parut à un certain nombre des délégués de la Seine que ce prosternement, cet agenouillement devant Paris, — le Paris *méconnu* de la Commune, — laissait singulièrement à désirer sous le rapport de la dignité. Ils refusèrent leurs voix au poète qui, le 30 janvier, le jour du vote, passa seulement au second tour de scrutin et n'arriva que le quatrième sur la liste des élus, après MM. de Freycinet, Tolain et Hérold.

Son premier soin fut de déposer une proposition en faveur de l'amnistie. Dans le discours qu'il prononça, le 22 mai 1876, sur cette question, se trouvaient ces passages :

Je demande l'amnistie.

1. *Depuis l'exil*, p. 351.

Je la demande pleine et entière. Sans conditions. Sans restrictions. Il n'y a d'amnistie que l'amnistie...

La guerre civile est une sorte de faute universelle. Qui a commencé? Tout le monde et *personne*. De là cette nécessité, l'amnistie...

Paris, cet admirable Paris, sortait d'un long siège stoïquement soutenu... Il était saignant et content. L'ennemi pouvait le faire saigner, des Français seuls pouvaient le blesser, on le blessa. On lui retira le titre de capitale de la France ; Paris ne fut plus la capitale que du monde. Alors *la première des villes voulut être au moins l'égale du dernier des hameaux, Paris voulut être une commune*. De là une colère; de là un conflit...

Ainsi Paris, l'admirable Paris, en faisant la Commune, ne prétendait à autre chose qu'à s'égaler au dernier des villages de France, qu'à *tondre de ce pré la largeur de sa langue !* La thèse était... hardie. Rappelons, à l'honneur des républicains du Sénat, qu'elle ne rencontra pas sur leurs bancs un seul approbateur. En terminant sa lecture [1], Victor Hugo se résigna à qualifier *crimes* l'assassinat des généraux Lecomte et Clément Thomas, le massacre des otages et l'incendie des Tuileries et de l'Hôtel de ville. Mais qu'étaient ces crimes, comparés à ceux du 2 décembre? Qu'était, en particulier, l'incendie des Tuileries et de l'Hôtel de ville comparé à *la démolition de la salle de l'Assemblée nationale de 1851* [2] ???

1. « A pas lents, la tête légèrement inclinée, un portefeuille à la main, M. Victor Hugo monte à la tribune. Il déploie de grandes feuilles, il promène sur l'Assemblée un regard rapide, un peu sombre, puis il *lit* son discours... Il le lit avec une liberté, avec une vivacité, avec une puissance de diction telle que l'action oratoire n'y perd rien... L'Assemblée est muette d'un bout à l'autre du discours... C'est à peine si de temps en temps s'élève dans les couloirs un bruit qui a hâte de s'éteindre : c'est le pas d'un huissier qui passe, c'est le frôlement de la robe d'une dame qui se presse dans le coin d'une tribune... Et le silence mortel recommence... » (*Le Temps* du 24 mai 1876.)

2. *Depuis l'exil*, p. 403.

Quand l'orateur eut regagné sa place, personne à droite ne se leva pour lui répondre, personne à gauche ne se leva pour l'appuyer. Les articles de la proposition furent successivement rejetés, par assis et levé. Au vote sur l'ensemble, dix membres seulement se levèrent *pour*.

Le poète ne devait plus prendre la parole au Sénat que trois fois : le 21 juin 1877 [1], pour combattre la demande, faite par le maréchal de Mac-Mahon, d'être autorisé à prononcer la dissolution de la Chambre des députés ; le 28 février 1879 et le 3 juillet 1880, pour réclamer de nouveau l'amnistie.

Au mois de janvier 1883, M. Floquet déposa sur le bureau de la Chambre des députés une proposition tendant au bannissement de tous les membres des familles ayant régné en France. Votée par la Chambre, le 6 janvier, cette proposition fut portée au Sénat, qui la discuta dans sa séance du 17 février. Pair de France, Victor Hugo, le 14 juin 1847, avait invité ses collègues à « donner solennellement l'exemple du saint respect de l'adversité [2] » ! Poète, il avait dit dans son ode sur *Napoléon II :*

> Oh ! n'exilons personne ! Oh ! l'exil est impie [3].

Plus tard, exilé lui-même, il avait jeté ce cri dans la dernière pièce des *Châtiments :*

> O France, France aimée, et qu'on pleure toujours,
> Je ne reverrai plus ta rive douce et triste [4].

N'était-ce pas à lui surtout qu'il appartenait de s'élever contre cette nouvelle loi d'exil ? Entré au Luxem-

1. Et non le 12 juin, comme il est imprimé par erreur dans *Actes et Paroles : Depuis l'exil*, t. II, p. 32.
2. *Moniteur* du 15 juin 1847.
3. *Les Chants du crépuscule*, pièce V.
4. *Les Châtiments*, dans la pièce *Ultima verba*.

bourg, en 1845, grâce à la bienveillance du roi Louis-Philippe, grâce surtout à l'active et généreuse intervention de la duchesse d'Orléans, ne devait-il pas à son passé de combattre une loi qui proscrivait les fils et petits-fils de Louis-Philippe, les enfants de la duchesse d'Orléans ? Il ne parut pas à la tribune. Vint-il, au moins, déposer silencieusement son bulletin dans l'urne ? Il se réfugia dans l'abstention. Au moment du vote, le nom de Victor Hugo figura parmi les noms des *absents* [1].

IV

Septuagénaire, académicien, sénateur, Victor Hugo avait, à tous ces titres, le droit de se reposer. Il n'en usait pas, cependant, continuant de travailler, à Paris, comme il l'avait fait à Guernesey.

Chaque matin, de bonne heure, il entrait dans son cabinet, où il restait jusqu'à midi, écrivant, debout, à son pupitre, ou marchant, la fenêtre ouverte, même l'hiver et par les plus grands froids.

En été seulement, il lui arrivait quelquefois de sortir le matin et d'aller, tantôt aux Champs-Élysées, à l'heure où ils sont encore déserts, tantôt aux Tuileries, dans le coin abandonné où se cache le *Sanglier d'Érymanthe*. Vieillard, il repassait, travaillant toujours, sous ces mêmes arbres, dans ces mêmes allées, où, jeune homme, à l'époque où il habitait la rue Jean-Goujon, il avait si souvent trouvé de si beaux vers.

Dans l'après-midi, hiver comme été, il sortait invariablement après son déjeuner pour ne rentrer qu'à

1. Le Sénat rejeta la loi d'exil à une majorité de 5 voix.

l'heure du dîner. Il faisait de longues promenades à pied à travers les rues de la ville, ou bien il montait sur l'impériale des omnibus ou des tramways, y restant des heures entières absorbé, sans rien voir, sans rien entendre de ce qui se passait autour de lui, vivant dans son œuvre.

C'est ainsi que, l'accroissant chaque jour, y ajoutant chaque matin une page nouvelle, il avait si bien rempli ses tiroirs qu'il était assuré désormais de ne pouvoir pas les vider de son vivant. Il y pratiqua pourtant de fortes saignées en 1877. Cette année-là, il ne publia pas moins de cinq volumes : le 26 février, la seconde série de *la Légende des Siècles*, deux volumes; le 14 mai, *l'Art d'être grand-père*, un volume; les 1er octobre et 1er décembre, l'*Histoire d'un Crime*, deux volumes.

Dans la première *Légende des Siècles*, les ténèbres, si épaisses qu'elles fussent, laissaient entrevoir par instant un peu de lumière. Ce n'était partout, à travers les âges, que forfaits hideux, tyrans infâmes, scélérats abominables; cependant, à côté des Zim-zizim, des Mourad, des Ratbert, des Sigismond, des Ladislas, il y avait Charlemagne et le Cid, Roland et Olivier, et le jeune Aymery, celui qui prit Narbonne, et le vieil Éviradnus, celui qui sauva la belle Mahaud, marquise de Lusace. Rien de pareil dans la seconde *Légende*. C'est la nuit noire, c'est un puits obscur, un « caveau perdu », pareil à celui dont il est parlé dans *les Burgraves* [1]. Au fond de cette nuit voit-on du moins trembler un rayon d'aurore? Quelque vérité se cache-t-elle au fond de ce puits? L'auteur voudrait bien nous le faire croire. Suivons-le

1. La troisième partie de la trilogie des *Burgraves* a pour titre : *le Caveau perdu*.

donc au milieu de ces ombres et cherchons avec lui s'il s'en dégage une clarté.

La Vision, tel est le titre de la première pièce du livre, de celle qui en résume l'ensemble et va sans doute nous donner ouverture dans la pensée du poète.

J'eus un rêve, le mur des siècles m'apparut.
C'était de la chair vive avec du granit brut,
Une immobilité faite d'inquiétude,
Un edifice ayant un bruit de multitude,
Des trous noirs étoiles par de farouches yeux,
Des évolutions de groupes monstrueux...

Cette masse cyclopéenne se compose d'êtres humains. Si une pierre s'en détache, on reconnaît un homme ou une femme. De temps à autre, un éclair frappant une des parois fait luire subitement des millions de faces.

Chaos d'êtres montant du gouffre au firmament!
Tous les monstres, *chacun dans son compartiment*;
Le siecle ingrat le siecle affreux, le siecle immonde;...
Ce rêve etait l'histoire ouverte à deux battants...

Non, ce n'est pas l'histoire, cette muraillle où il n'y a que des jours de *souffrance*, ce pêle-mêle des générations, des idées et des œuvres, cette Babel de corps humains, ce *charnier*, comme l'appelle le poète lui-même :

L'affreux charnier-palais en ruine, habité
Par la mort et bâti par la fatalité.

Le poète ajoute, il est vrai, que cette muraille livide, ce bloc d'ombre montait dans l'infini vers une clarté lointaine et que la vision noire s'évanouissait dans l'aube d'un ciel blanchissant. Ce qui veut dire, si je comprends bien, que l'histoire, de la création du monde à la Révolution française, n'a pas été autre chose qu'un édifice monstrueux, un « charnier », un Pandémonium, mais que demain, grâce à la Révolution et à Victor Hugo, son

prophète, le Pandémonium se transformera en Panthéon.

La théodicée du poète vaut sa philosophie de l'histoire. Elle est exposée dans les trois pièces qui terminent le second volume et qui ont pour titre : *le Temple*, *A l'Homme*, *l'Abîme*. Dans *le Temple* se dresse une statue immense et voilée. Autour d'elle, le silence et le vide. Point d'autel, point de livre sacré, point de dogmes, point de prêtre, point de culte. La divinité muette et cachée n'en parlera pas moins aux âmes ; les méchants se sentiront mal à l'aise dans son voisinage ; près d'elle, les bons, les augustes, les penseurs, les sages, sentiront leur cœur s'épanouir,

Comme sous le regard d'une énorme prunelle [1].

Que l'*Homme* cependant ne prétende point à se rapprocher de Dieu et à le connaître : l'*Abîme* est là qui les sépare. Qu'est l'homme, en effet ? Quand, fier de son génie, de ses luttes, de ses conquêtes, il dit à la Terre : — « Je suis ton roi. — Tu n'es que ma vermine, » répond la Terre. Comparant sa jeunesse éternelle à l'éphémère destinée des fils d'Adam, la Terre triomphe en d'orgueilleuses paroles, mais c'est pour se voir à son tour humiliée par Saturne. Saturne est humilié par le Soleil ; le Soleil est humilié par Sirius ; Sirius par Aldebaran ; Aldebaran par Arcturus ; Arcturus par la comète ; la comète par septentrion ; septentrion par le zodiaque ; le zodiaque par la voie lactée ; la voie lactée par les né-

1. Dans une autre pièce, *le Titan*, le poète dit encore :

O stupeur ! il finit par distinguer au fond
De ce gouffre où le jour avec la nuit se fond,
A travers l'épaisseur d'une brume éternelle,
Dans on ne sait quelle ombre énorme, une prunelle !

En sa qualité de *Titan*, Victor Hugo se plaît à représenter Dieu comme une sorte de Polyphème.

buleuses ; les nébuleuses par l'Infini. Cet Infini lui-même a-t-il le droit de parler ? Non. Dieu seul a ce droit, car seul il peut dire :

Je n'aurais qu'à souffler, et tout serait de l'ombre.

Pascal également nous montrait l'homme écrasé par l'univers ; mais comme il le relevait aussitôt ! L'homme de Pascal est fait à l'image de Dieu, il le connaît, il l'adore, et c'est pour cela qu'il est supérieur à cet univers qui l'écrase. L'homme de Victor Hugo ne connaît pas Dieu, il ne peut pas le connaître, et, dès lors, il n'est plus qu'un chétif grain de sable à côté de Sirius et d'Aldebaran. Et du même coup, Dieu aussi est diminué. Que devient sa gloire si elle ne se reflète que dans les splendeurs de la matière ? Que devient sa grandeur, s'il est sans communication avec l'homme, s'il n'est plus lui-même, selon le beau mot de Leibnitz, « le plus grand et le plus sage des esprits [1] » ; — s'il n'est plus que le

1. « Dieu, dit Leibnitz, est *le chef des Esprits*, le monarque absolu de la plus parfaite cité ou république, telle qu'est celle de l'univers composée de tous les esprits ensemble, car il est aussi bien *le plus accompli de tous les esprits qu'il est le plus grand de tous les êtres*. » Leibnitz explique ensuite que la fonction des substances étant d'exprimer Dieu et l'univers, les substances qui l'expriment avec connaissance de ce qu'elles font l'expriment bien mieux sans comparaison que les natures brutes et incapables de connaître. Les natures inintelligentes, la Terre et Saturne, le Soleil et Sirius, Aldebaran et Arcturus, le zodiaque et la voie lactée ne font que refléter la grandeur de Dieu ; les natures intelligentes la reflètent et la connaissent. Entre les unes et les autres, la différence est aussi grande *qu'entre le miroir et celui qui voit*. « Ainsi, dit-il encore, Dieu étant le plus grand et le plus sage des esprits, les êtres avec lesquels il peut pour ainsi dire entrer en communication et même en société, le doivent toucher infiniment plus que le reste des choses. Les seuls esprits sont faits à son image et quasi de sa race ou comme enfants de la maison... un seul esprit vaut tout un monde... Cette nation si noble des esprits fait que Dieu tire d'eux infiniment plus de gloire que du reste des êtres, ou plutôt les autres êtres ne donnent que de la matière aux esprits pour le glorifier. » — *Discours de métaphysique* dans les *Nouvelles lettres et opuscules inédits de Leibnitz*, publiés en 1857 par M. Foucher de Careil.

roi de ces millions de soleils qui ne le connaissent pas, si nul rapport n'existe entre lui et les natures intelligentes, capables de le connaître, de le servir et de l'aimer ?

La théodicée de Victor Hugo et sa philosophie de l'histoire font donc également injure à la Majesté divine et à la dignité humaine. Si la lumière qui s'en dégage est « vertigineuse et blême », la conclusion que le poète en tire est à tout le moins fort claire. Cette conclusion, la voici : Guerre à l'Église ! Malédiction sur le prêtre ! Sans trêve, sans relâche, il leur jette à la face l'outrage et la calomnie. Il en vient, lui (l'auteur de *Notre-Dame de-Paris !*), à comparer les deux tours de la cathédrale à « deux oreilles d'âne » :

Les Parthénons font boire au juste la ciguë.
La cathédrale, avec sa double tour aiguë,
Debout devant le jour qui fuit,
IGNORE et, sans savoir, affirme, absout, condamne ;
Dieu voit avec pitié *ces deux oreilles d'âne*
Se dresser dans la vaste nuit [1].

Victor Hugo est, d'ailleurs, la première victime de sa haine contre l'Église. Elle n'a pas seulement faussé chez lui le sens de l'histoire, elle lui a fermé les sources vives où sa poésie eût pu rafraîchir et renouveler ses inspirations. Dans ce livre, qui se propose de retracer la marche de l'humanité à travers les âges, le christianisme ne tient aucune place, le moyen âge chrétien est oublié ; les moines, les évêques, ces figures si hautes, si pures, qui ont brillé d'un si noble éclat au milieu des époques les plus sombres, sont biffés d'un trait de plume. Dans cette *Légende*, il n'y a pas un saint !

Des passages d'une grande magnificence se rencontrent dans ces deux volumes. Quelques pièces sont entièrement

1. Seconde *Légende des Siècles : Tout le passé et tout l'avenir.*

belles, *l'Aigle du Casque*, *la Paternité*, *Guerre civile*, *Question sociale*, *Petit Paul*, *Jean Chouan*, *le Cimetière d'Eylau*. Mais de l'ensemble de l'ouvrage, se dégage une impression de fatigue et d'ennui. Non seulement le poète ne se renouvelle pas, mais il se répète, il ressasse les mêmes choses que dans la première *Légende*. Et celle-ci ne laissa pas d'en éprouver quelque dommage. Plus d'un lecteur se dit qu'après tout les deux *Légendes* se ressemblaient singulièrement, qu'elles avaient à peu près mêmes qualités et mêmes défauts, et que si la seconde était en somme une œuvre manquée, il se pourrait bien que la première ne méritât pas toute l'admiration qu'on lui avait, au moment de son apparition, peut-être un peu trop libéralement accordée [1].

1. Voyez, sur la deuxième série de la *Légende des Siècles*, Saint-René Taillandier, *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1877 ; Barbey d'Aurevilly, *les Poètes* (2e série) ; Paul de Saint-Victor, *Victor Hugo*, chapitre IX ; Léon Gautier, *Vingt nouveaux portraits*, chapitre XIV.

CHAPITRE XIV

L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE. — L'HISTOIRE D'UN CRIME. — LE PAPE

L'Art d'être grand-père. Victor de Laprade. Béranger. Chanson de *la Grand'mère* — *L'Histoire d'un crime.* Le crayon de Baudin. — *Le Pape. Victorine ou la nuit porte conseil.* — Le centenaire de Voltaire. Le « sourire » de Voltaire et les « larmes du Christ ». — L'hôtel de l'avenue d'Eylau. La princesse Negroni. Une saynète de Charles Monselet. Le rond de serviette de Philémon et Baucis. Saint-Lambert et Mme d'Houdetot.

I

« Tout pousse à la fois, comme dans une forêt, dans le génie de Victor Hugo, la haie riante et le noir taillis, l'hysope au pied du grand cèdre. Vous aviez eu la futaie des chênes, voici maintenant le buisson de fleurs. » — C'est Paul de Saint-Victor qui dit cela au début de son article sur *l'Art d'être grand-père*, publié trois mois après la seconde *Légende*. Cette fois, le brillant critique était dans le vrai. Son enthousiasme était justifié.

Dans tous ses recueils, l'enfance avait heureusement inspiré Victor Hugo. Dans sa première *Légende des siècles*, pour ne pas remonter plus haut, *le Petit roi de Galice* lui avait été l'occasion de pages charmantes. Rien de plus frais que *l'Alcôve au soleil levant*, pièce innocente et pure, égarée au milieu des *Chansons des rues et des bois*. Les sombres tableaux de *l'Année terrible* sont éclairés et comme attendris par le voisinage de ces douces pièces, *A petite Jeanne*, *1er Janvier*, *A*

l'enfant malade pendant le siège. De la seconde *Légende* et des ténèbres qui l'enveloppent, comme sort de la nuit le chant d'un oiseau saluant l'aurore, sort tout à coup, délicieux ramage, la *Voix d'un enfant d'un an :*

> Que dit il ? Croyez-vous qu'il parle ? — J'en suis sûr ;
> — Mais à qui parle t-il ? — A quelqu'un dans l'azur ;
> A ce que nous nommons les esprits ; à l'espace ;
> Au doux battement d'aile invisible qui passe,
> A l'ombre, au vent, peut-être au petit frère mort.

Dans *l'Art d'être grand-père*, ce ne sont plus seulement des pièces isolées, c'est tout un volume que Victor Hugo consacre à l'enfance, c'est tout un poème que l'aïeul dédie à son petit-fils et à sa petite-fille, à Georges et à Jeanne.

Donner toujours raison aux enfants ; leur dire grand merci quand ils daignent vous battre; leur porter en cachette des confitures, lorsque leurs parents les ont mis au pain sec ; regretter de n'avoir pas le bras assez long pour décrocher la lune afin de leur en faire cadeau : voilà, suivant Victor Hugo, les premiers éléments de l'art d'être grand-père. Sur ce thème un peu vieillot, le poète a brodé les plus délicieuses variations. Il y a là des idylles, des fables, des féeries, des contes, de petits drames, de petites épopées, des rondes, des chansons :

> Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
> Maître Yvon soufflait dans son biniou.

La Sieste, Une tape, le Pain sec, la Cicatrice, Mariée et Mère, les Enfants pauvres, Jeanne endormie, Chanson d'ancêtre, le Poème du Jardin des plantes, la Mise en liberté, l'Épopée du lion, autant de tableaux d'une touche charmante et ferme. Il arrive ici au poète ce qui lui était déjà arrivé dans les meilleures pièces de la première *Légende des siècles*, où ses défauts faisaient

presque figure de qualités. Dans un livre consacré à l'enfance, inspiré par elle, il semble bien qu'une extrême simplicité soit de rigueur, et justement la simplicité est ce qui manque le plus à Victor Hugo. Pas plus dans *l'Art d'être grand-père* que dans *les Contemplations* ou *la Légende*, il ne sait se défendre d'être énorme. Toujours pareil à ce *laborieux Vulcain* dont il est question dans Boileau, debout dans l'antre de Lemnos, au milieu de la fumée, du bruit et des éclairs sombres de la forge, il coule son vers dans l'airain, il l'assouplit sur l'enclume retentissante, pour faire aujourd'hui des jouets à ses petits-enfants, — comme hier il fabriquait les armes d'Achille, le bouclier de Minerve ou le sceptre d'Agamemnon. Il lui faut vingt feuillets pour éblouir le petit Georges et la petite Jeanne — et aussi le lecteur — en faisant défiler sous leurs yeux tous les animaux de l'Afrique, de l'Asie et des deux Amériques, voire même les animaux antédiluviens :

Ce sont les Béhémoths et les Léviathans.

Ces « énormités », je l'avoue, ne me choquent pas. Je les trouve ici toutes naturelles, puisque aussi bien rien ne plait aux enfants comme les monstres, les êtres « énormes », les figures bizarres, les géants, par exemple, ou encore ces animaux étranges qu'on enferme, au jour de l'an, dans une arche de Noé. J'en dirai autant de ces étalages d'érudition dont le poète ne se fait pas plus faute dans *l'Art d'être grand-père* que dans ses autres recueils. L'érudition de Victor Hugo, lorsqu'elle s'adresse aux grandes personnes, aux lecteurs sérieux, fait sourire, toutes les fois qu'elle n'agace pas. Quand elle s'adresse aux enfants, cette érudition fantastique est, au contraire, tout à fait en situation. Le poète, on le sait,

aime les enfantillages; il tient, étant sublime, à paraître ingénu : de là, dans ses œuvres les plus graves, tant de puérilités [1]. Déplacées ailleurs, ces puérilités sont de mise dans un livre qui a pour titre : *l'Art d'être grand-père*. Et de ce chef encore, l'auteur est à l'abri du reproche. Si on a pu le reprendre autrefois de faire gazouiller les aigles, il est certes aujourd'hui dans son droit en faisant gazouiller les pinsons.

Pourquoi faut-il que cette œuvre admirable, presque irréprochable, au point de vue de l'art, donne lieu, au point de vue moral, à de si nombreuses réserves, à de si sérieuses critiques?

En 1876, un an avant la publication de l'ouvrage de Victor Hugo, Victor de Laprade avait fait paraître *le Livre d'un père*. Dans ce recueil, très inférieur à celui de Hugo, comme œuvre d'art et de poésie, combien l'inspiration est plus haute et plus pure! Laprade ne perd pas de vue un seul instant que les enfants ont une âme; que ce sont non de jolis petits animaux, oiseaux, écureuils, épagneuls, dont la gentillesse nous amuse, mais de jeunes êtres donés d'une conscience morale et dont il faut faire des hommes. Dût-il léguer à ses fils la fortune, la gloire même, il estime que ce serait là un médiocre héritage si, leur laissant ainsi le superflu, il ne leur laissait pas, avant tout, le *nécessaire*, je veux dire la tradition et l'exemple des vertus domestiques, le culte du foyer, le respect des ancêtres, l'amour de Dieu et de la France, le goût du travail, la passion de l'honneur. Aussi n'est-il pas une des pages du *Livre d'un père* qui ne renferme un sage conseil, une utile leçon [2].

1. Voy. ci-dessus, chapitre V, p. 89.
2. Voir *Victor de Laprade, sa vie et ses œuvres*, par *Edmond Biré*, chapitre XIII.

Il n'en va pas précisément de même avec le livre de Victor Hugo. Non qu'il ne renferme également des leçons et des conseils, mais de quelle nature! Le poète de *la Prière pour tous* n'a rien trouvé de mieux sur ses vieux jours que d'enseigner à ses petits-enfants la haine de la religion et de l'Église [1]. Le prêtre, voilà l'ennemi! et au prêtre le grand-père a soin d'associer le *critique*. Un écrivain éminent et justement honoré [2] a osé dire un jour que Corneille et Racine, Molière et La Fontaine étaient peut-être supérieurs à Victor Hugo; et voilà qu'après tantôt un demi-siècle Victor Hugo apprend au petit Georges et à la petite Jeanne qu'ils ne sauraient avoir trop de mépris pour ce vilain, ce *hibou*, cet *âne*, ce *concierge* :

> Un âne, qui ressemble à M. Nisard, brait
> Et s'achève en hibou dans l'obscure forêt...
> . . . . . .
> Et d'un doigt souverain, le voilà qui feuillette
> Nisard, l'âne. . . . . .
> . . . . . .
> Dieu, n'en déplaise au prêtre, au bonze, au caloyer,
> Est capable de tout, lui qui fait balayer
> Le bon goût, ce ruisseau, par Nisard, ce concierge [3].

Comme M. Nisard, Gustave Planche a médit du poète, non *l'an passé*, mais il y a quarante ans et plus; Victor Hugo représente ce *pelé*, ce *galeux*, dans la posture d'un baudet « broûtant » des chardons [4]. Là, malheureusement, ne s'arrêtent pas les leçons du grand père. C'était

1. Voir notamment les pièces intitulées : *Chant sur le berceau*, *l'Immaculée-Conception*, *le Trouble-Fête*, *le Syllabus*, *A propos de la loi dite liberté d'enseignement*.

2. M. Désiré Nisard, *Revue de Paris de 1836*, t. XXV, p. 313.

3. *L'Art d'être grand-père*, pages 130, 134, 54. — Dans la troisième série de *la Légende des Siècles*, publiée en 1883, Victor Hugo reviendra encore sur ce pauvre Nisard :

> Et je serai l'égal dans le sépulcre infâme
> De *Nisard* comme esprit et de *Judas* comme âne!...

4. *L'Art d'être grand-père*, p. 68.

le cas ou jamais pour lui de se rappeler le mot de *son vieux* Juvénal [1] : *Maxima debetur puero reverentia.* Il ne s'en est pas souvenu, et il est telle pièce de son volume où la morale épicurienne d'Horace s'étale sans vergogne [2]. Jeune homme, il avait dédié à sa fille les admirables stances : *Ma fille, va prier!* Vieillard, il laisse se glisser dans le livre qu'il dédie à ses petits-enfants une page de Béranger — et quelle page ! — les couplets de la *Grand-Mère!*

II

Le 16 mai 1877, — deux jours après la publication de *l'Art d'être grand-père*, le ministère républicain de M. Jules Simon, qui réunissait dans la Chambre une majorité de deux cents voix, fut brusquement congédié par M. le maréchal de Mac-Mahon. Le nouveau cabinet, sous la présidence du duc de Broglie, ne fut composé que de monarchistes. Après une prorogation d'un mois, le 22 juin, le maréchal obtint du Sénat la dissolution de la Chambre des députés, et les élections générales furent fixées à la date du 16 octobre.

Était-on à la veille d'un coup d'État ? Ni le maréchal de Mac-Mahon n'était un Bonaparte, ni le duc de Broglie n'était un Morny. De tous côtés, cependant, on réveillait les souvenirs du *Deux-Décembre.* N'était-ce pas l'heure, pour Victor Hugo, de sortir de ses tiroirs le récit qu'il en avait fait vingt-cinq ans auparavant et qui était resté inédit ?

1. Retournons à l'école, ô mon vieux Juvénal.
(*Les Châtiments,* livre VI, XIII.)

2. *Dans le Jardin.*

Le 1er octobre, l'*Histoire d'un Crime* parut, précédée de ces deux lignes :

Ce livre est plus qu'actuel ; il est urgent.
Je le publie.

V. H.

Dans *Victor Hugo après 1830* et dans le premier chapitre du présent volume, j'ai parlé de l'*Histoire d'un Crime*. J'éprouve d'autant moins le besoin d'y revenir que, de tous les ouvrages en prose de Victor Hugo, c'est certainement le plus médiocre. *Napoléon le Petit* est un vigoureux pamphlet, admirable par endroits. L'*Histoire d'un Crime* est un roman prolixe, ennuyeux, plus insupportable encore que *l'Homme qui rit*. Dans ce roman, il n'y a qu'un héros et qu'une situation. Le héros, c'est l'auteur. La situation, invariablement la même, est celle-ci : M. Victor Hugo dresse des barricades et se prépare à y monter, mais il n'y monte pas. Il rédige d'innombrables appels aux armes, mais il ne prend pas les armes. Il est au moment de se mettre à la tête des insurgés de la rive gauche, mais la rive gauche ne bouge pas. Il prend sur la place de la Bastille l'omnibus de la Madeleine et, par la vitre baissée, il insulte, au risque de se faire massacrer, un régiment de grosse cavalerie, mais il se trouve que ce n'est pas lui qui a baissé la vitre de l'omnibus et insulté les cuirassiers, c'est un autre, qu'il tire par le pan de sa redingote en lui répétant : *Mais taisez-vous donc ! taisez-vous donc ! vous allez nous faire massacrer !* Il prend un fiacre, et trouvant sur son chemin un général, entouré de son état-major, précédé d'une escouade d'agents de police et suivi de trois régiments, il harangue les soldats, traite le général et ses officiers de « bandits » et de « galériens » et va se

faire fusiller enfin ; mais, ni le général, ni son état-major, ni les policiers, personne ne l'a entendu. Les lauriers de Baudin cependant l'empêchent de dormir ; il se fera tuer, comme lui, il ramasse son fusil, mais par une malechance incroyable, ce fusil aussitôt se change en crayon, — un crayon parfait, du reste, pour prendre des notes [1].

Contées avec un sérieux énorme, avec un luxe et une précision de détails qui montraient bien que l'héritier de Baudin avait pris, en effet, beaucoup de notes, ces « histoires » firent sourire. Et pourtant, Victor Hugo avait fait preuve de courage au coup d'État, il avait couru des dangers. Mais, que voulez-vous ! Il est des livres dont l'effet est diamétralement contraire à celui que l'auteur se proposait de produire. *L'Histoire d'un Crime* était de ceux-là. Le poète avait beaucoup trop forcé la note, — la note de l'indignation, en parlant de Louis Bonaparte, la note de l'enthousiasme en parlant de lui-même. Les lecteurs les plus indulgents se bornèrent à écrire à la dernière page de ces deux gros volumes : *Qui veut trop prouver ne prouve rien.*

III

Après les cinq volumes de 1877, Victor Hugo n'en publia qu'un seul en 1878, et encore n'avait il que cent soixante pages.

Dans le conclave de février 1878, qui suivit la mort de Pie IX [2] le cardinal Pecci fut élu pape, au troisième scru-

1. Voir *Victor Hugo après 1830*, t. II, pp. 222 et suiv.
2. Pie IX était mort le 7 février 1878, après un pontificat de trente-deux ans. Le conclave s'ouvrit à Rome le 18 février, et, dès le 20, Léon XIII était élu.

tin, et prit le nom de Léon XIII. Deux mois après, Victor Hugo faisait paraître *le Pape*, sorte de drame lyrique ou de poème dialogué. La scène s'ouvre *au Vatican, la nuit.*

LE PAPE, *dans son lit.*

Ah! je m'endors! — Enfin!

Le Pape dort, et il rêve. — Il rêve que, s'arrachant au Vatican, foulant aux pieds ses deux couronnes, vêtu de bure, pareil au dernier des pauvres, il va par le monde, errant comme Jésus et semant comme lui la bonne parole. Il se répand avec tous en conversations ;

Car que faire en un rêve à moins que l'on ne cause?

Il cause donc avec les rois, — avec le patriarche de Constantinople, — avec les évêques, — avec les pauvres, — avec les foules, — avec une nourrice, — avec l'*Ombre*, — avec le juge, — avec les peuples. Et avec tous, il se montre doux, humain, charitable, grand, désintéressé, sublime. Il se réveille alors et s'écrie :

Quel rêve *affreux* je viens de faire!

L'invention est chétive, et elle n'a même pas le mérite d'être neuve. Ce truc du *Rêve* a déjà servi bien des fois, depuis le soir où Du Mersan fit jouer, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, *Victorine ou la nuit porte conseil* [1].

Au fond, le poème de Victor Hugo était un pam-

1. *Victorine ou la nuit porte conseil*, drame-vaudeville en cinq actes, par Du Mersan, Dupeuty et Gabriel, représenté pour la première fois le 21 avril 1831. Cette pièce eut un très grand succès, et on la jouait encore au mois d'août 1831, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, en même temps que *Marion de Lorme*.

phlet, mais un pamphlet larmoyant. Après avoir tiré sur les Tuileries, le poète tirait sur le Vatican, mais sa poudre était mouillée. On avait eu, en 1819, *le Pape*, de Joseph de Maistre, — un chef-d'œuvre. On avait, cette fois, *le Pape...* par l'archevêque... de Grenade.

La publication du livre de Victor Hugo (29 avril 1878) coïncida presque avec le centenaire de Voltaire (30 mai 1878). Longtemps Victor Hugo n'avait eu que du mépris pour Voltaire, pour l'homme, pour le philosophe et le poète. Dans *les Rayons et les Ombres*, qui sont de 1840, il avait flétri ce *sophiste*, ce *faux sage*, ce *serpent*, ce *singe* de génie

Chez l'homme en mission par le diable envoyé [1].

C'était le temps où il disait à son ami Granier de Cassagnac : « Mon cher, je ne serai content que lorsque vous aurez dit, dans un article, que *Voltaire est bête* [2]. » — Oui, mais nous sommes en 1878. Les révolutionnaires célèbrent à grand fracas la mémoire du coryphée de l'impiété, de l'insulteur de Jeanne d'Arc : il faut bien que Victor Hugo suive les révolutionnaires, puisqu'il est leur chef. Il ne paraît pas d'ailleurs qu'il lui en ait beaucoup coûté de faire amende honorable, en plein théâtre de la Gaîté, à l'auteur du *Dictionnaire philosophique*. Autrefois il avait dit :

Voltaire, le serpent, le doute, l'ironie [3];

il en est quitte pour dire aujourd'hui : « Voltaire a eu la *tendresse d'une femme* et la colère d'un *héros*. Il a

1. *Les Rayons et les Ombres*, IV.
2. *Souvenirs sur le second Empire*, par Adolphe Granier de Cassagnac, t. I, p. 74.
3. *Les Rayons et les Ombres*.

été un grand esprit et un *immense cœur*[1]. » Il prononce en son honneur un long discours, tout plein de flamboyantes métaphores et de mirifiques antithèses, éclatant et ténébreux, sybillin, apocalyptique, énorme, tel enfin que si le Voltaire du Théâtre Français eût été, ce jour-là, à la Gaîté, il se serait fait une pinte de bon sang. Dans ses *Misérables*, le poète n'avait pas reculé devant un rapprochement entre Jésus-Christ et Marat. Dans son discours du 30 mai 1878, il rapproche le « sourire de Voltaire » des « larmes du Christ ». Il proclame que si un homme a fait vraiment « la guerre de Jésus-Christ », c'est Voltaire ; que si quelqu'un a vraiment « complété l'œuvre évangélique [2] », c'est l'auteur de *Candide !*

Le 17 juin, nouveau discours du poète. Cette fois, c'était au théâtre du Châtelet, à la séance d'ouverture du congrès littéraire international. Le théâtre seul était changé; le discours était le même. Même débit monotone en sa solennité, même ton d'oracle, même éclat et même sonorité d'images, même choc d'antithèses, mêmes ténèbres sillonnées d'éclairs. Et aussi mêmes insultes à la monarchie qui est « on ne sait quelle succion terrible des forces vitales d'une nation [3] » et à l'Église, aux hommes du passé, qui rêvent un « syllabus assez grand pour la France et un éteignoir assez grand pour le soleil [4] » !

Quelques jours après la cérémonie du Châtelet, l'Académie française nomma Victor Hugo directeur. En dehors des jours de vote, le poète venait rarement au Palais-Mazarin, et quand par hasard il assistait aux séances, il ne prenait aucune part aux discussions. Aussi bien, la suppression de l'Académie faisait partie de

1. *Depuis l'exil*, t. III, p. 74.
2. *Ibid.*, p. 75.
3. *Ibid.*, p. 86.
4. *Ibid.*, p. 88.

son nouveau programme. S'il consentait à la laisser vivre, c'était à la condition qu'elle n'aurait plus le droit de se recruter elle-même et que ses membres seraient élus par le suffrage universel [1].

En le nommant directeur pour le troisième trimestre de 1878, l'Académie se flattait sans doute d'attirer un peu le poète. Son espérance fut déçue. C'est le 27 juin qu'il est élu [2], et, dès le 8 juillet, nous le trouvons installé à Guernesey, en compagnie de M. Richard Lesclide, son secrétaire, de Mme Drouet, de ses deux petits enfants et de leur mère, Mme Charles Hugo, alors remariée à M. Lockroy [3]. Il en repartit seulement le 9 novembre et revint par Jersey et Granville. Granville était, du reste, pour Mme Drouet et pour lui, une vieille connaissance : ils l'avaient visitée ensemble en 1836 [4]. Il y avait quarante-deux ans de cela ; la ville n'avait pas changé, ni les voyageurs non plus.

A son retour à Paris, Victor Hugo, quittant son appartement de la rue de Clichy, s'installa avenue d'Eylau, dans un petit hôtel portant le n° 130, pendant que Mme Lockroy et ses enfants venaient habiter, au n° 132, un hôtel voisin du sien. M. Barbou a longuement décrit le logis où s'écoulèrent les dernières années du poète. J'emprunte à son livre les passages suivants :

Le salon de réception est semblable à celui de la rue de Cli-

1. Richard Lesclide, *Propos de table de Victor Hugo*, chapitre IX. *L'Académie*. — Voir aussi *Profils et Grimaces*, par Auguste Vacquerie, chapitre XXXV.

2. On lit dans *le Rappel* du 30 juin 1878 : « A la suite d'un excès de fatigue, M. Victor Hugo a été de nouveau pris du zona dont il avait déjà souffert il y a quelque temps, et le repos le plus absolu lui a été commandé. »

3. *Victor Hugo à Guernesey*, par M. de Monteyremar, *Figaro* du 25 août 1883.

4. Voir dans les Œuvres posthumes de Victor Hugo, le volume intitulé : *France et Belgique*.

chy. Il n'en diffère que par le meuble qui est en tapisserie d'Aubusson ; au fond, à droite, une haute cheminée faite d'un devant d'autel Renaissance, en velours rouge brodé d'or...

A gauche, près de la porte d'entrée du grand salon, le petit salon, séparé du premier par deux portières chinoises en satin rouge brodé de fleurs. Les tentures murales sont en cuir de Cordoue, époque Louis XV, fond jaune, avec figures chinoises, trouvées et achetées en Belgique par M. Charles Hugo. Pour les poser, il a fallu donner à la pièce une forme ovale, qui ne manque pas d'originalité. Il n'existe des panneaux pareils que chez la famille de Rothschild, au château de Ferrières.

La salle à manger fait suite au salon ; son plafond est d'une grande beauté : il est formé de bordures fond argent en étoffes vénitiennes du XVIe siècle, alternant avec des bandes de velours italien, fond jaune à broderies multicolores.

Deux petits meubles sculptés de forme légère et deux jolis dressoirs ; une glace avec cadre en bois sculpté, surmontée d'un Amour, et une deuxième sans cadre entourée de la même étoffe que les bandes du plafond. Plusieurs belles toiles ornent cette salle à manger, éclairée par le jardin.

La bibliothèque, qui donne sur la rue, est située au rez-de-chaussée, comme les salons et la salle à manger. Le plafond est garni d'une tapisserie Renaissance, sur fond rouge, représentant Narcisse se mirant dans la fontaine. Les murs sont recouverts de velours d'Utrecht, de l'époque de Louis XIV.

Au premier, le cabinet de travail. D'un côté, il a vue sur les arbres de l'avenue ; de l'autre, sur le jardin de l'hôtel : un coquet et délicieux jardin, plein de beaux arbres, avec un tapis vert, des corbeilles de fleurs, un ruisselet et une petite fontaine d'où l'eau tombe en cascade.

Deux autres salons, le salon rouge et le salon bleu, se trouvent aussi au premier étage ; c'est dans le salon bleu que se tient d'ordinaire Mme Drouet, et là ne sont admis que les intimes... [1].

Mme Drouet avait quitté, elle aussi, son appartement

1. *Victor Hugo et son temps*, par Alfred Barbou, pp. 448 et suiv.

de la rue de Clichy et était venue demeurer avec Victor Hugo. M. Claretie nous la représente « assise d'ordinaire, en ce petit hôtel de l'avenue d'Eylau, au coin droit de la cheminée, en face de Victor Hugo : Mme Drouet apparaissait là souriante, le profil antique, la chevelure superbe, plus belle peut-être dans sa vieillesse qu'elle ne l'avait été, même lorsque Pradier, le statuaire, sculptait ses traits pour en faire cette statue de Strasbourg qui se dresse sur la place de la Concorde [1] ».

Dans *Lucrèce Borgia*, la princesse Negroni avait mission d'inviter les gens à souper. Dans la maison du Maître, Mme Drouet — la princesse Negroni d'antan — continuait à être chargée du département des invitations. Un ami du premier degré, Charles Monselet, raconte à ce sujet, dans ses *Petits mémoires littéraires*, une anecdote, dont tous les détails me semblent avoir ici leur prix :

Mme Drouet, dit-il, m'écrivit pour m'inviter à dîner avenue d'Eylau. Je lus un vendredi là où il y avait un jeudi. De sorte que, ce vendredi, je sonnai gaillardement à la porte du grand poète.

— Ah ! Monsieur, s'écria la bonne en ouvrant, on vous a attendu hier une demi-heure...

— Alors, c'était donc hier ?

— Oui, Monsieur.

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui il n'y a personne d'invité.

— Et M. Hugo ? et Mme Drouet ? demandai-je.

— Tous deux sont sortis en voiture pour leur promenade accoutumée, mais ils ne peuvent tarder à rentrer...

Comme je gagnais la porte avec un soupir, la bonne s'écria tout à coup en frappant des mains :

— Voici *Monsieur et Madame* qui reviennent !

1. Jules Claretie, *la Vie à Paris en 1883*, ch. XXI, intitulé : *Mme Drouet*.

Ils revenaient, en effet, et s'arrêtaient devant moi qui étais resté immobile, médusé.

— Ah! oui, vous êtes un joli Monsieur! me dit Mme Drouet.

Victor Hugo riait de son bon rire tandis que je balbutiais :

— Une erreur de jour... je croyais... j'avais cru lire...

— Dites tout de suite que j'écris comme un chat! fit Mme Drouet..

— Vous deviez dîner hier avec nous, vous dînerez avec nous aujourd'hui, dit le Maître... par exemple, à vos risques et périls... à la fortune du pot... Ce sera votre punition.

Monselet excelle dans ces légères *saynètes*, écrites au vol de la plume. Celle-ci n'est rien moins qu'une trilogie comme *le Souper à Ferrare* et se pourrait intituler : *le Dîner avenue d'Eylau*. On vient de voir les deux premières parties : première partie : *Sur le seuil d'une porte*. — Deuxième partie : *Monsieur et Madame*. Reste la troisième partie : *Chez la princesse Negroni*. Elle est moins tragique que la troisième partie de *Lucrèce Borgia*, le vin du Cap de Victor Schœlcher y remplace le vin des Borgia; elle ne laisse pas cependant d'être, elle aussi, d'un intérêt très vif, et je me reprocherais d'en rien retrancher :

Une fois dans l'intérieur, Victor Hugo, avec une pointe d'inquiétude qu'il cherchait à dissimuler sous un accent narquois, dit à la bonne :

— Voyons, Mary, qu'est-ce que nous avons pour dîner aujourd'hui ?

— Monsieur le sait bien... Je ne comptais sur personne... Nous n'avons qu'une poule au riz.

Le visage de Mary, en proférant ces paroles, reflétait comme une teinte d'humiliation, que je fis cesser aussitôt en m'écriant avec enthousiasme :

— Une poule au riz?... ce que j'aime le plus au monde!

— Vrai? dit Mme Drouet.

— Parole d'honneur!

— Alors, tout est pour le mieux, fit le bon grand homme ; la cuisinière y ajoutera une omelette aux fines herbes.

— Bravo! exclamai-je.

— Et nous déboucherons une bouteille de vin du Cap qui nous vient de Schœlcher.

La table était mise ; trois couverts.

Détail touchant et absolument dépourvu de lyrisme : *Philémon et Baucis avaient chacun son rond de serviette*[1].

Ce brave Monselet, malgré tout son esprit, n'y entendait pas malice. Il était vraiment attendri. Il croyait vraiment à Philémon et Baucis! En ce temps-là, je crois bien qu'il ne se souvenait plus guère d'avoir été, en 1848, dans *la Presse*, l'introducteur des *Mémoires d'outre-tombe*[2], et d'y avoir lu alors cette page sur le poète Saint-Lambert et Mme d'Houdetot, dont la *fidélité*, comme celle de Victor Hugo et de Mme Juliette Drouet, avait duré un demi-siècle :

J'avais aperçu M. de Saint-Lambert et Mme d'Houdetot au Marais, représentant l'un et l'autre les opinions et les libertés d'autrefois, soigneusement empaillées et conservées : c'était le dix-huitième siècle expiré et marié à sa manière. Il suffit de tenir bon dans la vie pour que les illégitimités deviennent des légitimités. On se sent une estime infinie *pour l'immoralité parce qu'elle n'a pas cessé d'être et que le temps l'a décorée de rides*... A près de quatre-vingts ans, Mme d'Houdetot s'écriait encore, dans des vers agréables :

Et l'amour me console...
Rien ne pourra me consoler de lui.

... J'ai revu dernièrement à Sannois la maison qu'habitait Mme d'Houdetot ; ce n'est plus qu'une coque vide, réduite aux

1. Charles Monselet, *Petits Mémoires littéraires*, chapitre XXI.

2. La publication des *Mémoires d'outre-tombe* commença dans *la Presse* le 21 octobre 1848. Dans ses numéros des 17, 18, 19 et 20 octobre, *la Presse* avait publié une étude de Charles Monselet sur Chateaubriand, destinée à servir d'introduction aux *Mémoires*.

quatre murailles. Un âtre abandonné intéresse toujours ; mais que disent des foyers où ne s'est assise ni la mère de famille, ni la religion, et dont les cendres, si elles n'étaient dispersées, reporteraient seulement le souvenir vers des jours qui n'ont su que détruire [1] ?

1 Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 212.

CHAPITRE XV

LA PITIÉ SUPRÊME. — RELIGIONS ET RELIGION. — L'ANE. — LES QUATRE VENTS DE L'ESPRIT

La Pitié suprême. — Contre l'extradition d'Hartmann. — *Religions et Religion.* Mme de Sévigné et Victor Hugo. Bourdaloue et Ravignan. — *Un homme distingué, M. Thiers.* — *L'Ane.* Du parti que l'on peut tirer des livres que personne ne lit. Victor Hugo et Pierre Corneille. Dédié par le poète à ses confrères de l'Académie. Diafoirus et Brid'oison. — La fête du 27 février 1881. — *Les Quatre vents de l'Esprit.* L'Œuvre de Victor Hugo et l'Œuvre de Dieu. *Un nommé Ségur.* Alfred de Musset. Deux perles et un grain de mil. Le déboulonnement de la statue de Henri IV.

I

De toute la forêt il ne reste qu'un chêne.

En vain la foudre l'avait frappé plusieurs fois ; en vain ses contemporains tombaient l'un après l'autre autour de lui ; Victor Hugo restait debout, pareil, sous ses cheveux blancs, à ces grands vieillards dont son œuvre est pleine : Ruy Gomez, Nangis, Saint-Vallier, Job, Onfroy, Fabrice, Évirahnus. On se plaisait à redire, dans le salon de l'avenue d'Eylau, que le poète présiderait lui-même à la célébration de son centenaire et qu'il lui serait donné de chanter un *carmen saeculare* au couchant de ce siècle dont il avait salué l'aurore. Paul de Saint-Victor écrivait : « La vieillesse ne s'accuse chez lui que par les éclats et les aspérités de la force, si l'on peut appeler vieillesse cette auguste maturité qui reverdit toujours, sans se flétrir par aucun côté. Les années ne font qu'é-

largir le cercle de son activité souveraine ; son règne ne connaît ni décadence ni déclin. Il bat son plein à l'heure où tant de grands esprits se retirent... L'exception intellectuelle semble appeler l'exception physique : on lui souhaite et on lui prédit une longévité d'élection [1]. »

Comment Victor Hugo n'aurait-il pas cru lui-même à cette « longévité d'élection » qu'on lui prédisait de toutes parts ? Puisque le temps n'avait pas de prise sur son génie, pourquoi en aurait-il eu sur sa santé ? Il se savait si bien au-dessus de ses atteintes, qu'il se refusait à prendre les précautions vulgaires, bonnes pour les autres hommes, inutiles pour lui. M. Alfred Barbou écrivait alors avec une admiration attendrie : « Victor Hugo n'a jamais voulu porter de pardessus ni sortir avec un parapluie [2] ! » Voilà, en effet, qui ne sentait guère la vieillesse ! Pour mieux prouver encore qu'elle ne pouvait rien sur lui, il choisit le soixante-dix-septième anniversaire de sa naissance pour publier, au mois de février 1879, un nouveau poème, *la Pitié suprême*.

Dans *les Châtiments*, dans *la Légende des siècles*, dans *l'Année terrible*, dans *le Pape*, Victor Hugo avait jeté l'anathème aux tyrans et aux despotes, aux rois, aux papes, aux empereurs. Il avait rempli avec un éclat incomparable le rôle de justicier. Et ce faisant, il avait trouvé le moyen de s'assurer à la fois l'honneur et le profit. L'honneur d'abord : quoi de plus noble que de se constituer ainsi le chevalier du droit, l'ennemi des oppresseurs, l'avocat des petits et des faibles ? Le profit ensuite, puisqu'en prenant parti pour les *peuples* contre les rois, pour la révolution contre la monarchie, il se rangeait

1. *Victor Hugo*, par Paul de Saint-Victor, p. 206.
2. *Victor Hugo et son temps*, par Alfred Barbou, p. 452. — « He never wears a great coat; he never carries an umbrella. » *Life of Victor Hugo*, by Frank T. Marzials, p. 205.

bel et bien du côté du plus fort. Mais dans aucune de ses œuvres précédentes il ne s'était montré peut-être aussi habile que dans *la Pitié suprême*. Cette pitié, dont on sait que son âme est pleine, mais qui se traduisait chez lui le plus souvent par un crescendo d'injures à l'adresse des grands et des princes, la voilà qui s'épanche jusque sur les tyrans et sur les oppresseurs. Ne lui parlez plus de châtiment! Il ne connaît à cette heure que la miséricorde, — la miséricorde pour tous. Lui, le justicier implacable, le républicain inflexible, il demande que l'on pardonne aux rois, que l'on amnistie les empereurs! Le lecteur admire tant de grandeur d'âme, la critique elle-même s'émeut, Paul de Saint-Victor écrit: « La pitié est la vertu de Victor Hugo [1]. » Et à la faveur de cet attendrissement universel, Victor Hugo donne libre carrière à sa haine contre la royauté. Tout ce que l'histoire, tout ce que la légende, tout ce que l'erreur et le mensonge peuvent accumuler de faits horribles et d'inventions monstrueuses, il le recueille, il le grossit, il le dénature. Cet homme si doux, si clément, dans cette œuvre qui est « une grande symphonie de paix, de bonté, de miséricorde », entasse contre ces malheureux rois, dont il s'est fait pour un jour l'avocat d'office, les accusations les plus formidables. Après quoi il se rassied, non sans avoir crié en finissant : Grâce pour ces monstres! Pitié pour ces impitoyables! — Il est bien tranquille, il sait que ses « clients » seront condamnés au maximum de la peine.

Littérairement, *la Pitié suprême* est une œuvre manquée. On y trouve une page charmante, un délicieux pastel, Louis XV enfant.

1. *Victor Hugo*, par Paul de Saint-Victor, p. 315.

Regardez cet enfant de cinq ans; la feuillée
N'a pas d'oiseau plus pur, plus frais, plus ébloui. .

Une jolie page, et c'est tout. Si le poète garde encore un reste de son grand souffle d'autrefois, il semble qu'il ait perdu la puissance d'incruster la pensée dans l'image, de rajeunir sans cesse l'éclat de ses métaphores. Que sont devenues ses belles images d'antan ? Celles d'aujourd'hui sont pénibles, bizarres, incohérentes. En veut-on quelques exemples ?

Sur ces durs chevalets, guerre, famine, glebe,
Le genre humain râlait dans le bagne fatal,
Scié par deux bourreaux, l'ignorance et le mal ;
La mort, entre ses doigts qu'une flamme environne,
Tournant l'horrible scie en a fait la couronne...

J'ai regardé de près cette foule de rois
Comme on verrait un choix d'instruments de torture...

Je suis le hurlement du sombre piédestal...

L'étoile flamboyante allongée en épée,
C'est moi.

Ce n'est qu'avec l'éclair que tu veux éclairer.

Sous le roi bête fauve on est bête de somme.

Son pouvoir est la grêle obscure des déluges .

On le bâtit (le roi)
Étroit comme pensée et grand comme appétit.

Tout monarque est un pli de l'immense suaire.

Le cheval aveuglé du cabestan des lois.

Gengiskhan et Mandrin sont le même hibou.

Charles-Quint, qui dompta l'Europe en l'étouffant,
Boa sombre, a pour fils le livide crotale[1].

Jamais poète n'a possédé au même degré que Victor Hugo le don de l'amplification. S'il l'exagérait à plaisir,

1. *La Pitié suprême*, passim.

du moins savait-il en tirer souvent des effets prodigieux. Au lieu de ces amplifications démesurées, étourdissantes, vertigineuses, qui nous entraînaient à sa suite et nous causaient un véritable éblouissement, nous ne rencontrons plus, dans son œuvre nouvelle, que des *répétitions* de formules et de mots. Il lui était arrivé, dans *le Pape* et la seconde *Légende des Siècles*, dans *les Contemplations* même et la première *Légende*, après avoir exprimé sa pensée une fois, deux fois, trois fois, d'y revenir deux et trois fois encore. Dans *la Pitié suprême*, c'est dix fois, vingt fois, qu'il revient sur la même idée, qu'il la répète, qu'il la piétine. Ce *Dandin* n'était point tant sot qui, devant les interminables périodes de *l'Intimé*, ne se pouvait tenir et s'écriait :

Homme, ou, qui que tu sois,
Diable, conclus ; ou bien que le ciel te confonde[1] !

II

Une année s'était écoulée depuis la publication de *la Pitié suprême*, lorsqu'un horrible attentat fut dirigé contre l'empereur de Russie, Alexandre II. Le 17 février 1880, à six heures et demie du soir, une explosion formidable ébranla le palais d'hiver, à Saint-Pétersbourg, détruisant le corps de garde principal et effondrant la voûte de la salle à manger où l'empereur aurait dû se trouver, si le dîner n'avait été retardé par une circonstance fortuite. L'empereur avait été préservé, mais l'explosion n'en avait pas moins fait vingt-quatre victimes ; dix-neuf hommes avaient été tués. C'était la troisième tentative d'assassinat dirigée contre Alexandre II depuis

1. *Les Plaideurs*, acte III, scène III.

moins d'un an. Hartmann, le principal auteur de l'attentat du palais d'hiver, se réfugia à Paris. Le gouvernement russe réclama son extradition. Victor Hugo intervint et publia la déclaration suivante :

Au gouvernement français.

Vous êtes un gouvernement loyal. Vous ne pouvez pas livrer cet homme.

La loi est entre vous et lui.

Et, au-dessus de la loi, il y a le droit.

Le despotisme et le nihilisme sont les deux aspects monstreux du même fait, qui est un fait politique. Les lois d'extradition s'arrêtent devant les faits politiques. Ces lois, toutes les nations les observent. La France les observera.

Vous ne livrerez pas cet homme.

27 février 1880 [1].

Au mois d'avril 1880, Victor Hugo donna un pendant à *la Pitié suprême*. Après le pamphlet contre la royauté, le pamphlet contre l'Église. Celui-ci avait pour titre : *Religions et Religion*.

Le poète se vante, au début de son nouveau volume, de ne jamais mettre les pieds dans une église :

J'abhorre ces forêts de piliers lourds et froids
D'où tombent les frissons, les toux, les pleurésies ;
Je ne m'expose point aux églises moisies [2].

Pour rien au monde, il ne voudrait assister à un sermon :

1. *Depuis l'exil*, t. III, p. 158.

2. Il fut un temps où Victor Hugo professait moins de dédain pour les « églises moisies ». Il n'y a point attrapé de « pleurésies », et il en a rapporté quelques-unes de ses plus belles inspirations, la pièce des *Voix intérieures*, par exemple, qui commence ainsi :

C'était une humble église au cintre surbaissé,
L'église où nous entrâmes,
Où, depuis trois cents ans, avaient déjà passé
Et pleuré bien des âmes...

Quant à moi, je me tiens
Le plus loin que je peux des orateurs chrétiens ;
J'écris sur mon carnet : Fuis Nonotte, et je cloue
A mon chevet : Ne point aller à Bourdaloue [1].

Aussi bien, pourquoi irait-il écouter des sermons, lui qui en fait, — et qui les vend fort cher ? A les bien prendre, en effet, qu'est-ce que *les Contemplations*, dans leur dernière partie, et *les Misérables*, dans maint et maint chapitre ? qu'est-ce que *le Pape*, *la Pitié suprême*, *Religions et Religion*, sinon des sermons et des *prêches* ? Victor Hugo y parle *ex cathedrâ*, de sa chaire à lui, qui est la plus élevée de toutes, et du haut de laquelle sa parole descend sur la Ville et le Monde. Toute sa vie sans doute il a compris qu'il avait « charge d'âmes », et l'on sait bien qu'il n'a rien négligé, dans ses poésies, dans ses romans, dans son théâtre, pour éclairer ces pauvres âmes, pour entretenir en elles la flamme des nobles sentiments et des vertus. Il n'a pas rempli, cependant, toute sa mission. Son œuvre, si vaste et si haute qu'elle soit, n'a pas encore reçu son couronnement. Le moment est venu de le lui donner. Maintenant que les ombres du soir descendent sur le front du poète, l'heure a sonné pour lui de réunir en un corps de doctrines les vérités religieuses et morales éparses dans ses livres, de *Lucrèce Borgia* aux *Chansons des rues et des bois*. Il écrira donc son testament philosophique. Il donnera au monde son Évangile, et ce sera *Religions et Religion*.

1. Mme de Sévigné, qui n'était pas plus bête que Victor Hugo, « allait en Bourdaloue » toutes les fois qu'elle le pouvait. Et lui-même est-ce qu'aux plus beaux temps de son génie et de sa gloire, il n'était pas *allé à Ravignan ?* Je lis dans *la Mode* de 1842 : « Parmi les auditeurs du P. Ravignan on compte, *tous les dimanches*, *au banc d'œuvre* de Notre Dame, Chateaubriand, Berryer, Hyde de Neuville, Brézé, Fitz-James, Lamartine, *Victor Hugo*, MM. Molé, de Barante, etc. » — *La Mode* des 19 mars et 2 avril 1842.

L'Évangile selon Victor Hugo a cela pour lui d'être à la portée de toutes les intelligences. Rien de plus facile à comprendre, et, en même temps, dans la pratique, comme on va le voir, rien de plus commode.

Toutes les religions sont fausses. Pas une qui ne repose sur l'erreur et le mensonge, qui ne soit une insulte à la divinité.

Tous les cultes sont grossiers et abrutissants. Pas un temple, pas un autel qui n'ait pour pilier et pour soutien la fourberie du prêtre et l'imbécillité du croyant.

Mais, de toutes les religions, la plus idiote est la religion chrétienne ; de tous les cultes, le plus malfaisant, est le culte catholique. Le catholicisme se résume et se condense dans la papauté ; or, la papauté est l'abrégé de tous les vices, le sommaire de tous les crimes :

Toute la turpitude et tout l'orgueil humain
Se donnent rendez-vous dans la Ville éternelle.
Tout vient là, dol, parjure, impureté charnelle,
Tous les forfaits connus et tous les inconnus,
Tous les crimes masqués et tous les vices nus;
Rome appelle à son lit tous ces passants infâmes.
Rome, l'entremetteuse et la marchande d'âmes,
Rit, et se prostitue, une tiare au front...

Devant les crimes des prêtres, devant leurs mensonges sans nombre, l'indignation déborde du cœur du poète :

Et dire que la terre est tout entière en proie
Aux affirmations de ces prêtres sans joie,
Sans pitié, sans bonté, sans flambeau, sans raison,
Dout l'ombre, l'ombre, l'ombre et l'ombre est l'horizon.

L'homme est-il donc irrémédiablement voué à l'erreur et à la nuit ? Ne verra-t-il jamais se lever sur son front l'aube de la vérité, le soleil de la justice et de la raison ? Non, il ne sera pas dit que l'âme et la conscience humaine subiront éternellement le joug des « porteurs de rabats ». Consolez-vous, ô vivants ! Au prêtre menteur

succède enfin le mage inspiré. Écoutez-le, recueillez ses enseignements,

Car l'homme fait le prêtre et Dieu seul fait le mage.

Le mage, c'est Victor Hugo, le « voyant direct » capable, comme Jean de Pathmos,

De regarder l'obscur, de tâter l'impalpable.

Or, voici ce qu'il nous annonce, — après Robespierre, cet autre « Mage » : Il y a un *ÈTRE SUPRÊME*. Dieu existe.

Il est ! il est ! il est ! il est éperdûment !

Homme, n'en cherche pas plus long, n'en demande pas davantage. Contente-toi de savoir qu'il est quelque part un Dieu quelconque, et que Victor Hugo est son prophète.

Vis, et fais ta journée, aime et fais ton sommeil.

Et surtout, ô homme, rappelle-toi ceci : *PAS DE RELIGION*[1] !

Vainement le nom de Dieu est prononcé dans le livre de Victor Hugo ; vainement son existence y est reconnue ; les doctrines et les théories du poète ne vont ici à rien moins qu'à détruire Dieu, l'âme, la vie future, la loi morale. En s'efforçant de ravir à l'ouvrier, à l'homme du peuple, les croyances qui seules peuvent illuminer d'espérances son travail et ses douleurs, il a fait une

1. Voici ce qu'écrivait vers ce même temps, dans un livre d'un rare mérite, M. l'abbé *Bougaud :* « O hommes, ayez une religion. Soyez catholiques ou protestants, soyez Juifs et même turcs, mais ayez une religion... Vivre sans Dieu, sans autels, sans prières, sans culte, c'est reculer plus loin que le barbare ; c'est descendre au-dessous du sauvage ; c'est s'excommunier de l'humanité. » *Le Christianisme et les Temps présents*, t. II, p. 5.

œuvre détestable. En essayant à son tour d'*écraser l'infâme*, d'anéantir le christianisme et avec lui toute religion, Victor Hugo était plus coupable encore que Voltaire. Voltaire, lui, au moins, ne se vantait pas d'être l'ami du peuple.

III

Depuis longtemps, l'homme politique et le poète ne faisaient qu'un chez Victor Hugo : ils ne marchaient plus l'un sans l'autre. Entre *la Pitié suprême* (février 1879) et *Religions et religion* (avril 1880), prennent place le second discours sur l'amnistie (séance du Sénat du 28 février 1879), le discours sur l'Afrique prononcé, le 18 mai suivant, au banquet commémoratif de l'abolition de l'esclavage, le discours sur la question ouvrière, prononcé au théâtre du Château-d'Eau, le 4 août. Ce dernier discours n'a pas été recueilli dans les volumes d'*Actes et Paroles*. Il ne laisse pas cependant d'être assez curieux. A l'heure même où parlait le poète, on inaugurait à Nancy un monument en l'honneur de M. Thiers. Venus tous deux de la monarchie à la république, on aurait pu croire qu'ils sympathisaient un peu l'un avec l'autre. Il n'en était rien. Si M. Thiers s'était converti au républicanisme, il était resté un *classique impénitent*. Il ne se cachait pas de mettre Casimir Delavigne et Scribe au-dessus de Hugo et de préférer *Louis XI* et *la Camaraderie* aux *Burgraves* et à *Ruy Blas*. Victor Hugo avait contre lui un autre grief. Cette présidence de la République, objet des ardentes poursuites du poète, M. Thiers n'avait eu qu'à étendre la main pour la saisir. Où le Titan avait échoué, le nain avait réussi. Il était écrit qu'un jour ou l'autre le Titan se vengerait. Le mo-

ment venu, il le fit, d'un seul mot, avec une dextérité charmante. Là-bas, à Nancy, rangés autour du monument, les orateurs célébraient sur tous les tons, en prose et en vers, la gloire de M. Thiers ; ils s'époumonnaient à faire de lui un grand patriote, un grand homme d'État, un grand orateur, un grand historien, un homme d'un génie incomparable. Ici, au Château-d'Eau, Victor Hugo se garde bien de protester ; seulement, sans avoir l'air d'y toucher, il déboulonne la statue. Il dit simplement ceci :

Ces faits démesurés, les isthmes coupés, les mers apportées, l'Afrique habitable, commencent par la raillerie, le sarcasme et le rire. Il faut s'y attendre. C'est la première épreuve. Et quelquefois ceux qui se trompent le plus sont ceux qui devraient le moins se tromper. Il y a quarante-cinq ans, *un homme distingué, M. Thiers*, a déclaré que les chemins de fer seraient le hochet de Paris à Saint-Germain. *Un autre homme distingué*, qui faisait autorité dans la science, *M. Pouillet*[1], a affirmé que le télégraphe électrique serait l'amusement des cabinets de curiosités. Ces joujoux ont changé le monde[2].

Un *homme distingué*, — distingué à l'égal de *M. Pouillet !* Voilà M. Thiers bien loti !

Les volumes, cependant, continuaient de se succéder. Le 24 octobre 1880 parut un nouveau poème : *l'Âne*.

L'Âne de Victor Hugo se nomme Patience. Ce n'est pas un âne bâté, mais un âne savant qui a étudié toutes les sciences et lu tous les livres. Il ne ressemble en rien, et pour mille raisons, au baudet de La Fontaine qui, passant dans un pré de moines, s'était contenté de broûter un peu d'herbe tendre. Maître Patience a passé, lui, dans

1. M. Pouillet, membre de l'Académie des sciences, directeur du conservatoire des arts et métiers.
2. *Le Temps*, n° du 5 août 1879.

un pré de philosophes, il y a séjourné longtemps, et il a tondu de ce pré cent fois, mille fois la largeur de sa langue. Un jour, il entre dans la maison d'Emmanuel Kant comme dans un moulin ; et là, se mettant à son aise, après quelques « hi-han » préliminaires, il fait au docteur de Kœnigsberg un long *prêche*, — un sermon en trois points et en trois mille vers. Avec une verdeur peu commune, il dit son fait à la science. La science est vaine, puérile, ridicule. Elle est pleine de brouillards, de contradictions et d'erreurs. Elle déforme l'esprit humain. Plusieurs heures durant, l'Ane a parlé seul ; Kant n'a même pas essayé de l'interrompre. Quand Patience a disparu, le philosophe se dit, pour se rassurer, que rien n'est inutile ; que tout sert, même l'erreur, et qu'un jour viendra bien où la science fera la lumière et distribuera la vie. Si la réflexion est consolante, elle est un peu courte : soixante vers pour répondre à trois mille !

Le lecteur, en fermant le volume, se demande à quoi rime ce sermon et ce que peut bien signifier cette réhabilitation de l'ignorance. Victor Hugo est un des apôtres de la perfectibilité indéfinie de l'homme, un de ceux qui croient au progrès illimité de la raison, à la toute-puissance de la science, à la vertu indéfectible du livre. Et le voilà qui bafoue la raison, qui se rit de la science, qui tourne en ridicule le livre. Il y a là une énigme, à laquelle je ne vois, pour ma part, qu'une seule explication. M. Jules Claretie raconte quelque part que Victor Hugo lui disait un jour : « Je ne lis que les livres qu'on ne lit pas. » De la fréquentation de ces livres ignorés, il avait retiré une sorte d'érudition particulière, spéciale, extraordinaire, bizarre ! Fallait-il perdre le fruit de ces lectures ? Le poète ne l'a pas pensé, et j'imagine que, s'il a écrit *l'Ane*, ça été surtout pour avoir occa-

sion de faire montre de son érudition à nulle autre pareille. Son but n'était point de renier le progrès, d'invectiver la science, mais tout simplement *d'épater* le lecteur. Tel ce héros de Corneille, qui croyait éblouir les dames en étalant devant elles « force mots qu'elles n'entendaient pas », et en leur tenant ce discours :

> Si vous avez besoin de lois et de rubriques,
> Je sais le Code entier avec les Authentiques,
> Le Digeste nouveau, le vieux, l'Infortiat,
> Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat[1] !

Jason, Balde, Accurse, Alciat ! Ce brave Corneille croit avoir fait merveille avec ces quatre noms et qu'après cela il faut tirer l'échelle ! Avec Victor Hugo ce n'est pas quatre noms que nous avons, ce n'est pas quarante, ce n'est pas cent, ce n'est pas deux cents, c'est *quatre cents*, et les plus barbares, et les plus biscornus :

> Plus ils blessent l'oreille et plus ils semblent rares.

Vous diriez que le poète joue au nom placé. Il va toujours, citant Goar, Cordus, Carpocras, Anthyme, Sophron, Torniel, Plancarpin, Zonare, Hodierna, Sabrobosco, Hervédius, Sosiclès, Chiffletius, Œnesidème, Alegambe, Gennade, Thégan, Sigonius, Sostrate, Glycas, Théophane, Ancelin, Cicchi, Paz, Coger, Maugras, Lycosthène, Akibas, Ibas, Chalcondyle, Ammirato, Bohier, Molaribus, Sosibe, Levera, Bactomez, Batiras, Théétète, Cramaud, Paschasin, Pellagrue, Granallachs, Psellus, Blastus,

> Abundius qui fut diacre d'Anicetus...

Le lecteur demande grâce ; il s'écrie :

> J'étouffe ! oh ! respirer ! respirer ! respirer !

1. *Le Menteur*, acte I, scène VI.

Vaine demande! supplique inutile! Rien ne peut arrêter le torrent, rien ne peut détourner l'avalanche.

Oh! cliquetis de noms, tohu-bohu, rumeurs,
Champ de foire, Babel! chaos! auquel entendre?

Au cours de son poème, Victor Hugo a fait une gorge chaude de ses confrères de l'Académie :

O le bon vieux palais gardé par deux lions!
La science met là tous ses tabellions.
Et l'on se complimente et l'on se félicite;
Et moi l'âne, qui suis parmi vous en visite,
Je n'aurais jamais cru que l'homme triomphât
A ce point de son vide, et, si nul, fût si fat!
Avec *Diafoirus Bridoison* fraternise;
Le *dindon* introduit l'*oie* et la divinise [1].

Je crois bien que ses confrères ne lui en auront pas beaucoup voulu. Ne s'était-il pas chargé lui-même de les désarmer — en les faisant rire, — puisqu'il avait semé, à chaque page de son livre, des vers comme ceux-ci :

Le grand ciel étoilé, c'est le crachat de Dieu....
Dans l'océan Progrès il n'est point de cap Non!....
Toujours l'idée aura pour nombril le défaut....
Nier est votre roue et croire est votre essieu....
Hélas! *X Y Z* en sait moins qu'*A B C*....
Horreur! et l'on va voir le point, bille fatale,
Tomber enfin sur l'*I*, ce bilboquet tantale!....
Le singe reparaît sous l'homme palimpseste...
Peux-tu guérir l'abcès du volcan poitrinaire?....
La mamelle de l'ombre est là; peux-tu la traire?....
Et la grenouille idée enfle le livre bœuf...

IV

Le couronnement de Voltaire (30 mars 1778) avait coïncidé avec l'apparition de la plus médiocre de ses pièces, la tragédie d'*Irène*. De même, au lendemain de

1. *L'Ane*, p. 10.

la publication de *l'Âne*, le plus médiocre de ses ouvrages, Victor Hugo reçut à son tour les honneurs de l'apothéose. Le dimanche 27 février 1881, Paris fêta l'entrée du poète dans ses quatre-vingts ans.

Dès le matin, une foule animée se pressait autour de la maison de l'avenue d'Eylau, décorée par les soins de la ville de Paris. Devant la porte, sur un piédestal aux couleurs bleues et roses frangées d'or, un grand laurier d'or dont la pointe touche au premier étage. A droite et à gauche de la marquise, deux estrades couvertes de plantes et de fleurs, que venait d'envoyer M. Alphand, le ci-devant organisateur des fêtes impériales. Comme il avait jeté les lilas et les roses devant Napoléon III, il les prodigue avec le même zèle à l'auteur des *Châtiments*. A onze heures, arrive une députation de petits enfants avec une bannière blanche et rose portée par une fillette en blanc qui récite des vers de M. Catulle Mendès. Un peu avant midi le conseil municipal, ayant à sa tête MM. Thorel, Sigismond Lacroix et Murat, vint se placer sous la fenêtre de Victor Hugo, qui répéta une fois de plus son éternel hosanna en l'honneur de la *Ville Sacrée* :

Je salue Paris, dit-il, je salue la ville immense.

Je la salue, non en mon nom, car *je ne suis rien;* mais au nom de tout ce qui vit, raisonne, pense, aime et espère ici-bas.

Les villes sont des lieux *bénis;* elles sont les ateliers du travail divin. *Le travail divin, c'est le travail humain.* Il reste humain, tant qu'il est individuel; dès qu'il est collectif, dès que son but est plus grand que son travailleur, il devient divin : *le travail des champs est humain, le travail des villes est divin.*

De temps en temps, l'histoire met un signe sur une cité. Ce signe est unique. L'histoire, en quatre mille ans, marque ainsi trois cités qui résument tout l'effort de la civilisation. Ce qu'Athènes a été pour l'antiquité grecque, ce que Rome a été pour l'antiquité romaine, Paris l'est aujourd'hui pour l'Eu-

rope, pour l'Amérique, pour l'univers civilisé. C'est la ville, et c'est le monde. Qui adresse la parole à Paris, adresse la parole au monde entier. *Urbi et orbi.*

Donc, moi, *l'humble passant*, qui n'ai que ma part de votre droit à tous, au nom des villes, de toutes les villes, des villes d'Europe et d'Amérique, et du monde civilisé, depuis Athènes jusqu'à Moscou, en ton nom, Rome, en ton nom, Berlin, je glorifie avec amour et je salue la *ville sacrée*, Paris [1].

Depuis trente ans, avec une constance admirable, Victor Hugo ne se lassait point de passer ainsi la rhubarbe à Paris. Il était bien juste que Paris, à son tour, lui passât le sené.

Le discours achevé, le conseil municipal s'éloigne. Le défilé commence. Les corporations, les chambres syndicales, les sociétés et les orphéons se succèdent, bannières au vent, au bruit des fanfares jouant leurs pas redoublés, aux cris de *Vive Victor Hugo! Vive la République !* La Société des gens de lettres ouvrait la marche. Derrière elle, les élèves des lycées de Paris et de Versailles rangés en compagnies. Venaient ensuite en bonne place « les loges maçonniques, qui ont presque toutes envoyé des délégués. Les francs-maçons, revêtus de leurs insignes, sont rangés par quatre et défilent dans le plus grand calme [2] ». Comme les franc-maçons, d'ailleurs, la plupart des députations n'ont aucun rapport, même le plus lointain, avec la littérature et la poésie. Après les sociétés de gymnastique, les tireurs de France et d'Algérie, les employés du Commerce et de l'Industrie, défilent les tailleurs et les bottiers, les parqueteurs, les horlogers, les gantiers, les galochiers, les plombiers zingueurs, les tonneliers, les charpentiers, les scieurs de long, les serruriers, les tourneurs sur bois,

1. *Depuis l'exil*, t. IV, p. 9.
2. *Depuis l'exil*, t. IV, p. 15.

les jardiniers, les décolteurs, les potiers d'étain, les tourneurs-robinetiers, les boulangers viennois, les chapeliers, les garçons de magasin, les papetiers-régleurs, les sertisseurs, les ouvriers en bâtiment, les cordiers, les doreurs sur bijoux, les chauffeurs-conducteurs-mécaniciens, les tienturiers dégraisseurs, les confiseurs, les pâtissiers, les fumistes, les layetiers-emballeurs... J'en passe et des meilleurs.

Les musiques jouaient la *Marseillaise* et le *Chant du départ*. Au seuil de la maison se dressait un buste de la République, devant lequel s'entassaient les couronnes que chaque délégation déposait en passant.

Durant toute la journée, le temps avait été gris et froid; il était tombé un peu de neige. Le soleil d'Austerlitz avait manqué à ce triomphe du poète. La fête n'en avait pas moins été grandiose : elle avait offert un spectacle inoubliable. Seulement cette fête avait présenté un caractère plus politique que littéraire. Elle avait eu pour promoteur un journaliste aujourd'hui bien oublié, M. Edmond Bazire. Ancien rédacteur à *la Réforme* et à *la Marseillaise*, Edmond Bazire avait pris part, en 1871, au mouvement communaliste. Ayant réussi, lors de l'entrée des troupes de Versailles, à sortir de Paris et à franchir la frontière, il n'était rentré en France qu'à la fin de 1876. En 1881, il était l'un des collaborateurs d'Henri Rochefort à *l'Intransigeant*. Le premier, dans un petit journal, *le Beaumarchais*, il émit l'idée de célébrer solennellement l'anniversaire de la naissance de Victor Hugo. Dans sa pensée, la manifestation devait être surtout une manifestation démocratique et révolutionnaire. La journée du 27 février n'avait pas trahi ses espérances [1].

1 Voir, dans *l'Intransigeant* du 1er juillet 1892, une notice nécrologique sur Edmond Bazire.

V

Le Pape, *la Pitié suprême*, *Religions et Religion*, *l'Ane* ne formaient chacun qu'un demi-volume. Au mois de mai 1881, sans doute pour montrer qu'à la veille de ses quatre-vingts ans il était plus vivant que jamais, Victor Hugo publia *les Quatre vents de l'Esprit* en deux forts volumes, contenant ensemble neuf à dix mille vers [1].

Ces deux volumes se divisent en quatre parties : le *Livre satirique*, le *Livre dramatique*, le *Livre lyrique*, le *Livre épique*.

Le *Livre satirique* se compose, pour une bonne part, de dithyrambes en l'honneur de Victor Hugo... par Victor Hugo lui-même. Déjà, dans *William Shakespeare* et dans *l'Art d'être grand père*, il avait longuement développé cette idée qu'entre ses œuvres et celles de Dieu il y avait, non pas seulement un rapport de ressemblance, mais un rapport d'identité [2]. Dans *les Quatre vents de l'Esprit*, il nous montre Zoïle faisant aux ouvrages de Dieu précisément les mêmes reproches que Gustave Planche et Nisard ont adressés aux ouvrages de Victor Hugo [3]. En réalité, les deux *créations* sont pareilles chez les deux *auteurs* : mêmes qualités et mêmes défauts au même degré et dans la même mesure. Ce qui est dû à l'un est donc dû à l'autre. Ce qui est dû à Dieu est dû à Victor Hugo. Le critiquer, c'est commettre un *sacrilège*.

1. *Les Quatre vents de l'Esprit* furent mis en vente le 31 mai 1881.

2. Voir dans *William Shakespeare* les pages 348 à 361. — Voir, dans *l'Art d'être grand-père*, la pièce : *Encore Dieu, mais avec des restrictions* et *le Poème du Jardin des Plantes*, I.

3. *Les Quatre vents de l'Esprit*, livre I, XLII : *Dieu éclaboussé par Zoïle*.

C'est pourquoi, à côté des nombreuses pièces consacrées à la glorification du poète, le *Livre satirique* en renferme d'autres, destinées à clouer au pilori ceux qui ont refusé de plier le genou devant lui et de l'adorer. Depuis dix ans, il réclame l'amnistie, pour les gens qui ont brûlé Paris et fusillé les otages ; l'amnistie ne saurait s'étendre à ceux qui ont médit de ses discours. Vingt fois déjà il les a pendus haut et court au gibet de ses rimes. Qu'à cela ne tienne ! il écrira encore :

> Le vieil esprit de nuit, d'ignorance et de haine,
> Des clous de Jésus-Christ forge à l'homme une chaîne...
> Il tient dans ses dents l'âme humaine et la grignote.
> Il inspire *Nisard*, *Veuillot*, *Planche*, Nonotte,
> Laisse derrière lui tout cœur mort et glacé,
> Et l'herbe ne croît plus où son *ÂNE* a passé [1].

Entre temps, le poète parle de sa douceur, de sa bénignité, de son dédain des injures. Il donne à une pièce ce titre : *Se laisser calomnier* [2]. Ce thème lui plaît, et il y revient en maint endroit :

> Je suis calomnié. Pourquoi ? parce que j'aime
> Les bouches sans venin, les cœurs sans stratagème.
> Le bonze aux yeux baissés m'abhorre avec ferveur,
> Mais qu'est-ce que cela me fait, à moi rêveur ?

Que le « bonze » pourtant prenne garde à ne pas tirer par la manche ce « rêveur » ; qu'il ne se fie pas trop à cette sérénité olympienne. Pour avoir osé critiquer l'auteur du *Pape* et de *Religions et Religion*, Mgr de Ségur a été traîné aux gémonies. Victor Hugo insulte furieusement ce prêtre qui dépensait sa fortune et sa vie

1. *Les Quatre vents de l'Esprit*, t. I, page 122. — Voir aussi pages 103 et 155. Le poète ne désarme pas même devant la mort. Gustave Planche est mort depuis vingt-trois ans. Dans la pièce intitulée : *Dieu éclaboussé par Zoïle*, Victor Hugo écrit :

> Heureusement pour *Dieu* que Planche est décédé.

Pour Dieu... lisez : *Pour Victor Hugo*.

2. *Les Quatre vents de l'Esprit*, t. I, p. 30.

au service des œuvres populaires, cet évêque, aveugle comme Mgr Myriel, et, comme lui, doux et charitable :

Muse, *un nommé Ségur*, évêque, m'est hostile ;
Cet homme violet me damne en mauvais style ;
Sa prose réjouit les hibous dans leurs trous...
. . . . . Au séminaire,
Un jour que ce petit bonhomme plein d'ennui
Bêlait un *oremus* au hasard devant lui,
Comme glousse *l'oison*, comme la vache meugle,
Il s'écria : — Mon Dieu ! je voudrais être aveugle ! —
Ne trouvant pas qu'il fît assez nuit comme ça.
Le bon Dieu, le faisant *idiot*, l'exauça.
. . . . . .
J'aime en ce noble abbé ce style paysan.
C'est *poissard*, c'est exquis. Bravo ! Cela vous plonge
Dans une vague extase où l'on sent le *mensonge*.
. . . . . Et l'on ne sait pas trop,
Dans cette vision où le démon chuchote,
Si l'on voit un *évêque* ayant au dos la hotte
Ou bien un *chiffonnier* ayant la mître au front [1].

La haine de l'Église est, du reste, la note dominante du *Livre satirique*. On y lit ces vers adressés aux *Prêtres*, aux *Bonzes*, comme il se plaît à les appeler :

Le genre humain, couvert de *rongeurs* ténébreux,
Sent s'élargir sur lui vos hordes invisibles...
Nul répit. Vous aimez les ténèbres utiles
Et vous y rôdez, *vils* et vainqueurs, ô *reptiles !*...
Quelles que soient votre ombre et votre petitesse,
Je devine, malgré vos soins pour vous cacher,
Que vous êtes sur nous et je vous sens marcher
Comme on sent remuer les mineurs dans la mine,
Et je ne puis dormir, tant je hais LA VERMINE.
Vous êtes ce qui hait, ce qui mord, ce qui ment.
Vous êtes l'implacable et *noir fourmillement*,
Vous êtes ce prodige affreux, l'insaisissable.
Qu'on suppose vivants tous les *vils* grains de sable,
Ce sera vous. Rien, tout. Zéro, des millions.
L'horreur. Moins que des vers et plus que des lions.
L'insecte formidable. O monstrueux contraste...
Vous êtes l'innombrable, et dans l'ombre infinie,
Fétides, sur nos peaux, mêlant vos petits pas,
Vous vous multipliez ; et je ne comprends pas
Dans quel but Dieu livra les empires, le monde,
Les âmes, les enfants dressant leur tête blonde,

1. *Les Quatre vents de l'esprit*, t. I, p. 111.

Les temples, les foyers, les vierges, les époux,
L'homme, à l'épouvantable immensité des *poux*[1].

Ces vers où nos prêtres, nos évêques sont traités de *vermine* et de *poux*, Victor Hugo les a publiés au lendemain de l'exécution des décrets du 29 mars 1880. On chasse Dieu de l'école, on arrache le crucifix de la salle des malades, on expulse les religieux de leurs monastères. C'est le moment qu'il choisit pour se ranger du côté des proscripteurs et pour insulter les victimes.

Le *Livre dramatique* est rempli par une œuvre en partie double, *les Deux trouvailles de Gallus*. Comme le coq de la fable, le duc Gallus, cherchant un jour un grain de mil, trouve une perle dans un burg en ruines, au fond de la forêt. Moitié princesse, moitié paysanne, Nella demeure avec son père dans ce palais de chaume. Elle trait les vaches, elle porte aux moissonneurs leur dîner dans les champs, elle lave à la fontaine et fait la lessive, comme Nausicaa. Pour Gallus, coq grisonnant et légèrement déplumé, mais landgrave de Souabe, portant sur son cimier l'aigle à deux têtes, ce sera un jeu de séduire cette belle fille. Il aura, pour l'aider dans son entreprise, son chambellan, le baron Gunich, « baron à tout faire ». Les choses, cependant, ne vont pas toutes seules. Nella aime George, jeune étudiant que tout le monde croit et qui se croit lui-même fils d'un vieux maître de forges, alors qu'il est en réalité le neveu de Gallus et le fils du feu duc George Ier, dont Gallus a traîtreusement usurpé la couronne. A la dernière scène, tout s'arrange. Comme Nella n'est rien moins, de son côté, que la fille du baron d'Holburg, un grand seigneur

1. Les Quatre vents de l'esprit, livre I, ch. xxvi. *Les Bonzes.* — Voir aussi : *Ecrit sur la première page d'un livre de Joseph de Maistre : — Le bout de l'oreille ; — Sur un portrait de sainte ; — Aux prêtres.*

tombé, un héros déchu, le duc Gallus marie les deux amoureux et abdique en leur faveur. Ce dénouement d'opérette a eu l'heur d'exciter l'enthousiasme de Paul de Saint-Victor qui, après l'avoir rapporté, ajoute avec un sérieux admirable : « Ce sont là les coups du génie : la comédie en paraît toute transfigurée. Il n'y a pas de drame rempli d'actions et de passions pathétiques que n'illustrerait cette abdication magnanime [1]. »

Après la comédie, le drame. — Une route sur le versant d'une colline boisée. Une chaumière et, à la fenêtre ouverte, une belle fille qui se peigne. Passe un coche de voyage et de gala, tout doré, blasonné d'armoiries, surmonté d'une couronne princière. C'est le duc Gallus qui s'éloigne de ses anciens États et se rend à Paris, accompagné du fidèle Gunich. Il se penche à la portière et s'écrie : « Ah ! la charmante fille ! » Mais déjà le carrosse a disparu ; et voici que s'arrête devant le pauvre logis une charrette traînée par un âne, avec un paysan en blouse juché sur un tas de fumier. Le paysan, qui répond au nom de Harou, vient chercher la villageoise, qui répond au nom de Lison, pour la conduire à l'église, où ils doivent se marier sur le coup de midi. Il n'est encore que neuf heures. Quand midi sonnera, Lison galopera sur la route de Paris dans la voiture à quatre chevaux du duc Gallus. Cette fois, le vieux coq a trouvé, non pas une « perle » *Margarita*, — mais une « pâture » — *Esca*, — la pâture qui convient à ses vices.

A Paris, Lison, devenue la marquise Zabeth, mène à grandes guides la vie galante. Abbés, vicomtes et marquis remplissent son boudoir, et le duc, loin de s'en offusquer, est le premier à en rire. Rien n'est charmant, à ses yeux, comme de voir sortir « d'une perle un dé-

1. *Victor Hugo*, par Paul de Saint-Victor, p. 356.

mon ». Il met son orgueil à dépraver cette belle créature, heureux de ne lui avoir jamais découvert le plus léger battement de cœur. Un soir, il est seul avec elle. Zabeth l'a retenu à souper. Quand les valets sont sortis, elle se redresse, et, terrible, indignée, vengeresse, elle maudit Gallus. Elle arrache les colliers roulés à son cou, les bracelets cerclés à son bras, elle les foule aux pieds, et le flot de sa colère monte toujours. Les vers succèdent aux vers, les tirades aux tirades. Les antithèses font rage. Tout d'un coup, elle tire de son corsage une bague italienne qui recèle le plus violent des poisons, elle l'approche de ses lèvres :

— Ciel! mais c'est un poison! la mort terrible et prompte...
— Boire la mort n'est rien, quand on a bu la honte.
Adieu, je prends mon vol, triste oiseau des forêts.
Personne ne m'aima, je meurs...

GALLUS se jetant à ses pieds.

Je t'adorais!

Le poète avait autrefois réhabilité la courtisane par l'amour, il la réhabilite aujourd'hui... par le suicide! Aussi bien le suicide est l'*ultima ratio* de ses drames et de ses romans. Quand ils ne périssent pas par le poignard ou sur l'échafaud, ses héros mettent fin eux-mêmes à leurs jours. La liste est longue de ceux qui, au dernier acte ou au dernier chapitre, brusquent ainsi le dénouement : Hernani, Dona Sol, Quasimodo, Ruy Blas, Guanhamara, Javert, Gilliatt, Gwynplaine, Cimourdain, Zabeth. En voilà dix bien comptés, et sur la tombe de la marquise Zabeth, nous pouvons faire une croix.

Parlant, dans *Profils et Grimaces*, en 1856, des œuvres inédites que Victor Hugo avait alors en portefeuille, M. Vacquerie faisait figurer dans son énumération, à côté des *Contemplations* et des *Petites Épopées*, *le Théâtre en liberté*. C'est du *Théâtre en liberté* que

sortaient les deux pièces publiées dans *les Quatre Vents de l'Esprit*. Elles appartiennent donc à la meilleure époque du poète. Elles sont conduites avec art; l'esprit y abonde, le vers y est merveilleusement venu, étincelant et railleur, vigoureux et souple. Seulement nous avons déjà vu ailleurs ces forêts de Souabe, ces landgraves pour rire, ce duc extravagant, ce chambellan de fantaisie. Ils s'appelaient alors Perdican et Blazius, et ils parlaient en prose. Mais cette prose était riante et claire, fraîche comme une source, vive et légère comme une aile d'abeille. C'était bien la langue qui seyait à ces rôles, la musique qui convenait à ces chansons, à ces songes d'une nuit de printemps ; il ne faut pas leur donner pour accompagnement un orchestre trop bruyant, des saxophones, des cuivres et des clairons d'airain. Il suffit d'une flûte et d'un violon. Alfred de Musset est le vrai maître de chapelle de ces princes de fantaisie, promenant leurs caprices à travers leurs forêts de Thuringe et leurs châteaux de Bohême. Et c'est pourquoi on relira encore *Fantasio* et *On ne badine pas avec l'amour*, quand depuis longtemps déjà seront oubliées *les Deux trouvailles de Gallus*. Comme son landgrave, Victor Hugo a trouvé deux perles. Musset a été plus heureux : il a trouvé « le grain de mil ».

VI

Dans le *Livre lyrique*, Victor Hugo reprend tous les thèmes des *Contemplations*. Si ce ne sont pas des « rognures », ce sont au moins des redites. En vidant son coffre de Guernesey, le poète en a bien retiré quelques diamants et quelques sequins d'or ; mais il a trouvé tout

au fond, à côté des louis et des quadruples, du strass et du chrysocale, et il ne nous a fait grâce de rien, pas même du billon.

Un seul morceau remplit le *Livre épique : la Révolution* [1]. L'idée première de ce poème est d'une simplicité et d'une grandeur saisissantes. Une nuit, le Henri IV de bronze du Pont-Neuf entend une voix d'en haut qui lui crie : « Va voir si ton fils est encore à sa place. » La statue descend de son socle, tourne par la place Dauphine, chemine à travers les ténèbres vers la Place Royale, et là l'homme d'airain dit à l'homme de marbre : « Viens donc voir si ton fils est à sa place encore. » Les deux fantômes équestres montent vers la ville endormie à cette heure, passent devant la porte Saint-Martin et la porte Saint-Denis, et débouchent sur le carrefour où, le front couronné de lauriers, beau comme Apollon, éclairé déjà d'une vague lueur de crépuscule, Louis XIV triomphait, foulant aux pieds de son cheval quatre nations abattues. « Louis, quatorzième du nom, viens voir si ton petit-fils est à sa place encore. » Les trois spectres gagnent le quai, longent les Tuileries et arrivent sur la place Louis XV. Louis XV n'y est plus. A l'endroit où se dressait sa statue, s'élèvent deux poteaux noirs portant un triangle livide. Une tête passe dans l'ombre et il en pleut du sang. L'aïeul de bronze interroge la tête coupée : « Quel est ton crime ? — Je suis le petit-fils de votre petit-fils. — Et d'où viens-tu ? — Du trône. — Et qui donc a construit cette machine horrible ? — O mes pères, c'est vous ! »

Cette vision, cette chevauchée nocturne des trois statues royales pouvait être sublime. Victor Hugo l'a gâtée

1. Ce poème fut écrit à Guernesey. Il est daté sur le manuscrit : *Christmas 1857*.

par des amplifications absolument déplorables. Au moment où les trois cavaliers d'outre-tombe, parvenus sur le quai, s'avancent vers la place Louis XV, le poète ouvre une parenthèse... sur Germain Pilon et les mascarons du Pont-Neuf. L'occasion lui paraît bonne de nous apprendre que le sculpteur des Trois Grâces était un démocrate et un révolutionnaire, et que ses mascarons ne sont rien moins qu'une première ébauche, une maquette des *Misérables*. Cette parenthèse a trois cents vers. La parenthèse fermée, un des masques grimaçants du Pont-Neuf jette un cri. Un cri, c'est d'ordinaire un mot, tout au plus une phrase. Comme il faut que tout soit énorme dans les œuvres du Maître, le *cri* de la « face mystérieuse aux cyniques sourcils » remplit seize pages, trois cent quarante vers. C'est ainsi que Victor Hugo, par des hors-d'œuvre démesurés, par des imaginations bizarres et des grossissements étranges, a défiguré un poème qui promettait d'être admirable, et qui, malgré des parties magnifiques, reste une œuvre manquée.

Comme le *Livre satirique* renfermait le dernier mot du poète sur *l'homme qui fut le prêtre*, le *Livre épique* contient son dernier mot sur *l'homme qui fut le roi*. Le poème que je viens d'analyser, et qui sert de conclusion aux *Quatre vents de l'Esprit*, est destiné, dans la pensée de l'auteur, à vouer au mépris de l'histoire, à une flétrissure immortelle, la royauté, — cette royauté qui a fait la France pièce à pièce, province à province. Non seulement Louis XV, mais Louis XIV, Louis XIII et Henri IV sont peints sous les couleurs les plus odieuses.

Louis XIV serait entré tout botté, le fouet de chasse à la main, dans l'Assemblée législative de 1851, il aurait fait le Deux-Décembre, que Victor Hugo ne le poursuivrait pas d'invectives plus sanglantes. S'il ne le compare

pas, comme Louis Bonaparte, à Cartouche et à Mandrin, il le déclare plus horrible cent fois que Timour et Gengiskhan [1]. Entre la « veuve Scarron jetant sur lui son ombre vile [2] », et Bossuet, « sinistre [3], » applaudissant à ses crimes, Louis le Grand apparaît, dans ses vers, comme un tyran hideux, perpétuellement occupé à dresser des échafauds et à faire tomber des têtes. Les rayons du roi soleil sont faits de têtes coupées [4]; sur son écu, un bonnet de béguine se croise avec la calotte de fer de Torquemada. Son règne est une longue tuerie, une boucherie immense [5], un noir crépuscule où, dans les ténèbres, voltigent les hiboux et les éperviers :

Oui, ce fut comme un vol de sanglants éperviers...
Tout le soir de ce règne appartient aux hiboux;
Dans ce noir crépuscule ils sortent de leurs trous;
Les billots, les poteaux mêlent leurs vagues formes,
Et l'on voit se dresser, monstrueuses, énormes,
Une roue au couchant, une roue au levant...

Et voilà *le Siècle de Louis XIV* de Victor Hugo!

Louis XIII n'est plus, comme dans *Marion Delorme*, un prince faible et morose, qui, le front collé aux vitres de son palais, regarde longuement *tomber la pluie*[6]. La pluie qui tombe maintenant autour de lui est une pluie de sang. C'est le sang qui l'éclabousse « des talons au panache ». Ses mains en sont trempées; son front en dé-

1. Gengiskhan et Timour passés de cent coudées.
2. Conquérant coudoyé par les supplices! nom
Où la veuve Scarron jette son ombre vile.
3. Fer, ravage, viol; le carnage, le sang,
La fange, et Bossuet, sinistre, applaudissant
4. O grandeur, de charnier et de meurtre mêlée,
Qui de têtes de mort apparait étoilée!
5. La boucherie au nord, la tuerie au midi...
Cinq cent mille bannis, *cent mille massacrés*,
Dix mille brûlés vifs, rompus vifs, torturés...
Tourbillon des bûchers sur les places publiques,
Acre fumée ayant des râles dans ses plis...
6. *Marion Delorme*, acte IV, scène VI.

goutte. On l'appelle, celui-là, Louis le Juste, et « ses lois buvaient du sang ».

Il fut comme un couteau, qui tombe,
Son trône ténébreux eut une odeur de tombe,
Et le vautour y songe encore au haut du mont ..
Il semblait à ce roi, sombre tête perdue,
Que toute branche était comme une main tendue
Demandant un cadavre; il ne refusait pas;
Les arbres devenaient potence sous ses pas;
Jamais il ne laissait son prévôt la main vide...
Et de tous les gibets il a tenu l'échelle....
Il cherchait le charnier comme Henri la mêlée;
Il ne haïssait point l'odeur de chair brûlée;
Des chambres de torture il écoutait les bruits;
Ce vendangeur avait, pour pommes et pour fruits,
Les paniers du bourreau pleins de têtes coupées...
Ce règne eut pour plafond l'échafaud qui s'égoutte.

Henri IV n'est pas plus épargné que Louis XIII et Louis XIV dans cet abatis de rois opéré en masse par l'auteur repentant des *Odes et Ballades*. Qu'on ne lui parle plus de la bonté du « roi Henri »; il sait maintenant à quoi s'en tenir : le Béarnais est une franche canaille, un roi bourreau, sacrifiant sans cesse ses sujets à ses plaisirs, aimant à s'entourer, comme son fils, de gibets et de potences. Entre Louis XIII et lui, il n'est pas d'autre différence que celle qui existe entre Trois-Échelles et Petit-André, les aides de camp du grand prévôt. Trois-Échelles est toujours triste, Petit-André est toujours gai, mais tous deux tiennent solidement l'échelle où monte le patient.

Henri, « le meilleur des rois, » a toujours le rire aux lèvres,

Ce roi de belle humeur a ri jusqu'au tombeau.

Mais cet homme de joie est aussi un homme de proie. Rien ne lui plaît comme de faire butiner ses lys, dans

son jardin du Louvre, par « l'essaim noir de Montfaucon ».

> .. .... Autour de ce trône de joie,
> Les juges, pour servir la royauté fougueux,
> Allaient expédiant dans l'ombre un tas de gueux;
> On pendait des marauds et des rustres, rebelles
> A la taxe, à la taille, aux aides, aux gabelles,
> Va-nu-pieds refusant les impôts; il faut bien
> Que quelqu'un paie, en somme, et le roi n'y peut rien...
> Nus, grelottant au vent sous les poutres muettes,
> S'entrechoquant l'un l'autre et heurtés des chouettes,
> Envoyant des bruits sourds jusqu'au royal balcon,
> Les squelettes tordaient leur chaîne à Montfaucon [1]!

Le 13 août 1818, la statue de Henri IV, sortie de la fonderie royale du faubourg du Roule et traînée par quarante jeunes bœufs, se dirigeait vers le Pont-Neuf, par l'allée de Marigny et les quais. A un certain moment, l'énorme bronze refusa d'avancer. Dételant alors les bœufs, la foule se jeta aux roues, au timon, à l'arrière, et porta triomphalement la statue jusqu'à la hauteur du Louvre. Au premier rang de cette foule figurait le jeune Victor Hugo qui, l'année suivante, dans son ode sur le *Rétablissement de la statue d'Henri IV*, rappelait ainsi ce souvenir :

1. Paul de Saint-Victor lui-même ne peut se défendre de protester contre le portrait de Henri IV, tel que Victor Hugo l'a tracé. « Je me refuse, dit-il, à reconnaître, dans le roi cruellement insouciant qu'il nous montre, le prince bienfaisant, restaurateur de la France, qui guérit, en dix ans, les plaies de trois règnes... Je ne vois rien dans l'histoire qui ressemble à cette sinistre peinture. Tout au contraire, les abus mis en coupe réglée, l'agriculture renaissante, le travail encouragé, l'industrie créée, un profond et cordial souci des souffrances du peuple. « Les rois, — disait Henri IV, — tenaient à déshonneur de savoir combien valait un écu ; et moi, je voudrais savoir ce que vaut un liard, combien de peines ont les pauvres gens pour l'acquérir, afin qu'ils ne fussent chargés que selon leur portée. » Non, la légende de Henri IV n'est pas un mensonge. Il était bon, ce « roi gai »; cette gaieté même, qu'on lui reproche, n'était que le rire de sa bonté. Il y parut à sa mort; un grand sanglot éclata, sorti des entrailles de la France... » — *Victor Hugo*, par Paul de Saint-Victor, p. 383.

Par mille bras traîné, le lourd colosse roule.
Ah! volons, joignons-nous à cet effort pieux.
Qu'importe si mon bras est perdu dans la foule!
Henri me voit du haut des cieux[1].

Cette statue, qu'il contribua autrefois à dresser sur son piédestal, il voudrait aujourd'hui la renverser. Ce que n'avait pas essayé la Commune elle-même au mois de mai 1871, à l'époque où elle déboulonnait la colonne Vendôme, Victor Hugo l'entreprend dans ses vers, en 1881. Il consacre les efforts de son génie à cette œuvre anti-française : *le déboulonnement de la statue de Henri IV.*

1. *Odes et Ballades*, livre I, VI. — *Victor Hugo avant 1830*, par *Edmond Biré*, chapitre IV.

CHAPITRE XVI

TORQUEMADA. — LA TROISIÈME LÉGENDE DES SIÈCLES. — LA MORT ET LES FUNÉRAILLES

Torquemada. — Mort de Mme Drouet. *Date lilia.* — *Sunt lacrymæ rerum.* — Troisième série de *la Légende des Siècles.* Victor Hugo et Pie IX. *La Vision de Dante.* — Dernière maladie et mort du poète. Désaffectation du Panthéon. Protestation du cardinal Guibert. — Les funérailles. Dernière antithèse. *Dieu est toujours là.*

I

Les Quatre vents de l'Esprit contenaient une comédie : — *Margarita*, et un drame : — *Esca*. Drame et comédie n'avaient qu'un acte. Le 2 juin 1882, Victor Hugo fit paraître un drame en cinq actes, *Torquemada*. En publiant cette pièce à 80 ans accomplis, le poète ne renouvelait point le miracle de Titien peignant encore à 95 ans la *Bataille de Lépante* et à 97, la *Déposition de Croix* (*Cristo deposto*) [1]. Écrit à Guernesey avant 1859, dans le même temps que la première *Légende des Siècles*, *Torquemada* renfermait de beaux vers, de beaux décors, une mise en scène admirable. Malheureusement, l'action est sans intérêt, les personnages sans vérité.

Le premier acte se passe au monastère Laterran,

1. Cette toile que la mort l'empêcha d'achever, fut terminée par Palma le Vieux, comme l'indique la pieuse inscription tracée au premier plan : *Quod Tizianus inchoatum reliquit, Palma reverenter absolvit, Deoque dicavit opus.* Cette toile se trouve à l'Académie des beaux arts, à Venise.

proche voisin du monastère de Saint-Just, — celui de Casimir Delavigne dans *Don Juan d'Autriche*. A défaut de Peblo le novice, on y trouve un infant et une infante, Sanche de Salinces et Rose d'Orthez, Sanche avec le froc blanc, Rose avec le voile blanc. Élevés ensemble dans le couvent, ils grandissent au milieu des moines, ils courent et jouent dans les arbres. Ils poursuivent des papillons dans le vieux cimetière bossué de fosses, échangeant des serments d'amour sur les tombes.

DONA ROSE

Ah! tu n'as pas su, bête!
Prendre le papillon!

DON SANCHE

Mais j'ai pris le baiser.

Tout à coup ils entendent une voix, des cris qui sortent de dessous terre. C'est un mort qui parle, c'est un vivant renfermé dans un sépulcre. Pour soulever la pierre de l'*in-pace*, ils arrachent la croix de fer d'une tombe, et, s'en servant comme d'un levier, parviennent à desceller la dalle et à rouvrir le caveau. Un moine sort lentement de la fosse, fixe tour à tour son regard sur don Sanche et sur dona Rose, et leur dit :

Vous me sauvez. Je jure, enfants, de vous le rendre.

Quelques années se passent. Les deux enfants vont se marier. L'évêque d'Urgel se prépare à bénir leur union. Avant de se rendre à l'autel, il leur faut seulement paraître devant le roi pour lui prêter foi et hommage. En les attendant, le roi, qui a un caprice pour dona Rose et qui veut se débarrasser de don Sanche, se demande lequel vaut mieux, de lui faire donner un bon coup de dague ou de le faire enfermer dans un cloître.

Comme il est bon prince, il se décide pour ce dernier parti. Il se trouve qu'il a compté sans son hôte et son confident, le marquis de Fuentel, un affreux sacripant, qui, reconnaissant soudain dans don Sanche le fils de son fils, se jure à lui-même d'ajouter un nouveau chapitre à *l'Art d'être grand père*. Le roi lui a donné la clef de son parc secret, avec ordre d'y conduire dona Rose. Il l'y conduit en effet et il y amène également don Sanche. Reste maintenant à leur trouver ailleurs un asile sûr. Le marquis sort pour le chercher. A peine est-il parti, que la porte se rouvre et donne passage au moine de Laterran, à Torquemada, qui a une seconde clef du parc secret. Il a vite fait de reconnaître les deux enfants auxquels il doit la vie, et il leur offre sa protection toute-puissante. Malheureusement don Sanche, qui parle trop, comme tous les personnages du poète, choisit ce moment pour rappeler ce qui s'est passé jadis dans le cimetière du couvent :

> Je m'en souviens, j'y suis encore, il faisait beau,
> On était en avril, moi je cueillais des roses.
> Elle courait après les papillons, les choses
> Que nous disions tout bas se mêlaient au soleil,
> Le soir vint, tout à coup j'entends un cri...

Il n'a garde d'oublier aucun détail ; il raconte comment, pour soulever la dalle, ils avaient besoin d'un levier, et qu'alors, unissant leurs efforts, Rose et lui, ils ont arraché une croix... — Une croix arrachée ! Sacrilège majeur ! C'est égal. Torquemada les sauvera tout de même ; seulement, il les sauvera... autrement. Et donc, au bout de peu d'instants, ce qu'on voit monter et arriver par l'escalier de la terrasse, ce n'est pas le marquis de Fuentel et son riche habit d'Alcantara, c'est la cagoule du porteur de la bannière Noire, — la ban-

nière du Saint-Office, derrière laquelle don Sanche et dona Rose n'ont plus qu'à se ranger dévotement pour aller au bûcher.

Torquemada est le personnage *sympathique* de la pièce. Il brûle les gens, mais c'est de sa part humanité pure. Son apparente cruauté cache une bonté infinie, un immense amour :

> Ah! sans moi, vous étiez perdus, mes bien-aimés!
> La piscine de feu vous épure enflammés.
> Ah! vous me maudissez pour un instant qui passe,
> Enfants! mais tout à l'heure, oui, vous me rendrez grâce ..
> Dragons, tombez en cendre; envolez-vous, colombes!
> Vous que l'enfer tenait, liberté! liberté!

Le poète a visiblement un faible pour son *héros :* on sent qu'il aime en lui le précurseur de ces hommes admirables qui, eux aussi, ont versé le sang par humanité et qui s'appellent Robespierre et Saint-Just.

Ce n'est pas pourtant qu'il n'y ait un monstre dans le drame de Victor Hugo: il y en a même deux. Le roi d'abord. Le roi, c'est Ferdinand V, roi de Castille, d'Aragon, de Grenade et de Sicile; Ferdinand, qui a élevé l'Espagne au plus haut point de puissance, qui a chassé les Maures, conquis le royaume de Naples et donné à Christophe Colomb les trois vaisseaux partis de Palos, le 3 août 1492, pour aller à la découverte du Nouveau-Monde. De tout cela, Victor Hugo n'a nul souci. Ferdinand s'appelle dans l'histoire Ferdinand *le Catholique*. C'est assez pour que le poète fasse de lui un bandit.

> Il est libertin, fourbe, oblique,
> Meuteur, cruel, obscène, athée — et catholique.

Il proclame du reste lui-même, bien haut et devant tous, qu'il est « hideux ». Il se vante « de se ruer ivre à travers le mal », et « d'avoir pour but d'être animal ».

Jamais gredin n'étala plus effrontément ses vices et ses crimes :

Je me plais à compter dans mon cœur, de rage ivre,
Les sombres battements de la haine et j'en veux
Sentir l'âpre frisson jusque dans mes cheveux !
Haïr est bon. Tenir son ennemi qu'on broie
Et qu'on foule aux pieds, ah ! j'en écume de joie.
Je suis l'abîme, heureux d'engloutir l'alcyon !
Je sens un tremblement d'extermination...
Le meurtre est mon ami ; les Caïns sont mes frères.

Après le roi, le Pape. Torquemada se rend à Rome pour demander au Souverain Pontife d'être autorisé à rallumer les bûchers éteints. En route, en haut d'une montagne, au-dessus d'une forêt, où l'on entend un bruit de trompes et de cors et des aboiements confus, il rencontre un ermite, François de Paule, et lui expose ses projets. Pendant que l'ermite essaie de l'en détourner, arrive un chasseur qui a écouté, sans être vu, leur conversation, et qui, s'avançant vers lui, dit :

Torquemada, je te connais. Va-t-en.
Retourne en ton pays ; j'ai reçu ta demande ;
Je te l'accorde. Va, fils. Ton idée est grande.
J'en ris. Rentre en Espagne et fais ce que tu veux...
Je donne tous les biens des juifs à mes neveux...
Fils, vous vous demandiez pourquoi l'homme est sur terre.
Moi, je vais en deux mots le dire. A quoi bon taire
La vérité ? Jouir, c'est vivre. Amis, je voi
Hors de ce monde rien, et dans ce monde moi.
. . . . . .
Avant tout, être heureux. Je prends à mon service
Ce qu'on appelle crime et ce qu'on nomme vice.
L'inceste, préjugé, le crime, expédient.
J'honore le scrupule en le congédiant.
Est-ce que vous croyez que si ma fille est belle
Je me gênerai, moi, pour être amoureux d'elle ?
Ah çà ! mais je serais un imbécile...
Ayons donc de l'esprit. Profitons du temps. Rien
Etant le résultat de la mort, vivons bien !
La salle de bal croule et devient catacombe.
L'âme du sage arrive en dansant dans la tombe.
Servez-moi mon festin. S'il exige aujourd'hui
Un assaisonnement de poison pour autrui,

Soit. Qu'importe la mort des autres! J'ai la vie!
Je suis une faim, vaste, ardente, inassouvie.
Mort, je veux t'oublier; Dieu, je veux t'ignorer.
Oui, le monde est pour moi le fruit à dévorer.
Vivant, je suis en hâte heureux; mort, je m'échappe!

FRANÇOIS DE PAULE, *à Torquemada.*

Qu'est-ce que ce bandit?

TORQUEMADA.

Mon père, c'est le Pape.

Ce Pape, c'est Alexandre VI, Rodriguez Borgia. Membre de l'Inquisition dès 1482, Torquemada fut établi inquisiteur général du royaume de Castille par un bref de Sixte IV, du 2 août 1483. Un autre bref du même Pape, du 7 octobre de la même année, le nomma inquisiteur général d'Aragon. Alexandre VI ne fut élu que le 11 août 1492, en remplacement d'Innocent VIII, successeur de Sixte IV. Il n'avait donc rien à faire dans le drame de Victor Hugo. Oui, mais à celui-ci il fallait un Pape, et besoin était que ce Pape fût un monstre. Voilà pourquoi, à la place de Sixte IV, le poète a mis Alexandre VI.

II

Torquemada ressemblait aux autres drames de Victor Hugo. S'il en avait les défauts, il en avait aussi les qualités. Mais depuis longtemps déjà le drame romantique avait cessé d'être à la mode. Public et lecteurs voulaient autre chose. Le succès fut médiocre. Cet échec n'était pas cependant pour diminuer la gloire de l'auteur d'*Hernani* et de *la Légende des Siècles*. Malheureusement, ni le génie ni la gloire ne protègent contre les rigueurs de la mort le poète en son Louvre. Le lourd coche de la

« Dame maigre [1] » passe sans repos ni trêve sur le pavé des avenues triomphales, comme sur celui des rues obscures où gîtent les pauvres gens :

> Il emporte beauté, gloire,
> Joie, amour, plaisirs bruyants ;
> La voiture est toute noire,
> Les chevaux sont effrayants [2].

Il s'arrêta une première fois devant le n° 50 de l'*avenue Victor-Hugo* [3], le 11 mai 1883. Ici, comme dans les autres circonstances où force m'a été de toucher à la vie privée du poète [4], je céderai la parole à ceux qui fréquentaient chez lui. Voici ce qu'on lisait, à cette date du 11 mai 1883, dans le journal *le Temps*, dont le chroniqueur était M. Jules Claretie :

Mme Juliette Drouet, l'amie fidèle de Victor Hugo, est

1. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 34.
2. *Les Quatre vents de l'esprit*, t. II, p. 76.

> On entend passer un coche,
> Le lourd coche de la mort.
> Il vient, il roule, il approche...

3. Le 9 mai 1881, M. Hérold, préfet de la Seine, s'était, au nom de M. Jules Grévy, transporté dans les salons du poète et lui avait remis copie d'un décret donnant le nom d'*avenue Victor-Hugo* à la partie de l'*avenue d'Eylau* comprise entre la place d'Eylau et l'avenue du Trocadéro. Par suite de ce changement, le n° 130 de l'avenue d'Eylau était devenu le n° 50 de l'avenue Victor-Hugo. Un arrêté préfectoral venait en outre de conférer le nom de *place Victor-Hugo* au quadrilatère formé par les avenues du Trocadéro et d'Eylau et par les rues Mignard et Spontini.

4. « La vie privée doit être murée, mais quand elle se fait voir par-dessus les murs ou qu'elle les abat autour d'elle, on ne peut pas s'arracher les yeux ou le souvenir. Eh bien ! dans cette vie privée indiscrète, Victor Hugo n'a-t-il pas commis d'énormes fautes, d'énormes imprudences, d'énormes maladresses ? Je n'insisterai point, mais ai-je besoin d'insister pour qu'on sente que l'*énormité* est la vie même de Victor Hugo, — de Hugo, la plus grande gloire contemporaine, — non la plus pure, non la plus justifiée, mais la plus... énorme. » — J. Barbey d'Aurevilly, *les Poètes* (2e série), p. 94.

morte cette nuit à trois heures du matin[1]. Elle souffrait d'un cancer à l'estomac et son état depuis plusieurs semaines ne laissait plus d'espoir. — Il y a quelques semaines, dans un dîner intime, Victor Hugo portait la santé de la malade qu'il *avait eu*, disait-il, *le bonheur de rencontrer cinquante ans auparavant*.

Mme Drouet était âgée de soixante-dix-huit ans[2]. Ses obsèques auront lieu demain samedi à la maison mortuaire, 50, avenue Victor-Hugo, et on se rendra au cimetière de Saint-Mandé.

Dans son numéro du lendemain, *le Temps* publiait un article, auquel j'emprunte les passages suivants :

1. Voici, extrait des minutes des actes de l'état civil du XVIe arrondissement de Paris, l'acte de décès de Mme Juliette Drouet, qui ne s'appelait du reste ni *Juliette* ni *Drouet*. *Juliette* était un nom de théâtre. *Drouet* était un nom de guerre : « L'an 1883, le 11 mai, à trois heures du soir, acte de décès de *Julienne-Joséphine Gauvain*, dite Juliette Drouet, âgée de soixante-dix-sept ans, sans profession, née à Fougeres (Ille-et-Vilaine), decedee à Paris, avenue Victor-Hugo, 50, ce matin *à quatre heures :* fille de Julien Gauvain et de Marie Marchandet, décédés ; célibataire. Dressé par nous Albert Poirson, adjoint au maire, officier de l'état civil du XVIe arrondissement de Paris, sur la déclaration de Louis Koch, âgé de quarante-sept ans, professeur au lycee Saint-Louis, à Paris, rue Saint-Sulpice, 27, neveu de la défunte, et de Léon Trébuchet, âgé de cinquante ans, secrétaire chef des bureaux de la huitieme mairie, à Paris, rue d'Anjou, 11, qui ont signé avec nous après lecture. » — M. Léon Trébuchet était le neveu de Mme Victor Hugo.

2. Mme Drouet était âgée de *soixante-dix-sept ans*, comme le porte son acte de décès. M. Claretie, dans ses articles du *Temps* reproduits dans son volume, *la Vie à Paris en 1883*, la fait naître à *Vannes* (Morbihan). Elle était née *à Fougères* (Ille-et-Vilaine). Voici son acte de naissance relevé sur les registres de l'état-civil de Fougères : « Le onze avril mil huit cent six, à trois heures du soir, par devant nous, Louis Binel, maire et officier de l'état-civil de la commune de Fougères, est comparu *Julien Gauvain*, tailleur, âgé de vingt-neuf ans, demeurant à Fougères, rue de la Révolution, lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin, né le jour d'hier, à sept heures du matin, de lui déclarant et de Marie Marchandet, son épouse, auquel enfant il a déclaré vouloir donner les prénoms de *Julienne-Joséphine*. Lesdites déclaration et présentation faites en présence de François Dorange, huissier, âgé de vingt-cinq ans, demeurant à Fougères, et de François Baunier, jardinier, âgé de soixante-huit ans, demeurant en Lecousse, et ont, le père et les témoins, signé avec nous le présent acte, après que lecture leur en a été faite. » Signé : *Julien Gauvain. — Dorange. — François Baunier. — L. Binet.*

La femme en cheveux blancs qui vient de disparaître demeure associée, dans l'histoire littéraire, à l'impérissable souvenir de Victor Hugo. C'est une figure qui avait sa *majesté*...

Il y avait cinquante ans, un demi-siècle, qu'elle vivait dans le rayonnement ou dans l'ombre de Victor Hugo. Elle lui était admirablement dévouée. Tous ou presque tous les manuscrits de Victor Hugo étaient recopiés par elle, avant d'être envoyés à l'imprimerie, et c'est sur cette copie que l'on composait ces ouvrages...

Bastien-Lepage achevait de Mme Drouet un portrait superbe en ces derniers temps, un portrait effrayant de vérité morbide et merveilleux d'exécution. C'est Mme Drouet pâle, minée par la maladie, sa face creuse auréolée encore de ces magnifiques cheveux blancs qu'elle avait eus toute jeune, passant rapidement du noir à la couleur de la neige [1].

Le samedi, 12 mai, eurent lieu les obsèques. Ici encore je reproduis le compte-rendu du *Temps* :

Les obsèques *civiles* de Mme Drouet ont été célébrées cette après-midi, à deux heures et demie...

Les amis du grand poète étaient venus nombreux, tenant à témoigner par leur présence des regrets unanimes causés par la perte de celle qui fut sa compagne dévouée pendant plus de cinquante ans.

La marquise de l'hôtel de l'avenue Victor Hugo était tendue de draperies noires à étoiles et à franges d'argent.

Le cercueil, exposé dans le petit salon japonais attenant à la salle à manger, disparaissait littéralement sous un amas de bouquets et de couronnes.

Dans la salle d'entrée, à gauche du vestibule, avait été déposé un registre où venaient s'inscrire en foule les amis de Victor Hugo.

Dans le grand salon du rez-de-chaussée se tenaient M. Koch, neveu de la défunte, Mme Lockroy (belle-fille de Victor Hugo), le jeune Georges Hugo, MM. Vacquerie, Paul Meurice, Lesclide, qui recevaient les invités.

1. Article de Jules Claretie. — *Le Temps* du 13 mai 1883. — *La Vie à Paris en 1883.*

Le grand poète, accablé par la douleur, a fini par consentir, sur les instances de ses amis, à ne pas suivre le convoi de Mme Drouet, bien qu'il en eût manifesté vivement le désir.

Il est trois heures moins un quart quand on place la dépouille mortelle de Mme Drouet sur le char funèbre.

Le cortège s'ébranle peu à peu escorté par une foule énorme.

Pendant les préparatifs du convoi, Victor Hugo s'est tenu dans ses appartements au premier étage [1].

Victor Hugo avait dit autrefois dans *les Chants du crépuscule :*

> Oh ! si vous rencontrez quelque part sous les cieux
> Une femme au front pur, au pas grave, aux doux yeux,
> Que suivent *quatre enfants dont le dernier chancelle...*
>
> . . . . . .
>
> Oh ! qui que vous soyez, bénissez-la C'est elle !
> La sœur visible aux yeux de mon âme immortelle...,
> Mon orgueil, mon espoir, mon abri, mon recours,
> *Toit de mes jeunes ans qu'espèrent mes vieux jours* [2] !

Des quatre enfants, trois sont morts. L'autre, « le dernier, » celui qui « chancelle », a vu depuis longtemps sombrer sa raison. Et aujourd'hui, ce cercueil qui disparaît sous les fleurs n'est pas celui de la femme pour laquelle le poète avait dit : *Date lilia !* Ce convoi qui sort de la maison, *toit de ses vieux jours*, n'est pas celui de l'épouse ! *Sunt lacrymæ rerum.*

III

Moins d'un mois après la mort de Mme Drouet, 9 juin 1883, Victor Hugo publiait la troisième partie de *la Légende des Siècles.*

L'auteur de *la Légende*, dans sa conception première, ne s'était proposé rien moins que de parcourir un à un

1. *Le Temps* du 13 mai 1883.
2. *Les Chants du crépuscule*, XXXIX. *Date lilia.*

tous les siècles, de faire halte au milieu de chaque barbarie, de peindre toutes les époques, tous les empires, tous les peuples, de donner « des empreintes successives du profil humain, de date en date, depuis Ève, mère des hommes, jusqu'à la Révolution, mère des peuples ; empreintes prises presque toujours sur le vif de l'histoire ; empreintes moulées sur le masque des siècles [1] ».

Certes, le cadre était immense. Si vaste qu'il soit, on ne saurait pourtant y faire entrer la plupart des pièces qui composent le volume paru en 1883. Telles de ces pièces seraient à leur place dans *les Contemplations*, d'autres dans *les Châtiments*, d'autres dans *l'Année terrible*, d'autres encore dans *les Quatre vents de l'Esprit*. Elles n'ont que faire dans *la Légende des siècles*. Ainsi en est-il, par exemple, de celles qui sont intitulées : *Inferi*, *Ténèbres*, *les Paysans au bord de la mer*, *l'Océan*, *l'Amour*, *En Grèce*. J'en pourrais citer vingt autres. C'est tout au plus si quatre ou cinq poèmes, dans ce nouveau volume, répondent à son titre. En réalité, ce titre : *la Légende des Siècles* n'est là que comme une pavillon qui couvre une marchandise étrangère.

Le vrai titre eût été *les Papes et les Rois*. Depuis trente ans, Victor Hugo n'avait cessé de se répandre contre eux en déclamations furieuses, en injures atroces. Ces déclamations, ces injures, il les reprend, cette fois, une à une ; il les redouble, les renforce encore et les lie en faisceau : pareil au moissonneur qui, voyant la nuit venir, ramasse les derniers épis et lie enfin ses gerbes. Seulement, de ces gerbes-là, on ne peut pas dire ce que le poète a dit de celles de Booz :

1. Préface de la 1re série de *la Légende des Siècles*, septembre 1859. — Voir plus haut, chapitre VI.

Ses gerbes n'étaient point avares ni haineuses[1].

Les Quatre jours d'Elciis, *Un voleur à un roi*, *Aux rois*, *les Mangeurs*, autant de pièces contre les rois,

Ce tas de scélérats et de coupe-jarrets.

Les rois sont « hideux ». Les papes sont pires.

Le morceau le plus considérable du recueil est *la Vision de Dante*. Après avoir dormi cinq cents ans, Dante se réveille pour finir son poème. Ce qu'il a vu alors et entendu, le voici :

Tenant les morceaux d'un glaive dans ses mains, portant sur son front, en lettres de diamant, ce mot : *JUSTICE*, un Ange apparaît, sévère et rayonnant, et crie,

Trépassés ! Trépassés !
Levez-vous, accourez, venez, comparaissez !

Les clairons du ciel sonnent aux quatre vents. Muets et noirs, mutilés, sanglants, des spectres sortent des fosses et des sillons. Plus nombreux que les épis des plaines, ils ôtent la terre de leur bouche et ils crient : — Seigneur ! nous sommes les martyrs, nous sommes les victimes ! nous venons de l'exil, nous venons des pontons, nous venons des tombeaux ! Seigneur, ô Dieu bon, Dieu juste, punissez !

— Quels sont vos meurtriers et vos bourreaux ? dit l'Ange,
Et d'une seule voix ils dirent : — Les soldats.

Et voici que monte de l'abîme un autre groupe, une légion d'hommes bardés de fer, cavaliers, fantassins, agitant leurs armes, traînant leurs canons. Et les victi-

1. *Booz endormi*. — 1re série de *la Légende des Siècles*.

mes, les martyrs, écartant leurs linceuls, crient: — Malheur aux assassins! — Répondez, dit l'Ange aux soldats. Et les soldats répondent: — Ce n'est pas nous, ce sont nos capitaines.

Du fond de la nuit accourt à ce moment un nuage plein de fantômes d'or, qui s'ouvre devant l'Ange et laisse voir, l'épée au flanc, la plume au front, triomphants et farouches, les commandants sur leurs chevaux de guerre. L'Ange leur crie: — C'est vous, les capitaines? Vous avez égorgé les femmes, les enfants, les vieillards; vous avez lâché sur eux vos soldats comme des loups sur des agneaux. Vous êtes devant Dieu, qu'avez-vous à répondre? — Et le front bas, criant, pleurant, ces victorieux dirent: — Ce n'est pas nous!

Ce n'est pas nous, Seigneur! Seigneur, ce sont les juges.

Dante voit alors, assis sur des gradins, comme dans un cirque ou dans un tribunal, un tas d'hommes vêtus d'hermine et de simarres. Des échafauds se dressaient à leur droite et à leur gauche. Des mares de sang s'étalaient à leurs pieds. L'Ange leur dit: — Vous êtes les juges de la terre. Vous avez absous les coupables et condamné les innocents. Vous avez livré les justes aux geôliers et aux bourreaux. — Se jetant à bas de leurs sièges, tremblants comme la feuille au vent, ces misérables dirent: — Ce n'est pas nous.

— Mais qui donc est coupable, alors?
— Ce sont les princes.

L'Ange dit: — Amenez les princes. Et ils vinrent à leur tour, habillés de pourpre et d'or, le sceptre en main, la couronne en tête, superbes — mais hideux, plus horribles à voir que les mendiants pourris d'ulcères. — Ah! c'est

vous, les princes? dit l'Ange. Vous voilà donc enfin! D'où sortez-vous? Vous sortez des forfaits, des fureurs, du délire des faux serments, du droit trahi, du sang versé. O Rois, vous sortez des charniers et des auges. La voix du genre humain s'élève contre vous. Elle vous accuse de crimes sans nombre. Ces crimes, vous les avez commis. — Quand l'Ange eut parlé, frémissants, livides, les rois crièrent :

— Ce n'est pas nous!
— Et qui donc?
— C'est le Pape...
Cet homme interrompait la messe à l'offertoire,
Ce prêtre rejetait la gorgée au ciboire,
Seigneur, pour faire signe au bourreau de frapper
Et lui montrer du doigt les têtes à couper.
Sa ceinture servait de corde à nos potences.
Il liait de ses mains l'agneau sous nos sentences,
Et quand on nous criait : Grâce! il nous criait : Feu!...
Seigneur, nous n'avons fait que suivre ses leçons.
Seigneur, nous n'avons fait que suivre son exemple.
Nos forfaits sous ses pieds sont nés dans votre temple;
Il nous a mis l'enfer dans l'âme au lieu du ciel,
Lui seul porte le poids du crime universel!

Un long frémissement traversa l'espace; les ténèbres s'émurent.

Et l'archange cria :
— Faites venir cet homme!
Alors les sept clairons dirent : — Pape de Rome!
Mastaï! Mastaï! nous t'appelons sept fois.

Vêtu de lin, sur son front la tiare, Pie IX parut; et aussitôt, du fond du ciel et du fond de l'abîme, en haut, en bas, de toutes parts, tous, — car tous étaient restés, — tyrans, victimes, mères, enfants, vieillards, les juges, les capitaines, les princes, gens du peuple et gens de guerre, martyrs et bourreaux, tous élevèrent la main et crièrent : C'est lui!

Et pendant qu'ils criaient, sa robe devint rouge.

L'homme balbutie : — Je n'ai que vous, mon Dieu ! — Dieu parle. Comme l'éclair sillonne la nue, sa voix traverse l'espace. Écrasé sous le poids de ses crimes, maudit par les peuples, condamné par Dieu, sans cri, sans prière et sans souffle, Pie IX tombe au gouffre éternel. Et Dieu dit au poète (c'est le mot de la fin) : Mon Dante, prends ce Pape,

Mets-le dans ton enfer, je le mets dans le mien.

C'est à Jersey, en 1853, que Victor Hugo a écrit *la Vision de Dante*. Lorsqu'il l'a mise au jour, trente ans plus tard, Pie IX était depuis cinq ans dans la tombe. Au lendemain de cette publication, le poète, à son tour, allait paraître devant Dieu.

IV

Le jeudi 23 avril 1885, Victor Hugo avait assisté, à l'Académie, à la réception de M. de Lesseps, auquel il servait de parrain. Le jeudi 14 mai, jour de l'Ascension, le « Grand Français » dînait chez le « Maître ». Les autres convives étaient M. et Mme Lockroy, MM. Paul Meurice et Auguste Vacquerie, Georges et Jeanne Hugo et les enfants de M. de Lesseps. Le dîner fut très gai, et le poète se mêla souvent à la conversation. A onze heures du soir, il monta dans sa chambre bien portant; mais, au milieu de la nuit, il se trouva subitement indisposé; il respirait difficilement et avait une douleur au cœur.

Le lundi 18 mai, les journaux publièrent ce premier bulletin :

Victor Hugo, qui souffrait d'une lésion au cœur, a été atteint d'une congestion pulmonaire.

Germain Sée,
Dr Emile Allix.

Le mardi, il y eut une consultation des docteurs Vulpian, Germain Sée et Émile Allix. Ils rédigèrent le bulletin suivant :

L'état ne s'est pas modifié d'une manière notable. De temps à autre, accès intenses d'oppression.

Dès les premiers jours, l'illustre malade ne s'était pas fait d'illusion sur la gravité de son état.

Le lundi, il disait à M. Paul Meurice :

— Cher ami, comme on a de la peine à mourir !

— Mais vous ne mourrez pas !

— Si, c'est la mort. Et il ajouta en espagnol : — Et elle sera la très bien venue.

Le mardi soir, il dit aux médecins :

« C'est bien long, la mort ; c'est trop long. »

Les bulletins se succédèrent chaque jour, signalant tantôt des syncopes alarmantes, tantôt un calme relatif et quelque tendance à l'amélioration. L'émotion était générale et profonde. Chacun sentait, même ceux qui avaient le plus déploré les erreurs de l'homme politique, que ce qui allait disparaître ce n'était pas seulement un grand poète, un des plus grands qui eussent jamais existé, c'était le dernier des hommes de génie qui avaient illustré notre siècle, c'était le seul astre qui éclairât encore d'une lueur affaiblie nos jours décolorés.

Le soir, sur les boulevards, on s'arrachait les journaux pour y chercher les bulletins et les nouvelles. Au petit hôtel de l'avenue Victor-Hugo, Parisiens, provinciaux et étrangers s'inscrivaient ou déposaient leur carte. Sur les trottoirs autour de la maison, toute une foule attendait [1].

Dans la journée du jeudi 21, Mgr Guibert adressa à Mme Lockroy la lettre suivante :

1. *Le Rappel* du 22 mai 1885.

Paris, le 21 mai 1885.

Madame,

Je prends la plus vive part aux souffrances de M. Victor Hugo et aux alarmes de sa famille. J'ai bien prié, au saint-sacrifice de la messe, pour l'illustre malade. S'il avait le désir de voir un ministre de notre sainte religion, quoi que je sois moi-même encore faible et en convalescence d'une maladie qui ressemble beaucoup à la sienne, je me ferais un devoir bien doux d'aller lui porter les secours et les consolations dont on a si grand besoin dans ces cruelles épreuves.

Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

† J.-Hipp., cardinal Guibert,
archevêque de Paris.

M. Édouard Lockroy répondit immédiatement:

Monsieur l'Archevêque de Paris,

Mme Lockroy, qui ne peut quitter le chevet de son beau-père, me prie de vous remercier des sentiments que vous voulez bien lui exprimer d'une manière si éloquente et si bienveillante à la fois.

Quant à M. Victor Hugo, il a déclaré, ces jours-ci encore, qu'il ne voulait être assisté, pendant sa maladie, par aucun prêtre d'aucun culte. Nous manquerions à tous nos devoirs si nous ne respections pas sa volonté.

Veuillez bien agréer, Monsieur l'Archevêque de Paris, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

Édouard Lockroy,
député de Paris.

Le vendredi matin, 22 mai, l'agonie commença. A une heure vingt-sept minutes de l'après-midi, Victor Hugo rendit le dernier soupir. Il avait quatre-vingt-trois ans trois mois, moins quatre jours.

V

Le conseil municipal de Paris était en séance lorsque lui fut apportée la nouvelle de la mort de Victor Hugo. Il émit le vœu, sur la proposition de M. Deschamps, « que le Panthéon fût rendu à sa destination primitive et que le corps de Victor Hugo y fût inhumé ».

Le 23 mai, M. Henri Brisson, président du conseil des ministres, présenta un projet de loi demandant que des funérailles nationales fussent faites à Victor Hugo. Ce projet de loi fut voté d'urgence et sans discussion à la Chambre des députés et au Sénat. A la Chambre des députés, M. Anatole de la Forge déposa alors la proposition qui suit :

Le Panthéon sera rendu à sa destination première et légale. Le corps de Victor Hugo sera transporté au Panthéon.

L'urgence fut votée, mais la discussion fut remise au mardi 26 mai. Ce jour-là même, le *Journal Officiel* publia un décret ainsi conçu :

Art. 1er. — Le Panthéon est rendu à sa destination primitive et légale. Les restes des grands hommes qui ont mérité la reconnaissance nationale y seront déposés.

Art. 2. — La disposition qui précède est applicable aux citoyens à qui une loi aura décerné les funérailles nationales.

Un décret du président de la République ordonnera la translation de leurs restes au Panthéon.

Art. 3. — Sont rapportés le décret des 6-12 décembre 1851, le décret du 20 février 1806, l'ordonnance du 12 décembre 1821, les décrets des 22 mars 1852 et 26 juillet 1867, ainsi que toutes les dispositions réglementaires contraires au présent décret.

Un second décret ordonnait la translation des restes de Victor Hugo au Panthéon.

Ces deux décrets portaient la signature de *Jules Grévy*,— de cet austère citoyen, au sujet duquel M. Barbou, l'historiographe du poète, avait écrit, en 1881, cette phrase épique et qui fait rêver : « *La* DROITURE *de M. Grévy vénère la* GRANDEUR D'AME *de Victor Hugo* [1]. »

Le cardinal Guibert fit entendre une noble et généreuse protestation. Au ministre de l'Instruction publique et des Cultes [2], qui lui avait adressé une ampliation du décret du 26 mai, il répondit par une lettre à laquelle j'emprunte les passages suivants :

... Devant l'acte de violence que vous m'annoncez, je n'ai plus qu'une dernière obligation à remplir : je proteste de toutes les forces de mon âme attristée, de ma conscience révoltée contre un coup de force accompli, comme en 1830, sous la pression de l'émeute...

Je proteste au nom de la vérité des faits : car vous parlez de rendre le *Panthéon à sa destination primitive*, quand les illettrés, ignorants de l'histoire d'hier, sont seuls à ne pas savoir que ce temple fut destiné par son royal fondateur à remplacer l'antique sanctuaire déjà dédié depuis douze siècles à la patronne de Paris.

Je proteste au nom du droit public ; car vous parlez de rendre ce monument à sa *destination légale*, alors qu'un autre acte, véritablement législatif, le décret de 1806, l'a restitué au culte et n'a pu être révoqué légalement par l'ordonnance de 1830, illégale comme le récent décret et annulée vingt-deux ans après [3].

1. *Victor Hugo et son temps*, par M. Alfred Barbou, p. 446. — 1881.

2. M. René Goblet.

3. Les exécuteurs testamentaires de Victor Hugo ont cru pouvoir dire au tome IV du livre intitulé : *Depuis l'exil*, page 55 : « Il est vrai que deux décrets des deux Napoléons avaient rétabli le culte au Panthéon, mais *ces décrets n'avaient jamais été exécutés*. » C'est une erreur. Sous le premier empire, les travaux du Panthéon étaient encore trop peu avancés pour que le décret du 20 février 1806 pût recevoir son exécution ; mais sous la Restauration, ces travaux étaient à peu près terminés. Sainte-Geneviève devint une église vo-

Je proteste au nom du Concordat ; car vous portez atteinte au culte catholique, dont cette convention garantit la liberté et la publicité ; au nom surtout de l'article qui est ainsi conçu : « Toutes les églises métropolitaines, cathédrales, paroissiales et autres *non aliénées*, nécessaires au culte, seront remises à la disposition des évêques. »

Vous dites, Monsieur le ministre, que l'État peut disposer de l'église Sainte-Geneviève, parce qu'elle n'est ni une cathédrale ni une paroisse. Pour être d'accord avec le Concordat, il faudrait prouver en outre qu'elle n'est pas nécessaire au culte. Eh bien ! demandez à l'Eglise catholique si, dans tous les temps et tous les pays, elle ne juge pas nécessaire de consacrer aux grands souvenirs, à ceux surtout qui tiennent aux origines, des sanctuaires particuliers, objets de vénération et foyers de prières. Demandez au peuple de Paris s'il juge inutile à sa piété la conservation du sanctuaire de sa patronne.

Je proteste au nom de la conscience chrétienne, qui se sent outragée quand la sépulture d'un poète illustre, mais qui a refusé la prière de l'Eglise, sert de motif à la profanation d'un temple ; quand, pour enterrer un mort étranger à nos croyances, on chasse de sa demeure sacrée le Dieu que nous adorons.

Je proteste, le dirai-je ? au nom même de celui que vous voulez honorer, car il croyait à l'immortalité de l'âme et à Dieu ; il n'a pu vouloir que ses obsèques dégénérassent en un acte d'impiété publique. Il a connu, il a compris la majesté de nos temples, la sainteté de notre culte. Ah ! je plains son âme, qui devra souffrir quand, sur le parvis d'un sanctuaire violé, sa dépouille rencontrera les restes vénérables de celle que Paris invoquait autrefois dans sa détresse et dont on ne sait même plus respecter le tombeau...

tive où le culte fut célébré régulièrement. A la suite du décret-loi du 6 décembre 1851, le service du culte fut confié à un chapitre spécial. Le décret du 22 mars 1852 reconstitua à cet effet la communauté des chapelains de Sainte-Geneviève, recrutés au concours et recevant un traitement de l'Etat. Ce traitement avait été supprimé par la loi de finances du 29 juillet 1881, mais il restait encore, en 1885, trois membres du chapitre, qui continuaient leur service, sans d'ailleurs être rétribués. Les décrets rétablissant le culte au Panthéon avaient donc été exécutés, sous la Restauration d'abord, et, plus tard, de 1852 à 1885 sans interruption.

La lettre du cardinal Guibert à M. Goblet se terminait par ces éloquentes et prophétiques paroles :

A défaut de croyances plus hautes, l'histoire devrait apprendre aux adorateurs du fait accompli que la justice a des reprises qui, pour être tardives, ne sont pas moins redoutables. Dès à présent il n'est pas difficile de prévoir les conséquences de cette politique qui livre une à une les institutions les plus respectables, pour donner satisfaction aux exigences toujours croissantes de l'esprit de désordre. Tout sera emporté, la fortune publique et privée, l'ordre de la rue, la sécurité des personnes. On aura sacrifié gratuitement ce qu'il fallait défendre ; on ne sauvera pas ce qu'on voulait conserver. *Ce Panthéon, d'où l'on exclut Dieu et les saints pour y enterrer les grands hommes, verra d'autres obsèques encore et de telle nature peut-être que les familles des futurs grands hommes voudront décliner l'honneur d'une pareille sépulture. Ce régime politique, qui promettait la liberté pour tous, verra de tels excès que son nom seul deviendra synonyme de tyrannie et de licence.*

Le jeudi matin 28 mai, les dernières messes furent dites à Sainte-Geneviève. Ce même jour, à quatre heures du soir, le délégué de l'État exigeait du doyen, M. l'abbé Bonnefoy, la remise des clefs. Elle eut lieu aux acclamations de la foule, qui avait envahi l'église, hurlant, vociférant, souillant les bénitiers de ses crachats, mêlant de hideux blasphèmes à ses cris de : *Vive la République !*

A cinq heures, la spoliation était accomplie ; Sainte-Geneviève était *désaffectée*. Cependant la croix s'élevait encore au-dessus du fronton de l'église. Le samedi 30 mai, dès cinq heures et demie du matin, cinq ouvriers montèrent sur le toit du monument; ils scièrent les deux bras de la croix et à l'aide de leviers et de pioches ils

en arrachèrent le pied scellé dans la muraille [1]. — Maintenant la croix est brisée, l'autel est détruit, Dieu est chassé : Victor Hugo peut venir.

VI

Dès le 23 mai, une commission avait été nommée, par le ministre de l'Intérieur [2], pour organiser les funérailles.

La commission se composait de M. Turquet, sous-secrétaire d'État à l'instruction publique, président, et de MM. Bonnat, Bouguereau, Dalou, Garnier, Guillaume, Mercier, Michelin, président du conseil municipal, Peyrat, Ernest Renan et Auguste Vacquerie.

Elle décida que le corps de Victor Hugo, avant d'être conduit au lieu de sa sépulture, serait exposé sous l'Arc-de-Triomphe. La décoration du monument ne fut terminée que le samedi 30 mai; elle était l'œuvre de M. Garnier, l'architecte de l'Opéra.

Du haut du fronton, un immense crêpe noir tombait en diagonale de la corniche opposée au groupe de Rude. Le quadrige de Falguière, qui surmontait alors l'Arc-de-Triomphe, apparaissait aussi sous un voile noir. Aux quatre coins pendaient des oriflammes. De longues draperies noires frangées de blanc, décorées d'écussons où se lisaient les titres des œuvres du poète, fermaient trois des ouvertures. Sur l'une des faces latérales, l'image de Victor Hugo, portée par deux Renommées, embouchant la trompette lyrique.

1. Le gouvernement avait dû renoncer à abattre la grande croix de la coupole. Cette croix est en fonte et pèse 1.500 kilogrammes. Il aurait fallu un long et coûteux travail. Le temps manquait.

2. M. Allain-Targé.

Sous la grande arche faisant face à l'avenue des Champs-Élysées se dressait le catafalque. Il était surélevé de douze marches et touchait presque à la voûte. A la base un grand médaillon de la République. Au-dessus les lettres initiales V. H. que surmontait une sorte de distique lumineux aux rayons phosphorescents.

Devant le catafalque, le sarcophage destiné à recevoir le corps exhaussé sur un piédestal et recouvert de velours noir semé de larmes d'argent. Sur les marches, un entassement de couronnes.

De chaque côté de l'arc de Triomphe s'élançaient deux oriflammes noires aux étoiles d'argent. Tout autour, sur le rond-point, deux cents lampadaires et torchères.

Le gaz, allumé en plein jour, jetait sous les voiles de crêpe une lueur funèbre.

Un bataillon scolaire formait la garde d'honneur. Quatre huissiers du Sénat, en grande tenue de cérémonie, se tenaient aux coins du sarcophage. Deux rangs de cuirassiers en armes gardaient l'entrée.

La mise en bière du corps de Victor Hugo eut lieu le samedi à dix heures et demie du soir. Le transport au catafalque de l'Arc de Triomphe se fit le dimanche 31 mai à la première heure, cinq heures et demie du matin. — précisément l'heure où la veille avait été abattue la croix du Panthéon.

Pendant toute la journée, une foule énorme défila devant le cercueil, poussant de temps à autre ce cri qui devait souvent retentir le lendemain sur le passage du mort : *Vive Victor Hugo!* A un moment, la cohue fut telle qu'il s'ensuivit un grand tumulte et que plusieurs personnes faillirent être écrasées. Parmi ceux qui assistaient à ce spectacle, quelques-uns se souvenaient de ce

qu'ils avaient vu, à quelques pas de là, seize ans auparavant. Dans une petite maison de Passy, un homme était étendu sur son lit de mort, attendant, lui aussi, l'heure où il serait transporté au lieu de sa sépulture. Point de lampadaires et de torchères, point de lanternes de gaz voilées de crêpes noirs, mais seulement quelques cierges éclairant de leur pâle lumière la chambre mortuaire. Point de foule, mais quelques amis. Point de bruit et de clameurs, mais un religieux silence interrompu par le murmure de la prière. Point de vivats, mais des larmes. Point de « disque lumineux aux rayons phosphorescents », mais au chevet du lit un crucifix rayonnant dans l'ombre, et sur la poitrine du mort, entre ses doigts glacés, une petite croix de bois noir. Ce mort, c'était Lamartine [1].

Dans la soirée du dimanche, la foule était revenue plus considérable encore que dans le jour. A partir de neuf heures, les Champs-Élysées et toutes les avenues rayonnant autour de la place de l'Étoile charriaient de véritables fleuves humains. De minuit à deux heures, la fête battit son plein. C'était une fête, en effet, que cette veillée peu funèbre, dont *le Figaro* disait le lendemain matin :

La soirée d'hier n'a été qu'une suite de scandales autour de

1. « Depuis quelques années, dit M. Henry de Pène, cette croix ne le quittait plus. Il l'avait toujours dans sa poche, et c'était elle qui lui donnait le courage de gravir jusqu'au bout son calvaire. » *Paris-Journal* du 24 mai 1885. — Lamartine est mort à Passy le 1er mars 1869. Il a été enterré, le 4 mars, à Saint-Point. Aucun discours ne fut prononcé. Seule, la cloche sainte mêla à la voix du prêtre sa voix triste, et joyeuse pourtant :

Si quelque main pieuse en mon honneur te sonne,
Des sanglots de l'airain, oh ! n'attriste personne ;
Ne va pas mendier des pleurs à l'horizon !
Mais prends la voix de fête et sonne sur ma tombe
Avec le bruit joyeux d'une chaîne qui tombe
Au seuil libre d'une prison !

l'Arc-de-Triomphe. Les hommes, les femmes se bousculaient en riant et en chantant. Des camelots circulaient au milieu de la foule, en offrant toutes sortes de menus objets, sans aucun rapport avec la triste cérémonie qui se prépare. On vendait à boire un peu partout et les ivrognes commençaient à se faire nombreux. — Triste veillée des obsèques d'un grand poète. La journée d'aujourd'hui s'annonce mal [1].

VII

Le lundi 1er juin, à onze heures, les canons du Mont-Valérien, par une salve de vingt et un coups, annoncèrent le commencement de la cérémonie. Elle s'ouvrit par des discours. Une petite tribune tendue de noir passementé d'argent avait été dressée auprès du catafalque. Le premier orateur fut M. Le Royer, président du Sénat. Après lui vinrent M. Floquet, président de la Chambre des députés, M. Goblet, ministre de l'Instruction publique, M. Michelin, président du conseil municipal de Paris, M. Lefèvre, vice-président du conseil général de la Seine, M. Émile Augier. Ce dernier porta la parole au nom de l'Académie française. C'était à M. Maxime du Camp, directeur au moment

1. *Figaro* du 1er juin 1885. — Le scandale fut tel qu'on trouve dans le journal même du Maître, dans *le Rappel*, les aveux suivants : « A la beauté de ce tableau, l'immense bruit que faisait autour le peuple ajoutait la vie. De près il y a de tout dans ce bruit; aux paroles d'admiration, de bénédiction et de recueillement se mêlent des *cris*, des *appels vulgaires*. — marchands d'oranges, vendeurs et déclamateurs de prétendues pièces de poésie, *camelots* colportant des médailles commémoratives, des photographies, des épingles, loueurs de chaises et d'échelles, *chansons* et chœurs improvisés et incohérents ; les entretiens sérieux ou touchants sur les œuvres et les actes du poète sont troublés çà et là par des *disputes*, des *quolibets*, des *huées* ; de minuit à deux heures, ce tumulte confus bat son plein ; et, quand on est dans la foule même, toute cette clameur de la foule, pour ceux qui sont attendris et graves, détonne parfois *choquante et grossière*. »

de la mort de Victor Hugo, qu'il appartenait de représenter l'Académie; mais il avait écrit, avec non moins de courage que de talent, l'histoire de la Commune : les hommes de la Commune avaient signifié qu'ils ne le laisseraient pas parler, et l'Académie française se l'était tenu pour dit.

Les gens de la Commune, après tout, avaient raison. Ce mort leur appartenait plus qu'à l'Académie, et c'était à bon droit qu'ils avaient, le 26 mai, lancé la convocation suivante :

Tous les condamnés et tous les proscrits de la Commune, défendus par Victor Hugo ;
Les militants de 1871 ;
La Société des combattants de la Commune ;
Et toutes les sociétés de proscrits existant à Paris ;
Tous les amis du drapeau rouge que Victor Hugo exilé arbora pendant dix-huit ans aux funérailles des proscrits de Décembre,
Sont convoqués à une grande réunion, le jeudi soir 28 courant, au café Hollandais, Palais-Royal, à neuf heures précises.
Ordre du jour :
De la place à occuper dans le cortège de dimanche [1].

Les *militants de 1871*, les *amis du drapeau rouge* furent admis, en effet, à figurer dans le cortège officiel [2], et c'était justice. Ceux que l'on pouvait s'étonner d'y voir, ce n'était pas eux, c'étaient les généraux et leurs états-majors; c'était le grand chancelier et la députation de la Légion d'honneur; c'était, avec l'Armée, la Magistrature, la Cour de cassation dans ses hermines, avec le

1. *Figaro* du 26 mai 1885. — Les funérailles n'eurent lieu que le lundi; mais on avait cru d'abord pouvoir les faire le dimanche 31 mai.

2. Dans la liste des différents groupes dont devait se composer le cortège, liste publiée par le *Journal Officiel* du 31 mai 1885, je trouve, au Xe groupe : *Famille des proscrits de 1851-1858*, et au groupe XVe, *Anciens proscrits et réfugiés à Bruxelles*.

premier président et son parquet; c'était le Conseil d'État; c'était « l'Administration »; — toutes ces institutions, ces corps, ces hiérarchies, auxquels Victor Hugo avait jeté l'anathème, qu'il avait dénoncés à la haine et au mépris du peuple, qu'il avait, dans des vers inoubliables et dans une prose immortelle, voués aux gémonies [1]!

A onze heures et demie, la première série des discours étant terminée, le corps fut transporté du catafalque sur le corbillard.

Le 2 août 1883, Victor Hugo avait remis à M. Auguste Vacquerie, dans une enveloppe non fermée, les lignes testamentaires suivantes, qui constituaient ses dernières volontés pour le lendemain de sa mort; *le Rappel* les avait publiées dans son numéro du dimanche 24 mai :

Je donne cinquante mille francs aux pauvres.
Je désire être porté au cimetière dans leur corbillard.
Je refuse l'oraison de toutes les églises.
Je demande une prière à toutes les âmes.
Je crois en Dieu.

VICTOR HUGO [2].

1. Voir *les Châtiments* et *Napoléon le Petit*. — Voir aussi l'article publié par J.-J. Weiss, dans *le Journal des Débats*, le 1er juin 1885.

2. *Le Rappel* du 24 mai 1885 (5 prairial an 93). — Dans les jours qui s'écoulèrent entre la mort du poète et ses funérailles, les journaux publièrent les *nouvelles* suivantes :

« Victor Hugo a déposé, en 1875, un testament dit *mystique*, chez Me Gueydon, qui a pour successeur aujourd'hui Me Gatine, rue de l'Echelle, no 8.

« Ce testament renferme des legs considérables et d'importantes fondations.

« Une somme de *un million* est consacrée par le poète à la fondation d'un asile, l'*asile Victor-Hugo*, destiné à recueillir les enfants abandonnés.

« Une *somme annuelle de douze mille francs* sera consacrée à l'entretien de l'orphelinat de Guernesey.

« Des *legs* sont faits à la *Société des auteurs dramatiques* et à la *Société des gens de lettres*. Le poète laisse *vingt-cinq mille*

Et voilà pourquoi, après le gouverneur de Paris et son état-major, après un escadron de la garde municipale et un régiment de cuirassiers, après onze chars à quatre et six chevaux, conduits à la main par des piqueurs et chargés de couronnes et de trophées de fleurs, venait, traînant le mort, un char humble et nu, le corbillard des pauvres...

Le Cid remportait encore des victoires après sa mort; — après sa mort, il fallait bien que Victor Hugo fît encore des antithèses. Et quelle antithèse, saisissante celle-là et bien faite pour frapper le peuple, que cet écrivain illustre entre tous, cet homme de bruit et de gloire, ce poète, — qui laissait *sept millions* dans ses coffres 1, conduit à sa dernière demeure sur le *corbillard des pauvres!*

Cependant le cortège s'était mis en marche, traversant l'avenue des Champs-Élysées, la place de la Concorde, le pont de la Concorde, le boulevard Saint-Germain, le boulevard Saint-Michel, la rue Soufflot. Partout, sur les branches des arbres, sur les degrés des échelles, sur des estrades faites à la hâte, le long des colonnes des reverbères, aux saillies des fontaines-Wallace, sur les trottoirs, aux fenêtres, aux balcons, sur les toits, des flots de peuple, une mer de curieux. Il y avait là plus d'un million de spectateurs, regardant passer ce cortège, où

francs à la compagnie des omnibus, pour gratifications annuelles aux cochers et aux conducteurs de la ligne Passy-Bourse. »

Il n'y avait rien de vrai dans ces bruits; mais, propagés par la presse et répétés de proche en proche, ils ne laissaient pas d'être une excellente préparation à la grande manifestation du 1er juin. *Le Rappel* eut soin de ne pas les démentir.

1. Voir *le Figaro* du 23 mai 1885. — On lit, dans l'excellent livre de M. Frank T. Marzials, *Life of Victor Hugo*, p. 207) : « Victor Hugo's personal estate in England alone was sworn under L. 92.000 (fr. 2.300.000), and he had real property in Guernesey besides. Nearly all his money is said to have been invested in foreign (not French) funds. »

se pressaient plus de cent mille hommes, où figuraient, à la suite des corps constitués, des délégations sans nombre : 141 municipalités, 6 délégations coloniales, 107 sociétés de gymnastique, 38 délégations étrangères, 122 délégations scolaires, 43 sociétés militaires et patriotiques, 141 chambres syndicales, corporations ou sociétés ouvrières, 61 sociétés de libre-pensée, 40 loges maçonniques, 155 sociétés et cercles politiques de Paris, des départements et de l'étranger, 72 sociétés de prévoyance ou de secours mutuels, 161 sociétés artistiques ou musicales, 29 sociétés diverses.

Le soleil était radieux; jamais il n'avait éclairé plus de fleurs, plus de bannières, plus de couronnes, — depuis la bannière de l'*Antireligieuse de Courbevoie* jusqu'à celle du *Groupe athée du XVIIIe*; depuis la couronne de l'*Eden-Théâtre* jusqu'à celles des *Débitants de vin* et des *Aspirants cordonniers*. Nul deuil, d'ailleurs, nul recueillement. Dans toute cette foule, un seul sentiment, la joie d'assister à un spectacle comme on n'en avait jamais vu, à une fête comme on n'en verrait jamais. Et c'était bien une fête, puisque les organisateurs avaient pris soin d'inscrire à la dernière ligne de leur programme, pour le bouquet, *LA SOCIÉTÉ DES BENI-BOUFFE-TOUJOURS*[1].

A deux heures moins vingt minutes, la tête du cortège arriva devant le Panthéon tendu de noir. A deux heures, le corbillard s'arrêtait devant la grille. Le cercueil fut descendu et déposé au pied d'un grand catafalque dressé sous le porche. Là, de nouveaux orateurs prirent la parole. Ils étaient au nombre de seize. Voici leurs noms : Oudet, Henri de Bornier, Claretie, Leconte de Lisle,

1. *Journal officiel* du 31 mai 1885.

Jourde, Ulbach, Got, Madier de Montjau, Guillaume, Delcambre, Massaroni, Le Mat, Raqueni [1], Lemonnier, Roland, Édouard [2].

Pendant tous ces discours, l'immense défilé n'avait pas cessé de se dérouler sur la place. Il était six heures et demie quand le dernier groupe passa, quand défilèrent, aux cris de « *Vive Victor Hugo !* » les *Beni-Bouffe-Toujours*. A ce moment, le corps de Victor Hugo fut descendu dans les cryptes du Panthéon.

Certes, le triomphe était incomparable, l'apothéose était complète. La soirée, la nuit tout entière furent consacrées à célébrer cette grande victoire de la maçonnerie et de la libre-pensée. Et pourtant, le lendemain, quand se leva l'aurore, *Dieu était toujours là* [3]. Au sommet du Panthéon, debout, baignée d'air et de lumière, rayonnante, victorieuse, la croix se dressait toujours vers le ciel, cette croix que la République n'avait pu abattre, la croix de Jésus-Christ !

1. M. Raqueni parla « au nom de la loge Michel-Ange de Florence, au nom de la maçonnerie italienne ».

2. M. Em. Edouard, qui prononça le dernier discours de la journée, — le vingt-deuxième, — parla au nom de la République de Haïti.

3. *Dieu est toujours là :* c'est le titre de la plus belle pièce des *Voix intérieures*. Le poète parle ainsi de Jésus-Christ :

Tendre, même en buvant l'absinthe,
Pour l'impie, au regard obscur,
Qui l'insulte sans plus de crainte
Qu'un passant qui raie un vieux mur !

Ils ont beau traîner sur les claies
Ce Dieu mort dans leur abandon;
Ils ne font couler de ses plaies
Qu'un intarissable pardon.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

CHAPITRE PREMIER

BRUXELLES. — « HISTOIRE D'UN CRIME »

Arrivée à Bruxelles. La Grand'Place de l'Hôtel-de-Ville. Alexandre Dumas et Victor Hugo ou *Luxe et Indigence*. Restaurants et cafés. — Le Théâtre de Victor Hugo. Le chapitre des recettes. — L'*Histoire d'un Crime*. Choses noires et choses gaies. Le batelier de *Lucrèce Borgia*..... 1

CHAPITRE II

NAPOLÉON LE PETIT

Napoléon le Petit. — Vente aux enchères. — Le *Ronsard* de 1828. Un feuilleton de Jules Janin. — La légende de la loi Faider. — Le *Bulletin Français*. — MM. d'Haussonville et Alexandre Thomas. — Départ de Belgique. — Le discours d'Anvers. — Victor Hugo et Chateaubriand..... 23

CHAPITRE III

JERSEY. — « LES CHATIMENTS »

Arrivée à Jersey. — Marine-Terrace. — *Les Châtiments*. — Juvénal, Vadius et Trissotin. — Le 2 Décembre et le 18 Brumaire. — Victor Hugo et André Chénier. — La vie à Marine-Terrace. — Le *Journal de l'exil*..... 42

CHAPITRE IV

LA GUERRE D'ORIENT. — DÉPART DE JERSEY

Guerre d'Orient. « Nicolas de Russie ». Le pour et le contre. *Quant aux chefs, faites!* Lourmel et Baudin. — *Lettre à Louis-Bonaparte*. — Les tables tournantes. — Lettre à une Carmélite. — Le Journal *l'Homme*. Félix Pyat et sa *Lettre à la reine d'Angleterre*. — Le *Dispatch*. Arrivée à Guernesey. 61

Pages.

CHAPITRE V

LES CONTEMPLATIONS

Les Contemplations. — Myrtes et Cyprès. — Paphos et Pathmos. — Une nouvelle Apocalypse. — Le double substantif. — Un vers de M. Viennet. — Pour faire suite à *l'Art de vérifier les dates*..... 85

CHAPITRE VI

HAUTEVILLE-HOUSE. — LA LÉGENDE DES SIÈCLES

Hauteville-House. *D'azur au chef d'argent, chargé de deux merlettes de sable.* — Auguste de Châtillon et la chanson de la *Golgothe.* La *Galerie de chêne* et la *Chambre de Garibaldi.* Le *look-out.* — Un conte de revenants. Balzac, Edouard Ourliac et Gérard de Nerval à Hauteville-House. — La vie à Guernesey. — Un feuilleton de Mme Victor Hugo. — L'amnistie de 1859. — *La Légende des Siècles*..... 99

CHAPITRE VII

LES MISÉRABLES

Le Manuscrit de l'Evêque. Le bon éditeur Eugène Renduel. Mme Drouet et le manuscrit des *Misérables.* — Avant 1848 et après 1852. — Un passeport laque. M. Cuvillier-Fleury. Lettre du duc d'Aumale. L'*Année 1817*. Lamartine et Charles Nodier. — Le banquet de Bruxelles. Un jugement de Prosper Mérimée. *Ecce iterum... Vadius.* — Une Encyclique. — Victor Hugo, collaborateur de Grégoire XVI..... 126

CHAPITRE VIII

VICTOR HUGO RACONTÉ PAR UN TÉMOIN DE SA VIE. — WILLIAM SHAKESPEARE

Victor Hugo raconté par Alexandre Dumas. Victor Hugo raconté par lui-même dans *l'Oracle Européen.* La mère de Victor Hugo et le bonhomme Royol. — La guerre du Mexique. Proclamation aux *Hommes de Puebla.* — La guerre de Chine. Lettre au capitaine Butler. La théorie des deux drapeaux. — *William Shakespeare.* Les « quatorze génies littéraires ». La première représentation d' *Hernani...* au théâtre d'Athènes..... 154

Pages

CHAPITRE IX

LES CHANSONS DES RUES ET DES BOIS. — LES TRAVAILLEURS DE LA MER. — PARIS

Les *Chansons des rues et des bois* Quatorze cent cinquante-deux quatrains. — *Écrit en 1827*. Olympio et le dieu Pan. — *Les travailleurs de la mer*. Gilliatt et Robinson Crusoé. — *Le roi des Auxcriniers*. Victor Hugo contre Bossuet. — L'exposition universelle de 1867. *Paris*. Léviathan et Béhémoth. *Allemands, nous vous aimons!* 175

CHAPITRE X

LA MORT DE Mme VICTOR HUGO. — L'HOMME QUI RIT

La reprise d'*Hernani*. LL. AA. RR. le duc d'Aumale et la princesse Clémentine. — *Ruy Blas* et Garibaldi. — *Mentana*. — Lettres écrites de Chaudfontaine. — Henry Mürger et le choléra. Bonheur au jeu. Mort de Mme Victor Hugo. — *L'Homme qui rit*. De l'évidente supériorité du loup sur l'homme et du saltimbanque sur le Pair... d'Angleterre. Le manteau de lord Clancharlie et la carmagnole d'Olympio... 200

CHAPITRE XI

PARIS ET BORDEAUX

Le 5 septembre 1870. Un souvenir du discours d'Anvers. — L'édition parisisienne des *Châtiments*. — Au pavillon de Rohan. Distiques et quatrains du siège. — Où l'on apprend que le poète n'est pas franc-comtois. — Les élections du 8 février 1871. A l'Assemblée de Bordeaux. Le buste de la bibliothèque de Besançon. Un mot de l'amiral La Roncière Le Noury. Députés des départements et député de Paris. La démission de Victor Hugo. — Mort de Charles Hugo. Les funérailles du 18 mars..... 225

CHAPITRE XII

A BRUXELLES. — L'ANNÉE TERRIBLE

Départ pour Bruxelles. — Pendant la Commune. — La loi parisienne et la loi française. — Notre-Dame de Paris en location. — L'incident belge. — Place des Barricades, n° 4. — Le bourgmestre Anspach. — M. Francisque Sarcey et M. Edmond About. — Encore Schinderhannes ! — De Bruxel-

Pages

les à Vianden. — Elections du 9 juillet 1871. — Retour à Paris. — Election du 7 janvier 1872. — M. Vautrain. Rue La Rochefoucauld, n° 66. *L'Année terrible.* — Toujours Schinderhannes ! *Rougeur d'aurore*..... 246

CHAPITRE XIII

QUATRE-VINGT-TREIZE. — SECONDE LÉGENDE DES SIÈCLES

Le bon Robelin. — Où il est démontré que plus on est riche, plus on est pauvre. — Une scène de Labiche. — Mort de François-Victor. — *Dans le cimetière de. .* — *Quatre-Vingt-Treize.* — Rue de Clichy. — Le salon rouge. — Le Sénat. — Seconde *Légende des Siècles.* — Pascal et Leibnitz... 268

CHAPITRE XIV

L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE. — L'HISTOIRE D'UN CRIME. — LE PAPE

L'Art d'être grand-père. — Victor de Laprade. — Béranger. — Chanson de *la Grand'mère.* — *L'Histoire d'un crime.* — Le crayon de Baudin. — *Le Pape.* — *Victorine ou la nuit porte conseil.* — Le centenaire de Voltaire. — Le « sourire » de Voltaire et les « larmes du Christ ». — L'hôtel de l'avenue d'Eylau. — La princesse Negroni. — Une saynète de Charles Monselet. Le rond de serviette de Philémon et Baucis. — Saint-Lambert et Mme d'Houdetot..... 297

CHAPITRE XV

LA PITIÉ SUPRÊME. — RELIGIONS ET RELIGION. — L'ANE. — LES QUATRE VENTS DE L'ESPRIT

La Pitié suprême. — Contre l'extradition d'Hartmann. — *Religions et Religion.* — Mme de Sevigné et Victor-Hugo. Bourdaloue et Ravignan. — *Un homme distingué, M. Thiers.* — *L'Ane.* — Du parti que l'on peut tirer des livres que personne ne lit. — Victor Hugo et Pierre Corneille. — Dédié par le poète à ses confrères de l'Académie. — Diafoirus et Brid'oison. — La fête du 27 février 1881. — *Les Quatre vents de l'Esprit.* — L'Œuvre de Victor Hugo et l'Œuvre de Dieu. — *Un nommé Ségur.* — Alfred de Musset. — Deux perles et un grain de mil. — Le déboulonnement de la statue de Henri IV..... 314

CHAPITRE XVI

TORQUEMADA. — LA TROISIÈME LÉGENDE DES SIÈCLES. — LA MORT ET LES FUNÉRAILLES

Pages

Torquemada. — Mort de Mme Drouet. — *Date lilia.* — *Sunt lacrymæ rerum.* — Troisième série de *la Légende des Siècles.* — Victor Hugo et Pie IX. — *La Vision de Dante.* — Dernière maladie et mort du poète. — Désaffectation du Panthéon. — Protestation du cardinal Guibert. — Les funérailles. — Dernière antithèse. — *Dieu est toujours là.* 344

POITIERS
Imprimerie Blais, Roy et Cie
7, rue Victor-Hugo, 7.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2293
B573

Biré, Edmond
Victor Hugo après 1852